N° 833 44e Année Tome CCXLII 1er Mars 1933

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



PRIX DU NUMÉRO

France, 5 fr. — Étranger : 1/2 tarif postal, *5 fr. 75;* plein tarif *6 fr. 50*

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

Vient de paraître

FRANÇOIS MAURIAC



LE MYSTÈRE FRONTENAC

ROMAN

"Pour mon Plaisir"

15 frs

GRASSET

ŒUVRES DE RACHILDE

ROMAN

Les Hors Nature, *mœurs contemporaines,* roman. Volume in-18 .... 15 fr. »

La Tour d'Amour, roman. Volume in-18 .... 12 fr. »

L'Heure sexuelle, roman. Volume in-18 .... 15 fr. »

La Jongleuse, roman. Volume in-18 .... 15 fr. »

Contes et Nouvelles, suivis du Théâtre. Volume in-18 .... 15 fr. »

La Sanglante Ironie, roman. Volume in-18 .... 15 fr. »

L'Imitation de la Mort, Volume in-18 .... 15 fr. »

Le Dessous, roman. Volume in-18 .... 15 fr. »

Le Meneur de Louves, roman. Volume in-18 .... 15 fr. »

Son Printemps, roman. Volume in-18 .... 12 fr. »

L'Animale, roman. Volume in-16 .... 15 fr. »

LITTÉRATURE

Dans le Puits, *ou la vie inférieure, 1915-1917,* avec un portrait de l'auteur, par Lita Besnard, reproduit en héliogravure. Volume in-18 .... 12 fr. »

THÉATRE

Théâtre (précédé de *Contes et nouvelles*). Volume in-18 .... 15 fr. »

MONTAIGNE
OU L'HUMANISTE VÉRITABLE

—

« Je naquis, a écrit Montaigne, entre onze heures et midi, le dernier jour de février 1533 (1). » Sa mère l'avait porté onze mois, à ce qu'il assure. Cette mère, une demoiselle Antoinette de Louppes (ou Lopès), de souche portugaise et juive — dont, chose singulière, il ne parle jamais, — devait négliger de faire des marques à son calendrier, et c'est d'elle, sans doute, que Michel hérita cette étourderie qu'il confesse avec bonne humeur.

Par faiblesse de vanité, rare chez lui, il a laissé dire à d'autres, qui l'en ont moqué, que sa noblesse était de fraîche date. On lit de sa plume, en effet : « Montaigne est le lieu de naissance de la plupart de mes ancêtres; ils y ont mis leur affection et leur nom. » Or, son arrière-grand-père, Ramon Eyquem (d'une famille originaire de Guienne, mais qui avait pris quelque temps l'air de la Grande-Bretagne), s'était enrichi en vendant du hareng, selon Scaliger, rue de la Rousselle, à Bordeaux; et ce n'est qu'à la fin du xve siècle que furent achetés la terre et le château de Montaigne, en Périgord.

On sait quelle éducation fit donner à Michel Pierre Eyquem, son père, qui avait renoncé au commerce pour l'épée, et s'était débarbouillé du relent de sa cague dans l'odeur de la poudre, en franchissant les Alpes à la suite de François Ier.

(1) Il était l'aîné de quatre frères et trois sœurs qui vécurent. Mais son père avait eu, avant lui, deux fils qui moururent en bas âge.

Cet homme original et très cultivé le plaça, dès la petite enfance, chez des rustres, mais en le confiant à un maître (Horstanus) auquel il avait intimé l'ordre de ne lui adresser la parole qu'en latin. Aussi le futur auteur des *Essais* s'exprimait-il plus couramment, comme il atteignait à peine sa sixième année, dans la langue de Pline que dans celle de ses ascendants.

« Nous nous latinisâmes tant, devait-il raconter plus tard, qu'il en regorgea jusqu'aux villages tout autour plusieurs appellations latines qui ont pris pied par l'usage et qui existent encore. »

Pour le grec, on le lui enseigna sous forme de divertissement; et, dans l'idée que c'était gâter le jugement des enfants que de les tirer du sommeil en sursaut, son père ne le faisait réveiller, le matin, qu'aux sons d'une suave musique...

A treize ans, il achevait son cours d'étude qu'il avait commencé au collège de Guienne, sous Crouchy, Buchanan, Guérante et Muret, personnages réputés autant pour leur goût que pour leur érudition, qui lui donnaient à jouer les premiers rôles dans des tragédies latines de leur composition.

Après avoir étudié le droit à Toulouse, Michel entra à vingt et un ans, avec une dispense d'âge, à la Cour des Aides de Périgueux. Il occupa, comme conseiller, le siège paternel dans cette cour, jusqu'au moment de sa suppression, puis entra avec le même titre au Parlement de Bordeaux. Il y eut pour collègue La Boétie avec qui il se lia d'amitié, et il épousa, à trente-trois ans, non par inclination, mais par convenance, l'héritière d'une famille de robe, Mlle Françoise de la Chassaigne, qui lui apporta en dot 7.000 livres tournois. Il eut d'elle six filles, dont une seule ne lui fut pas arrachée par la mort en son bas âge.

Ayant résigné sa charge, par préférence pour la vie privée, il séjourna à diverses reprises à Paris, dont il

aimait jusqu'aux « verrues et taches », et voyagea pendant dix-sept mois en France, en Allemagne, en Italie, — où Rome lui octroya des lettres de bourgeoisie. En son absence, les jurats du corps de Bordeaux l'avaient élu, à l'unanimité, maire (*maïor*) de cette ville. Réélu en 1583, en reconnaissance d'une négociation avec la Cour dont on l'avait chargé et qu'il avait menée à bien, il parut avec éclat aux Etats de Blois, quoiqu'il n'y fût pas député. C'est durant sa seconde magistrature que s'abattit sur Bordeaux cette peste dont on lui a fait grief de s'être tenu prudemment à l'écart, à Libourne.

Il se montra, pourtant, bon administrateur et conseiller éclairé dans l'exercice de sa mairie, pendant les troubles de la guerre civile. Retiré dans son château où il avait repris ses *Essais* — châtiés, mais d'anodine façon, par la censure des « docteurs moines », en 1572 — et dont une première édition avait paru en 1580, les fanatiques des partis adverses l'éprouvèrent plusieurs fois; car il s'était fait, à cause de sa modération même, des ennemis dans le camp des Huguenots comme dans celui des Ligueurs. « Peladé à toutes mains, aux guelfes il était gibelin; aux gibelins, guelfe. »

La maladie (la gravelle) le torturait de coliques, comme elle avait torturé son père. Il la soigna, en laissant faire la nature, selon sa méthode qui n'était pas celle des médecins — ces « charlatans » — et il mourut... d'une esquinancie à cinquante-neuf ans, le 13 septembre 1592, regretté par l'élite contemporaine (Pibrac, Paul de Foix, L'Hospital, de Thou, Pasquier, Juste-Lippe, du Perron), entouré, surtout, de l'affection de Pierre Charron et de la tendresse admirative de Mlle Marie le Jars de Gournay, sa *fille d'alliance,* qu'il avait vue pour la première fois à Paris, en 1588. Il avait reçu le collier de l'Ordre de Saint-Michel, ce « collier à toutes bêtes », dit l'Estoile, et, dès la première heure, s'était rallié à Henri IV.

§

Si j'ai cru devoir, en bref, rappeler ici la vie de Montaigne, c'est que la connaissance en est indispensable à la compréhension de ses écrits. On se tromperait fort en ne voyant en ceux-ci qu'œuvre livresque. Il a pris soin, d'ailleurs, de les intituler *Essais,* afin de bien marquer qu'il ne les donnait pas pour autre chose que le fruit de ses épreuves et le résultat de ses vérifications. Le mot « essai », à l'époque où vivait Montaigne, n'avait point — que l'on sache — le sens restreint que nous lui attribuons littérairement aujourd'hui, mais celui, plus vaste, d'expérience.

« Toute cette fricassée que je barbouille, ici, a déclaré Montaigne, n'est qu'un registre des *essais de ma vie* » ; et chacun a présent à la mémoire le « c'est ici un livre de bonne foi », par quoi débute son immortel message.

Le sens d'un tel message, j'essaierai tout à l'heure de le dégager, à mon tour, après tant d'autres. Mais quel est l'homme qui l'a dicté, avec ses « conditions et humeurs » ? Au physique, dont il fait grand cas, c'est un individu de petite taille, mais robuste, et dont la santé se maintint en excellente condition jusqu'à la quarantaine, où la pierre commença de le tourmenter. Il a le front ample, les yeux doux et pleins d'esprit, la barbe drue, couleur « d'écorce de châtaigne », et son rire découvre des dents très blanches. Physionomie séduisante, en somme, empreinte d'une cordialité à qui ne messied pas la tenue un peu débraillée du personnage, même en ses habits d'apparat, comme on peut le voir à la façon dont il rejette, aux portraits que l'on connaît de lui, son chapeau sur sa nuque.

De ses continuels examens de sa personne, Michelet (2) a recueilli l'impression qu'il fut criblé d'infir-

(2) *Histoire de France* (Tome XII), *La Ligue et Henri IV.*

mités. Mais on n'est pas valétudinaire, on est plutôt dans un « état florissant, plein de verdeur et de tête » quand, pour obéir à son humeur voyageuse, on affronte les « mutations d'air et de climat », chevauche « sans démonter » dix heures par jour, et, après avoir vomi, à la suite d'une chute, de « pleins seaux d'un sang bouillonnant » on absorbe, tant en Allemagne qu'en Italie, assez d'eau minérale pour noyer Gargantua lui-même...

La vigueur naturelle de Montaigne se trahit, du reste, à la vivacité de ses mouvements, à la pétulance de ses discours, à l'avidité de son appétit à table et au déduit (3), à sa violence, enfin, car il était dangereux de le venir relancer dans cette pièce où il se retirait pour écrire et lire.

Il est paresseux à se lever, de peu de mémoire (ce qui fait, il est vrai, que les choses « lui rient de fraîche nouvelleté ») et, plus jovial que mélancolique, ne se pique pas d'extrême raffinement. « Tout est grossier chez moi », a-t-il dit. Exagération peut-être imputable à son origine méridionale. Mais son père, en « l'obligeant et l'attachant » au peuple — il lui avait donné pour parrain et marraine des paysans — a voulu qu'il apprît « à regarder plutôt vers ceux qui nous tendent les bras que vers ceux qui nous tournent le dos ». Il s'« adonne volontiers aux petits (4) » si, par « complexion », il n'est pas ennemi de l'agitation des cours. Il l'avoue : « Je suis fait à me porter allègrement aux grandes compagnies. » Et, quand il se sent envahi par l'ennui de la province, il part le secouer à Paris. Mais, « au Louvre et en la presse », il se *resserre* et *se contraint en sa peau* (« la foule me repousse à moi »). C'est la réaction ordinaire

(3) « A la familiarité de la table j'associe le plaisant, non le prudent; au lit, la beauté avant la bonté. » (*Essais*, Livre I; chap. XXVIII.) Montaigne avoue, d'autre part, qu'il se mordit souvent la langue et les doigts, tant il mangeait goulûment.

(4) Dans la substantielle introduction qu'il a écrite pour l'édition du *Journal de Voyage* (aux « Œuvres Représentatives »), M. Edmond Pilon a noté qu'à tous les feuillets de ce journal éclate la préférence de notre gentilhomme « pour les artisans et les marchands ».

de l'homme de méditation que l'observateur entraîna, et qui — ayant extrait l'idée du fait — devient taciturne, après avoir été bavard; rêveur, après s'être montré sociable.

Montaigne connaît ces contradictions de l'animal « divers et ondoyant » que nous sommes, et ce n'est certes pas dans le dessein de les nier qu'il a écrit son livre.

Curieux, quoique distrait, il a mené, à la fois, une vie active et nonchalante, accomplissant avec un zèle modéré son devoir d'homme public; mais plus incapable, à ce qu'il me semble, de se donner tout entier à ses fonctions de magistrat, par excès de scrupule que par manque de volonté ou d'ambition même.

On tranche mal dans un débat quand on est par trop perspicace; et qui pèse scrupuleusement le pour et le contre ne se décide qu'avec peine à opter... Michel — comme il se plaît à s'appeler, avec bonhomie — ne concevait pas qu'on pût mettre à un tel prix ses « conjectures » que « d'en faire cuire un homme tout vif »; et il avait appris, dans la compagnie des chats-fourrés, quelle « vilaine trafique » se dissimule « sous l'honorable titre de justice ».

On l'a dit égoïste; et il l'était, sans doute : « Mon opinion est qu'il faut se prêter à autrui et ne se donner qu'à soi-même. » Avec une pointe de vanité, on l'a vu; en quoi il ne différait guère de la majorité d'entre nous. Ce n'est pas par l'intrépidité qu'il se distingue; ni par la chasteté, encore qu'une fois marié, il soit demeuré relativement fidèle à son épouse (5). Insinuerai-je que, n'ayant pas aimé celle-ci, il n'en a eu que plus de mérite? Mais il serait le premier à me reprendre là-dessus, en invoquant de sages raisons...

J'ai observé, chemin faisant, qu'il ne nous entretient

(5) Ce n'est que pendant ses absences qu'il la trompait, je pense. La dame avait le caractère épineux, au dire de M. le Dr Armaingaud (Commentaires à l'édition des *Œuvres complètes de Montaigne*); et l'agacement qu'elle inspirait à son mari « le portait à se séparer d'elle ».

point de sa mère. Il ne parle pas davantage de ses filles, dont il ne se souvient plus si c'est deux ou trois qu'il perdit au berceau... Au vrai, la femme, ce « centre où toutes choses regardent », n'a tenu qu'une toute petite place dans son existence. Dans le chapitre *de l'Amitié,* il nous a expliqué pourquoi il préférait ce sentiment à l'amour. « L'amour, a-t-il écrit, est un feu téméraire et volage sujet à accès et remises. » Ce qu'il apprécie, au contraire, en l'amitié « c'est une chaleur générale et universelle toute douceur et polissure, qui n'a rien d'âpre et de poignant ». Aussi, ses seules affections furent-elles viriles. Mais prenez garde d'en faire fi, sous prétexte qu'elles vous paraissent bourgeoises. Ecoutez-le parler de son cher La Boétie : « Si on me presse de dire pourquoi je l'aimais, je sens que cela ne se peut exprimer qu'en répondant : parce que c'était lui, parce que c'était moi. » Et je ne connais rien qui égale en simplicité sublime la façon dont il a relaté les circonstances de la mort de ce jeune homme. « Il me dit que sa maladie était un peu contagieuse [ce n'était rien de moins que la peste ou quelque chose d'approchant] et qu'il me priait de n'être avec lui que par boutées mais le plus souvent que je pourrais. *Je ne l'abandonnai plus.* » Quel trait! Que complète celui-ci au sujet du manteau qui avait appartenu à son père et qu'il portait lorsqu'il montait à cheval : « Ce n'est point par commodité, mais par délices. *Il me semble m'envelopper de lui...* »

Voilà un Montaigne qui ne laisse pas de nous gêner...

Revenons à l'autre qui tressaillait aux arquebusades imprévues et s'abstint de rentrer à Bordeaux, ravagé par la peste, en arguant que sa présence n'y était pas nécessaire.

C'est ce Montaigne qui se montre à nous, qui se livre à nous, pour mieux dire.

« Le sot projet que Montaigne a eu de se peindre! » s'écrie Pascal. Pascal ne voit donc pas la leçon de modes-

tie qu'il nous donne? S'il se fait de son livre « la matière », c'est qu'il veut que sa conduite soit le commentaire de ses maximes. Il a vécu pour savoir de quelle manière il faut vivre; mais en se maudissant vingt fois de s'atteler à cette tâche comme s'il se fût imposé de faire part à autrui de sa science ,comme s'il eût vu là une espèce de devoir...

Plaisir d'écrivain à part, il est certain qu'il songe à nous (je veux dire à ses malheureux contemporains déchirés par la guerre civile) quand il prend la plume ou qu'il dicte. La preuve en est que, loin de se donner pour un héros, de nous offusquer de sa grandeur, il se rapetisse pour se mettre de plain-pied avec le commun des mortels. Il n'ébranle l'âme ni ne l'exalte. Il ne la force pas à cette admiration qu'inspirent un Michel de l'Hospital et un Agrippa d'Aubigné, et qui participe de l'horreur sacrée (« on peut raconter sur moi cinq ou six histoires aussi ridicules que sur n'importe quel homme vivant »). Stendhal, qui louchait vers les époques de passion et d'aventure, ne nous le proposerait pas pour modèle. Il est vrai, comme on l'a dit (6) — mais pour l'en diminuer — qu'il n'appartient plus à cette génération « qu'échauffa le premier soleil de la Renaissance », et qui a donné les conquistadores. Au lieu de l'enthousiasme et des excès où l'enthousiasme entraîne, c'est la sagesse qui procède de la modération que Montaigne nous prêche.

« Le plus grand des conciliateurs », l'appelle M. Léon Daudet (7).

§

C'est, très exactement, entre *Les Confessions* de saint Augustin et *Les Confessions* de Jean-Jacques Rousseau, les unes religieusement édifiantes, les autres individuelle-

(6) P. Albert : *Littérature française.*
(7) « Courrier des Pays-Bas » : *Mélancholia* (*Montaigne et l'ambiance du savoir*).

ment apologétiques, celles-ci annonçant un cycle d'exaltation, celles-là un cycle de soumission, sinon d'abaissement du moi, qu'il faut ranger *Les Essais* de Montaigne.

La sensibilité avec ce moraliste ne se glorifie ni ne s'humilie. Elle s'efforce de trouver son équilibre dans un juste milieu, et de s'accommoder de l'inconstance ou de la fragilité de tout.

Montaigne a commencé par être stoïcien. Ses penchants au plaisir et sa *tendreté* naturelle, plutôt que sa tendresse (il ne pouvait voir égorger un poulet sans ressentir un malaise), le portaient à rechercher un frein et un aguerrissement dans la pratique des doctrines de Zénon. Il éprouvait la nécessité de se « roidir l'âme ». Mais à l'usage, le stoïcisme l'a déçu. Ennemi qu'il était « d'obligation, d'assiduité, de constance », il ne pouvait s'astreindre à l'effort d'une volonté sans cesse tendue. De bonne heure, il a reconnu le danger qu'il y a à exiger trop de nous. On risque de fausser sa nature en la forçant. On la défigure. « La vertu, s'est-il écrié, qui me l'a marquée de ce faux visage pâle et hideux? »

Pascal le dira après lui (8) : « Qui veut faire l'ange, il fait la bête. » Mais, loyal en affaires, Montaigne a autant horreur de tromper que d'être trompé. « Quand je me confesse à moi religieusement, je trouve que la meilleure bonté que j'aie a quelque teinture vicieuse », écrit-il; et il n'est rien qui lui agace les nerfs comme l'affectation, les grimaces et les faux-semblants.

C'est un réaliste. Un épicurien, dans un sens, plutôt que le pyrrhonien que le XVII[e] et le XVIII[e] siècle ont vu en lui, soit pour le vouer à l'exécration, soit, au contraire, pour l'élever aux nues. Mais l'étonnant est que, si près de nous, Emerson — le père du pragmatisme — l'ait choisi pour en faire l'incarnation du sceptique dans

(8) « C'est une farouche alliance de marier le divin avec le terrestre. » (Livre III, chap. XIII.)

ses *Representative men*; c'est-à-dire n'ait pas été frappé par le côté positif de son œuvre.

Plus avisé, Saint-Beuve l'avait aperçu, ce côté, qui dans le deuxième volume de son *Port-Royal* concevait d'écrire un chapitre sur « le dogmatisme » de Montaigne, — ce qu'Emile Faguet a entrepris à sa place. L'auteur des *Etudes littéraires* a bien vu que Michel « apporte à son siècle la sagesse antique ». Mais il a négligé de montrer en quoi sa façon de la concevoir ou de l'interpréter diffère de celle de ses contemporains et de ses prédécesseurs immédiats, — d'un Amyot même, le traducteur de Plutarque.

Les héros grecs et romains ne sont pas pour Montaigne ce qu'ils sont pour les humanistes de son temps. Mieux : humaniste, Montaigne ne comprend pas qu'on le soit de la même façon que Ronsard ou Rabelais.

Et d'abord, Montaigne n'a rien d'un pédant, — d'un « esthète » non plus, comme on dirait de nos jours. Stendhal (*Promenades dans Rome*) l'a remarqué, qui lui reproche de ne pas faire cas des artistes dans son *Journal de voyage*. Il n'y a pas d'apparence, en effet, qu'il se laisse éblouir par les grâces de l'Antiquité, comme le poète des *Amours*, encore moins qu'il se mette à l'école de sa science comme le père de *Pantagruel*. Enfin, ce n'est pas avec l'idée de se *dénationaliser* et de se *déchristianiser* qu'il se tourne vers le monde païen.

Il y a de l'outrance, aux regards de Montaigne, dans le culte des hommes de la Renaissance pour l'ardeur dionysiaque des héros de Sparte, d'Athènes et de Rome. Dans leur *naturisme* superstitieux, aussi, qui fait un Benvenuto Cellini se pâmer d'admiration devant les viscères d'une pièce d'anatomie. Ces gens-là délirent par passion, et la passion est suspecte à Michel.

« L'âme, a-t-il dit, décharge ses passions sur des objets faux quand les vrais lui défaillent. » S'il a tenu, dix ans, sous le boisseau, le manuscrit du *Contre un*, de son cher

La Boétie, c'est que les idées lui en paraissaient porter la marque de l'exagération. Et il a invoqué pour excuse la jeunesse de son auteur, en le publiant...

Rabelais professe qu'il faut bourrer la jeunesse d'érudition. Tel n'est pas l'avis de Montaigne qui, dans son chapitre de *L'Institution des enfants,* conseille de ne leur apprendre qu'un peu de chaque chose « à la française ».

« Plutarque, observe-t-il d'autre part, aime mieux que nous le vantions de son jugement que de son savoir. » Son admiration même pour les grands personnages qu'il se plaît à citer en exemple pour leurs vertus morales, non pour leur *virtù* et l'éclat de leurs actions dont certaines lui paraissent plus sublimes qu'honorables, ne l'empêche pas de découvrir leurs tares, et de les critiquer à propos : Socrate, malgré sa sagesse, avait des extases et des « démoneries », et César, avec tout son génie, n'a été qu'un « voleur public »...

L'Euphorion des *Essais* de Montaigne n'est pas né, comme celui de Gœthe, des noces de Faust et d'Hélène, mais de l'union du bon sens et de l'expérience. « Que sais-je? » Voilà les premiers mots que bégaye sur les genoux de sa nourrice cette créature chère à Michel. Faust voulait trop savoir, et Hélène était trop ardente et trop vaine de sa beauté...

On se souvient du mariage que Montaigne a fait, conseillé par « la coutume », non par la fantaisie, comme il sied à un « sage marché ». Imitons-le en cela, et maintenons-nous dans une région moyenne. « La vie n'est de soi ni bien ni mal; c'est la place du bien et du mal, selon que vous la leur faites. » Laissons le ciel à Dieu et restons sur la terre. Il faut prendre la vie pour ce qu'elle est et ne se point embarrasser d'en connaître le pourquoi. « Le jeu ne vaut pas la chandelle. » Les vrais philosophes ne sont pas des abstracteurs de quintessences, mais des observateurs des actions humaines. Tous

les systèmes sont présomptueux. Qu'on n'aille donc pas jusqu'à s'entr'égorger pour des concepts hypothétiques et qui ne sauraient être pratiquement d'aucun usage. Oh! que le doute « est un doux et mol chevet et sain... à reposer une tête bien faite » ! Rien de plus éclectique, à coup sûr, qu'un tel doute ou, plus exactement, qu'une pareille indifférence. Au-dessus, toutes les rêveries des penseurs s'unissent et se confondent comme les fumées de cassolettes diverses...

« Mon jugement est si également balancé en la plupart des occurrences, écrit Montaigne, que je le compromettrais volontiers à la décision du sort et des dés. »

N'allez pas lui imposer votre opinion après cela! Jusqu'à quel point, d'ailleurs, êtes-vous sincère en tenant pour elle? « La plupart de nos vacations sont farcesques. » Il fait preuve, en tous cas, d'une sotte prétention celui qui, dans quelque domaine que ce soit, se croit possesseur d'une vérité essentielle que l'on n'aurait pas découverte avant lui. Ce dont nous avons besoin et ce que Montaigne voudrait que l'on diffusât, ce sont ces vérités triviales, familières, accessibles à tous, qu'il englobe sous le nom général de la Vérité, et qui permettent à l'homme de régler commodément sa conduite selon la Nature.

Raymond Sebond, dont il a écrit l'apologie, affirme que ce qui est bon, c'est ce qui apporte à l'homme « le contentement, la consolation, l'espérance, la confiance, la sûreté » et éloigne en même temps de lui « le déplaisir et le désespoir ». Montaigne ne saurait que lui donner raison. Il nous conseille d'obéir à la coutume qui est née de la volonté ou des besoins généraux, et qui engendre *l'accoutumance*. S'il tient pour la forme de gouvernement de son pays, c'est qu'il ne souhaite point qu'on trouble l'Etat, n'espérant pas qu'on puisse l'amender. S'il ne supporte pas qu'on veuille changer la religion

de ses pères, c'est que cette entreprise lui paraît non seulement dangereuse, mais stérile...

Foin de ce « tintamarre de cervelles » ! s'écrie-t-il. Il répudie, par là même, les affirmations de caractère métaphysique qui réagissent si meurtrièrement sur notre vie sociale, et si c'est là du scepticisme, ce scepticisme est d'ordre transcendant, et rejoint, comme l'a remarqué très justement M. Gustave Lanson (9), « l'incertitude où les esprits les mieux faits ont abouti sans pouvoir s'accorder ». Je dirai plus : il renferme une affirmation, et même une profession de foi : « J'aime la vie et la cultive, telle qu'il a plu à Dieu nous l'octroyer. Je ne vais pas désirant qu'elle eût à dire la nécessité de boire et de manger; et me semblerait faillir, non moins excusablement, de désirer qu'elle l'eût double... J'accepte de bon cœur, et reconnaissant ce que Nature a fait pour moi, et m'en agrée et m'en loue. On fait tort à ce grand et tout-puissant Donneur de refuser son don, l'annuler et défigurer. Tout bon, il a fait tout bon. »

§

L'inquiétant Sainte-Beuve, dans l'admirable étude à laquelle j'ai fait allusion, soupçonne des « dessous perfides » à l'enquête du plus sincère des hommes! Mais ce « ricanement ironique » qu'il prétend percevoir derrière les protestations et les révérences de cérémonie, ce ne saurait être que l'écho du sien propre.

Michelet (10) a-t-il mieux compris *Les Essais* qui, tout en les jugeant un livre froid, triste, plein du découragement des âmes à la fin du XVI[e] siècle, trouve qu'il s'en exhale un relent nauséabond, comme d'une chambre calfeutrée de malade?... Non; mais en s'élevant, en sa qualité « d'historien de la foule », contre leur *doute*, il a senti quel obstacle celui-ci opposait à l'agitation des

(9) *Histoire de la littérature française.*
(10) *Op. cit.*

esprits révolutionnaires. « Ses démonstrations (sophistique), écrit Michelet, pour montrer l'impuissance de la raison, les contradictions irrémédiables de l'homme, etc., semblent le renvoyer humble et désarmé à l'autorité. » Et voilà *l'adversaire* dénoncé. Cette belle intelligence, cependant, quelle tentation de la tirer à soi ! « Il pose l'individu *en ce qu'il a de plus individuel.* Tout à l'heure, sur cette base, les rénovateurs du monde commenceront, bâtiront l'homme collectif... » Hé! ce que fait Montaigne, en s'appliquant à marquer les points par où il nous ressemble, non ceux par quoi il diffère de nous, ou s'en distingue, c'est précisément le contraire.

Relisons-le : « Chaque homme porte en soi la forme entière de l'humaine condition. *Le premier, je me communique au monde par mon être universel.* »

L'homme en général, *l'homme classique,* l'animal sociable, si l'on préfère, voilà l'objet de ses examens de soi, et de ses lectures. Il le trouve dans l'Antiquité au lieu de l'être exceptionnel que ses contemporains y vont chercher, comme je l'ai dit.

Pour un réaliste de son espèce, et qui est persuadé que la seule règle utile de vie, c'est l'étude de la nature qui nous la fournit, la notion d'individu fausse le problème. On lie au mouvement de la Renaissance une idée d'énergie en révolte contre des contraintes qui limiteraient l'action de l'homme, l'entraveraient dans son développement indéfini. Mais cette idée dans laquelle le Romantisme est en germe, Montaigne la réfute par tout son œuvre. Le vrai conflit n'est pas en dehors de l'homme; il est en l'homme lui-même. C'est un combat intérieur, imputable à ses contradictions, aux mouvements incertains et douloureux de son être, et qui s'étend au dehors quand ses passions débordent et vont se heurter aux lois sociales mêmes, que ses dispositions ou ses aptitudes à vivre en communauté l'avaient, par ailleurs, forcé d'édicter.

« Demande aux Anciens des leçons de sagesse, non des exemples d'émancipation », ainsi parle l'humaniste véritable qui n'est pas du tout le beau monstre, le prophète fanatique ou le produit, intrépide dans ses affirmations, de « la barbarie du savoir », selon l'heureuse expression de M. Abel Bonnard (11), mais « l'honnête homme », comme on dira couramment au XVIIe siècle, et comme dit, déjà, le cardinal du Perron, qui appelle *Les Essais* « le bréviaire des honnêtes gens ».

§

Qu'on ne s'y trompe point, en dépit de l'entretien célèbre de Pascal avec M. de Saci, celui-là aime vraiment l'homme qui le montre tel qu'il est, et — chose exceptionnelle chez un esprit d'une si rare clairvoyance — n'emploie pas son intelligence à détruire. Sa critique est revigorante. Le meilleur du génie français réside en elle. Nous voilà loin, avec Montaigne, du ricanement de Voltaire ou du haussement d'épaules dubitatif de France; du cynisme rusé de M. André Gide. Du sublime aussi, objectera-t-on. J'en conviens; mais c'est qu'il est un plan que ne doit pas dépasser quiconque aime la mesure et l'ordre. Montaigne ne nous conseille pas de prier Dieu; mais il nous invite, aussi, à ne pas faire de la science une idole. Montaigne croit à l'usage, servi par l'observation, aidé par le temps, pour améliorer les conditions de l'existence et des rapports sociaux; sa disposition est le contraire de celle de l'esprit expérimental, si je puis dire, engendré par la science. « Les ignorants de la science sont les savants de la vie », observe encore M. Abel Bonnard, l'auteur contemporain dont la façon de penser se rapproche le plus, à mon sens, de celle de Montaigne. Et Montaigne a parlé de la seule science qui aboutit à nous convaincre que nous ne savons rien.

(11) *Eloge de l'ignorance.*

Quel courage il faut pour reconnaître son ignorance ou pour reconnaître que le vrai savoir ne fait que ramener à l'ignorance, c'est-à-dire à la simplicité première!

« Je voudrais, a écrit Montaigne, que la mort me trouvât occupé à bêcher mon jardin et nonchalant d'elle. » Vous avez compris; et qu'il y a mille façons de bêcher son jardin, autrement dit de cultiver sa conscience personnelle (12). On n'y réussit bien qu'en vivant en paix avec l'extérieur, même au prix du progrès sous prétexte de quoi l'on perturbe, sans cesse, la tranquillité des peuples et remet l'économie du monde en question.

Pas plus que dans les plaisirs, ce n'est dans l'ambition qu'on trouve le bonheur. Comme ce sont les passions qui nous incitent à ruiner notre santé, c'est l'ambition, fille de l'orgueil, qui nous pousse à nous arroger le droit « de régenter, d'ordonner, d'établir », et de tout bouleverser, d'abord, bien entendu.

En quoi consiste la véritable trahison des clercs? En ceci qu'ils portent leurs débats sur la place publique. Et pourquoi faire, puisque les individus ne profitent que de ce dont ils ont besoin, ne comprennent que ce qu'ils ont déjà compris?... « Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais déjà trouvé », dit Pascal.

« Pour juger des choses grandes et hautes, il faut une âme de même », remarque Montaigne. Et il ajoute : « Il n'importe pas seulement qu'on voie la chose, mais comment on la voit. »

Livrez-vous à des spéculations, « par jeu et par exercice ». Tout est permis à l'esprit. Et l'intelligence a tous les droits. Mais philosophez, c'est-à-dire divaguez chez vous. Disputez entre amis triés sur le volet et toutes portes closes. « Vivre en bourgeois et penser en artiste »,

(12) Faire de soi *un homme* est plus important aux yeux de Montaigne que de jouer un rôle et même que d'écrire un livre. Il l'a dit : « Mon art et mon industrie ont été employés à me faire, non pas à écrire. J'ai mis tous mes efforts à former ma vie, voilà mon métier et mon ouvrage. »

conseillait Flaubert. Il recommençait Montaigne; et le conseil de celui-ci de « ménager la liberté de notre âme » est très aristocratique. C'est débarrassé des soucis matériels que l'on pense le mieux et que l'on se délecte le mieux de ses pensées. C'est dans la stabilité matérielle que l'on atteint le plus aisément à la perfection morale, et l'esprit le plus libre est aussi le plus dégagé de toutes préoccupations mondaines.

« Les plaisirs de l'imagination sont les plus grands », constate Montaigne qui fait, de surcroît, cette remarque profonde que notre concupiscence est moins débauchée que notre raison. Et la subtilité de son auto-analyse l'a confirmé dans sa certitude que l'homme ne peut rien savoir « qu'à travers lui ».

« Les choses, a-t-il dit, ne logent pas chez nous en leur forme et en leur essence... Les sujets étrangers se rendent à notre merci... Nous ne recevons rien sans altération... Notre état accommodant les choses à soi et les transformant selon soi, nous ne savons plus quelles sont les choses en vérité ni quelle est leur nature. »

En cet état où « ficher notre pensée à vouloir prendre son être » c'est proprement vouloir « empoigner l'eau », que nous reste-t-il d'autre que de peindre non pas l'être, mais « le passage; non un passage d'âge en autre... mais de jour en jour, de minute en minute »?

L'élan vital de M. Henri Bergson, les états de conscience successifs des psychologues contemporains, les voilà ici indiqués, sinon décrits, par Montaigne.

Dira-t-on que cet homme terre à terre a perdu son temps? Mais il a vu ou pressenti bien davantage, et le phénomène du refoulement, qui a fait la fortune de Freud, par exemple : « On *incorpore* la colère en la cachant, écrit-il. Je conseille qu'on donne plutôt une baffe à la joue de son valet, un peu hors de saison, que de gêner sa fantaisie. » Et il déclare qu'il aimerait mieux

« produire ses passions que de les conserver à ses dépens » (13).

Renversé de cheval, un jour, par le choc d'un de ses serviteurs, et vomissant des flots de sang, comme je l'ai rappelé, il se regarde mourir, en notant, à la façon de Marcel Proust, ses impressions les plus fugitives : « Il me semblait que ma vie ne me tenait plus qu'au bout des lèvres; je fermais les yeux pour aider, ce me semblait, à la pousser hors, *et prenais plaisir à m'alanguir et à me laisser aller...* »

Mais voulez-vous du Schopenhauer avant Schopenhauer? Ecoutez ceci : « L'homme possède ses biens par fantaisie, *ses maux en essence...* Nous ne sentons pas l'entière santé comme la moindre des maladies. *Notre bien-être, ce n'est que la privation d'être mal.* »

...Du Nietzsche avant Nietzsche? Relisez ce passage : « Qui n'a jouissance qu'en la jouissance, qui n'aime la chasse qu'en la prise, il ne lui appartient pas de se mêler à notre école... L'agitation et la chasse sont proprement de notre rôle... *Nous sommes nés à quêter la vérité... Le monde n'est qu'une école d'inquisition.* »

Le Don Juan allemand de la connaissance ne s'exprime pas autrement.

§

Montaigne est l'écrivain que j'aurais voulu être. Cet auteur d'un livre que l'on sent qu'on doit faire; que l'on croit que l'on ne fera jamais, et que l'on se figure avoir fait « sans presque y songer » comme disait l'autre, mais auquel on n'a cessé de songer tout le temps...

Un oisif qui n'a pas beaucoup travaillé, ce me semble; mais qui a vécu son livre, tant il a réfléchi dans la soli-

(13) Il va, d'autre part (et quoi de plus moderne?) jusqu'à attribuer les stigmates de saint François à la force de l'imagination...

tude, observé en société avec, à l'arrière-plan de ses réflexions et de ses observations, la constante préoccupation de la phrase à ajouter à la phrase déjà faite, ou du développement ou du repentir à apporter à la maxime déjà formulée (14). En lisant, il écrivait encore; et ses lectures sont dans son livre. Elles y sont à leur place qu'elles éclairent, comme elles ont illuminé telles ou telles heures de son existence. On lui a reproché l'abondance de ses citations — plus nombreuses à chaque nouvelle édition de son livre. Mais ce sont des preuves qu'il fournit et des témoignages qu'il invoque. J'y vois la marque même de sa modestie et de son honnêteté. Quand il parle, Montaigne se recrute des amis ou se constitue une compagnie d'esprits favorables. Leur demande-t-il d'appuyer ses paroles de leur expérience, c'est que loin de croire qu'il exprime quelque chose de nouveau ou d'extraordinaire, il est convaincu qu'il formule seulement des vérités de sens commun. Au rebours de ces individualistes qui font le vide autour de ce qu'ils disent pour que ce qu'ils disent ait l'air d'être proféré pour la première fois, Montaigne organise toujours une sorte de chœur autour de son chant.

Mais quelle originalité dans l'accent de celui-ci! Quelle jeunesse et quelle maturité tout ensemble! Quelle vie! Quelle franchise! Montaigne emprunte à tout le monde; il n'imite personne. Qu'il y ait, à tout prendre, de l'indiscrétion dans son bavardage, lui-même l'a reconnu et s'en est grondé, mi-sérieusement, mi-plaisamment.

« Cette farcissure, observe-t-il, à tel endroit des *Essais* où il ne lui échappe pas qu'il s'écarte de son chemin, cette farcissure est un peu hors de mon thème; je

(14) Dans un livre récent : *La grande ville au bord du fleuve*, M. Fortunat Strowski, l'historien de Montaigne, a dit de son auteur : « Il ne continue pas son livre heure par heure; il l'accroît du dedans et dans toutes ses parties, comme grandit un organisme vivant. »

m'égare... » Mais il s'empresse d'ajouter que c'est plutôt « par licence que par mégarde ».

« Mes fantaisies se suivent, mais parfois c'est de loin; et se regardent, mais d'une vue oblique. »

Une harmonie préside à son apparente incohérence, comme un souci de sincérité à ses contradictions. La même unité supérieure qu'on découvre dans les pensées, on la retrouve dans le style de ses *Essais*.

« Le livre le moins écrit qui soit », a noté Emerson. Il veut dire le moins livresque, le moins infecté de littérature. Quoi? Un ouvrage où l'auteur a mis sa bibliothèque?... Mais « coupez ses mots, ils saigneront ». Le langage des *Essais* est celui de la conversation. « J'aime l'allure poétique, avoue Montaigne, à sauts et à gambades... Je n'ai point d'autre sergent de bande à ranger mes pièces que la fortune : à mesure que mes rêveries se présentent, je les entasse; tantôt elles se pressent en foule, tantôt elles se traînent à la file. » Et il y a du vrai dans la critique de Guez de Balzac : « Montaigne sait bien ce qu'il dit, mais non ce qu'il va dire. » Méfiez-vous, cependant, de l'air ingénu du bonhomme. Ce n'est pas sans effort qu'il réalise ce style qui tend à paraître « le même au papier qu'en la bouche ». Montaigne soigne ses phrases; mais s'il les travaille, c'est dans le dessein de serrer l'idée d'aussi près que possible. Il ne la pare point de vains ornements. Le plaisir de dire joliment ne lui fait pas oublier qu'il faut dire juste, avant tout. (« Je ne dis pas que c'est bien dire; je dis que c'est bien penser. ») Et l'image dont il use, au lieu de le distraire de son idée, l'aide à la préciser, la complète et la rend plus saisissante. Témoin ceci, charmant d'ailleurs, qui assimile d'un trait les querelles des philosophes au ramage des oiseaux : « Ce qui fait qu'on ne doute de guère de choses, c'est que, des communes opinions on ne sonde point le pied, où gît la faute et la faiblesse; *on ne se débat que sur les branches.* »

Logique, certes, à défaut d'être méthodique, c'est dans la digression que Montaigne déploie ses grâces, et son tour est vif si sa causerie musarde. Point de cris, de protestations. Il ne s'emporte, comme d'Aubigné, ni n'éclate de rire, comme Rabelais. Mais un sourire court sur ses phrases et qui est, déjà, ce qu'on appellera l'humour, à cause du mélange de malice et de gaieté qui le teinte. (Je signale, à ce propos, un air de parenté entre le frêle mais délicieux Charles Lamb, l'auteur d'*Elia*, et l'auteur des *Essais*).

Tandis que La Rochefoucauld aiguise ses *Maximes* pour les décocher de haut dans la double cible de notre vanité et de notre égoïsme, Montaigne se frotte à nous, à la façon de l'âne au buisson, et nous laisse, en s'éloignant d'une allure tranquille, tout étonnés d'être fleuris de ses ridicules et de ses vices...

Mais quelle chose admirable que d'avoir été cultivé, que de s'être cultivé, comme lui, en plein sol natal! Ainsi qu'il l'a dit de sa peau, son style retient les odeurs. Son style sent le terroir.

« Que le gascon y arrive, si le français ne peut y aller! », s'est-il écrié, un jour, avec une belle vaillance. Il voulait, coûte que coûte, être compris. Il l'a été, par tous les moyens, et sans rien perdre de sa personnalité. En la révélant sous toutes ses faces et dans son entière fraîcheur, au contraire. (« Tout le monde me reconnaîtra en mon livre, et mon livre en moi. »)

Aussi n'importe quel écrivain paraît-il artificiel, auprès de lui, et guindé, et pauvre, sinon sec. Sainte-Beuve l'appelle « notre Horace ». Un Horace plus profond que celui des *Epîtres* (à preuve qu'il obsédait Pascal), et qui a écrit sur la mort — l'un des thèmes qu'il affectionnait — de sereines et magnifiques méditations. M. Léon Daudet les compare aux symphonies de Beethoven. Elles devaient être de celles dont le doux stoïcien Alphonse Daudet faisait à haute voix la lecture, après

dîner, aux baigneurs de Lamalou, moins douloureusement atteints que lui, pour la plupart...

Mais où trouverait-on page plus forte que celle-ci, sur les paysans :

Regardons à terre : les pauvres gens que nous y voyons épandus, la tête penchante après leur besogne, qui ne savent ni Aristote, ni Caton, ni exemple, ni précepte; de ceux-là tire nature tous les jours des effets de constance et de patience plus purs et plus roides que ne sont ceux que nous étudions si curieusement en l'école. Combien en vois-je tous les jours qui méconnaissent la pauvreté, qui désirent la mort ou qui la passent sans alarme et sans affliction! Celui-là qui fouit mon jardin, il a ce matin enterré son père ou son fils. Les noms mêmes de quoi ils appellent les maladies en adoucissent et amollissent l'âpreté : la phtisie c'est la toux pour eux; la dysenterie, dévoiement d'estomac; une pleurésie, c'est morfondement; et selon qu'ils les nomment doucement, ils les supportent aussi. Elles sont bien griéves quand elles rompent leur travail ordinaire; ils ne s'alitent que pour mourir.

— Quel bon sens! s'exclamait Mme de Sévigné en lisant Montaigne.

Et l'on n'a pas trouvé d'autre livre que la traduction des *Essais*, par Florio, dans la bibliothèque de Shakespeare.

JOHN CHARPENTIER.

LE PROBLÈME DE LA JEUNESSE EN ALLEMAGNE

L'Allemagne se glorifie d'être le pays de la jeunesse: « Gloire à Schiller », s'écrie Richard Wagner dans son article sur *l'Art allemand et la politique allemande.* « Il nous a donné, avec son Max Piccolomini, le type du « jeune Allemand » — *der deutsche Jüngling.* A-t-on jamais parlé d'une « jeunesse française », d'une « jeunesse anglaise » ? Mais le *deutscher Jüngling,* vous discernez infailliblement du premier coup d'œil, vous touchez presque du doigt les palpables signes qui le caractérisent. » On sait quel monument l'auteur de *Siegfried* a élevé à ce « jeune Allemand », en évoquant la figure radieuse du fils de la Forêt, du héros au rire intrépide qui se forge lui-même son épée avec laquelle, sans crainte ni remords, il brise la lance du vieux dieu, gardien des traités caducs et des contrats périmés.

Conflit symbolique! Plus que partout ailleurs s'accuse, en effet, en Allemagne, le conflit des générations, entre jeunes et vieux. Cette crise à la fois biologique, sentimentale et morale qui, ici plus qu'ailleurs, au seuil de la jeunesse, semble révolutionner l'être intime, elle se manifeste collectivement par l'entrée en scène, plus ou moins tapageuse, d'une génération nouvelle. Elle suffit, à elle seule, pour donner naissance à un programme, à un parti, tout au moins à une attitude, à un geste, parfois à une « pose ». C'est ce que les Allemands appellent d'un terme intraduisible *die Jugendbewegung.* Nous en trouverions d'ailleurs aussi des exemples en France. Mais chez nous cette révolution de la jeunesse n'atteint guère que les

sommets éclairés de la littérature. Elle ne met pas en question les fondements mêmes de la vie morale, religieuse ou nationale. Ce qui caractérise au contraire la *Jugendbewegung* en Allemagne, c'est qu'ici l'incorporation d'une génération nouvelle dans cette continuité que représente l'histoire d'un peuple se fait plus difficilement qu'ailleurs, qu'elle suscite un antagonisme violent entre le sentiment que cette génération prend d'elle-même et le monde où elle est appelée à s'intégrer. Et ce problème ne date pas d'hier. Il est endémique, chronique. Dans des formes variables il reproduit à peu près toujours les mêmes symptômes.

On pourrait ainsi parler d'une *Jugendbewegung* dès le XVIIIe siècle. On pourrait fixer, à une année près, la date de cette crise, — l'année 1770, où Gœthe, jeune étudiant, se rencontrait à Strasbourg avec Herder et quelques autres jeunes Allemands et où ce petit groupe, au contact de la société française, a pris conscience de son âme germanique. On connaît le passage célèbre de ses Mémoires où le poète a raconté cet éveil. Contre la civilisation française qui donnait alors le ton en Europe, contre cette société qu'il estime aristocratique et décadente, vieillie par un intellectualisme desséchant, proteste le sentiment d'une jeunesse allemande nouvelle qui veut se retremper dans les énergies primitives de la nature et de la passion, dans les sources spontanées de la poésie populaire, dans l'élan originel du génie national allemand. Cette première protestation a reçu dans la littérature le nom de *Sturm und Drang* (« Tempête et assaut »). Gœthe et Schiller ont tous deux passé par cette crise de jeunesse. Ils en ont laissé tous deux un document typique et éternel.

Le premier de ces documents est le *Werther* de Gœthe, paru en 1774. C'est plus qu'un roman d'amour, c'est même plus que la confession d'une époque, c'est, dit Gœthe, le problème éternel de la jeunesse tel qu'il se pose à toutes les générations.

Cette époque werthérienne, dont on a tant parlé, dit-il, dans les *Conversations avec Eckermann,* c'est moins une époque déterminée de l'histoire qu'un âge particulier de la vie humaine, celui où tout individu, né avec le sentiment naturel de la liberté, se voit contraint d'adopter les formes d'un monde plus ancien. Les entraves que ce monde met à son bonheur, à son activité, les refoulements qu'il impose à ses désirs, ce sont là des maux qui n'appartiennent pas en propre à une époque spéciale, mais qui s'imposent à chaque individu, et il serait bien à plaindre celui qui, au moins une fois dans sa vie, n'aurait pas traversé une phase où *Werther* lui est apparu tout particulièrement composé à son intention.

Si Gœthe, dans son *Werther,* nous donne la confession douloureuse et pessimiste, Schiller, dans ses *Brigands,* a apporté le premier manifeste révolutionnaire de la *Jugendbewegung.* Quiconque a assisté en Allemagne à une représentation des *Brigands* sait quel enthousiasme cette pièce déchaîne encore parmi la jeunesse des écoles. Lorsqu'elle fut donnée pour la première fois, en 1781, ce fut, parmi la jeunesse estudiantine de l'époque, une vague de folie, au point qu'un prince allemand dont Gœthe rapporte les propos se serait écrié: « Si Dieu avait pu prévoir, avant la Création, qu'un jour paraîtraient les *Brigands* de Schiller, il aurait renoncé à créer le monde. » Le sujet de ce drame incendiaire — l'histoire d'une troupe de jeunes hommes en rupture de ban avec l'ordre moral et social, et qui, entraînés par un jeune chef, décident d'émigrer hors des cadres d'une civilisation corrompue et corruptrice, de se retirer dans les forêts des Monts de Bohême et de fonder là une bande de brigands, — c'est en somme le thème-type de la *Jugendbewegung,* que s'efforceront de revivre les *Wandervœgel* du début du xxe siècle.

Après cette phase littéraire et sentimentale, la *Jugendbewegung* va être brusquement aiguillée vers d'autres buts. Nous la voyons entrer dans une seconde phase, plus

spécifiquement politique et nationaliste. Ce furent les grands événements de l'histoire, les guerres de la Révolution française et de l'Empire, et, en particulier, Iéna — 14 octobre 1806 — qui ont tracé la ligne de démarcation entre deux Allemagnes, entre la vieille Allemagne humaniste et idéaliste d'avant Iéna, et puis l'éclosion soudaine de ce « nationalisme » allemand nouveau qui tendra invariablement à définir le caractère allemand dans son opposition avec le reste du monde, à déposer, dans l'âme de tous les Allemands, une *Idée de l'Allemagne* se résumant dans cette affirmation: « Nous sommes le Peuple élu, la Conscience supérieure de l'humanité. » Aux discours enflammés de Fichte d'abord et puis, dans les camps, autour des feux de bivouac des grandes guerres d'indépendance, a surgi brusquement une première mystique nationale allemande. Ce fut le premier « réveil » de l'Allemagne.

Et on assiste alors à ce spectacle étrange, qui se renouvellera quelque cent ans plus tard: d'une part, une Allemagne officielle des gouvernants et des diplomates, et, en opposition flagrante avec elle, une *Allemagne de la jeunesse* qui ne voit dans la première qu'un « système » suranné et malfaisant, une sorte d' « antination ». L'histoire de cet antagonisme, ce fut en somme toute l'histoire de la *Burschenschaft*, c'est-à-dire de l'Association *nationale* de la jeunesse universitaire qui tendait à se substituer aux *Landmannschaften*, aux anciennes associations purement régionales. Il y aurait un parallèle curieux à établir entre cette *Burschenschaft* et la jeunesse hitlérienne d'aujourd'hui. De part et d'autre, primitivement, la même idéologie: l'idée de constituer un Etat nouveau de la jeunesse allemande en dehors de l'Etat officiel, en dehors de l'ordre légal représenté par les gouvernements. Si on avait demandé aux affiliés de cette *Burschenschaft* d'exposer leur programme, ils eussent été fort empêchés. Ils auraient sans doute répondu, comme

ferait un hitlérien d'aujourd'hui, que ce qui importe ce n'est pas le « programme », mais uniquement le « réveil », le « mouvement » — *die Bewegung*. Ils auraient ajouté que la nation allemande n'est pas une nation comme les autres, ayant des frontières bien marquées; qu'elle est avant tout une patrie « intérieure », le *Deutschtum*, à laquelle on appartient par le Sang, par la Race, par la Foi, par le fondement mystique de tout l'Etre. De là tout un répertoire de griefs contre les traités de paix, en particulier contre le Statut nouveau de l'Europe et de l'Allemagne défini par le Congrès de Vienne, à qui on reprochait d'avoir sacrifié à des combinaisons artificielles de diplomates les aspirations essentielles, les revendications primordiales des peuples. On faisait miroiter devant les yeux le mirage d'une Allemagne nouvelle, dont nul n'eût pu dire si elle serait un Etat parlementaire moderne ou une restauration de l'ancien Empire féodal du moyen âge, — somme toute un simple « mythe », tel, pour la jeunesse d'aujourd'hui, le mythe du « Troisième Empire », destiné à galvaniser les imaginations. En fait de programme, tout ce que les jeunes gens avaient trouvé, c'était un emblème — la fameuse bannière: noire, rouge, or, qui fut d'abord le drapeau de la *Burschenschaft*, puis celui des libéraux et des révolutionnaires de 48, et qui a été finalement adopté comme drapeau officiel de la nouvelle République allemande.

S'il était réservé à un grand artiste, à Richard Wagner, de faire passer dans les flots sonores de sa musique, en particulier dans *Siegfried*, un peu de l'élan héroïque, romantique et révolutionnaire, de cette génération qui va de 1815 à 1848, il n'est pas moins vrai que cet enthousiasme, que n'éclairait aucune expérience politique, mélange confus de revendications révolutionnaires et de sentimentalités réactionnaires, était condamné à faire long feu. Et ce fut le réalisme bismarckien qui, indirectement, en a recueilli l'héritage, qui a su drainer, au profit

de la Prusse, l'élan national de la jeunesse allemande et qui se révéla seul capable de réaliser, sur un plan nouveau, ses aspirations contradictoires. Nettement, le grand réaliste avait perçu, dès la première heure, que l'unité allemande était vouée à un échec certain tant qu'elle restait sur le plan des revendications révolutionnaires ou des discussions doctrinaires des parlementaires, que l'épée de Siegfried ne pouvait se forger que par le moyen de l'organisation militaire et de l'hégémonie monarchique de la Prusse. Et ainsi, après l'échec de toutes les autres solutions, l'Armée prussienne est devenue pour l'Allemand le seul symbole, universellement reconnu et accepté, de son unité nationale.

Ces faits dominent encore tout le problème de la jeunesse, tel qu'il se pose dans l'Allemagne d'aujourd'hui. Car, après cette première *Jugendbewegung*, qui va de 1770 à 1870 et qui aboutit finalement à l'Empire bismarckien, on voit naître à la fin du XIX[e] siècle une seconde *Jugendbewegung* qui parcourra à peu près les mêmes étapes: d'abord une période toute sentimentale et romantique, celle des *Wandervœgel* (oiseaux migrateurs), qu'on pourrait appeler un nouveau *Sturm und Drang;* puis, après l'expérience de la Grande Guerre, une démagogie messianique, nouveau nationalisme, à la fois romantique et révolutionnaire, et qui, par bien des côtés, rappelle la *Burschenschaft;* enfin, il semble que de plus en plus se dessine l'orientation vers un nouveau réalisme bismarckien et vers la solution d'une militarisation à la prussienne; et c'est la solution de l'heure présente. Examinons ces trois phases successives.

§

En 1897, un étudiant en droit, Karl Fischer, groupe quelques élèves du gymnase de Steglitz, près de Berlin, et entreprend avec eux des excursions à pied: ainsi naquit l'association des *Wandervœgel* (oiseaux migrateurs) dont

l'imitation se répandit à travers l'Allemagne comme une traînée de poudre. En 1913, les diverses branches des *Wandervœgel* comptaient vingt-cinq mille membres. Mais, en dehors de cette organisation mère, on trouverait tout un foisonnement d'organisations similaires indépendantes et qui ne se rattachaient par aucun lien à la fédération centrale. Il s'agit de nouveau d'une de ces manifestations élémentaires, comme avaient été un siècle auparavant le *Werther* de Gœthe ou *les Brigands* de Schiller, par où s'annonce tout à coup l'entrée en scène d'une génération nouvelle. Rien de plus anodin en apparence. Des caravanes d'excursionnistes, avec leurs casquettes d'étudiants, leurs cols rabattus, largement échancrés — les *Schillerkragen* — ruban en sautoir, culottes courtes, molletières enroulées autour des jambes, s'en vont chantant en chœur et emboîtant le pas à un guitariste enrubanné. Ils partent par monts et par vaux — véritable migration de la jeunesse — pour reprendre contact avec la terre, avec les éléments de la nature, avec la liberté des bois. On campe en plein air, on prépare soi-même les repas, on admire les couchers de soleil, on passe la nuit dans les ruines d'un vieux bourg romantique, et on danse, en chantant des chants populaires ou révolutionnaires, autour d'un feu de bivouac. A en juger du dehors, on pourrait voir chez les *Wandervœgel* allemands les avant-coureurs de nos Eclaireurs et de nos Scouts. Attention pourtant! En Allemagne, les choses sont plus compliquées et recèlent toujours des dessous inquiétants. A vrai dire, ce qui se prépare dans ces randonnées de la jeunesse, c'est déjà une révolution invisible de la jeunesse. Comprenons bien de quels troubles profonds cet esprit nouveau traduit les symptômes.

Au cours du XIXe siècle, l'Allemagne a traversé la transformation la plus radicale qui se puisse imaginer. De 1840 à 1913, la population a doublé. Elle a passé de trente-trois millions à soixante-six millions d'habitants.

Pense-t-on qu'un pareil accroissement puisse s'effectuer sans que l'organisme traverse une crise profonde? Nous assistons à la transformation rapide d'un pays primitivement agricole en une population en grande majorité urbaine et industrielle. Au début du siècle, les deux tiers de cette population vaquaient encore aux travaux des champs; à la fin du siècle, la proportion est exactement renversée: un tiers habite la campagne et les deux autres tiers sont parqués dans des agglomérations urbaines ou dans des centres industriels. L'Allemagne romantique des poètes et des musiciens est devenue le pays surpeuplé, le « peuple sans espace » — *das Volk ohne Raum* — des techniciens, des ingénieurs, des chimistes. S'imagine-t-on ce que cette mutation brusquée a entraîné de traditions ébranlées, de sensibilités déracinées, d'activités désaxées? Voilà le premier symptôme que traduit la nouvelle *Jugendbewegung:* le désaxement moral d'un peuple qui a perdu le contact avec le sol, avec les réalités primitives, essentielles de la vie. Que représentent ces bandes d'Oiseaux migrateurs? Une véritable « migration », un exode de la jeunesse qui, à la manière des Brigands de Schiller, s'évade hors d'une civilisation où elle étouffe.

Ce n'est pas tout. Plus s'accroît la population, plus s'accuse la disproportion entre les générations, plus se dessine l'excédent d'une jeunesse qui difficilement s'intègre dans les cadres trop étroits, préparés par les aînés. En 1910, sur 65 millions d'habitants, on comptait 22 millions d'enfants de moins de quinze ans et près de 6 millions et demi de jeunes hommes de quinze à vingt-cinq ans. Mais ces classes jeunes, en prenant conscience de leur nombre prodigieux et de leurs forces accumulées, vont s'irriter de se trouver comprimées, à l'avance condamnées à subir un état de choses imposé par les aînés, dirigé par les aînés, exploité par les aînés. L'Etat, la Famille, l'Ecole, — ces trois institutions ne représentent-elles pas, en effet, le monopole des vieux, leur prétention

à diriger, à façonner ou, comme ils disent, à « éduquer » la nouvelle génération, et n'est-ce pas contre ces trois institutions que d'abord va s'insurger la jeunesse? Réservons l'aspect politique de la question, qui se révélera surtout après la Grande Guerre, après l'écroulement de l'ancien Etat. La rébellion contre la Famille, elle, remplit toute la littérature du temps. C'est l'éternel motif de la révolte des fils contre les pères, qu'on retrouve au théâtre comme dans le roman. Qu'il suffise de rappeler quelques titres: *der Sohn* (le fils), de Hansenclever; *ein Geschlecht* (une Génération), de Fritz von Unruh; et le premier roman de Werfel: *Nicht der Mörder, der Ermordete ist schuldig* (Ce n'est pas le meurtrier, c'est la victime qui est le coupable), — où l'on voit un fils en rébellion contre son père, lequel est officier dans l'armée autrichienne et représente l'incarnation doublement détestée du principe paternel et de la hiérarchie militaire, lui faire, à la fin, une scène si terrible que le vieil officier succombe à un coup d'apoplexie. Parricide! dira-t-on. Sans doute, à ne voir que les faits. Mais, comme l'indique le titre, dans la pensée de l'auteur, « ce n'est pas le meurtrier, c'est la victime qui est ici le coupable ».

Cependant, c'est surtout à l'Ecole que s'attaquera cet esprit nouveau. Et il faut bien le reconnaître: il n'est point de pays qui, autant que l'Allemagne, ait connu à l'école une discipline aussi autoritaire, et, sous la férule des « Oberlehrer » tout puissants, un régime aussi implacable, aussi compressif et tracassier de programmes scolaires, d'examens de passage, de punitions, d'exemptions ou de privilèges de carrière, d'où dépendait parfois l'avenir de toute une vie (on ne compte pas les suicides d'élèves qui, périodiquement, mettaient en émoi l'opinion publique). C'est de l'atmosphère étouffante de ces geôles scolaires qu'avant tout voulaient s'évader les *Wandervœgel*, c'est à cette tyrannie pédagogique qu'ils voulaient échapper en se choisissant eux-mêmes leurs conduc-

teurs, leurs chefs de bandes, leurs « *Führer* », auxquels ils s'attachaient par un lien tout personnel, tout sentimental, quasi amoureux, et qui, de leur côté, parlaient leur langage ,partageaient leurs goûts et leurs aspirations.

Parmi les pédagogues de profession, il se trouva même un apôtre qui prétendit, lui, fonder l'Ecole nouvelle, Wyneken. Dans cette espèce d'institut modèle qu'il organisa à Wickersdorf et qu'il a intitulé « *die freie Schulgemeinde* » — la libre communauté scolaire », — plus de discipline fondée sur le principe d'autorité, plus d'examens ni de programmes. Il ne s'agit pas ici d'emmagasiner des connaissances, mais de développer des aptitudes physiques et morales, par le sport, par le travail manuel, par la technique. Surtout, il s'agit de révolutionner la jeunesse, en lui insufflant un esprit tout nouveau. Jusqu'alors, cet âge avait été considéré comme un âge de transition, simple préparation à la vie, à l'enrégimentement de la jeunesse dans les cadres de la société existante, dans le monde des adultes et des vieux. Mais cet âge a, comme tel, ses droits à l'existence. Il n'est pas une étape préliminaire; il est « l'âge privilégié », le plus riche et le plus beau. De là tout un renversement des hiérarchies et des valeurs, dont nous discernons aujourd'hui seulement les lointaines conséquences. De là aussi une sorte de mégalomanie nouvelle de la jeunesse. Chaque jeune Allemand se croit désormais investi d'une « mission messianique » (*Sendung*), héroïque, surhumaine; il est le chaos en train d'enfanter un nouveau kosmos. Voilà le pathos de la nouvelle jeunesse. Lisez seulement les premières lignes d'un récent livre intitulé: *La Mission de la jeune génération:* « Avec nous éclôt un âge nouveau. Avec nous surgit la vision de buts inexplorés, immenses et d'une nouveauté inouïe », etc... En présence de cette nouveauté, toutes les acquisitions du passé sont abolies, tous les titres sont déchus; toutes les anciennes distinc-

tions et oppositions, religieuses, sociales, politiques, s'effacent devant le sentiment incomparable de solidarité, en quelque sorte biologique, que crée la communauté d'âge, c'est-à-dire le simple fait d'être « la jeunesse » en opposition avec un monde virtuellement périmé. Sans cet état d'esprit préparé par la *Jugendbewegung*, le hitlérisme, qui en a recueilli l'héritage, ne serait guère concevable. C'est l'atmosphère messianique dont il est resté tout imprégné.

§

Il est peu probable que ce premier « mouvement » de la jeunesse allemande eût jamais abouti à aucun résultat précis, si, de nouveau, l'histoire, comme cent ans auparavant, ne s'était chargée de donner une orientation nouvelle à ces aspirations confuses. Cette expérience nouvelle qui allait mettre comme une coupure définitive entre le monde du passé et celui du présent, ce fut la guerre; ce fut surtout l'expérience d'une catastrophe inouïe, invraisemblable, incompréhensible (car jamais peuple n'est entré dans la guerre « fraîche et joyeuse » avec une certitude aussi absolue et quasi mathématique de la victoire, que l'Allemagne de 1914), — catastrophe suivie d'une subversion totale de toutes les hiérarchies, de toutes les traditions, de toutes les disciplines, de toutes les notions d'ordre, de sécurité et d'autorité, sur lesquelles avait reposé le passé. La nouvelle génération a reçu le nom de « génération du chaos ». Quoi d'étonnant? Elle a grandi dans une carence totale de l'autorité. Carence de l'autorité familiale et paternelle. On connaît le roman d'Ernst Glaeser, *la Classe 1922* (*Jahrgang 1902*), qui nous présente le tableau de la guerre vécue à l'arrière par la première « classe » qui n'ait pas été mobilisée. Chez ces jeunes gens, séparés de leur père, parti sur le front, et qui échappent de plus en plus à la tutelle familiale et au dressage scolaire, un travail pré-

coce de critique se produit au spectacle de la détresse, tant sentimentale que matérielle, dont ils subissent les contre-coups et qui fait un si cruel contraste avec les tonitruants bulletins de victoire auxquels personne ne croit plus. C'est une génération intérieurement désaxée, séparée par un hiatus brusque de ses devancières et surtout empoisonnée par cette ambiance de mensonge où elle a fait ses premières expériences. Ces « jeunes » se sentent, dès leur entrée dans la vie, en conflit avec le passé, avec leurs éducateurs, leurs maîtres et leurs parents. Du moins, le spectacle que leur apportera la paix nouvelle leur apportera-t-il une espérance ferme où appuyer leur vie? C'est d'abord l'effroyable gâchis — pillages, mutineries — qui a suivi la capitulation militaire et l'effondrement du régime. C'est ensuite l'apparition du drapeau rouge et des premières organisations spartacistes, détachements de fusiliers de la marine armés de mitrailleuses, qui déchaînent la guerre civile dans les rues des grandes villes. C'est, enfin, la rentrée des soldats du front, accompagnée d'orgies crapuleuses.

Après la carence de la famille et de l'école, voici la carence de l'Etat. Non seulement l'empereur allemand a déserté, mais dans l'armée les chefs se trouvent désemparés, débordés, désarçonnés. Ils perdent presque tous la tête. Beaucoup d'officiers se suicident. Ecoutez cet aveu significatif que j'emprunte au livre que vient de faire paraître Ernst Jünger, un des éducateurs les plus écoutés de la nouvelle génération nationaliste, *der Kampf um das Reich* (La lutte pour l'Empire): « Chacun de ceux qui portaient l'uniforme d'officier, s'il était sincère, était obligé de se dire, dans son for intérieur: toi aussi, tu as flanché — *auch du hast versagt!* » Et pourquoi a-t-il flanché? Parce que l'officier de carrière allemand appartenait à une caste dont les traditions le rattachaient non pas à l'idée nationale, mais à la dynastie prussienne, par un attachement tout personnel entre l'officier et le maî-

tre souverain de l'armée. Et puis, ils avaient été trop habitués à s'effacer devant le supérieur, devant l'ordre venu d'en haut: en présence d'une situation si imprévue, comment auraient-ils trouvé le courage d'une initiative à laquelle rien ne les avait préparés? « Le remords et le reproche de n'avoir pas été à la hauteur de ce moment historique, écrit encore le même auteur, voilà le ver rongeur que chacun portait au dedans de lui. »

Carence d'autorité non moins totale du côté du gouvernement révolutionnaire provisoire, avec ses six commissaires du peuple socialistes, débordés par cette révolution qu'ils n'ont ni préparée, ni voulue, ni peut-être souhaitée, et dont, les premiers, ils ont peur. Sans doute, un embryon d'armée rouge est prêt à se constituer sous l'impulsion des soldats de la marine, de ceux-là même qui avaient déclenché la révolution, le 9 novembre, en fomentant la révolte des équipages de la flotte à Kiel. Ils tentent de créer un régime de conseils de soldats, chargés de prendre en main la démobilisation de l'ancienne armée et l'organisation d'une nouvelle milice révolutionnaire. Mais le Grand Quartier Général qui siège à Cassel et Hindenburg envoient télégramme sur télégramme à tous les « Oberkommandos », déclarant qu'ils ne reconnaissent pas les résolutions prises par le Congrès général des Conseils d'ouvriers et de soldats à Hambourg. Et déjà apparaît alors dans les coulisses le général Grœner, accompagné d'un jeune commandant au regard perçant, outrageusement chauve, le commandant von Schleicher. Tous deux, par d'habiles négociations avec le gouvernement socialiste, vont juguler la révolution et jeter les bases d'une nouvelle organisation militaire. Car l'armée ancienne, en pleine décomposition, se révèle impuissante à maintenir l'ordre. C'est alors que le ministre socialiste Noske prend en mains le commandement de l'armée, — un vrai tempérament de soldat, celui-là, de qui la brutale et massive énergie finit par s'imposer,

même aux chefs de l'ancienne armée. Il décide la création des *Freikorps* (corps francs), formations temporaires, essentiellement mobiles, recrutées par engagements volontaires. Sans doute, Hindenburg ne voit pas d'un bon œil ces formations irrégulières; mais von Schleicher, plus souple, plus diplomate, a reconnu là une étape transitoire sur le chemin qui conduira la jeunesse à une militarisation nouvelle.

On trouverait dans le roman de l'un de ces jeunes volontaires, Ernst von Salomon, roman intitulé *die Geächteten* (dans la traduction française: *les Réprouvés*), une documentation très vivante sur l'état d'âme qui régnait dans ces formations irrégulières, souvent illégales, qu'on voit poindre sur tous les points du territoire allemand, dans le Baltikum, en Haute-Silésie, dans la Ruhr,

> ...réseau invisible, tenace, dont les mailles frémissantes instantanément se reforment, vibrent et réagissent, sitôt qu'en quelque lieu le signal est donné. Et cela, sans aucune organisation préméditée, sans plan, sans mot d'ordre, par le simple effet d'une solidarité spontanée et irréfléchie.

Il y avait, à tout le moins, là de quoi occuper pour quelques années une jeunesse qui s'est enthousiasmée à la lecture des *Brigands* de Schiller! Guerre découverte ou masquée, ces aventuriers guetteront toutes les occasions d'affirmer un esprit ardemment nationaliste et belliqueux. Le plus souvent exclus de l'ordre légal, en rébellion ouverte contre l'Ordre, ou, comme ils diront, « le Système », c'est-à-dire contre cette Allemagne de Weimar qu'ils méprisent parce que gouvernement issu de la défaite, s'ils ne peuvent se dépenser dans une lutte au grand jour, il leur restera du moins l'orgueil d'être des « réprouvés », des « hors-la-loi ». Ils organiseront des *putsch,* ils feront régner un terrorisme systématique, dont les assassinats d'Erzberger et de Rathenau ont été les manifestations les plus éclatantes. Militairement parlant, ces corps francs n'avaient aucune valeur. Ils prétendaient défendre

les frontières menacées par l'ennemi extérieur. En réalité, ils ont surtout servi à créer une mentalité nouvelle, césarienne et prétorienne, et à préparer ce qu'on a appelé la « révolution de droite ». Dans ces milieux, on a vu se dessiner un type de chef militaire très curieux, pour lequel on a fait revivre la vieille appellation de « lansquenet » — *Landsknecht* — véritable chef de bande qui recrute lui-même sa petite troupe, laquelle lui est dévouée corps et âme, porte ses initiales en guise d'insignes, imite ses manières, son langage, jusqu'à ses tics. Ne se croirait-on pas revenu au temps du camp de Wallenstein?

Là aussi se prépare cette mystique belliciste nouvelle dont le grand théoricien a été Ernst Jünger, ancien officier des troupes de choc, l'as des as, dont on a pu lire le remarquable journal de guerre traduit en français par le colonel Grenier, sous le titre d'*Orages d'acier*. Déjà, pendant la guerre, il s'était révélé officier de troupes indépendant, quelque peu frondeur, qui souvent avait maille à partir avec l'Etat-major. Esprit hautement cultivé et affiné, il représente bien ce qu'on pourrait appeler le « lansquenet nietzschéen ». Il faudrait lire surtout son livre *der Kampf als inneres Erlebnis* (le Combat vécu intérieurement), qui est devenu le bréviaire de la jeunesse nationaliste d'outre-Rhin. Que signifie donc ce titre? Il y a deux manières de voir la guerre: les masses, c'est-à-dire la partie passive de l'humanité, n'en perçoivent que les résultats extérieurs, qu'elles trouvent pitoyables et désastreux. Mais il y a aussi une élite courageuse, pour qui la guerre est un stimulant nécessaire, le plus passionnant des sports. Celle-ci fait du combat un principe de vie, d'expérience et de discipline intérieures; elle y voit la grande Forge de l'énergie humaine, et aussi l'école où se sélectionneront les chefs, les *Führer*, sorte d'aristocratie nouvelle qui constituera un jour les cadres de la nouvelle Allemagne. Ce qui, chez Nietzsche, n'était qu'orgie lyrique ,ivresse cérébrale, ici devient une réalité con-

crète, en chair et en os, vécue par des corps disciplinés, acclamée par des volontés fanatisées. Avec quel dédain Jünger parle de notre conception démocratique et française, purement défensive, de la guerre, manifestation, dans des dangers exceptionnels, du patriotisme et de l'esprit civique — « Aux armes, citoyens! » — alors qu'il s'agit d'y voir l'attitude constante et la plus concentrée de l'énergie virile, et qui doit pénétrer peu à peu toutes les formes de l'activité et du travail humains, en temps de paix aussi bien qu'en temps de guerre.

Ces corps francs, ainsi que la « Reichswehr noire », qui en a recueilli en 1923 les débris, eurent du reste une existence éphémère. Ils n'attiraient à eux qu'une clientèle, toujours la même, d'aventuriers, de dévoyés, de déclassés (aucun ouvrier syndiqué ne s'y est jamais enrôlé). Ils devaient disparaître devant l'organisation de la Reichswehr, armée régulière de spécialistes, et aussi devant des formations plus stables et plus sédentaires, véritables milices de la jeunesse, qu'on a appelées *die politischen Kampfbünde* (les organisations politiques de combat). A dire vrai, nous n'avons pas de mot pour traduire en français cette épithète de « *bündisch* » que se donne cette jeunesse politique nouvelle et qui correspond à peu près à ce qu'on appelait chez nous, du temps des guerres de religion, « l'esprit ligueur ». Et c'est bien en effet un peu comme une guerre de religion que se présentent les conflits entre ces *Kampfbünde,* véritables armées de partisans. Parmi ces milices, les moins originales sont, sans contredit, celles de gauche, communistes ou républicaines, la *Rote Front* et le *Reichsbanner,* qui sont à vrai dire des organisations de la jeunesse mises au service d'un parti politique et qui n'ont adopté les formes et les emblèmes militaires que par imitation, pour donner la réplique aux organisations nationalistes de droite. On trouverait de ces dernières un tableau très complet dans le livre de M. Ernst Posse, *die politischen Kampfbünde,*

édité chez Juncker et Dunnhaupt, à Berlin. Il en est, parmi ces milices, particulièrement deux qui ont été appelées à jouer un rôle de premier plan: le *Stahlhelm* (Casque d'acier) et les *nationaux-socialistes* ou, pour les appeler par le sobriquet qu'on leur accole couramment, « les nazis ». Le *Stahlhelm* était primitivement une simple association d'anciens combattants qui se proposait de maintenir le culte de l'ancienne armée impériale, de ses uniformes et de ses couleurs nationales (la question du drapeau rouge, blanc, noir, représentait à ses yeux une question vitale). Et puis, il s'agissait, par d'imposantes parades, de rappeler les souvenirs glorieux de l'ancienne armée et de lutter contre la propagande pacifiste ou internationaliste, contre l'esprit de Weimar et de Locarno. Quoique ouverte à tous les anciens combattants, sans distinction de religion ni de parti politique, cette association, qui ne tarda guère à s'adjoindre des sections juvéniles, est cependant animée d'un esprit spécifiquement prussien, conservateur et luthérien, tel qu'on le trouve incarné en Hindenburg, son président d'honneur, et elle s'est de plus en plus solidarisée avec le parti des grands industriels, avec le parti national allemand, dirigé par Hugenberg. La mentalité qui domine le *Stahlhelm* est donc une mentalité essentiellement traditionaliste, tournée vers le passé.

Tout à l'inverse, le parti national-socialiste prétend apporter la formule toute neuve d'un nationalisme révolutionnaire qui serait pour la jeunesse allemande ce que le fascisme a été pour la jeunesse italienne, ce que le bolchévisme représente pour la jeunesse russe. Il apporte moins un programme qu'un « mythe », le mythe du « troisième Empire », synthèse à la fois de nationalisme et de socialisme, de fascisme et de bolchévisme, et qui se trouve réalisé par une mystique de la Race, où il faut reconnaître un principe à la fois d'aristocratisme et de collectivisme. Par delà toutes les confessions religieuses,

toutes les oppositions de classes, toutes les formules de partis, le hitlérisme prétend ainsi représenter le parti unique de l'avenir, qui englobera un jour toute la jeunesse allemande, le bassin collecteur qui drainera inévitablement toutes les aspirations encore confuses qui se font jour parmi elle, — et l'on sait avec quelle insolence, après certain entretien historique et orageux, Hitler, qui se donne des airs de Messie, a opposé ses quarante ans — d'ailleurs bien sonnés — aux quatre-vingt-quatre ans du vieux maréchal von Hindenburg.

Opposition symbolique, qui rappelle celle de Siegfried et de Wotan, du jeune Héros et du Dieu à son déclin!

N'oublions pas, en effet, que la guerre d'abord, puis l'inflation, entraînant derrière elle la ruine de la bourgeoisie moyenne et la prolétarisation complète de l'Intelligence allemande, ont creusé un abîme entre les générations, entre les hommes de plus de quarante ans, qui ont encore connu, au moins dans leur jeunesse, un régime d'ordre, de sécurité politique et de stabilité économique, et les « moins de quarante ans », qui constituent « la génération du chaos » et qui se trouvent à l'avance exclus de ce qu'on a appelé « le monde assuré ». N'oublions pas davantage que la population allemande est aujourd'hui prolétarisée dans la proportion de 96 %. Le chômage est encore venu par là-dessus, amenant un nivellement plus total et une démoralisation incroyable, surtout de la jeunesse. Sait-on que, d'après le récent rapport du ministre du Travail, M. Syrup, un million de jeunes gens et 400.000 jeunes filles se trouvent actuellement désœuvrés? La plupart n'ont d'ailleurs aucun espoir de trouver jamais un emploi, ni d'entrer jamais dans le fonctionnement normal de la vie économique et sociale, et déjà, parmi les élèves qui sortent des écoles, beaucoup se refusent à entrer en apprentissage, attendu, disent-ils, que « cela ne les mènera à rien » et que, d'ailleurs, une fois l'apprentissage terminé, ils seront tout de même congédiés. Sait-

on qu'environ 40.000 anciens étudiants diplômés de l'Etat se trouvent sur le pavé? Les plus privilégiés se font chauffeurs de taxi, placeurs d'automobiles ou d'aspirateurs électriques. On voit des docteurs en médecine ou en droit se faire cireurs de bottes ou vendre des boîtes d'allumettes ou des cartes postales sur la voie publique. Est-il étrange que cette jeunesse se sente déshéritée, non pas individuellement, mais collectivement, en bloc, solidairement, en masse? De là ce « radicalisme », comme on dit en Allemagne, — nous dirions plutôt cet « extrémisme » désespéré, — qui est bien une des marques de la nouvelle génération. Révolutionnaires de gauche ou révolutionnaires de droite, communistes ou hitlériens, qu'ils portent sur leur brassard rouge la faucille et le marteau ou la croix gammée, ce sont les mêmes uniformes de campagne en coutil léger, qui défilent aux sons des mêmes fifres et des mêmes tambours, ce sont les mêmes corps, endurcis par le sport et pourtant restés malingres, d'enfants nés pendant les années de disette alimentaire, les mêmes visages terreux d'adolescents mal nourris, les mêmes fronts soucieux et les mêmes regards farouches, — c'est, de part et d'autre, la même mentalité à la fois nationaliste et bolchéviste, la même haine de l'ordre bourgeois, de l'esprit individualiste et libéral, de ce qu'ils appellent « la civilisation occidentale », et aussi le même espoir forcené qu'il suffirait de déclencher la catastrophe qui ramènerait cette civilisation à son point zéro, pour annuler les traités, les dettes, toutes les avances prises par d'autres peuples plus fortunés ou plus prudents, et pour faire surgir miraculeusement un monde nouveau et meilleur. « *Was fangen wir mit unserer Jugend an?...* » « Que devons-nous faire de notre jeunesse? » Ainsi s'intitulait en septembre dernier un article de la *Gazette de Francfort.* Et ce point d'interrogation pose avec une acuité redoutable le problème actuel de la jeunesse en Allemagne.

De multiples solutions ont été proposées. L'initiative

détail curieux, est partie cette fois encore de la jeunesse elle-même. Dès l'année 1924, quelques bandes de *Wandervœgel,* environ deux cent cinquante excursionnistes, se rendant en Bulgarie, y ont été frappés par l'institution d'un service de travail obligatoire. Ils se sont dit: ne serait-ce pas pour nous, Allemands, la vraie solution? Bien entendu, il s'agissait de reprendre l'idée sur un plan tout nouveau. En Bulgarie, on ne songeait qu'à une organisation temporaire et tout utilitaire, en vue d'intensifier la production, surtout agricole. Seul le résultat matériel immédiat importait. Mais n'y avait-il pas là l'indication précieuse d'une éducation ou plutôt d'une rééducation collective de la jeunesse allemande par le moyen du travail collectif volontaire, peut-être même par le travail collectif rendu obligatoire? C'est l'idée qui a inspiré la création des premiers « camps de travail » (*Arbeitslager*). L'exemple parti de Silésie, en 1929, s'est rapidement propagé. Bientôt on a songé à coordonner entre elles ces tentatives dispersées, sporadiques, et à organiser un véritable « service de travail » qui recruterait ses effectifs parmi les volontaires de moins de vingt-cinq ans, en particulier parmi les chômeurs, et qui ferait figure, dans le monde du travail, d'un véritable succédané du service militaire d'avant-guerre. Ainsi est né le *F. A. D.* (*Freiwilliger Arbeitsdienst*), reconnu d'utilité publique par les récents décrets du 5 juin, du 23 juillet 1931 et par la loi du 16 juillet 1932. Le 20 septembre dernier, déjà plus de 200.000 jeunes Allemands travaillaient dans ces camps, la plupart comme terrassiers. Quels sont les différents aspects de la question?

Elle présente d'abord un aspect économique. L'Allemagne est un pays trop étroit pour nourrir sa population, si on conserve le système actuel d'économie intérieure. Il faut une exploitation plus complète, plus intensive. Actuellement encore deux millions d'hectares ne sont que sols marécageux, terres humides ou incultes, susceptibles

d'être desséchées ou défrichées. En particulier dans les Frises, 600.000 arpents ne sont que tourbière, alors que quelques kilomètres plus loin, de l'autre côté de la frontière, s'étale le magnifique jardin des Pays-Bas. Ne pourrait-on pas concevoir l'espoir de voir une nouvelle Hollande, grâce au travail allemand, surgir un jour de ces marécages et de ces tourbières? Ailleurs, en particulier sur les confins de la Pologne, combien s'intensifierait la résistance allemande opposée à l'infiltration slave si, par un lotissement judicieux et un morcellement progressif des grandes propriétés, on attirait dans ces marches une colonisation allemande, une *Siedelung*, de plus en plus dense? Et à l'intérieur même du territoire, que de travaux de défrichement, de terrassement, de canalisation, que de réseaux de voies de communication à créer! Mais, pour ces travaux à longue échéance, on manque de capital. Ces travaux qui ne sont pas immédiatement lucratifs ne sollicitent guère les entrepreneurs. D'où l'idée d'un service public en vue de faire exécuter par la jeunesse mobilisée ces travaux d'utilité publique. La forme actuellement adoptée est celle de ces camps de travail, créations tout improvisées, installées le plus souvent dans des baraquements en bois, où quarante à soixante jeunes Allemands, sous la direction d'un commandant de camp (*Lagerführer*), exécutent, au service de l'Etat ou d'une commune, un travail d'utilité publique, sans recevoir aucun salaire, hormis la nourriture, le vêtement et un modique argent de poche (généralement 50 pfennig par jour).

Mais plus intéressant encore que l'aspect économique est l'aspect moral, social et surtout politique de la question. Le but éducatif qu'on se propose dans ces campements temporaires, où se rencontrent, pour des périodes variables de trois à six semaines, des étudiants, de jeunes paysans, de jeunes ouvriers recrutés par moitié parmi les chômeurs, c'est d'abord de parer à la démoralisation causée par le chômage en invitant les travailleurs inem-

ployés à reprendre périodiquement contact avec le monde du travail. Et puis on espère que de cette cohabitation dans un camp fermé naîtront des échanges d'idées, des rapprochements où s'atténueront les antagonismes sociaux et les haines politiques. Il faudrait lire l'enquête si pittoresque que vient de publier M. Lampel, ancien volontaire des corps francs, et qu'il a intitulée : « *Packt an, Kameraden!* » (Jetez la veste, camarades!) C'est, dit-il, « l'esprit du front » qui renaît, mais, cette fois-ci, mis au service d'une œuvre constructive et non destructive. La jeunesse éprouve instinctivement le besoin d'être éduquée, de se plier à une discipline fondée sur l'esprit militaire, — *der soldatische Geist* — c'est-à-dire sur la camaraderie et l'esprit de corps. La question brûlante est celle du recrutement des chefs, des commandants de camp. Ce sont surtout les officiers en disponibilité qui briguent ces emplois. S'il faut en croire M. Lampel, il y a un abîme entre les officiers retraités de l'ancienne armée et les officiers de corps francs licenciés, les ci-devant « lansquenets ». Les premiers, dit-il, n'ont pas « la manière » ; ils ne savent point gagner la confiance de cette jeunesse; les seconds font merveille. Et l'auteur nous présente quelques types tout à fait curieux de ces lansquenets assagis, de ces coureurs de grands chemins camouflés en pacifiques commandants de camp de travail. D'ailleurs, l'Etat lui-même sent l'intérêt qu'il y a, au moins pour l'instant, à laisser encore une certaine autonomie à ces organisations de travail volontaire. Il passe la commande à une association de la jeunesse reconnue, *Stahlhelm, Kyffhäuser* ou *Jungdo*. Le chef de la section régionale de cette association s'adresse à des commandants de camp. Il est responsable de la bonne marche du travail, il touche la subvention de l'Etat, qui s'élève aux trois cinquièmes des fonds nécessaires, alors que les deux autres cinquièmes sont fournis par les communes ou par les associations chargées du travail.

Mais ce qui nous intéresse par-dessus tout, c'est cette espèce de mobilisation de la jeunesse allemande dans des camps de travail qui sont, somme toute, le prélude d'une formule nouvelle du service militaire obligatoire et qui doivent en faire accepter l'idée par l'opinion publique. C'est l'idée qu'expose M. Eugen Rosenstock dans son livre intitulé : « *Arbeitsdienst Heeresdienst* » (Service de travail = Service militaire). M. Rosenstock part de cette idée que le chômage n'est pas une crise passagère destinée à disparaître, mais qu'il est désormais une institution permanente. Un économiste anglais n'estimait-il pas récemment que, même si les affaires reprenaient et si une ère de prospérité nouvelle se dessinait, il resterait toujours en Allemagne un reliquat d'un million de chômeurs en surnombre? Cette « armée de réserve industrielle », comme l'appelait Karl Marx, provient de ce que, d'une part, la population industrielle allemande n'a cessé de s'accroître, et que, par ailleurs, les progrès techniques réalisés dans l'industrie et par la rationalisation ont pour effet de resserrer de plus en plus le nombre des emplois disponibles (il est des industries où d'ores et déjà les trois quarts des ouvriers constituent un excédent à tout jamais inutilisable). Il faudra donc que, tôt ou tard, l'Etat organise cette armée de réserve, s'il ne veut pas être submergé par le flot révolutionnaire et communiste.

D'autre part, l'armée a toujours été pour l'Allemagne l'unique symbole concevable de son unité nationale, même en temps de paix. Le parlementarisme allemand, lui, reflète un chaos de particularismes régionaux, religieux, économiques, sociaux, politiques, qu'il est incapable de maîtriser. Il s'ensuit que l'armée, seule formule d'unité et de cohésion nationale, ne répond pas seulement à une nécessité de défense vis-à-vis de l'étranger, mais tout autant à une nécessité vitale de politique intérieure. Sur tout le reste — école, église, politique, culture —

l'Allemand est divisé. Seule, l'armée crée l'homogénéité et impose une certaine unanimité. Otez à la jeunesse allemande le service militaire obligatoire et vous aboutissez nécessairement à un régime de guerre civile, et, pour finir, au bolchévisme.

Enfin ,il existe, d'après M. Eugen Rosenstock, un lien profond entre la discipline de l'armée allemande et la discipline du travail allemand. Déjà Nietzsche avait dit que les mêmes disciplines qui font le bon soldat font aussi le bon savant. L'armée prussienne, avec son *Drill*, a éduqué l'homme-machine allemand, l'automate impeccable, avec toutes les qualités de ponctualité, de précision, de maîtrise exercée sur tous les réflexes, de fierté dans l'obéissance, de subordination à un ordre commun, à un rythme commun, bref avec toutes les qualités qui ont fait la valeur du travail allemand. Le *Drill* prussien a éduqué à la fois le soldat, le technicien et l'ouvrier allemands. C'est, comme le dit quelque part Ernst Jünger, la même mentalité, la même intelligence qui a été figée par l'Allemagne dans la discipline de son armée, dans son armement militaire et dans son outillage industriel. Ainsi se trouvent pour l'Allemagne étroitement solidaires les problèmes du chômage, du travail et du service militaire. C'est ce que sent d'ailleurs confusément la jeunesse allemande d'à présent, — tout au moins la partie active et encore saine de cette jeunesse allemande, de plus en plus attirée vers les camps de travail et vers les disciplines du travail collectif militarisé. Et c'est ce qu'essaient de lui faire comprendre de plus en plus clairement les jeunes intellectuels allemands groupés autour d'une revue intitulée *die Tat*, qui jouit, en ce moment, d'une vogue inouïe et qu'on dit secrètement encouragée par le général von Schleicher, lequel, comme on sait, s'intitulait lui-même « un général à idées sociales » — « *ein sozialer General* ».

Pour nous, lisons-nous dans un des derniers numéros de

cette revue *die Tat*, nous repoussons le régime parlementaire, parce qu'entaché de corruption et incapable d'aboutir à aucune solution, — nous repoussons non moins l'expérience fasciste qui, en prétendant imposer sa dictature exclusive, aboutirait inévitablement à la guerre civile, — et enfin nous ne sommes pas assez romantiques pour croire à une révolution en Allemagne.

Le peuple allemand, en effet, n'est pas révolutionnaire. C'est incroyable ce qu'il est capable de supporter, d'endurer, d'encaisser. Depuis quinze ans, il se traîne dans le marasme économique et dans un gâchis politique indescriptible: Communistes, Bannière d'Empire et Hitlériens s'entretuent journellement dans la rue: la masse ne bouge pas.

Nous ne sommes pas un peuple politiquement actif, lisons-nous dans l'article déjà mentionné; nous mettons deux fois plus de temps que les autres à mûrir nos problèmes.

Et comment se fait cette maturation? Par un travail de décomposition. Voyez le régime parlementaire allemand: il est en train de se décomposer. Voyez même le hitlérisme, qu'on dit continuellement menacé de décomposition.

Le peuple allemand, lisons-nous encore, donne du dehors l'impression d'être foncièrement politisé. Impression trompeuse! Il joue avec la politique et s'amuse des spectacles sensationnels qu'elle lui procure.

On ne reprochera certes pas à l'ancien chancelier von Schleicher d'avoir fait des avances excessives à la jeunesse allemande.

La jeunesse allemande, disait-il dans son discours-programme, traverse une période de grande détresse. Mais c'est une grande erreur que de répéter à ces jeunes gens que l'avenir dépend d'eux. Cela les rend insolents et parfaitement insupportables. Je reçois journellement des lettres écrites par des pères de famille se plaignant de tout le mal que leur cause

leur progéniture et demandant le retour au service militaire obligatoire pour des raisons éducatives.

Le voilà donc le nouveau mot d'ordre: le rétablissement du service militaire, seul remède contre la décomposition, la démoralisation et la bolchévisation de la jeunesse allemande. Déjà en 1924 le général Tschiwitz préconisait des cours de sport militaire — *Sportkurse* — dans le district de Hanovre. En 1926, quarante officiers de la Reichswehr sont envoyés en Silésie pour organiser ce qu'on a appelé le *Wehrsport*, c'est-à-dire l'éducation militaire dans les associations sportives, et le *Geländesport*, l'enseignement des éléments du service en campagne. Tout particulièrement, la revue militaire allemande *die Wehr* apporte projet sur projet, en vue de réaliser le programme de cette *Jugendertüchtigung*, c'est-à-dire de cette « amélioration physique et morale de la jeunesse ». Le général Grœner, naguère, en a fait son affaire. Dans le numéro du 7 avril 1932, il écrit:

Tous mes efforts tendront à grouper la jeunesse allemande tout entière, sans aucune distinction de partis, dans des associations sportives en vue de développer son entraînement physique et moral et de lui inculquer un esprit nouveau de dévouement à l'État.

Puis, c'est le Reichswehrminister von Schleicher qui, le 21 juillet 1932, dans un journal illustré à grand tirage, la *Illustrierte Zeitung* de Leipzig, publie une véritable profession de foi.

Seul ce *Wehrgedanke*, écrit-il, c'est-à-dire cette volonté d'armement militaire, peut servir de ciment à notre unité nationale. C'est le seul sérum curatif qui puisse neutraliser l'intoxication causée par la propagande pacifiste, par les doctrines hostiles à l'Etat et par la lutte des classes.

Non seulement les associations sportives, mais aussi les camps de travail devront désormais inscrire dans leur

programme chaque jour quelques heures de *Wehrsport* ou de *Geländesport*. Enfin, le 13 septembre dernier, un décret créait un Office du Reich pour la formation militaire — *Reichskuratorium für Jungendertüchtigung* — sous la présidence du général Otto von Stülpnagel, et qui plaçait toutes les associations sportives (les communistes exceptées) sous le contrôle d'anciens officiers de la Reichswehr et d'anciens officiers de la police. On estime qu'à l'heure actuelle déjà plus de deux millions de jeunes Allemands sont touchés par ce contrôle.

Parallèlement, une évolution assez marquée semble se produire dans l'esprit de la jeunesse. Il monte une génération qu'on s'accorde à trouver plus réaliste, plus positive que les précédentes. Elle répudie toute sentimentalité, tout pathos, tout idéalisme, toute culture humaniste. Son mot d'ordre c'est: la *Sachlickkeit*. Elle n'a pas fait l'expérience de la guerre. Comme les adolescents de « la classe 22 » évoqués dans le roman d'Ernst Glaeser, elle est entrée dans la vie avec un sentiment de désillusion précoce, à la vue de toutes les façades pompeuses qui s'écroulaient, de toutes les autorités empanachées qui lamentablement s'effondraient, de toutes les réalités brutales et cyniques qui se révélaient derrière les masques hypocrites. Cette expérience a déposé en elle l'empreinte ineffaçable d'un nihilisme initial. Alors même qu'elle ne s'enrôle pas dans les organisations extrémistes qui veulent le combat à tout prix, le combat pour le combat, alors même qu'elle ne s'associe pas à leurs parades tapageuses et à leurs annonciations pathétiques, cependant, dans son for intérieur, elle reste hostile à un monde dont elle n'a rien à espérer, — ni situation assurée, ni titres, ni honneurs, ni considération sociale. En ce sens, on peut parler aujourd'hui encore d'une révolution latente de toute la jeunesse allemande. Mais cette jeunesse révolutionnaire n'arrive pas à constituer un front unique. Au fait, elle ne sait pas du tout ce qu'elle veut ni où elle va. Trop de

problèmes la sollicitent à la fois, — problèmes de politique intérieure (problèmes de la politique industrielle, commerciale, agraire, problème de la colonisation intérieure, du chômage, de la défense des classes moyennes, etc.) et problèmes aussi de politique extérieure et internationale.

Faut-il penser, avec M. Hans Zehrer, rédacteur politique de *die Tat,* que l'Allemagne n'a pas encore livré sa dernière bataille au bolchévisme, que cette bataille est encore dans l'avenir?

Cet avenir, dit-il, prépare déjà ses voies. Nous ferons encore l'expérience du communisme avec une ampleur et une intensité bien supérieures à celles dont a disposé le national-socialisme.

Le jour où disparaîtra la dernière autorité — le Reichspräsident von Hindenburg, — alors seulement sonnera l'heure de la grande liquidation et montera à la surface ce que Montaigne appelait « le fond du pot ». — Faut-il croire, au contraire, que les seules forces qui puissent encore se prévaloir de suivre une ligne de conduite vraiment continue, imperturbable, d'une logique inexorable, ce sont les grandes organisations de l'industrie et de la banque, les grandes oligarchies des hobereaux et des propriétaires fonciers de l'Est, oligarchies qu'on a senties toujours agissantes dans les coulisses, — et aussi la Reichswehr, l'outil le plus perfectionné de la force armée, le noyau central qui étend de plus en plus son contrôle sur toutes les associations de la jeunesse, travailleuses ou sportives? Ces puissances aujourd'hui réunies réussiront-elles, grâce aux resources financières dont elles disposent, grâce à la puissance politique et au prestige dont elles sont seules dépositaires dans cette période d'anarchie et de chaos, à attirer la jeunesse dans un front réactionnaire commun? Car cette jeunesse n'a derrière elle aucune tradition révolutionnaire, elle ne porte en

elle-même aucune conviction profonde, stable et définitive. Formée à l'école de l'immoralisme nietzschéen et du matérialisme historique marxiste, elle ne voit dans toute idéologie qu'une hypocrisie bourgeoise. Elle est toujours prête à brûler ses vaisseaux, à engager à nouveau la partie, à jouer sa vie sur n'importe quel enjeu. Ne la voyons-nous pas, elle qui s'intitulait « ligueuse », aujourd'hui dévouée à l'Etat, s'enthousiasmer pour ce plan de « mobilisation totale » qui, s'inspirant du plan quinquennal bolchéviste, ne laisserait plus aucune force de travail inutilisée, plus aucune parcelle de pensée, d'énergie ou de vie inemployée, dans le vaste champ des potentiels de guerre, et qui mettrait ainsi toute l'œuvre de la civilisation — du moins de la civilisation telle que l'entend cette jeunesse et qui n'est plus que science, technique et sport — au service d'une vaste préparation de la guerre future? Simple « mythe », dira-t-on, mais mythe singulièrement réaliste et qui répond tout particulièrement à ce culte des formes militaires, à cette volonté tenace d'armement et aussi aux qualités de préparation silencieuse et méthodique qui sont celles de l'esprit allemand.

Ce serait peut-être l'occasion de rappeler le mot si prodigieusement clairvoyant qu'écrivait Edgar Quinet à propos de l'Allemagne, il y a quelque cent ans. « Il n'y a pas de pays, disait-il en substance, sur lequel notre jugement, à nous Français, se soit toujours si complètement égaré. Toujours nous le cherchons un demi-siècle en arrière de l'endroit où il est parvenu. L'évolution de ce peuple est trouble, tout intérieure, et nos yeux n'arrivent à la percevoir qu'une fois qu'elle est achevée. C'est ainsi que nous le croyions naguère gagné à nos disciplines de pensée, et déjà sa philosophie politique commençait à ébranler, jusque dans ses soubassements, notre civilisation. »

JEAN-ÉDOUARD SPENLÉ.

POÈMES

—

SABLES

Mouvant, léger, né de l'usure
De mondes immémoriaux,
Il n'est destin que ne mesure
De l'éphémère aux Chariots.

Epoux changeant d'aucunes formes,
Granit pesant, grain dans les airs,
Je suis Thèbes, ses rois énormes
Et leurs poussières aux déserts.

Des continents jugés, que vanne
Amphitrite, je reconstruis
Pour t'affoler, ô Caravane,
Les jardins, les étangs, les puits...

Vois, plus vives qu'en leur légende,
Sidon-des-Nuages trembler
Et la soyeuse Samarcande
S'approcher et se reculer.

Vainement! Tu marches quand même,
Oubliant patrie et saisons,
Vers le vaste néant qui t'aime,
Au delà de mes horizons.

Admire, entre tes doigts, ô pâtre
Amoureux, ruisseler si pur
Ce qui reste de Cléopâtre
Et les ruines du futur,

Car je n'ai point gardé l'empreinte
Aventureuse des tribus;
J'ai dénoué le labyrinthe
Et tous les fleuves seront bus.

Lumière, aussi, je me termine!
Etre, unanime effacement...
Quelle éblouissante vermine
Décompose le firmament!

Lève les yeux : égal en nombre,
C'est moi, qui scintille, effrayant
L'étendue infinie et sombre
De la Nuit et de l'Orient.

C'est moi qui coule, intarissable,
Ivre de fuir et d'oublier,
Jusqu'à l'heure où le dieu du sable
Renversera le Sablier.

—

DANAE

Du plus aigu de sa trousse
L'invincible Archer, gardien
Du futur, blesse et courrouce
Jupiter méridien.

Un vent de flamme rebrousse
Maint dessous aérien
Qui voilait d'aube, de rien,
La douce ombre rose et rousse.

En ses antres pleins d'essors
Roucoule Cypris perverse.
Il l'atteint, l'ardent jet d'ors!

Danaé rit, se renverse
Et blessée, heureuse, adverse,
Dilapide les trésors.

HENRY CHARPENTIER.

LE MEMORANDUM D'UN EDITEUR

GEORGES DARIEN

ANECDOTIQUE

—

Cet écrivain de talent, qu'on peut apparenter à Jules Vallès, était né à Paris le 6 avril 1862 et il y est mort en septembre 1921.

Il méritait mieux que l'indifférence au milieu de laquelle il s'en est allé.

C'était un écrivain d'un très grand talent au style des plus vigoureux. Il a laissé au moins trois œuvres qui sortent de la banalité courante et qui doivent lui survivre: *Bas les cœurs!*, *Biribi* et *le Voleur*.

Biribi, lors de sa publication en 1890, fit un bruit énorme; il provoqua une sérieuse et longue interpellation à la Chambre, à la suite de laquelle de grosses réformes furent promises en ce qui concerne les punitions en usage aux compagnies de discipline.

Le Voleur, qui n'a pas eu le succès de public qu'il méritait, mais qui a été très goûté dans les milieux littéraires, est un roman curieux.

L'auteur a imaginé un jeune bourgeois, à la fin de ses études, — poussées jusqu'au doctorat en droit, — examinant les diverses situations ou professions qu'il peut embrasser avec un appui de 200.000 francs, patrimoine qu'il juge insuffisant pour la vie qu'il veut mener. Alors, après sévère examen, il décide de s'établir voleur. Il étudie tous les procédés modernes adaptés à la profession choisie par lui: électricité, chalumeaux, etc. Il y a dans ce roman, publié il y a plus de trente ans, une étude de la haute pègre très curieuse,

très fouillée et devançant de plusieurs lustres nos plus célèbres bandits modernes actuels.

On a dit que ce livre était une autobiographie, et c'est possible.

Darien, en effet, était un curieux homme, un personnage énigmatique, même inquiétant; sa vie a toujours été des plus mystérieuses; personne n'a pu la percer ou l'expliquer. Il a vécu sept années en Angleterre, de 1896 à 1903. Je lui ai connu successivement quatre domiciles à Londres, un à Bruxelles, un à Wiesbaden, un à Villerville et cinq à Paris, et je suis loin de les avoir connus tous.

Darien était-il son nom réel? Etait-il le fils du général Adrien et le frère du peintre de ce nom, ainsi qu'on l'a dit et imprimé? Je ne le crois pas, car pour moi Darien était son nom véritable.

Mes contrats ainsi que ceux qui me sont passés par les mains étaient tous au nom de Darien; une procédure entamée par lui contre mon confrère Savine était au nom de Darien; lorsqu'en juin 1910 il a été poursuivi par M. Albert Carré, pour avoir jeté des boules puantes dans la salle de l'Opéra-Comique au cours d'une représentation, c'est sous le nom de Darien qu'il a comparu; lorsqu'il a été candidat aux élections municipales, puis législatives, en 1912, c'est toujours sous le nom de Darien qu'il s'est présenté. Alors?

M. Lucien Descaves, son collaborateur pour *Les Chapons*, pièce tirée de *Bas les cœurs*, l'a décrit ainsi:

> Lèvres minces, regard aigu, moustaches de chat roux, mâchoires serrées et les muscles sous la peau. Le monsieur pas commode auquel il ne fallait pas se frotter.

Ce portrait, très concis, est fort exact. Les lèvres minces et serrées lui rendaient la bouche méchante; le regard aigu était abrité par des lorgnons immuables; la parole était saccadée et le débit acerbe; il affectait avoir

le goût du mal et être un fanfaron du vice. Mince à ses débuts, il était devenu très gros en ses dernières années; le cou énorme, il semblait prêt pour l'apoplexie.

Il débuta en 1889 par une petite brochure, écrite en collaboration avec Edouard Dubus: les *Vrais sous-offs.* Les deux auteurs n'avaient, je pense, d'autre but que de profiter du tapage que faisait à cette époque le roman de Descaves, *Sous-Offs.*

Entre temps, Darien avait remis le manuscrit de son roman *Biribi* à l'éditeur Savine et voici ce qu'il lui en disait:

Paris, 24 février 1889.

Monsieur,

J'ai déposé mon manuscrit chez vous, vendredi dernier. N'ayant pas eu le plaisir de vous rencontrer, je tiens à vous mettre au courant des modifications que j'ai apportées au texte primitif. Elles ne sont pas énormes. Mon roman, abstraction faite de quelques phrases que j'ai biffées parce qu'elles ne me semblaient pas absolument nécessaires, m'a paru chaste. Je ne tiens pas à faire de comparaison, mais pour peu que vous vous rappeliez certaines œuvres récentes, vous m'accorderez que ce qualificatif n'a rien d'exagéré. Je suis même assuré qu'après avoir lu quelques-uns des articles publiés quotidiennement par la presse littéraire, vous me permettriez sans hésiter de le mettre au superlatif.

Etant donné le sujet que je traitais, j'étais forcé de ne pas laisser dans l'ombre un tableau répugnant si vous voulez, mais très caractéristique. Je l'ai fait non seulement sans exagération, mais encore en atténuant — trop peut-être — certaines parties qui eussent mérité d'être corsées. Je n'ai appuyé ni sur les détails obscènes, ni sur les expressions scatologiques qui forment le fond du dialecte spécial parlé dans le milieu que j'ai dépeint. Je vous dirai encore que les chapitres consacrés à la peinture précitée sont complètement indispensables, et encore que je ne suis pas un pornographe, et encore autre chose. Vous me répondrez : Morale publique... Elle est exigeante, la morale publique — vous l'avez constaté, — mais croyez-vous qu'elle se montre plus

sévère pour un coup de poing que pour une pichenette? J'en doute.

D'ailleurs les types que j'ai mis en scène ont vécu; ils vivent. Ils existent dans tous les établissements pénitenciaires, affligés de livrets dont la première page porte un A ou un P majuscule. Je les ai pris tels qu'ils sont, voilà tout. Et j'ai gazé. J'ai beaucoup gazé. Je ne crois pas qu'on puisse m'imputer à crime d'avoir exhibé, dans cette description d'un des bas-fonds de la société, des personnages dont les turpitudes sont connues. Et c'est sans crainte que je les expose bien en face, aux yeux des préposés à la défense de la susdite morale.

Il eût peut-être été plus adroit, après tout, de les leur faire voir de dos... je calomnie la magistrature.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

GEORGES DARIEN.

Avez-vous l'intention de faire dans la *Revue Indépendante* un compte rendu du Salon de peinture? Si oui, et dans le cas où cela vous serait possible, voudriez-vous m'en charger? Si je ne craignais de vous importuner, je vous donnerais les raisons qui me font désirer de faire de la critique d'art.

G. D.

Puis le voici qui commence à se fâcher et non sans raison peut-être:

Paris, le 6 mai 1889.

Monsieur,

Je m'étonne de ne pas encore avoir reçu de vous un mot m'annonçant la mise en composition de mon volume. Vous vous rappelez sans doute que, lors de notre première entrevue, en novembre 1888, vous m'avez déclaré ne pouvoir la faire paraître que vers février 1889. Vous m'avez parlé ensuite, vous retranchant derrière des raisons tellement vagues que je n'ai pu en apprécier la solidité, des mois de mars et d'avril. Tout en regrettant ces atermoiements successifs, — d'autant plus que je ne suis pas fabriqué avec le bois dont on fait les toupies, — j'ai acquiescé à vos désirs, même lorsque vous m'avez promis, à la fin de mars, que mon livre

paraîtrait sans faute du 20 au 25 mai. Aujourd'hui, 6 mai, ne jugeant pas nécessaire de voir le caoutchouc des délais fixés par vous s'étendre sur tout le calendrier de l'année 1889, j'ai l'honneur de vous demander si vous avez eu le *temps de songer* à la publication de mon roman et si vous vous souvenez de votre dernière promesse.

J'espère que vous voudrez bien me fixer à ce sujet.

En attendant, je vous prie d'agréer l'assurance de ma considération distinguée.

GEORGES DARIEN,
22, rue de l'Odéon.

Paris, 13 juin 1889.

Monsieur,

Je suis las de me présenter chez vous sans vous y trouver. A mes questions au sujet de l'impression de mon roman, on n'a pu donner aucune réponse; et votre principal employé, malgré ses promesses de me renseigner hier mâtin, s'est gardé de me faire parvenir la moitié d'une carte-postale. Il faut absolument, pourtant, que je sache à quoi m'en tenir. Je n'insiste pas, car j'appuierais peut-être trop fortement. D'ailleurs, vous devez me comprendre, vous qui avez été homme de lettres avant d'être éditeur. Il est inutile de vous cacher, n'est-ce pas? que je ne considère pas votre conduite à mon égard comme un modèle de droiture. Pourtant, faisant la part des choses, je ne demanderais qu'à conclure, *mais sérieusement cette fois*, un dernier arrangement. Pour cela, une entrevue, si brève soit-elle, est indispensable entre nous. J'espère que vous voudrez bien me l'accorder et que vous ne vous déroberez pas devant une explication complètement nécessaire. Je serais désolé, en effet, d'être obligé de porter sur un nouveau terrain un différend que nous pouvons terminer à l'amiable. *Je compte* recevoir une réponse de vous avant demain soir, vendredi.

En attendant, veuillez agréer l'assurance de ma considération.

GEORGES DARIEN,
22, rue de l'Odéon.

Pour un motif qui m'échappe, Savine lui rend son

manuscrit et l'adresse à un bien singulier confrère; ce qui nous vaut l'amusante lettre que voici:

Villerville, 15 juillet 1889.

Monsieur,

Veuillez m'excuser si je ne vous ai pas écrit plus tôt. J'ai été très occupé ces jours derniers. Vous vous souvenez sans doute que, d'après votre conseil, j'avais porté *Biribi* à la Librairie Internationale, rue Guénégaud. C'est une librairie très drôle. D'abord, on n'y pénètre pas facilement. La concierge vous arrête dans le corridor et vous déclare « qu'il n'y a personne pour le moment » et que « si vous voulez trouver quelqu'un, il faut revenir dans un bon quart d'heure ». Vous revenez au bout de vingt minutes et vous êtes reçu — toujours dans le corridor — par une femme en cheveux et en tablier bleu qui vous demande vos nom et prénoms. Après quoi, elle vous engage à attendre cinq ou six minutes; elle va prévenir son mari, à deux pas, rue Mazarine, tout à côté. Au bout d'un quart d'heure, la concierge vous apporte une chaise en s'excusant « j'aurais dû vous la donner tout de suite... c'est une chaise qui appartient à la librairie et que je suis chargée d'offrir aux personnes qui viennent ici. Comme ça, si elles sont fatiguées, elles peuvent s'asseoir » — dans l'allée — à califourchon sur le ruisseau.

La femme au tablier bleu reparaît en soufflant : « Voilà mon mari. » Tant mieux. Nous montons. C'est au premier. Une ancienne cuisine, carrelée, grande comme une caisse d'emballage. On a enlevé le fourneau, de sorte qu'on peut y tenir trois et fermer la porte. Il y a des coquilles de moules dans un coin, et, sur les rayons couleur de chocolat où l'on rangeait les casseroles, cinq ou six bouquins et dix kilos de vieux papiers. Nous nous expliquons là-dedans, la femme au tablier bleu, son mari et moi. Comme j'ai bien cinq ou six jours à perdre, je laisse mon manuscrit au mari. Il a une tête de sergent-fourrier et des allures d'écureuil. Je crois que c'est un ancien employé de bazar. Il est bavard comme une pie.

Il m'a rendu mon manuscrit avec empressement, mais en me donnant toutes les raisons qui l'empêchaient de le conserver. Il y en avait beaucoup. Comme je n'écoutais pas, je

n'en ai retenu qu'une qui m'a frappé au passage : « Aujourd'hui le public ne demande que du scandale, mais du scandale qui ne soit pas du scandale. » C'est bien bête, mais c'est bien juste.

La seule manière de s'en tirer, si l'on tient à faire manger au public ce qu'il ne demande pas — du scandale scandaleux — c'est donc de le lui faire manger de force. Quand j'étais gosse, une fois, le médecin m'avait condamné à consommer une certaine pilule pas bonne du tout. Mes parents ne savaient comment arriver à me la faire prendre, lorsque le médecin, homme pratique, leur indiqua un stratagème. Il m'ouvrit les mâchoires, les maintint vigoureusement et à l'aide du premier objet venu, manche de porte-plume ou baguette de tambour, m'enfonça la pilule dans le gosier. Je l'avalai merveilleusement, j'en fus très satisfait.

Reste à savoir si je suis capable de jouer auprès du public le rôle de ce médecin sans façons. Pour moi, ça ne fait pas un pli; le jour où je ne croirai plus en moi, je serai fichu. Quant à vous, cher Monsieur, permettez-moi de ne pas vous demander votre avis. S'il m'était défavorable vous ne pourriez me le donner : vous aviez cru en Ohnet. J'ai vu ça dans un de vos volumes que j'ai rencontré sur les quais, la veille de mon départ, orné d'un *hommage et souvenir* à une personne qui a si bien gratté son nom qu'il est presque illisible.

Je continuerai donc à croire que je *tuerai des taureaux*, comme dit Bergerat dans sa chronique de samedi, au *Gil Blas*, sur l'Initiative. Et, si je le crois, j'en tuerai, n'en doutez pas. Ils ne s'en porteront peut-être pas plus mal pour ça, mais je les aurai tués tout de même. « Et que de taureaux à tuer en France! » s'écrie Bergerat. Songez-y!

J'y ai songé depuis longtemps.

Nous commencerons le massacre, si vous voulez, au printemps, avec *Biribi*. Je dis « nous commencerons », car je ne demande qu'une chose — et vous aussi, je crois — au roman que je vais vous envoyer à la fin du mois prochain : c'est de préparer, dans la mesure du possible, la voie à ses frères.

Mais pardonnez-moi de vous avoir entretenu de moi si longtemps. J'aurais dû vous demander plutôt si vous ne vous

trouvez pas trop mal sur la paille humide des cachots, et si vous avez découvert un bon moyen de tuer le temps. Tout est là, voyez-vous. Toujours est-il que j'espère que votre détention sera abrégée et que vous n'userez pas plus d'un jeu de dominos dans les parties que vous faites sans aucun doute avec votre ami Numa Gilly.

Veuillez agréer l'expression de mes sentiments distingués.

GEORGES DARIEN,
à Villerville (Calvados).

Savine, en effet, ne voulait pas publier *Biribi,* qui probablement l'effrayait, et il avait demandé à Darien de lui apporter un autre roman. C'est donc de *Bas les cœurs* qu'il est question dans la lettre ci-après et dans les suivantes. *Bas les cœurs* — dont le titre primitif était *Sursum Corda* — quoique écrit après *Biribi,* a vu le jour le premier.

Villerville, 19 août 1889.

Cher Monsieur,

Je viens de terminer mon roman et je vous l'envoie tel quel. Je ne vous dirai pas non plus qu'il n'est point le treizième travail d'Hercule. J'ignore complètement ce qu'il peut *rendre.* Je l'ai fait tellement vite que j'en suis dégoûté et je n'ai même pas le courage de le relire. J'éprouverai dans cinq minutes un véritable soulagement lorsque je le remettrai à la receveuse des postes. Puisse-t-il vous plaire! Je le lui souhaite et je vous préviens en même temps que les quelques citations de journaux qu'il contient sont copiées textuellement dans les susdits journaux. On ne le croirait pas toujours. La lecture des canards en question a même fait germer dans mon cerveau une idée que je vous développerai dans quelque temps.

Je parie que vous vous ennuyez un peu moins, maintenant, qu'aux premiers jours de votre détention. On se fait à tout, peu à peu, et c'est très curieux. Quant à moi, mardi prochain, 28, j'aurai le plaisir d'endosser cette fameuse capote bleue qui habille si élégamment le fantassin français et d'expérimenter le fusil Lebel que je ne connais, hélas!

que par ouï dire. Je ne vous cache pas que mon patriotisme s'accommoderait beaucoup mieux de 28 jours de prison.

J'espère, d'ici là, recevoir une lettre de vous; dans tous les cas, vous pourrez toujours m'écrire à Villerville (Calvados).

Veuillez agréer l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

GEORGES DARIEN.

Lisieux, 13 septembre 1889.

Cher Monsieur,

Excusez-moi si je ne vous ai pas répondu plus tôt, mais je suis en train d'accomplir ma seconde période de vingt-huit jours, et je vous assure que je n'ai pas beaucoup de temps à moi. Les officiers de mon satané régiment nous surmènent. Ils doivent avoir juré de nous faire user les jambes jusqu'aux genoux. Depuis quelques jours, la situation, au lieu de s'améliorer, se complique. Le général en chef — un gros ploum qui a l'air d'une vache — est dans nos murs, et ces Messieurs ne savent comment arriver à prouver la grandeur de leur zèle. Ils sont sur les dents. Image fausse, car elle pourrait donner à penser que ces galonnés exécutent l'exercice du chêne fourchu, la tête en bas et les jambes écartées, et je vous assure, tout au contraire, qu'il serait bien difficile de leur fourrer une lentille entre les fesses.

J'arrive aux affaires sérieuses que je remets depuis trop longtemps au lendemain. Vous m'embarrassez pas mal en me demandant de modifier mon titre. Est-ce le latin qui vous effarouche? A la rigueur, je vous comprendrais. Ne craignez-vous de me voir porter une main sacrilège sur le bien de ce monsieur dont le nom se termine en i — Poignardini ou Apassini — un Corse? qui a fait couronner ses petites lignes par la boîte aux Gagas et qui a fait jouer à la Comédie-Française, en concurrence avec Bergerat, une pièce dans laquelle se trouve ce vers :

Il ne se pouvait pas qu'il lui manquât une âme.

J'ai retenu l'alexandrin. Si les casseurs de pierres de Courbet étaient en viande, ce qu'ils rigoleraient, hein? J'ai vu le portrait de l'individu dans l'*Illustration*. Il est colonel

de la territoriale; il a une belle raie, au milieu de la tête, qui ressemble à une arête de limande collée sur un crâne et une batterie de cuisine accrochée à son dolman; ça m'aurait amusé de lui voler son titre. Vous ne voulez pas? Comme vous voudrez.

Après avoir beaucoup réfléchi — c'est une blague; je n'ai pas le temps — j'ai trouvé quelque chose qui, je crois, n'ira pas mal. Si nous remplacions *Sursum corda* par : *Bas les cœurs?* Qu'en pensez-vous? : « *Bas les cœurs* (1870-71). » Il me semble que ce n'est pas mauvais. Et puis, c'est la même chose, puisque c'est le contraire.

Pour le moment, je me déclare incapable de trouver autre chose. Je m'aperçois que j'ai eu tort d'écrire pour le *moment,* vous êtes capable de ne pas vous montrer satisfait et de me demander autre chose. Ne me faites pas cette mauvaise plaisanterie, je vous le demanderais à genoux, si je n'avais pas les jambes ankylosées. Accommodez-vous de « *Bas les Cœurs* », vous me ferez plaisir et ça ne vous fera peut-être rien.

Je vous prie d'excuser le décousu de cette lettre en raison de mon extrême fatigue physique et morale. Aussitôt rentré dans mes foyers, — style Lebel, — je vous enverrai une lettre dans laquelle je vous ferai part de certaines idées qui me sont venues un jour en entendant chanter les culasses mobiles. Il s'agit d'un roman militaire conçu à un point de vue tout nouveau — quel français! Je profiterai de l'occasion pour vous vider mon sac, quitte à me fendre d'une main de papier à quarante centimes. Vous verrez ce que j'ai dans la peau et ce qui pourra sortir de la susdite peau en admettant qu'on ne m'en dépouille pas tout vif pour en faire une descente de lit.

En attendant une lettre de vous, je vous prie d'agréer l'assurance de ma considération la plus distinguée.

GEORGES DARIEN.

Ecrivez-moi toujours, je vous prie, à *Villerville* (*Calvados*).

Villerville, 28 septembre 1889.

Cher Monsieur,

En attendant les épreuves de *Bas les cœurs*, je commence à transformer *Biribi* qui, réellement, est loin d'être au point.

Les conditions dans lesquelles je me trouvais lorsque je l'ai écrit ne me permettaient guère de faire une œuvre à peu près égale. Aujourd'hui que je ne suis plus dans le même état d'inquiétude et d'énervement, je vais faire de ce roman quelque chose de plus complet et de mieux pondéré. En somme, je reconnais qu'en ne le publiant pas immédiatement, vous m'avez rendu grand service; il est vrai que, d'un autre côté, vous m'avez fait passer plus d'un mauvais quart d'heure et que vous m'avez condamné à un travail forcé de vingt-six jours, car la fabrication de *Bas les cœurs* ne m'a pas demandé une minute de moins. Cette élucubration vous plaît beaucoup, dites-vous, et j'en suis enchanté. Je crois pourtant — autant que j'en puis juger, moi qui ai écrit le livre d'un seul jet et qui ne l'ai même pas relu — qu'il est bien superficiel et loin de constituer un travail sérieux. C'est aussi votre avis probablement. Mais comme il n'était pas question, cette fois-ci, de livrer au public un ouvrage étudié et sincère, mais simplement une ébauche pas trop déplaisante — du chic ou plutôt de l'attrape bourgeois, — vous n'avez pas voulu jeter de pierres dans mon jardin, et vous avez bien fait. D'abord, vous voyez que je me lapide moi-même. Et puis, vous auriez pu casser quelques-unes des cloches sous lesquelles commencent à lever certains plants à qui nous ferons voir le jour, petit à petit, s'il vous plaît. N'allez pas croire, d'après cette comparaison, que je classe mes futures productions par couches, comme les melons ou la Société. Je hais les classifications et les règles. Et cette simple profession de foi m'aidera à vous faire un aveu qui me coûte beaucoup, au moment de vous dévoiler mes plans.

Je n'ai pas de plans. Je n'en ai jamais et je ne veux pas en avoir. Comme ça, je ne vous dessinerai point d'arbre généalogique, et vous ne m'appellerez pas Trochu.

Je n'ai pas de plans, mais j'ai des projets. J'ai des projets qui sont peut-être grandioses (n'ayant pas de but, je n'ai point de bornes). Je dis *peut-être* parce que je n'en sais rien. A vrai dire, j'ignore absolument où je vais. Je pense que ça ne sert à rien, de savoir *où on va*. Ce qui importe, c'est de savoir *comment on ira*, c'est de déterminer la manière la plus adroite d'atteindre l'un des buts quelconques que peut

se proposer une volonté clairvoyante; c'est une sorte de dislocation morale qui vous permet d'accomplir au besoin tous les exercices auxquels vous êtes apte. On est presque certain, de cette façon, de pouvoir dominer les circonstances au lieu d'être asservi par elles. Supposez un gymnaste qui n'aurait étudié que le trapèze, travaillé qu'en vue du trapèze, qui ne saurait faire que du trapèze. Et s'il trouve un beau jour un emploi magnifique pour la barre fixe ou le saut périlleux? Si le public n'est plus au trapèze? Si le trapèze ne rend plus? S'il est démodé, négligé? Voilà le gymnaste bien planté avec son trapèze! Remarquez-le, tout son mal vient de ce qu'il s'est dit, à quinze ans peut-être : je ferai du trapèze, au lieu de se dire tout simplement : je serai gymnasiarque.

Ayez plusieurs cordes à votre arc, crie la sagesse des nations. Et la sagesse des nations n'est pas sage, car nous avons tous, en naissant, plusieurs cordes à notre arc. Elle devrait dire : « Ne coupez pas les cordes de votre arc à l'exclusion d'une seule. »

Et la vocation? La vocation fine, inébranlable, en acier trempé? Je l'aime mieux en caoutchouc.

Vous m'avez dit vous-même, autrefois, que l'on naît écrivain. C'est aussi mon avis. Seulement, naître écrivain n'est pas tout, si l'on tient, bien entendu, à mourir écrivain. Chacun s'arrangeant à sa façon — ce qui n'est pas toujours vrai, — je me suis arrangé à la mienne. Je me suis tâté consciencieusement, tout d'abord, et cette auscultation scrupuleuse m'a appris que j'étais apte à cueillir les fruits si doux qui pendent à plusieurs branches de l'arbre littéraire, cet arbre aux amères racines. Ces branches sont quatre, quatre et des petites, mais je ne vous parlerai pas des petites. Et les voici : Journalisme, Théâtre, Pamphlet, Roman.

J'aurais pu tirer à la courte-paille pour savoir qui, qui... mais j'ai préféré raisonner. Le raisonnement me fit connaître que le Roman était certainement la forme littéraire qui était la plus loin de me convenir, et je me suis mis à faire du roman.

Le roman, voyez-vous, c'est encore ce qui nous divise le moins (si je pontifiais un peu, moi aussi?). Puis, ce n'est pas

trop compromettant, et je ne tiens pas à me compromettre; car se compromettre, c'est se donner, et je ne veux pas me donner. Bref, pour une foule de raisons qu'il serait trop long de détailler, je m'en tiens au roman — roman moyen et non roman brut — après avoir enfermé dans un placard dont je ne perdrai pas la clef la Politique et le Théâtre. Là-dessus, je laisse uriner le mérinos.

Puisque me voilà romancier — et qui sait si je serai jamais autre chose? — si nous parlions un peu de nos petites affaires? Vous m'avez dit, je m'en souviens, qu'il ne fallait pas compter sur un succès immédiat; vous êtes la sagesse même et je ne compte pas plus, depuis ce jour-là, sur un succès immédiat que sur une planche pourrie. Seulement, je voudrais un succès rapide. Ça, je crois, c'est possible. Je n'ai qu'à prendre pour devise : Labore et Patientia, à garder le travail pour moi et à conseiller la patience au lecteur.

Du travail, j'en ai sur la planche, haut comme ça. Et ici, bon gré mal gré, il est nécessaire de vous donner une idée du système fort simple que je voudrais mettre en pratique. Il s'agit de faire du pétard — voyez la vieille théorie de Champfleury à propos de Courbet, — du pétard à haute dose, mais du pétard intermittent. Je m'explique très bien l'aversion du public pour les chambardeurs à outrance; il consent à se laisser secouer de temps en temps, mais l'agitation perpétuelle lui déplaît. Il ne faut donc lui faire avaler que ce qu'il peut supporter sans inconvénient. Par exemple, un roman à pétard entre un ou deux romans inoffensifs ou à peu près. J'ai le chic, vous verrez, pour les romans à peu près inoffensifs. Ce n'est peut-être pas doux comme miel; mais, enfin, je fais ce que je peux, je ne suis pas un prince. On m'expulserait.

De ces romans inoffensifs entrelardés de romans à pétard, je voudrais faire paraître une paire tous les ans. Je me souviens que vous avez secoué la tête, d'un air incrédule, lorsque je vous ai parlé de la chose pour la première fois, mais je suis tellement certain d'abattre mes deux romans chaque année — n'y en eût-il pas de bissextiles — que je vous les garantirais sur facture.

Pour une période de sept ans — soyons constitutionnel —

il me faut donc quatorze romans. Six à pétard, seulement, dont je vais vous dresser la liste :

1° *Biribi.*

2° Un roman militaire (vie d'officier. Beaucoup plus large, embrassant l'armée, le système militaire tout entier. Ce ne sera pas, naturellement, une autobiographie).

3° Une étude de la Résignation (Titre : *Les Résignés*). Quelque chose de très dur. Vous voyez ce qu'il y a à faire avec un sujet pareil? Une autobiographie.

4° Un pamphlet (*Un éreintement de Paris.* J'ai un titre qui fera très bien. J'y ai déjà travaillé et j'y travaille tous les jours. Je veux en faire une œuvre. D'ailleurs, je vous en parlerai.)

5° Une étude sur *l'Esprit Protestant.* (L'esprit protestant étudié non pas comme esprit général d'une secte, mais comme une sorte de maladie morale héréditaire, de syphilis intellectuelle contaminant un individu. Probablement une autobiographie. Sujet que je connais très bien, et pour cause.)

6° Un roman politique. (Embrassant une période assez étendue de notre histoire contemporaine. Je crois vous avoir déjà parlé de la chose. Comme cadre — ou décor — l'*Agence Havas.* Pas une autobiographie. Un livre très large, plus ironique que violent. J'y ai travaillé.)

Il est bien entendu que l'ordre ci-dessus indiqué n'a rien d'irrévocable. Suivant les circonstances, il est possible que je fasse paraître, par exemple, mon roman politique avant les *Résignés.* Quant au Pamphlet, je ne le publierai que lorsque j'aurai les reins assez solides, non pas pour l'écrire, mais pour le lancer. Autre chose. Si, après *Biribi,* après mon grand roman militaire, nous trouvions adroit de continuer la campagne, je tiens en réserve un troisième livre, très froid celui-là, sur la *Guerre.* Ce sera à voir.

Entre temps, j'utiliserai toute une kyrielle de romans destinés à faire moins de tapage et dont j'ai déjà tracé les principales lignes. Vous trouverez sans doute, au simple énoncé de leurs titres provisoires, — de leurs étiquettes, si vous voulez, — que je me propose de traiter des sujets déjà traités. Avec la meilleure volonté du monde, je ne saurais faire autrement. Seulement je me placerai, bien entendu, à un

point de vue tout particulier. Je ne crois pas nécessaire de vous faire, ici, l'éloge de mon originalité. Ce n'est point que ça me déplairait, mais ça tiendrait trop de place. Cependant...

Je lisais dernièrement, dans *le Gil Blas*, une causerie littéraire dans laquelle M. Ginisty, analysant un volume paru chez vous et que je regrette de n'avoir pas lu, constatait que tous les romans militaires mis en vente depuis celui d'Abel Hermant se ressemblent beaucoup. Et, franchement, M. Ginisty n'avait point tort. De cette analogie et de bien d'autres, autant qu'il m'en souvient, il accusait le pessimisme. Et si c'est le manque de passion qui produit le pessimisme, il avait encore raison. Mais l'observation... Pourquoi pas l'instinct?

Des machines observées? Tenez, des études de filles, si vous voulez. Toutes, sans exception, à ma connaissance, découpées sur le patron de *Nana*. En moins, le talent. En plus, des saletés. Ce n'est pourtant pas si cochon que ça, une putain.

Par conséquent — vous l'avez deviné? — une *étude de fille*. Une autre sur *la Famille*. Sur l'*Ouvrier*. Sur le *Prêtre*. Les *Détraqués*. La *Femme* (Bourgeoisie). *Les Bas-Fonds parisiens*. La *Magistrature*.

Une foule d'autres choses, encore. Mais à quoi bon vous ennuyer plus longtemps? Il vous suffit de savoir, n'est-ce pas? que je ne demande qu'à faire la gloire de ma patrie et la joie de mes parents, d'excellentes gens que je remercierai toute ma vie de m'avoir envoyé à l'école et à qui je ne reproche absolument qu'une chose : c'est de ne pas m'avoir fait apprendre à fabriquer de la fausse monnaie.

Veuillez agréer mes compliments empressés.

GEORGES DARIEN.

Je vous prie de ne pas oublier de faire annoncer sur la couverture de *Bas-les-Cœurs : Biribi,* discipline militaire.

D'après cette curieuse et intéressante lettre, il est permis de supposer que le roman militaire projeté (le N° 2) était *l'Epaulette;* que le N° 5, modifié, est devenu son livre *les Pharisiens* et le N° 6 une partie de la *Belle*

France pour laquelle il a tenu compte de l'affaire Dreyfus.

En 1890 je publie *les Chapons* et me voici en relations avec Darien. Je passe un contrat avec lui le 25 juin pour un roman « en préparation »: *L'Ogre.* Ce roman est resté « en préparation ».

En novembre 1893, il fonde un hebdomadaire, *L'Escarmouche,* dont il est à peu près l'unique rédacteur. Le numéro coûtait 0 fr. 20; le journal comprenait huit pages in-folio, quatre ou cinq de ces pages étaient entièrement prises, chacune, par une gravure. Dans les dix numéros parus in-folio — du 12 novembre 1893 au 14 janvier 1894 — il y a toute une série de Toulouse-Lautrec (douze ou quatorze) de premier ordre; il y a aussi une très belle composition d'Anquetin, de beaux bois de Vallotton et de très jolis dessins de Willette, Ibels, Bonnard et Hermann-Paul. Après une interruption de quelques semaines, un dernier numéro a paru le 16 mars 1894, mais sous le format in-18, n'ayant que seize pages de texte sans dessin, si ce n'est un petit croquis sur la couverture par Ibels.

En novembre 1896, alors que déjà je négociais avec Savine l'achat de son fonds, je reçus de Darien la lettre que l'on va lire. La somme à déduire dont il parle est celle que je lui avais avancée en juin 1890 sur le roman « en préparation » *L'Ogre.*

14 Lyme Street-Camden Road.
Londres Nov. 20 1896.

Monsieur Stock,

Vous êtes sans doute au courant de la déconfiture de M. Savine. Je crois donc inutile de vous donner des détails sur des faits que vous connaissez probablement mieux que moi; il est certain que, malgré les poursuites que je lui ai intentées, je n'obtiendrai jamais un sou des sommes que me doit ce très malhonnête homme, mais je serais heureux de ne point voir mes deux volumes édités par lui, *Bas les Cœurs* et *Biribi,* disparaître à jamais de la circulation. Je m'adresse

donc à vous pour vous demander si vous consentez, en principe, à en entreprendre la publication. Il restait à Savine un certain nombre de *Bas les Cœurs*. Quant à *Biribi*, depuis très longtemps il était impossible d'en trouver un seul exemplaire. J'aurai aussi quelque chose à vous dire au sujet de la publication de *Biribi* en livraisons illustrées, que Savine avait préparée, et dont j'ai reçu l'affiche en couleurs, il y a un an environ. Vous verrez s'il y a quelque chose à faire.

Recevez, Monsieur Stock, mes salutations empressées.

GEORGES DARIEN.

J'oubliais. Vous déduirez, si nous concluons, une petite somme avancée par vous, je crois en 1890.

G. D.

Les négociations avec mon confrère sont difficiles, malgré des réunions bi-quotidiennes; mais enfin, pour *Biribi*, elles aboutissent le 20 novembre et j'en informe aussitôt l'auteur.

Après maintes difficultés, je ne prends possession des clichés de *Biribi* que fin décembre et le 26 j'avise Darien que je procède immédiatement à un tirage de son volume et je termine ma lettre par ceci:

J'oubliais de vous dire que la vente des volumes Savine — engagés aux magasins généraux — a eu lieu le 15 ct. J'en ai acheté 25.000 dont 400 exemplaires de *Bas les Cœurs*. Ce volume ne manquera donc pas en librairie tant que j'en aurai. Il s'agirait maintenant d'obtenir que Savine m'en repasse la propriété avec les clichés ou les empreintes.

Dès le 28, Darien m'écrit de Londres:

Je suis heureux d'apprendre que vous possédez des *Bas les Cœurs*; il n'y a pas eu de traité séparé pour ce livre, seulement une lettre disant que les conditions de *Biribi* s'appliquaient à *Bas les Cœurs*. Donc la cession de *Biribi* ayant eu lieu, est-ce que la cession de *Bas les Cœurs* ne s'ensuivrait pas naturellement? Remarquez que la lettre en question est postérieure de plusieurs mois au traité de *Biribi*, et que pourtant *Bas les Cœurs* a paru quatre mois avant *Biribi*.

Je ne sais pas si Savine en a les clichés. J'espère que vous serez content du *Voleur,* dont l'envoi, je pense, ne tardera pas, bien que je sois actuellement très souffrant de l'influenza.

Croyez, je vous prie, à mes meilleurs sentiments.

GEORGES DARIEN.

Darien, tenu par moi au courant des difficultés sans cesse croissantes avec mon fugace confrère, m'écrit:

14 Lime St. Camden Rd.
London, Jan. 11-97.

Cher Monsieur Stock,

Je réponds à votre lettre reçue ce matin. Je pense que votre avoué ne vous conseille pas bien. Voici pourquoi : J'ai déjà commencé une procédure contre Savine dans le sens que vous m'indiquez; mais j'ai été avisé que, étant donné la position de M. Savine, rien ne pouvait aboutir. M. Savine se laissera poursuivre, comme on dit, jusqu'à plus soif, et vous n'atteindrez aucun résultat. Remarquez, je vous prie, que je ne puis pas lui demander de dommages-intérêts pour avoir manqué la vente de *deux volumes,* car il pourra démontrer qu'il n'a pas manqué celle de *Bas les Cœurs.* Maintenant : 1°) Si vous attendez de l'action des poursuites en elles-mêmes que Savine accepte une transaction entre lui et moi par laquelle il me rend ma liberté, etc., vous vous trompez; Savine ne se laissera pas effrayer; j'ai dû renoncer, en connaissance de cause, à mon action contre lui et mon huissier n'a pas pu, malgré tous ses efforts, en tirer les quelques sous qu'il reconnaît, seuls, me devoir. Donc, par la force vous n'aurez pas la transaction; 2°) Si vous comptez sur la bonne volonté de Savine pour avoir cette transaction, vous vous trompez aussi; peut-être vous l'a-t-il promise, mais dans ce cas, il vous a menti. J'en suis sûr. Il me hait trop pour des raisons que vous ignorez, pour ne pas essayer de me jouer un mauvais tour, s'il le peut. Donc par un arrangement de gré à gré vous n'aurez pas la transaction, vous aurez seulement prouvé, en lançant votre assignation, que vous n'êtes pas certain de la validité des nouveaux traités. C'est justement ce qui, là, me semble dangereux. Dans votre lettre,

vous me dites : « ...cela fait, *vous obtenez* de Savine une transaction entre lui et Darien. » Mais, cette transaction, vous ne l'obtiendrez pas, bien que vous considériez la chose comme toute faite. Vous me paraissez m'écrire sous l'impression d'un engagement pris envers vous par M. Savine de vous consentir cette transaction; mais cet engagement qu'il soit *verbal ou écrit,* il ne le tiendra pas. A plus forte raison — bien que ce soit paradoxal étant donné M. Savine — vous n'aurez rien s'il n'y a pas d'engagement. Je crois qu'il serait bon que votre avoué reconsidérât les choses et vît combien une action de ma part en résiliation de contrat contre Savine (du moment où elle n'aboutit pas forcément à une transaction, et encore!) peut être préjudiciable. Je reconnais immédiatement, par ce fait, les traités entre nous invalides et je vous fais sortir d'une situation qui, étant donné la possibilité pour vous d'avoir directement de moi la propriété de mes œuvres et les sommes fortes que vous avez payées à Savine, est inattaquable. Je suis convaincu que vous n'aurez pas la transaction, et même qu'une assignation est encore un plus mauvais moyen pour l'obtenir qu'une tentative à l'amiable auprès de Savine; il est vrai qu'il vous répondrait sans doute : « Assignez-moi d'abord »; mais vous pourriez voir le piège. Si Savine veut m'accorder une transaction dans le sens indiqué par vous, il peut le *faire facilement comme suite à la sommation à lui remise au mois d'août dernier par Me Bourgoint, huissier,* en la datant de n'importe quelle date ultérieure, soit celle de la signature de la première convention entre nous. (Je vous joins copie de cette sommation), mais je crois de plus en plus, Monsieur Stock, qu'une assignation actuellement serait une mauvaise chose. M. Savine a toujours été un triste sire; mais aujourd'hui, pris entre son divorce et sa faillite, il se sent irrémédiablement perdu et ne doutez pas qu'il ne soit plein de haine et de rage — contre tout le monde si vous voulez. Maintenant que je vous ai dit ce que je pense là-dessus, si vous persistez à croire qu'il est sage et prudent d'envoyer l'assignation, je vous expédierai de suite la procuration que vous demandez. Je vous prie seulement, en me répondant et si vous ne changez pas d'avis, de m'envoyer le texte, afin

qu'il n'y ait aucune erreur. Je la ferai légaliser. Je pense, n'est-ce pas, qu'on peut l'écrire sur papier libre.

Croyez, je vous prie, à mes meilleurs sentiments.

GEORGES DARIEN.

Or, entre temps, le 2 janvier, j'avais enfin obtenu une cession régulière de Savine et, craignant encore de nouvelles anicroches, j'avais attendu pour en aviser Darien.

Tout était donc en règle pour *Biribi* et *Bas les cœurs;* mais Darien s'étant imaginé que j'étais devenu son débiteur à la place de Savine, j'ai dû lui expliquer qu'il n'en était rien, qu'il était tout simplement resté le créancier de mon confrère et qu'il lui fallait produire à la faillite; c'est à cette explication qu'il répond:

London 8 avril 1897.

Cher Monsieur Stock,

Je vous écris ces deux mots à la hâte. Je n'avais pas compris ce qui devait se passer pour *Bas les Cœurs;* mais je vois que vous avez raison. Il n'en est pas moins vrai que cette canaille de Savine ne m'a pas payé un sou sur tous les volumes qui restent et même — comme lès comptes qu'il m'a envoyés le prouvent — sur plusieurs exemplaires qu'il a vendus. Enfin il est clair que vous ne pouvez être rendu responsable des actes de ce triste sire...

Je regretterais que vous ne puissiez pas mettre de nouvelles couvertures aux *Bas les Cœurs* que vous enverrez ici. Ça serait certainement mieux.

L'article dont je vous ai parlé paraîtra sûrement dans le *Fortnightly* (il sera fait par « Ouida », dont vous pourrez voir dans le numéro que je vous envoie un article sur d'Annunzio), mais ceci *tout à fait entre nous.* Vous verrez l'article de Mourey. Ce n'est pas fameux; il y avait autre chose à dire sur Huysmans (encore entre nous). Quand vous m'écrirez, dites-moi, je vous prie, si vous savez l'anglais; je le pense, mais n'en suis pas sûr; je vous dirai pourquoi.

Je m'occuperais de *Mudie's* dès que j'aurai un moment.

Je ne sais pas encore quand paraîtra l'article dans la *Fort-*

nightly, sans doute le 1er mai; peut-être un peu plus tard. Il sera, je le sais, très élogieux.

Recevez mes meilleures salutations.

GEORGES DARIEN.

Le 11 octobre 1897, notre traité pour *le Voleur,* dont j'ai en mains la majeure partie du manuscrit, est signé; je m'engage à faire paraître le volume avant le 31 décembre. L'ouvrage paraît au commencement de décembre et, s'il est goûté par les lettrés — c'est un modèle de roman « romanesque » *littéraire* — il n'a aucun succès de vente.

Mais voici que commence à paraître, vis-à-vis de moi, le caractère de Darien:

Londres, Décembre 7-1897.

Monsieur Stock,

Je vous prie pour la dernière fois de m'envoyer l'argent qui m'est dû. Si je ne l'ai pas au plus tard pour jeudi, 9 courant, au matin, je vous rends responsable des procédés que j'emploierai. J'ai eu peine à comprendre dès le début vos agissements à mon égard et je les comprends de moins en moins. Peut-être les jugez-vous très habiles... Je vous démontrerai qu'ils ne le sont pas.

Recevez mes salutations.

GEORGES DARIEN.

Je riposte par ce mot (il devait y avoir avant son billet du 7 décembre, reproduit ci-dessus, une autre lettre, mais je ne l'ai pas conservée ou je l'ai égarée, car je ne la retrouve plus):

8 décembre 1897.

Monsieur DARIEN,
à Londres.

Je vous enverrai samedi, à peu près certainement, le solde de ce qui vous revient sur le premier tirage du *Voleur.* J'ai été en avance pour le premier versement, je puis être en retard pour le second, cela fait compensation et n'entraîne pas à des *« manœuvres ténébreuses ».*

Quant au reste de vos doléances, ce sont des histoires de brigands que vous voudrez bien raconter à des gens qui ont du temps de trop; je vais, moi, perdre 2.000 francs avec le *Voleur;* cela me suffit et tout cela parce que, par un entêtement inexplicable, vous m'avez forcé à faire paraître ce volume maintenant, à une époque où il est impossible de vendre un roman!

Puisque vous connaissez si bien le métier d'éditeur, pourquoi diable ne l'exercez-vous pas à votre profit? Vous arriveriez peut-être à satisfaire un auteur qui se nomme Darien et ce serait déjà un beau résultat.

Cordiales salutations. P. V. STOCK.

Londres, Décembre 13, 1897.

Monsieur Stock,

J'ai l'honneur de vous accuser réception de l'argent qui me revenait sur le premier tirage du *Voleur*, soit 386 fr. représentés par un chèque de £ 15.4.11. J'ai reçu aussi les coupures de journaux. Je suis heureux d'apprendre que je suis une bête de proie; je n'en dirais pas autant de tout le monde. L'article de M. La Jeunesse est vraiment très bien; je lui écris, ainsi qu'à plusieurs autres, au bureau de son journal; j'espère que mes lettres ne seront pas volées en route! Je vous écrirai demain ou après-demain.

Agréez mes salutations empressées.

GEORGES DARIEN.

3 Hillside. — Highgate Road.
Londres, Déc. 14. 98.

Cher Monsieur Stock,

Je vous prie de vouloir bien me faire l'avance de 300 francs dont j'ai besoin et dont vous pourriez vous couvrir par la vente de mes volumes ou sur les droits de publications subséquentes; cette somme m'aiderait à finir tranquillement un livre que j'ai déjà fort avancé et qui sera intéressant, je crois. L'agitation soldatesque et anti-soldatesque de ces temps derniers n'a-t-elle pas été bonne pour la vente des romans militaires? — comptant cette fois, sur une réponse favorable, je vous prie de croire à mes meilleurs sentiments. GEORGES DARIEN.

Le 9 janvier 1899, nous signons un traité pour un nouveau roman, *L'Intellectuel,* dont il s'engageait à me remettre le manuscrit avant le 15 mars. Ce roman est encore à venir...

En mai 1900, il me propose la *Belle France,* que je lui refuse par le mot suivant:

23 juin 1900.

Cher Monsieur Darien,

Je n'ai pu répondre à votre lettre, très affairé que je suis par mon déménagement (1).

Je ne puis accepter l'affaire que vous me proposez : 1°) parce qu'elle a été refusée par tous mes confrères; 2°) et surtout parce que je n'ai pas le temps de lire, ou de faire lire, un manuscrit aussi rapidement que vous le désirez; 3°) parce qu'avant d'entreprendre quelque chose d'autre avec vous, je voudrais bien d'abord que vous exécutiez le traité passé entre nous pour *l'Intellectuel.*

Bien cordialement.

P. V. STOCK.

Sur son insistance, j'accepte finalement de publier *la Belle France,* que je fais paraître à la fin de l'année 1900, en novembre. Il en corrige les épreuves tantôt en Belgique, tantôt en Allemagne, où il circule.

Bruxelles, Sept. 16. 1900.
49, Bd de la Senne.

Cher Monsieur Stock,

J'ai reçu les deux traités que vous m'avez envoyés, et je vous renvoie l'un d'eux ci-inclus, signé. J'ai aussi reçu le chèque de 250 francs, dont je vous remercie; je vous en envoie un reçu séparé. Je vous serai obligé de vouloir bien pousser l'impression du volume de telle façon qu'il puisse paraître vers le 20 Octobre; je pourrais ainsi commencer ce que j'ai à faire en Angleterre dès le début de Novembre. Faites-moi envoyer, je vous prie, deux jeux d'épreuves; cela me facilitera le travail de correction; faites-moi aussi

(1) Ma librairie venait de quitter le Théâtre Français après l'incendie du 8 mars.

envoyer au fur et à mesure les feuilles du manuscrit, car je n'ai que fort peu de brouillons, et encore très incomplets. Je vous renverrai les épreuves quelques heures seulement après les avoir reçues. Je viendrai signer les livres quand ils seront prêts.

Agréez l'assurance de mes meilleurs sentiments.

G. DARIEN.

Bruxelles, 4 novembre 1900.

Jusqu'à présent je n'ai reçu aucune nouvelle.

Je ne pourrai pas rester longtemps ici et j'attends une lettre avec impatience.

Cordialités. G. D.

Puis il est de nouveau question de *l'Epaulette,* dont nous avions déjà parlé:

Bruxelles, 9 décembre 1900.
49, Bd de la Senne.

Cher Monsieur Stock,

J'ai reçu une carte de vous hier et une ce matin. Je vois que vous me demandez la suite du manuscrit; elle n'est pas prête. Je vous avais écrit pour vous demander si vous ne préféreriez pas publier *l'Epaulette* en deux volumes et, en attendant votre réponse à ce sujet, j'ai fait arrêter la copie. Le manuscrit primitif avait été fait pour une publication en feuilleton; il ne peut convenir à un volume. S'il avait été pris par un journal, j'aurais remanié chaque numéro, corrigé et élagué avant de donner le nouveau texte à l'éditeur; tel qu'il est, ce manuscrit est beaucoup trop long, et surtout pas assez soigné. C'est depuis que j'ai perdu l'espoir de le voir prendre par un journal que je l'ai fait copier en le modifiant énormément; tel qu'il est à présent, il est inutilisable, couvert de corrections, le nouveau texte, en partie au verso des pages, et plein d'annotations en allemand, car la personne qui copie est allemande. Je ne puis copier moi-même parce que je ne suis pas bien portant depuis longtemps et j'étouffe lorsque je suis resté penché sur une table pendant un quart d'heure. A tous les points de vue, afin de m'épargner beaucoup de temps à moi-

même et beaucoup de frais de corrections à l'éditeur, je préfère envoyer un manuscrit qui pourra, comme ceux que j'envoie d'ordinaire, être imprimé sans aucune modification d'auteur. On peut copier en moyenne 6 pages par jour; donc, comme je ne dépasserai pas 200 ou 210 au maximum, des pages que je vous ai envoyées, c'est une affaire de 20 jours tout au plus. Pour la fin du mois, vous pourrez donc avoir la totalité du manuscrit définitif; je vous l'enverrai, si vous voulez, par 20 ou 25 pages à la fois. En tous cas, vous pouvez être sûr que vous auriez le tout pour la fin du mois au plus tard, c'est-à-dire au moment où vous pourriez donner le manuscrit à l'imprimeur. Les corrections n'étant guère qu'une question de forme, le livre pourrait aisément être prêt pour le 10 ou 15 février. Je tâcherai, en cas de besoin, de presser l'envoi du manuscrit, mais je ne crois pas qu'on puisse gagner plus de quelques jours. Je vous ai proposé de prendre le livre aux mêmes conditions que *Biribi* à condition que vous me fassiez maintenant une avance de 1000 francs sur les droits d'auteur. J'ai besoin de cette somme immédiatement, et si je ne puis l'avoir de suite, je me vois forcé de renoncer à tenter des choses que je voulais entreprendre. Donc, si vous réservez votre réponse jusqu'au moment où vous aurez la totalité du manuscrit et en aurez pris connaissance, etc., j'aurai à attendre au moins jusqu'au commencement ou au milieu de Janvier; le moment sera passé pour moi d'exécuter mon projet; je n'aurai donc aucun intérêt à hâter la publication de mon livre; j'aurai intérêt, au contraire, à essayer d'en tirer le meilleur parti possible. Je me suis adressé à vous parce que vous avez édité mes livres jusqu'ici et que je pense que vous pouvez accueillir ma proposition. Il est certain que si vous acceptez, vous me rendrez un grand service; de mon côté, je suis sûr qu'en vous donnant *l'Epaulette* je vous assure la propriété d'un roman qui aura certainement du succès. J'avais pensé à vous envoyer en même temps que cette lettre un résumé bref de la suite du roman; mais je ne crois pas que ce soit utile, vous voyez quelles sont les tendances du livre; elles ne font que s'accentuer au fur et à mesure du développement de l'action, qui se continue jus-

qu'en 98. C'est donc, en fait, l'histoire politique et militaire, de 68 à 98 (avec même, vers la fin, un récit tout nouveau du passage de la Bérésina en 1812). En somme, je suis convaincu que c'est un bon roman, intéressant à beaucoup de titres, et je ne crois pas que vous aurez à vous plaindre d'en entreprendre la publication. Si vous acceptez ce que je vous propose, je vous prie de me le faire savoir au plus tôt. Dans ce cas, veuillez m'envoyer un traité semblable à celui conclu entre nous pour *Biribi,* partant que je m'engage à vous livrer la fin du manuscrit pour fin Décembre 1900; je vous en enverrai un exemplaire signé par retour du courrier; et vous m'enverrez alors les mille francs que je vous demande, à valoir sur les droits d'auteur des premières éditions. Si vous n'acceptez pas, veuillez aussi me le faire savoir de suite; comme je dois quitter Bruxelles vers le milieu de la semaine, pour vendredi au plus tard, il faut que je sache à quoi m'en tenir auparavant, afin de prendre mes mesures en conséquence. Si vous acceptez, je serais heureux de recevoir les traités mardi, et l'argent jeudi ou vendredi au plus tard. Dans le cas contraire, répondez-moi, je vous prie, aussi pour mardi.

En attendant votre réponse, et comptant que vous accepterez ma proposition, je fais reprendre la copie du manuscrit de façon à pouvoir vous envoyer une cinquantaine de pages avant de partir d'ici.

Croyez-moi bien vôtre.

GEORGES DARIEN.

Bruxelles, 17 décembre 1900.
Lundi matin.

Cher Monsieur Stock,

J'ai reçu votre lettre jeudi dernier. Je vous envoie ce mot pour vous prier de ne plus m'écrire ici après *demain Mardi;* je pars jeudi matin pour l'Allemagne. Je vous écrirai de là. Aujourd'hui, je n'ai pas le temps. Si vous avez quelque chose pour moi, je vous prie de me l'envoyer demain sans faute. Je vous enverrai une adresse aussitôt que possible.

Agréez mes salutations.

GEORGES DARIEN.

P.-S. — Depuis la publication de *la Belle France*, j'en ai vu *un* exemplaire en vente ici. Comme c'est *le seul* des livres publiés par vous qu'on puisse voir, je me sens plutôt flatté.

Wiesbaden, déc. 23, 1900.

Cher Monsieur Stock,

Je vous prie de conserver pour le moment la partie de mon manuscrit qui se trouve entre vos mains. Je vous enverrai la fin aussitôt que je pourrai; mais la réponse que vous m'avez envoyée à Bruxelles — et sur laquelle je ne veux pas épiloguer — m'oblige à une grande perte de temps. Pour le moment, il m'est impossible de m'occuper de mon roman; je ne pense pas avoir à rester en Allemagne au delà de trois semaines. Dès que je serai de retour à Londres, je vous ferai part de mes intentions et nous verrons si, cette fois, nous pouvons parvenir à nous entendre.

Agréez mes meilleures salutations.

GEORGES DARIEN.

J'ai reçu avant mon départ la lettre que vous m'avez envoyée; merci.

124 Albert Street. — Regent's Park.
Londres, 19 janvier 1901.

Cher Monsieur Stock,

Je suis surpris de ne point recevoir de lettre de vous. Je ne sais pas quelles raisons vous poussent à garder le silence, mais vous comprendrez aisément que je ne puisse attendre indéfiniment. Je vous prie donc de me faire part de vos conditions par retour du courrier, c'est-à-dire pour après demain matin mercredi, ou sinon de me renvoyer mon manuscrit. J'aurais été heureux de vous voir éditer mon livre, et j'espérais que nous pourrions nous entendre, je l'espère encore, mais je ne vois pas ce que nous avons à gagner l'un et l'autre à retarder la conclusion de l'affaire, dans tel ou tel sens.

Je ne puis imaginer pourquoi, depuis plus de dix jours que vous avez la fin du manuscrit vous ne m'avez pas donné signe de vie. Afin d'éviter une nouvelle perte de temps, je crois devoir vous répéter ce que je pense vous avoir dit

déjà, que je tiens essentiellement à ce que mon roman, cette fois, ne soit pas enterré. Il porte en lui, à mon avis, de nombreuses chances de succès, et je crois que ces chances de réussite ne doivent pas être entravées par un système restreint et timide de publication. Il est nécessaire que le public soit mis au courant de l'apparition du volume, lequel volume, consacré à l'étude d'une collectivité nombreuse (les militaires), doit sans aucun doute intéresser les membres de cette collectivité, ou au moins un grand nombre d'entre eux — indépendamment du public en général, qu'un roman sur l'armée (conçu d'une façon neuve) doit aussi intéresser. Il est fort possible que la presse, pour des raisons faciles à deviner, soit hostile et fasse le silence. Mais il est possible de trouver d'autre publicité que celle du journal. A Paris des affiches (plutôt promenées par des hommes que posées sur les murs) excitent l'attention bien plus qu'un article — et sont prises au sérieux bien davantage.

Cela n'est pas dispendieux. Pour la province, surtout les villes de garnison, il faudrait faire faire des papillons, au moins pour les boutiques des libraires; ce qui est de toute nécessité, c'est un tirage suffisant. Avec quelques centaines d'exemplaires, il est hors de doute qu'on ne peut attendre aucun résultat. J'en ai fait la triste expérience et j'en ai assez. Mon opinion est qu'un premier tirage à 10.000 est nécessaire. Les seuls livres qui se vendent sont les livres qu'on voit partout; il en est ainsi de tous les produits. Il est possible que vous ne partagiez pas ma façon de voir; en ce cas, avisez-m'en, s'il vous plaît, et par retour. En tout cas, n'oubliez pas que je tiens expressément à voir mon roman publié d'une façon sérieuse, c'est-à-dire d'une façon promettant des résultats. Je pense encore que nous pourrons nous entendre; sinon, comme je dois faire plusieurs tentatives, ne me faites pas attendre davantage et renvoyez-moi mon manuscrit. Comptant absolument sur une lettre de vous pour après-demain matin, je vous prie d'agréer mes meilleures salutations.

GEORGES DARIEN.

Sur mon refus d'éditer *l'Epaulette,* il me fait remettre le manuscrit à mon confrère Juven, qui, lui aussi, refuse

de l'éditer; si bien que trois ans après, en 1903, Darien revient à la charge près de moi. Je lui réponds le 18 avril 1903:

Mon cher monsieur Darien,

Je ne manque ni de *Biribi,* ni de *Bas les Cœurs,* et soyez assuré que je ne m'en laisserai pas manquer. Il n'y a pas, quant à présent, à songer à une réédition.

Pour ce qui est de *l'Epaulette,* les difficultés matérielles pour mettre sur pied un pareil livre doivent toujours être les mêmes; cet ouvrage, n'est-ce pas, n'a point diminué d'importance? Il va donc coûter horriblement cher pour une vente nulle. Le *Voleur* (sur lequel j'avais beaucoup compté) et la *Belle France* ne sont pas des encouragements pour moi. Songez qu'avec ces deux livres j'ai certainement perdu 3 ou 4000 francs. Or, je viens de passer une très mauvaise année, les fonds sont bas, très bas et je ne peux me lancer dans une nouvelle aventure qui se soldera, probablement encore, par une perte de 2.500 francs.

Actuellement je ne suis pas décidé. Si d'ici Août vous n'avez pas trouvé d'éditeur pour *l'Epaulette,* voulez-vous m'en reparler à ce moment-là?

Recevez mes cordialités.

P. V. STOCK.

Quatre mois plus tard il me relance de nouveau pour l'édition de *l'Epaulette* et, sur mon refus de lui donner satisfaction, il m'adresse l'extraordinaire lettre que voici:

Monsieur Stock,

J'ai reçu votre carte. Voici ma réponse : si vous ne publiez pas mon roman en Octobre prochain, je vous tuerai.

Voici deux ans que vous vous jouez de moi. Au mois de Juin de l'année dernière, quand je vous ai vu ici, vous m'avez fait entendre que vous éditeriez *l'Epaulette* au printemps; lorsque je vous ai écrit, il y a quelques mois, vous m'avez répondu pour me demander de vous reparler de la chose en Août. A présent, ce sont de nouvelles défaites. En voilà assez.

Si je le pouvais, je m'adresserais à d'autres qu'à vous. Malheureusement c'est impossible, c'est impossible à cause de l'abominable façon dont vous avez publié mes livres précédents. Aucun éditeur ne veut, naturellement, publier un livre de moi et faire la publicité nécessaire alors que vous n'avez jamais, vous, fait un sou de publicité pour mes livres; les frais qu'il aurait à faire vous profiteraient nécessairement et seraient d'autant plus forts que vous n'avez jamais rien tenté pour me faire connaître du public. Je suis donc forcé de m'adresser à vous, bien que je sache à l'avance quel traitement m'attend, quoique je sache que mon livre réussira non pas grâce à vous, mais en dépit de vous.

C'est sans doute ce que vous voulez éviter. Si je vous avais apporté un livre en faveur de Dreyfus, vous l'auriez publié de suite; comme tel n'est point le cas, vous vous dérobez. Les raisons que vous donnez ne peuvent tromper personne. Ce ne sont que de mauvais prétextes. Que depuis trois ans et demi vous ayez dépensé 200.000 frs sans profit semble bizarre, étant donné que vous n'avez fait aucun effort pendant ce temps-là pour vendre de bons livres édités par vous, les miens par exemple. Si l'état de vos affaires est trop mauvais pour entreprendre de nouvelles éditions, on se demande pourquoi vous vous obstinez à tenir boutique. D'autre part, on ne comprend guère comment vous avez pu obtenir honnêtement l'énorme indemnité qui vous fut accordée lorsque vous avez quitté la Place du Théâtre Français.

La vérité, c'est que, sachant que je suis dans vos mains, pour les raisons données plus haut, et ayant vos raisons, — qui ne sont sans doute pas seulement les vôtres — pour m'empêcher de publier *l'Epaulette* et peut-être tout autre ouvrage, vous avez résolu de me fermer tout débouché en France. Vous m'empêchez sans aucun autre motif que votre criminel mauvais vouloir d'exercer dans mon pays le métier par lequel je gagne mon pain. C'est un assassinat. Je me trouve en état de légitime défense, et je répondrai au meurtre lent que vous perpétrez contre moi par un meurtre brutal.

J'ai dépassé les bornes de la patience. Sans parler de l'odieuse manière dont vous m'avez berné au sujet de *l'Epau-*

lette, je veux dire qu'il est impossible à un éditeur de publier avec une mauvaise foi égale à la vôtre des volumes ayant quelque valeur, comme les miens. Vous êtes hors d'état de prouver que vous avez dépensé un centime pour annoncer un volume de moi; je puis prouver que mes ouvrages n'ont été, ne sont vus nulle part; que le tirage ridicule que vous en avez fait ne permettait même pas d'en mettre en vente dans trois rues de Paris. Du reste, vous refusez la vente. J'ai là une lettre apprenant à quelqu'un, qui avait demandé un ouvrage de moi, que cet ouvrage est épuisé. J'ai bien d'autres choses à dire; d'autres choses beaucoup plus graves et dont j'ai toutes les preuves. Mais je n'ai pas à vous instruire; j'ai à vous supprimer. Je parlerai au procès.

C'est sans crainte que j'affronterai le verdict du Jury. Je ne pense pas qu'on puisse trouver en France beaucoup de gens disposés à admettre qu'un homme ait le droit d'en affamer un autre en employant les procédés dont vous faites usage contre moi. Mes livres sont votre propriété que vous n'avez point payée, que vous ne payez qu'en proportion de la vente. Cette vente par conséquent c'est votre devoir strict de la provoquer. Vous ne l'avez jamais fait, au contraire. En refusant de m'éditer un nouveau volume, vous me retirez le moyen de faire moi-même, par un nouvel ouvrage et la réclame que je lui prépare, la publicité que vous auriez honnêtement dû faire. Je le répète, c'est un assassinat; et un assassinat longuement prémédité. Je ne me laisserai pas égorger placidement, mon parti est pris, et je vous écris cette lettre afin de ne point vous le laisser ignorer. Je ne vous écrirai plus. Vous êtes libre d'agir comme il vous convient, honnêtement ou malhonnêtement. J'attendrai jusqu'au mois d'Octobre; et si alors mon roman n'est pas publié par vous, je vous exécuterai.

GEORGES DARIEN.

Août 23-1903.

A cette lettre recommandée, datée du 23 août et enregistrée à Londres le 26, j'ai répondu dès sa réception, le 27 août, ceci:

27 août 1903.

Monsieur Darien,

Vous êtes un farceur, mais pas un farceur aimable, ce qui gâte tout.

Vous êtes avec cela de la plus grande mauvaise foi, ce qui complique les choses et c'est embêtant.

A la lettre que vous venez de m'adresser on répond : *merde* et c'est ce que je fais.

P. V. STOCK.

Notre correspondance a pris momentanément fin sur cette dernière lettre. *L'Epaulette*, éditée, enfin, en 1905, par un de mes grands confrères, n'a pas eu plus de succès que *le Voleur* ou *Bas les cœurs*.

Darien est rentré en France à la fin de 1903.

Il devint alors le collaborateur d'un hebdomadaire intéressant: *L'Ennemi du Peuple*. Là, le pamphlétaire qu'il était eut la liberté complète de sa plume, il en usa fortement; il réclama la guerre et dauba ferme sur les anarchistes.

Ch. Malato, qui avait connu Darien à Londres et ne l'aimait guère, lui répliqua et une polémique s'ensuivit qui devint très vite personnelle.

Voici, à titre d'exemple, le début d'un des articles de Darien au cours de cette algarade avec Malato:

UN CUMULARD

Certaines gens se révèlent cumulards sur leurs vieux jours. Le ridicule ne leur suffit plus; ils aspirent au mépris.

Malato, dit le Cerbère des Loges, ne se contente plus de grogner les louanges du Grand Architecte de l'univers; il commence à aboyer contre les insolents qui rient de sa nouvelle idole. Ce sont des déments fielleux, des arrivistes politiciens, des fonctionnaires qu'il faut dénoncer. Et Malato les dénonce, perfidement, avec une facilité qu'explique sa grande amitié pour d'honnêtes dreyfusards comme l'éditeur Stock, menteur, mouchard et voleur.

Et l'article continuait sur ce ton pendant une colonne entière.

Si bien que Ch. Malato, dans le *Libertaire* du 8-15 octobre 1904, lui consacra les lignes suivantes:

En même temps que le dernier numéro du *Libertaire* contenait mon article *Anarchistes dans la Maçonnerie,* paraissait la feuille chère aux vieilles dames antisémites. Ladite feuille publiait à mon adresse une vitupération — bien en place — du sieur Georges Adrien, dit Darien, aquatique fripouille de lettres, connu surtout pour ses exhibitions d'amis africains au *Café de la Presse,* sa vie édifiante à Londres et ses relations avec des bandits et des mouchards (1); chose exquise, le journal qui a ramassé cet immondice s'est constitué gardien de la pudeur et de la probité.

Je fais remarquer la coïncidence de l'article et de l'ordure, simplement pour qu'on ne croie pas que je me suis donné la peine de répondre aux insultes et mensonges de pareil individu. Je le laisse argumenter *a posteriori* avec son ami Gabriel.

C. M.

M. Victor Méric, dans son intéressant et amusant livre, *Coulisses et Tréteaux,* raconte cet incident qui, d'après lui, se serait terminé ainsi:

Il traitait Malato, qui l'accusait de mœurs spéciales, de « macaroni au fiel d'âne » et l'assimilait à une charogne. C'était terrible. Nous nous disions : « Si jamais ces deux hommes se rencontrent, ça va devenir effroyable. »

Ils se rencontrèrent, un après-midi, au siège de *l'Association Antimilitariste Internationale des Travailleurs,* où nous étions réunis à quelques-uns. Tous deux très forts, de haute taille, Malato plein de douceur et de politesse, Darien toujours coléreux. Un instant ils se dévisagèrent, dans le silence impressionnant qui venait de s'établir autour d'eux.

(1) Par mouchards, j'entends bel et bien des mouchards et non seulement un éditeur qui aurait refusé de publier un ouvrage malgré l'offre de son auteur « antimilitariste » de venir faire des conférences *en faveur* d'une guerre pour *lancer le livre.* (Note de Ch. Malato.)

— Je crois, dit Malato, que nous avons quelques explications à échanger.

— Je le crois aussi, rugit Darien.

Ils entrèrent dans une salle voisine. On entendit d'abord quelques éclats de voix. Puis plus rien. Nous nous regardions effarés. Les minutes passaient. Quelqu'un dit :

— On va les retrouver en morceaux.

Soudain, ils apparurent, souriants, Darien tendant la main à Malato.

— C'est entendu, n'est-ce pas?

— C'est entendu.

Ils venaient de prendre la résolution d'arrêter une polémique sans résultat qui ne pouvait que divertir la galerie. Ainsi se termina cette homérique bataille.

Puis, en 1908, voici Darien président de *l'Union Syndicale des artistes dramatiques* et, empêché de venir jusque chez moi, il m'envoie ce mot:

40, rue Taine. — Paris (12e).
Février, 14, 1908.

Cher Monsieur Stock,

Je vous prie de m'envoyer le plus tôt possible une ou deux pièces en un acte, *aussi amusantes que possible,* mais sans grossièretés, ni indécences; pourtant, que ce ne soit pas non plus trop « jeune fille ». La chose doit exister, mais je suis si peu au courant de ces productions, que je ne puis indiquer aucun titre et que je laisse le choix à votre jugement. Pour le moment je suis souffrant, mais je viendrai vous voir un de ces jours.

Meilleures salutations.

G. DARIEN.

§

En 1905, Darien, d'opinion changeante, revint me voir, souvent même, et nos rapports devinrent bien meilleurs qu'ils l'avaient été avant notre rupture; chose extraordinaire, de hargneux il était devenu amène! Heureux changement!

Puis, la chronique des tribunaux, le 24 juin 1910, contenait les lignes suivantes:

AU PALAIS

UNE VILAINE PLAISANTERIE

La représentation de *La Tosca,* à l'Opéra-Comique, fut troublée, le 13 avril dernier, par un groupe de spectateurs qui, au deuxième acte, jetèrent dans la salle des boules chimiques qui en s'écrasant sur le sol répandirent une odeur insupportable. Les auteurs de cette mauvaise plaisanterie ont été retrouvés.

M. Carré, le directeur de l'Opéra-Comique, poursuivait aujourd'hui devant le tribunal de simple police MM. Georges Darien, président de l'*Union syndicale des artistes dramatiques*; Armand Calvet, postier révoqué, et Joseph Giacomini. M. Carré, qui se portait partie civile et était représenté par Me Albert Clemenceau, réclamait 500 frs. de dommages-intérêts; Mes Soubiès et Blochard défendaient les inculpés.

Le juge de paix Vial, qui présidait l'audience, a renvoyé le prononcé de son jugement au 9 juillet.

Après *les Chapons,* un acte; *l'Ami de l'ordre,* un acte; *Biribi,* quatre actes, il fait représenter, le 12 octobre 1910, aux Folies-Dramatiques, une pièce en cinq actes, *Les mots sur le mur,* qui fut un insuccès.

En 1911, le voici secrétaire de la *Ligue Française pour l'impôt unique* et cette ligue fonde une revue mensuelle dont Darien devient le directeur, l'éditeur et le gérant. La *Revue de l'Impôt Unique,* qui s'inspirait de la philosophie sociale d'Henry George, eut la première année douze numéros, du 1er juillet 1911 au 1er juin 1912. Elle a dû succomber vers la fin de 1912, après le sixième ou huitième numéro de la seconde année.

Entre temps, Darien posa sa candidature comme républicain individualiste dans la première circonscription du XIVe arrondissement (Plaisance-Montparnasse), aux élections législatives du 31 mars 1912.

Ayant échoué, il se présenta de nouveau, toujours comme républicain individualiste, aux élections municipales du 5 mai 1912, dans le quartier Saint-Germain-des-Prés. Il échoua de nouveau.

Après la guerre, il collabora au *Rappel*, où il écrivit quelques articles sur l'impôt unique, qui était resté son idée fixe.

Puis il disparut. Il était, paraît-il, découragé, lamentable et dans une situation très précaire au moment de sa mort.

C'était un écrivain de grand talent, un polémiste vigoureux et un pamphlétaire de réelle valeur qui n'a pas eu le rang qu'il méritait.

P.-V. STOCK.

EROS COUTURIER

Elles viennent de passer devant nous, sur le port. Le balancement de leurs tailles répliquait à celui que la houle imposait aux coques vernies. L'azur propre dessinait crûment leurs silhouettes bariolées.

Deux femmes en pyjamas de couleurs acides, juponnant du bas, moulés sur les hanches. L'une blonde et opulente; trop en courbes pour ce vêtement garçonnier. L'autre brune, mince, androgyne, — à part la cambrure.

Elles sont revenues, ont pris possession d'un banc, face à la mer. Elles nous présentent, jusqu'à la taille, par l'échancrure en pointe, leurs dos, splendeur unie, surface élue par le marbre, le bronze et la chair; leurs dos, couleur de tabac blond et de tabac brun.

Elles fument des cigarettes, parlent records et performances et sentent les regards descendre le long de leurs échines.

Tout à l'heure, en maillots de bain, elles seront nos partenaires de natation, soucieuses de perfectionner leur « crawl » et d'allonger leur « over arm stronck ». Et nous serons, sans arrière-pensée, des camarades d'exercice. Nous pratiquerons ensemble la gymnastique, sans contrainte et sans politesse, échangeant des bourrades où nulle aguicherie n'interviendra.

Quand elles auront remis leurs pyjamas, nous recommencerons à les désirer.

Trop adhérente ou trop floue, la ligne de leur vêtement nous sera crispante.

Nous aurons des envies féroces de manger leurs dos si bien rôtis, leurs dos pétris de sel et de soleil.

Car on ne renonce pas vingt-quatre heures par jour, même en vacances, à exercer la séduction quand on est femme, et, quand on est homme, à la subir.

Voilà pourquoi, dans le négligé de plage, comme dans celui de l'appartement, la mode, sorcière de l'amoureuse parade, intervient sous d'honnêtes apparences de mettre la femme à son aise, mais, réellement, pour exciter l'homme.

Car un déshabillé, plus que n'importe quelle robe, est pour nos sens l'occasion d'être éblouis ou déçus.

L'explication est bien simple. Une robe, si proche du corps soit-elle, laisse une plus grande marge au rêve, à l'imagination. Quand elle est ratée, nous en souhaitons une autre.

Devant l'échec d'une tenue intime, c'est la femme que nous ne désirons plus.

La mode féminine, en dehors des agréments qu'elle prodigue à nos yeux, pose un des problèmes les plus étranges que le philosophe ait à résoudre. Pour en préciser tous les termes, je ne puis écarter certains truismes. On voudra bien me les pardonner.

Si l'on étudie l'histoire du costume, deux constatations s'imposent. L'habillement de la femme a changé plus souvent au cours du dernier siècle que pendant tous les siècles antérieurs.

L'explication, me dira-t-on, est d'ordre économique. Le commerce de la couture manifeste une activité qui croît avec le coût de la vie. Or, plus les modes sont éphémères, plus les femmes dépensent.

Avant de répondre, je passe à la deuxième constatation. Le vêtement masculin, à de légères variantes près, se renouvelle beaucoup moins fréquemment que les toilettes féminines.

Dans les deux cas, c'est l'homme qui paie.

Mais il ne consentirait pas à dépenser pour sa garde-robe ce qu'il gaspille pour les parures de sa compagne.

En les multipliant, il capitalise de la séduction. « J'entretiens une maîtresse. » Expression menteuse. Dites : « J'entretiens mon désir. »

Je néglige le point de vue réclame, exhibition, vanité, qui est secondaire dans cette étude.

Les commerçants, eux, ne l'oublient jamais.

Sachant ce que les sens de l'homme, ce que son orgueil, exigent, ils ont soin de diversifier la femme, de renouveler son plumage avec les saisons d'une mode prétendue capricieuse. Or, c'est nous qui, de plus en plus, avons besoin de caprice. La mode, même lorsqu'elle nous révolte, correspond à notre besoin de changement. Nous la subissons et quelque chose en nous la réclame. Son importance augmente, ses fluctuations nous émeuvent dans la mesure où le rêve prime les appétits.

On dépensait jadis pour la magnificence des tissus. Aujourd'hui, c'est pour une silhouette inédite. On gagne en fantaisie ce qu'on économise en brocart.

Pour la séduction féminine, inséparable de l'érotisme, la mode est une auxiliaire indispensable.

S'il fallait le démontrer, on n'aurait qu'à prendre un exemple extrême. Le nudisme est chaste. Même pratiqué par des gens beaux, bien faits, il ne provoque pas le trouble. Au contraire, il le calme. Il le réduit aux besoins naturels. Il fait taire l'imagination, qui est la grande exaltatrice des sens.

Toute la question est de savoir si l'auteur (je parle de l'amour désir) est une fonction, ou une source de lyrisme à la fois spirituel et charnel. J'ai choisi, pour ma part, la seconde hypothèse.

Mais on se heurte ici à une contradiction. Qui dit lyrisme sous-entend : recherche du beau. Or, si un beau corps ne nous excite pas, tout au moins d'une façon continuelle, si nous avons besoin de le voiler, c'est que l'érotisme et l'esthétique s'opposent.

Voilà le centre du problème. Nous y reviendrons tout à l'heure.

Retenons ce point, qui est incontestable. Pas d'intensité durable sans voile.

La mode est précisément le jeu des voiles.

Elle permet à la femme d'être attirante par ce qu'elle montre et surtout par ce qu'elle dissimule.

Elle lui permet enfin d'être plusieurs en une, répondant ainsi à notre instinct polygamique.

Ce sont les truismes promis. Je ne vous en ai pas fait grâce.

Mais revenons au jeu des voiles.

Il correspond aux alternances. On ferait un beau film de danse avec la parade sensuelle du vêtement féminin.

On cache aujourd'hui ce qu'on découvrait hier. On serre le galbe du corps ou on le modifie. La taille monte à la hauteur des seins et glisse au niveau des hanches. Les courbes s'atténuent ou s'exagèrent. Le flou alterne avec le collant, le translucide avec l'opaque. Les manches sont des ballons, puis des gaines minces qui s'évasent du bas. Soudain elles disparaissent et le bras se dénude. Les jupes qui, naguère, enveloppaient pudiquement les chevilles, découvrent le mollet, puis le genou. De nouveau, elles s'allongent. Et comme une marée bi-quotidienne, une même mode oppose la robe courte des heures sportives à la traîne des galas.

Bref, le propre de la couture est de se contredire. Par là, elle obéit à une des grandes lois de l'érotisme.

Mêmes alternatives pour les dessous. Le pantalon, qui descend jusqu'aux pieds en 1830, un siècle plus tard n'est qu'un triangle de soie. La chemise traînante de nos grand'mères est aujourd'hui à peine plus longue qu'un corsage. Car la mode intervient dans les moindres détails de la parure féminine. Plus exactement, elle pare en découvrant, alors que le but utilitaire du vêtement est de couvrir.

Je parlais du costume de bain. Lui-même a subi, jusque dans son aspect le plus adhérent, des variations de formes et de coloris liées aux fluctuations de la pudeur et à celles de l'esthétique.

Récemment, à l'occasion d'une nouvelle revue du Casino de Paris, un critique appréciait, avec des éloges et des réserves, l'art que l'on avait dépensé dans les cache-sexe!

Eh! oui, la mode, en dépit des grincheux, en dépit de ses ridicules et de ses grossièretés mêmes, est bien un art, dans lequel le couturier, agent provocateur, réalise parfois, en collaboration avec le corps féminin, des chefs-d'œuvre.

Mais ce sont des chefs-d'œuvre de sensualité. En leur règne éphémère, qui souvent sombre dans les rires, ils occupent une place toute spéciale.

Le peintre ou le sculpteur représente la femme dans sa nudité. Le couturier lui offre les attributs de la séduction.

L'homme qui manie le pinceau ou le burin s'abstrait du désir; le modeleur d'étoffe collabore avec lui. Le premier aime la ligne et la couleur pour elles-mêmes; le second pour le trouble qu'elles provoquent.

Je sais bien que la passion, ou simplement l'attrait sexuel, est à l'origine de tous les arts.

Si chaste que soit le statuaire en épurant les formes de son œuvre, il veut prolonger dans le marbre ce qu'il adore dans la chair.

Mais ne poussons pas plus loin le parallèle. Nous sommes en présence de chemins divergents. L'esthétique a des points communs, surtout au départ, avec l'érotisme; dans ses manifestations pures elle existe par elle-même.

Le corps humain, on l'a remarqué souvent, offre un exemple de cette dualité. Le nu dégage d'autant plus de calme qu'il est noble de lignes, et majestueux de proportions. Une imperfection, le retroussis d'un nez, une

fossette, l'étrangeté d'un regard, allument autrement de convoitises qu'un galbe académique.

Un corps parfait — ou jugé tel — pour celui qui est sensible à l'harmonie des formes, ajoute une exaltation qualitative au désir. Rarement, il le provoque. Trouver beau l'être qu'on souhaite, c'est un commencement de sublimation qui ne va pas toujours de pair avec l'intensité.

Or, il est curieux que ces observations soient vraies aussi bien pour des artistes que pour des gens vulgaires. On peut en tirer deux conclusions.

La première est qu'à l'origine du désir il y a toujours un choc.

La seconde est que beaucoup d'êtres sans culture sont sensibles à la beauté naturelle.

Mais il est une autre tendance commune à tous les hommes et qui est, je crois, celle de l'évolution.

C'est la tendance à transposer les choses sexuelles.

Exactement, l'homme nerveusement affiné se refuse *à localiser* l'érotisme dans le sexe.

Nous sommes sortis de la phase physiologique, pour entrer dans la phase psychologique.

L'intensité, feu de la vie, nous l'atteignons par notre pouvoir d'imaginer, plus que par nos organes.

C'est ce pouvoir qui élève le potentiel émotif.

La brute sanguine, qui débite le rut comme un distributeur de chocolat, ne connaît ni transports ni fatigue. Car l'imagination a aussi ses organes qui ne sont pas la verge et les testicules, mais le grand sympathique et le réseau nerveux.

C'est ici que, par un chemin singulier, nous retrouvons la mode.

Son rôle, disions-nous, est d'exciter plus par ce qu'elle cache que par ce qu'elle montre et de permettre à une même femme d'être plusieurs. Eveiller le désir, le renouveler, voilà sa double vertu.

Mais le pouvoir essentiel de la mode, c'est, je crois, de satisfaire la tendance fétichiste qui domine chez certains hommes et qui est latente chez tous.

C'est de créer un symbolisme. Dans cette transposition, nécessité commune à tous les arts, l'esthétique et l'érotisme se rencontrent.

La forme du corps en est la base et le sexe l'origine.

Mais cette esthétique a deux aspects, l'un charnel, l'autre imaginatif, qui diffèrent autant que deux arts, que la sculpture et la musique, ou, plus exactement, qu'un art et une science.

L'aspect charnel a été parfaitement défini par les Grecs, qui concevaient l'érotisme sans pudeur comme sans trouble. Pour eux, la fonction était à la fois rationnelle et sacrée, délectable et philosophiquement nécessaire. Leurs courtisanes étaient des éveilleuses, des initiatrices et, sans littérature, des prêtresses du corps.

Mais je crois que l'on commet un contre-sens à propos des Grecs. Parce qu'ils ont entouré l'acte sexuel de raffinements, parce qu'ils en ont affirmé la noblesse, on voit en eux les artistes de l'érotisme, alors qu'ils en possédèrent surtout la science, héritée de l'Egypte. La distinction est d'ailleurs difficile.

Connaissance et poésie sont inséparables. C'est Platon qui a défini le beau « splendeur du vrai ». Nous retrouverons, tout à l'heure, cette définition en parlant de la pudeur. Mais, puisque le costume a fourni le prétexte de ce chapitre, disons en passant que plus une femme est bien habillée, plus on a envie de la déshabiller et que la mode est, dans son jeu de voiles, une provocation à l'impudeur. Elle est aussi un stimulant pour le rêve, et souvent une robe nous incite à la contemplation. Autre aspect, aspect essentiel.

L'érotisme des Grecs est à base de nudité.

Il s'appuie sur la connaissance.

C'est ici que la distinction va devenir possible.

La science érotique est relative à *l'acte*.

Elle définit ses rapports avec la *conscience*.

L'art érotique est un *rêve dirigé* par la connaissance et qui peut lui obéir inconsciemment. Les êtres doués n'ont pas besoin de « faire leurs classes ».

La science érotique donne aux actes leur maximum d'efficacité, facilite à chacun son éveil.

L'art a pour but de rendre l'intensité continue. Il étend la vie sexuelle bien au delà de l'organe et de la fonction. Il exige le concours de l'imagination, de la sensibilité, et, dans une certaine mesure, du sens esthétique.

C'est une poésie charnelle, un lyrisme vécu.

L'amant qui respire un linon, tout imprégné d'effluves, ou une fourrure (autre symbole) ne me contredira pas.

Ici commence l'équivoque.

Passons sur le côté périlleux. Seuls les êtres à la fois très affinés, très émotifs et très résistants peuvent avoir une vie véritablement érotique. Les autres feront bien de se limiter à l'hygiène ou à l'amour popote.

Mais il y a un autre danger.

L'imagination et la sensibilité peuvent travailler à l'encontre du but. Elles peuvent remplacer la vie par l'illusion et l'érotisme par la littérature.

On compte plus de détraqués, plus de malheureux, parmi ceux qui n'ont pas eu de réalisation sexuelle que parmi ceux qui ont commis des excès.

Il faut connaître les nécessités de notre organisme, qui sont inséparables de notre évolution spirituelle. Il faut les envisager franchement, lucidement. Il faut, dans une mesure juste, leur obéir.

C'est pourquoi les philosophes combattent vigoureusement la sentimentalité, la fausse pudeur, ce que j'appellerai la transposition à rebours.

L'influence de M. Freud a été saine à ce point de vue. Pourquoi faut-il qu'elle dégage de la tristesse?

Parce qu'elle n'a aucune attache avec la poésie, celle qui est vérité.

Je défends contre M. Freud et quelques philosophes le sentiment, l'esthétique et une certaine transposition, qui, sous couleur de jeu, nous ramène au centre.

Or, le sexe, en dépit de leur thèse, n'est pas le centre.

Il est un départ, non une arrivée. Je me refuse autant à nier son importance qu'à m'hypnotiser sur lui.

Certes, il ne faut pas pleurer l'amour, encore moins le déclamer. Il faut le faire, le vivre joyeusement. Mais l'acte est bref, le rêve continu. L'acte est localisé, le rêve illimité.

Surtout, il ne faut pas tomber dans le dogmatisme de la contradiction.

Quand un très grand métaphysicien de ma connaissance déclare (1) que l'homme devrait choisir sa compagne « lui étant inconnue, voilée », quand il affirme que « la femme a oublié complètement que la beauté n'est pas érotique et que sa figure est à ce point de vue la partie la moins intéressante », je fais, en citant ces formules la part — chère à certains auteurs — du coup de poing dans l'estomac.

Mais, tout de même, il y a là une philosophie qui, à première vue, n'est guère assimilable aux êtres fins. La profonde sagesse qui s'y exprime trop sommairement s'accompagne d'une dose manifeste d'erreur.

Cette séparation formelle de l'érotisme et de la beauté me semble inacceptable.

L'érotisme et la beauté ont des points de contact nombreux.

Pour préciser une des propositions (la lecture d'*Adam l'Homme Rouge* nous permet de le faire à coup sûr), le derrière est, au point de vue érotique, la partie la plus intéressante de la femme.

Je respecte cette affirmation.

(1) Schwaller de Lubicz : *Adam, l'homme rouge.*

Mais il y a de fort jolis derrières, comme il y a de sinistres figures, et l'esthétique, là encore, a son mot à dire. Le côté pile est aussi divers que le côté face.

On me répondra que ce n'est pas la beauté, où qu'elle se rencontre, qui embrase nos sens, et ce sera juste pour une grande part. Mais il y a des hommes qui n'ont envie d'une femme qu'en la trouvant belle.

Quels sont les attributs de la beauté qui nous émeuvent passionnellement? C'est le regard plus que le visage, l'expression plus que les traits, le mouvement plus que la ligne, le rayonnement plus que la forme. En un mot, ce n'est pas l'esthétique proprement dite, *c'est la vie,* et peut-être, pour aller au fond des choses, *la souffrance de l'inachevé.* On retrouve ici Platon. D'après sa théorie de la passion, l'harmonie virtuelle des êtres nous attire. Synthèse du tempérament et appel de l'âme, le visage est une promesse. Vinci, plus que Rubens, est érotique.

Le visage sera toujours, quoi qu'en dise Schwaller, et de plus en plus avec l'évolution, le grand inspirateur des sens. Il leur propose le thème lyrique dont l'acte n'est que l'écriture. Les navigateurs ont obéi au génie de l'espèce en sculptant à l'avant de leur barque des « figures de proue ». Et ceux qui se disent philosophes ne devraient pas perdre de vue l'étroite correspondance qui relie la figure aux régions plus secrètes.

Pour que la beauté cesse d'être érotique, il faudrait qu'elle cesse d'être pathétique, donc bouleversante.

Pourquoi cette séparation fictive?

Pour réagir inutilement contre une pudeur catholique aujourd'hui périmée, contre une sentimentalité dont plus d'un signe annonce le renouveau.

L'effort dépasse son but.

Le temps n'est plus où l'amour bêlant méprisait le sexe. Est-ce une raison pour ne considérer, dans la femme, qu'un vagin?

La pudeur est le sens du sacré.

Une religion, répressive de la vie sexuelle, en a fait le sens de la honte.

Mais la notion du sacré s'appuie, selon les cas, sur celle du vrai ou sur celle du beau.

Toute la subtilité du problème est là.

Prenons un exemple courant. Rares sont les amants qui voudraient voir (sinon pour des raisons affectives) leur maîtresse accoucher.

Si la parturition est pour eux synonyme de laideur, ils ont tort, — philosophiquement du moins.

Rien n'est laid de ce qui est naturel. Tout ce qui est naturel est beau, de la « splendeur du vrai ».

Mais seuls nous semblent beaux esthétiquement les objets qui répondent à notre instinct d'harmonie ou de transposition.

Prenons une autre base de comparaison dans les parfums. Il y a une esthétique de l'odorat. Il y a des odeurs bonnes (ce qui veut dire agréables) et importunes. Au point de vue philosophique, la pourriture d'un charnier n'est pas plus *laide* que l'haleine d'une rose, résultat elle-même d'une fermentation. Mais la rose est érotique parce qu'elle charme le sens olfactif et que ce dernier réagit sur le sens génital.

Les courtisanes se sont toujours parfumées. La senteur indirecte, symbolique, est, par transposition la plus excitante.

L'homme, même fruste, demande en réalité à la femme l'oubli autant que le rappel d'une fonction dont il a besoin et dont son imagination veut s'évader.

Complice de la sensualité, la mode, disions-nous, l'est aussi en rêves. Elle fournit au conte de fées ou aux livres saints leurs illustrations. Concevrait-on un hiérophante en redingote ou la Belle au Bois dormant en pyjama?

« La toilette féminine, écrit finement Mme Lucie Delarue-Mardrus, est tout ce qui reste du merveilleux disparu

de partout. C'est pourquoi l'art des couturiers, auquel collabore la beauté des femmes, est peut-être beaucoup moins frivole qu'on ne l'imagine, et beaucoup plus sacré qu'on ne le croit. »

Les clochards et les apaches insulteront, dans la rue, un veston bourgeois, mais, avec une part de gouaillerie, salueront l'attrait d'une robe voluptueuse ou noble.

En réalité, le mâle attend de la femelle, même sans le savoir, l'incarnation de la poésie.

Cette tendance existe. Elle est générale. Les philosophes n'en sont pas responsables. Moi non plus.

Nous sommes, disais-je plus haut, sur le plan psychologique de l'érotisme. « Une idée, souvent, est plus excitante qu'un corps (2). » Par exemple, on aura besoin, pour trouver une femme désirable, de la supposer bonne ou cruelle, frigide ou ardente.

Les théoriciens de la fonction ne feront rien contre cela.

Beaucoup de grands amoureux et de grands sensuels ont, à froid, un certain dégoût du sexe. L'acte est, pour eux, dans son accomplissement, une sorte d'excès.

Les conversations masculines sont, à cet égard, très révélatrices. Elles insistent, bien à tort, sur le côté vulgaire ou supposé malpropre, pour dissimuler un idéalisme latent ou déçu. Ou encore par l'effet d'une hérédité religieuse qui perpétue la honte des choses charnelles.

L'homme — même fruste, j'y insiste — a besoin de poétiser sa partenaire. Par représailles, il l'abaisse. Il la rend responsable d'un certain prosaïsme organique et aussi de la perte de virilité, donc d'illusion, qui suit le spasme...

La mode, précisément, lui offre l'occasion de rêver la femme et de maintenir son exaltation.

Et ce fétichisme, certes, va jusqu'à la duperie.

(2) André Malraux.

On en arrive à désirer la robe plus que le corps, ou même seulement la robe.

Il y a, dans *Maya*, de Simon Gantillon, une scène typique à cet égard. Chez une fille de port, un navigateur vient pleurer la maîtresse dont il n'a conservé, pour souvenir tangible, qu'une chemise de soie. La prostituée revêt cette chemise et l'amoureux tombe à ses pieds. Il mourait de passion pour un bout d'étoffe. (Je schématise un peu.)

Je me rappelle une indiscrétion d'avant-guerre. Les papillotes que le maître d'hôtel d'un Rothschild mettait aux manches des côtelettes chiffraient pour 500 francs par mois, 3.500 francs d'aujourd'hui!

En érotisme, les papillotes jouent un grand rôle.

Qu'importe, si le but est atteint, ce double but dont nous avons repéré, au cours de ces pages, des confirmations nouvelles.

Recherche de l'intensité par le stimulant qu'est la parure féminine, *de la continuité* par le voile partiel et mobile du corps. *Recherche enfin de l'union* par cette « complicité érotique (3) » qui nous permet d'aimer en une seule femme (tendance monogamique spirituelle) toutes les femmes (tendance polygamique sexuelle).

L'essentiel — et les philosophes sur ce point n'insistent pas assez — l'essentiel est de ne pas s'illusionner.

Jouons avec des images pour nous exalter, mais ne soyons pas leur dupe. L'erreur du romantisme fut de considérer le sentiment comme une fin. Mais le sentiment est un moyen d'éveil pour des natures — non les moins basses — qui, à suivre certains conseils « philosophiques », ne récolteraient qu'une sinistre impuissance.

Toute la passion, tout le désir et toute la sexualité de ce monde n'ont qu'une valeur de pressentiment. Le véritable éveil commence peut-être à cette affirmation. Elle explique, par contraste, l'inquiétude universelle.

CARLOS LARRONDE.

(3) L'expression est de Schwaller.

LA VALLÉE QUI RÊVE[1]

V

DANS LA FUMÉE

Dans la vaste cuisine de la maison de maître, toute voilée de fumée et d'ombre, il y avait par ce froid matin une animation inaccoutumée. Gregoria, la cuisinière, et ses deux jeunes enfants, Maria et Belarmino, s'agitaient affairés, tandis que doña Casilda, la vieille gouvernante, accroupie devant le feu, gesticulait sans relâche. La tête agitée par un tremblement continu, Gregoria pétrissait avec ardeur un grand rouleau de pâte sur le potager de briques. Avec son nez courbé, ses grandes oreilles, ses cheveux noirs aplatis que le jour tombant de la haute fenêtre frappait de blanc, elle ressemblait à une de ces Indiennes aquilines, fréquentes parmi les aborigènes américains. Maria, épaisse et brune, un châle sur les épaules, allait et venait, tantôt se montrant dans la clarté, tantôt s'effaçant dans l'ombre. Belarmino, maigrelet et fade, en poncho et chapeau de feutre, apportait du dehors des brassées de bois qu'il entassait près du grand four encastré dans un coin. Doña Casilda, la gouvernante, le front ceint d'un mouchoir à carreaux rouges et jaunes, remuait sans cesse le contenu d'une énorme marmite de grès d'où s'exhalait une vapeur piquante; le feu, allumé à même le sol, empourprait sa

(1) Voyez *Mercure de France*, n° 832.

figure joufflue, ses cheveux gris et frisés comme de la laine. Gregoria criait à chaque instant, donnant des ordres; les enfants répondaient par des monosyllabes qui éclataient comme des fusées, doña Casilda murmurait entre ses dents.

Néanmoins, dans la porte, une jeune fille, assise sur le seuil, demeurait tranquille, silencieuse. Elle cousait un corsage en lainage d'un vert doux sans se presser ni se distraire, comme insensible à l'agitation intérieure. Bien peignée et frisée sur le front, elle s'enveloppait pourtant dans un vieux châle grenat et laissait voir ses pieds chaussés de sabots grossiers. Parfois ses cils battaient, ses paupières se levaient et sa figure fine, comme dorée, s'illuminait d'une clarté fascinatrice : ses larges yeux, d'un vert bleuté scintillant, avaient la splendeur et même le charme de la lune. Elle regardait la route qui s'éloignait, toute noire de boue et imprimée de traces, entre le monticule où se haussaient les maisons principales et la haie de saules nus qui clôturait la prairie toute verte. Elle embrassait les maisons groupées irrégulièrement sur la hauteur : à mi-pente, suspendue sur la route, la maisonnette de la gouvernante; en haut, la grande demeure neuve avec son toit encore rouge, laissant voir d'un côté le bout de la galerie aux piliers blancs, de l'autre celle du chai souterrain couronné d'un balcon peint en mauve. Ou bien elle contemplait le ciel bas, qui s'arquait couvert de nuages tantôt durs, tantôt soyeux, entre lesquels couraient çà et là des morceaux d'un azur resplendissant où se montrait tout à coup, dans un éclair violet, la fleur tremblante du soleil. Le calme endormeur du dimanche enveloppait tout dans une solitude d'abandon et un silence de mort. On ne voyait que le fou chanteur, son bonnet enfoncé jusqu'aux sourcils, occupé à fendre du bois près des saules de la clôture, et on n'entendait que les coups isochrones de la hache et de temps à autre le rauque glouglou d'une bande de din-

dons qui déambulaient dans la boue du chemin. Mais bientôt la jeune fille baissait les yeux et continuait de coudre tranquille, silencieuse.

La gouvernante lança un petit cri strident, semblable à celui d'une souris :

— Gamin, tu m'arraches les yeux avec ton bois!

L'enfant, qui l'avait à peine touchée au passage, s'excusa, bégayant, confus. Gregoria le gronda, irritée :

— Belarmino! Qu'est-ce que c'est que ça! Tu n'as pas d'yeux?

— La fête! murmura doña Casilda. Tout cela à cause de la fête! Et chaque dimanche la même chose!

— C'est ce que je dis! s'exclama la cuisinière angoissée, mais sans laisser sa tâche. Et avant nous vivions si tranquilles!

La jeune fille qui cousait sourit sans bouger. « Elle! C'était elle la cause de ce bouleversement. Mais à qui la faute? Elle était à la ville, bien placée, contente. Son père l'avait obligée à revenir à la campagne. Seigneur Dieu! Pour ne pas mourir d'ennui, elle avait eu l'idée de vendre des empanadas (1) et du vin le dimanche. »

— Tous les gens de l'hacienda sont comme fous, dit la vieille. Les travailleurs rôdent sans cesse autour de la maison, et les dimanches, Ave Maria! ils arrivent comme des mouches...

— C'est bien ça! répliqua Gregoria affligée, tout en continuant de pétrir la pâte pour les empanadas. Et nous qui n'avions jamais donné lieu à des bavardages!

La jeune fille, nerveuse, leva les paupières. « Bien sûr! Elle n'était pas laide et à la ville elle avait appris tant de choses : à bien parler, à chanter sur la guitare, à danser. Les garçons et même les vieux ne la laissaient pas tranquille. Ils étaient si bêtes! »

Doña Casilda, qui ne cessait de murmurer, parlait encore :

(2) Sorte de grand vol-au-vent.

— Custodio, le fils du surveillant, a perdu la tête. Et Leonardo! Il est devenu sauvage, et il ne pense plus à retourner dans son pays.

— Que Dieu nous assiste! soupira la cuisinière, désolée, mais recevant des mains de la gamine la farce pour les empanadas. Et nous qui n'avons jamais fait tort à personne!

La jeune fille frissonna comme si on l'avait pincée. « Certes! Custodio lui faisait la cour sans relâche. Leonardo ne lui disait rien, mais il la suivait comme un roquet. Pauvre cousin! Mais était-ce de sa faute? Aimable avec tous, elle ne s'engageait avec aucun. »

— Je ne dis rien, poursuivit la vieille après une pause. Mais Pacifico, mon fils, est mécontent, de mauvaise humeur. Il est l'administrateur et il doit rendre des comptes...

— Ave Maria Purisima! s'exclama Gregoria désespérée, mais sans oublier d'étendre la pâte avec le rouleau. Plût à Dieu que Crispin n'ait jamais enlevé aux demoiselles Herrera leur servante!

La jeune fille arqua les lèvres, dédaigneuse. « Plût à Dieu! Elle vivait chez les demoiselles, heureuse, depuis si longtemps : depuis ses dix ans jusqu'à présent où elle allait en avoir seize. Plût à Dieu que jamais son père... »

Mais doña Casilda parlait de nouveau :

— Pacifico dit que le défunt patron n'aurait jamais consenti qu'on détournât ainsi les valets du travail.

— C'est ce que je dis! pleurnicha la cuisinière, faisant les empanadas, malgré son émotion, avec une étonnante adresse. Et le patron qui nous considérait tant!

La jeune fille hocha la tête. « Non. Le patron ne se serait pas fâché. Il aurait ri tout simplement. »

Mais la terrible gouvernante ne démordait pas :

— Pacifico dit qu'il ne va plus vous avancer de vin et que peut-être il sera obligé de vous mettre dehors.

— Seigneur Jésus-Christ! cria Gregoria au comble de l'affliction, ourlant pourtant sans hésiter ses empanadas. N'entends-tu pas ce qu'on dit, Margara?

La jeune fille, qui ne pouvait plus garder son calme, sauta sur ses sabots et entra dans la cuisine. Ses yeux phosphorescents éclairèrent la fumée comme si la lune s'était glissée par la fenêtre. Doña Casilda baissa les siens, silencieuse.

— Ne vous chagrinez pas, petite mère! s'exclama Margarita. Tout s'arrangera.

Et s'inclinant vers la gouvernante qui surveillait sa marmite :

— Qu'est-ce qu'il y a, doña Casilda? lui dit-elle d'un ton conciliant. Tant d'histoires parce que nous faisons des empanadas pour gagner quelques reales. Nous sommes pauvres et nous nous aidons comme nous pouvons.

— Je ne dis rien, mâcha la vieille sans lever les yeux, comme craignant le regard de la jeune fille. C'est Pacifico...

Sans le moindre bruit de pas, car il allait nu-pieds, Crispin entra dans la cuisine. Frais, rose, malgré ses cinquante ans, les prunelles d'un bleu de faïence, les cheveux et la barbe aux boucles serrées, il faisait penser à saint Isidro, le laboureur, tel que les anciennes images en bois sculpté le représentent. Bien que de petite taille et avec une voix féminine, il était fort et courageux comme un géant.

Les quelques paroles qu'il réussit à entendre lui firent deviner de quoi il s'agissait. Il n'y fit pas attention. Très calme, il dit :

— J'ai arrangé la ramée de la rive pour pouvoir faire la vente tous les dimanches loin de la maison.

Cependant, doña Casilda se mit de nouveau à murmurer entre ses dents. Bon comme le pain, l'homme était facilement irritable. Il sauta sur la vieille.

— Que dites-vous, doña Casilda? fit-il de sa voix aigrelette. Regardez donc! Ma jolie fille vivait loin de nous, à la ville, et nous étions ici abandonnés, comme des Maures sans Seigneur. J'ai été la chercher, regardez donc! Et ça me plaît qu'elle chante, qu'elle danse, qu'elle s'amuse...

— Je ne dis rien, mâchonna la vieille. Mais Pacifico est de mauvaise humeur...

— Don Pacifico? Ah! Il voulait que j'aille travailler aujourd'hui. « Je ne travaille pas les dimanches », lui ai-je dit. « Il faut travailler dans le chai, on ne peut pas arrêter le transvasement ». « Ça se peut. Je ne travaille pas, je ne suis pas un hérétique... »

Gregoria leva son nez mouillé par l'émotion.

— Il dit qu'il ne te donnera plus de vin! s'exclama-t-elle en pleurnichant.

— Qu'il ne m'en donnera plus! rugit Crispin. Il ne me le donne pas, le vin, il me l'avance, il me l'avance sur mon travail. Je vais tout de suite parler avec lui!

Mais Margarita le prit par le bras, caressante.

Au bruit de la dispute, la plus jeune de la famille, très enfant encore, accourut promptement, ses yeux, semblables à ceux de Margara, agrandis par l'anxiété. Elle tenait dans ses bras un nourrisson presque aussi grand qu'elle, abrité sous le grand châle à carreaux bleu dans lequel elle s'enveloppait.

L'homme avait recouvré son calme.

— Allez donc, petites, préparer la fête, dit-il. Je chaufferai le four avec Belarmino.

Sans laisser son air d'affliction, la mère s'empressa de dire à ses filles ce qu'il fallait emporter. Alors Maria prit un sac, une bassine et elle partit, suivie de la petite qui portait sa charge vivante. Margarita partit un peu après. Mais en sortant, elle s'arrêta surprise.

Immobile devant la porte, un garçon grand et sec guettait vers la cuisine de ses petits yeux étranges, du

gris bleuâtre des mers australes. Sans chapeau et en manches de chemise, il tenait à la main un grand seau de cuivre. Son front étroit se ridait sous ses cheveux lisses, d'un jaune éteint de feuilles de maïs.

— Leonardo! Tu travailles?

— Oui.

— Alors, tu ne viendras pas à la fête?

Le garçon baissa les yeux.

— Margara! murmura-t-il d'une voix rauque, Margara!

Le fou, qui continuait de fendre du bois, se mit à rire. Mais la jeune fille courait déjà vers l'allée de peupliers.

Les hommes qui travaillaient dans le chai montrèrent, dans l'ombre des portes, leurs figures livides où les yeux étincelaient comme des braises.

Margarita rattrapa vite ses sœurs et elles descendirent ensemble la belle allée dont les arbres nus, d'un blanc luisant d'argent, semblaient s'accrocher aux nuages. Le sol était couvert d'une boue épaisse où les sabots se collaient. Mais le soleil laissait tomber de temps en temps des ondes d'or tiède réconfortantes. En atteignant la rivière grossie par les pluies, elles longèrent le bord un peu escarpé et peu après elles s'arrêtaient devant la ramée dressée sur la rive, qui servait, pendant l'été, de cuisine pour les travailleurs. Plus au loin, on apercevait les hautes collines du vignoble que les ceps sans feuilles ponctuaient de noir, et la gorge de la cascade couverte de bois touffus d'un vert pérenne. Le bruit de l'eau précipitée tonnait dans le calme.

Crispin avait réparé tant bien que mal la ramée et le rancho contigu avec des branches de boldo et des tiges de jonc. Sur le sol violâtre d'humidité, on voyait parmi des brindilles fraîches quelques pierres noircies et des vieux troncs qui servaient de bancs. Maria réunit du bois et alluma du feu entre les pierres. Margarita péné-

tra dans le rancho, et elle sortit deux cruches, une grande marmite d'argile, quelques cornes pour boire.

Maria mit la marmite avec les légumes sur les braises. Margarita reprit sa couture. La petite accommoda l'enfant endormi dans ses bras. Alors, la sœur aînée s'assit devant le feu et les deux plus jeunes s'accroupirent près d'elle. C'était ce qu'elles faisaient chaque fois qu'elles se trouvaient seules et tranquilles; et Margarita parlait de ce qu'elle avait vécu ou entendu à la ville, mélangeant inconsciemment ses impressions à ses rêves, en un pot-pourri délicieux de réalité et de fantaisie.

Les deux gamines regardèrent donc Margarita comme lui disant : « Et après?... » La jeune fille sourit à leur pensée et se mit encore à parler de tout ce qui comblait sa mémoire et alimentait sa nostalgie. Mais comment traduire ce monde d'événements et de rêves? Et comment dire certaines choses qu'elle-même n'osait pas préciser? Elle exprimait seulement ce qu'elle réussissait à coordonner et ce qu'elle croyait convenable de dire.

VI

LE RECIT MERVEILLEUX

Spontanément, Margarita disait :

— Quelle vie délicieuse je passais chez les demoiselles! Il me semblait que j'étais loin, très loin, dans d'autres pays, dans un autre monde. Que la ville est belle et animée! Les magasins, toujours pleins de monde; l'église, peinte et si haute; la place, avec des jardins. Que les demoiselles sont aimables et habiles! Elles élèvent des oiseaux, chantent sur la guitare, racontent des histoires. Elles m'aimaient comme si j'étais de la famille. La maison, qu'elle est grande et jolie! Les chambres remplies de coffrets incrustés de nacre, braseros de cuivre, saints habillés de velours. Le verger,

énorme, avec une colline plantée de vignes et un petit étang où chantent les grenouilles. Qu'elles sont amusantes, les jeunes demoiselles! Doña Zelmira, peu bavarde (elle rit seulement), mais si belle, si douce! Elle a les cheveux blonds comme le miel et elle sait chanter. Doña Rosarito, fine comme un oiseau, mais si gaie et si fantasque! Elle apprend à parler à la perruche et passe sa vie à lire des contes. Elles me chérissaient comme une sœur et j'étais toujours à côté d'elles. Quand il faisait beau, nous allions dans le verger, et doña Zelmira chantait sur la guitare, doña Rosarito parlait des jeunes gens de la ville comme des princes des contes. Quand il pleuvait, nous nous enfermions dans leur chambre autour du brasero. Doña Rosarito prenait alors un vieux livre et nous lisait des contes de Maures, où il y avait des princesses enchantées, des sorcières, des génies, des chevaux volants. Et on voyait les Maures, dans les gravures, comme s'ils étaient en vie. Une fois, la señorita se mit à nous lire un conte où il était question d'une reine très puissante et d'un prince très amoureux, qui était le fils de la reine. Et tout d'un coup, elle ferma le livre et nous demanda comment nous pensions que finirait ce conte. Je restai bouche bée. Mais doña Zelmira lança : « Il finira comme toujours : la reine et le prince se marieront. » Et nous éclatâmes de rire. »

En même temps, elle pensait :

« Mais cette vie semblait quelquefois un cauchemar; la ville, un monde de sorcelleries. On a honte d'aller toute seule dans les rues. Que les gens sont badauds et les garçons effrontés! Dans la maison des demoiselles, il y a des choses qui font peur : ce saint dans la chambre à coucher, qui vous suit de ses yeux de verre, le cellier sombre plein de jarres, de vieilleries, et ces pièces abandonnées du second patio, remplies d'une odeur de poussière, de fiente. Que les demoiselles sont agaçantes! Elles ne vous laissent même pas faire pipi à votre aise. « Mar-

gara » par ici, « Margara » par là; et on ne peut pas oublier une commission sans qu'elles vous secouent. Ah! doña Zelmira, quelle innocente! Elle vole du sucre et des fruits et les cache sous son lit, comme une gamine; elle doit croire encore que les enfants sortent des pastèques. Et doña Rosarito, en voilà une moqueuse! Elle se fiche même de ses sœurs aînées et elle ne peut vous entendre parler sans éclater de rire. Comme elle s'amuse de l'innocence de doña Zelmira! Elle nous demande comment finira ce conte rien que pour voir quelle bêtise sa sœur répondra. »

Transportée, elle disait :

— La reine était venue du fond de la mer et elle s'était mariée à un roi du pays des Maures. Le prince, son fils, était très beau et très fantasque. Un jour, après le souper, la reine et son frère, le roi de la Mer, croyant le prince endormi, se mirent à causer, disant qu'il était grand temps de lui chercher une fiancée, et que la meilleure fiancée serait une princesse de la mer, qui était une beauté sans pareille. Le prince, qui avait tout entendu, devint amoureux de la princesse comme un fou. Il ne mangeait ni ne dormait, jusqu'à ce qu'il ouvrit son cœur à son oncle. Le brave oncle se laissa convaincre et l'emmena dans son royaume. Mais le père de la princesse, qui était un vieux roi, se moqua d'eux. Alors, l'oncle lui déclara la guerre, le vainquit et l'enchaîna. Mais la princesse alla se réfugier dans une île. Le prince, désolé, les larmes aux yeux, lui déclara son amour. Mais la princesse n'eut pas de pitié et, comme elle se connaissait en sorcellerie, elle le changea en oiseau. Heureusement, une magicienne le désenchanta et le prince partit à l'aventure. Il arriva dans une ville où il y avait une reine sorcière qui devenait amoureuse de tous les étrangers, et les changeait après en animaux. Mais un petit vieux qui le prit sous son toit lui dit ce qu'il devait faire pour éviter le péril. Et quand la méchante reine

lui donna un gâteau pour l'enchanter, il lui en offrit un autre qui la transforma en jument. Mais la mère de la méchante, qui était la plus grande des sorcières, réussit à la désenchanter, et la reine, furieuse, changea le prince en chouette. Par bonheur, le petit vieux l'apprit et il envoya chercher la mère du pauvre prince et son oncle le roi de la Mer. Et tous deux arrivèrent par les airs avec une bande de génies qui jetaient du feu par la bouche et le nez. Mais le prince, qui ne pouvait pas oublier la princesse, alla la chercher, et, après avoir beaucoup couru il la trouva triste et repentie.

Simultanément elle songeait :

« Mais ces gens de la Mer, comment pouvaient-ils vivre sous l'eau sans se mouiller? Sans doute ils avaient des écailles, comme les poissons. Mais n'avaient-ils pas bien peur parmi tant de sorcières? Le prince, ah! ce qu'il était naïf! N'aurait-il pas, lui aussi, des moustaches vertes, comme son oncle? Avec quelle patience il suivait la princesse qui se moquait de lui! Tout comme Leonardo qui ne me laisse pas la paix. Quand le pauvre cousin me regarde si triste, il me semble que c'est le prince; il ne lui manque que le mouchoir de soie enroulé sur la tête et l'habit brodé d'or. Mais le prince était plus audacieux : il savait prier et profiter. Qu'elle était perverse la reine magicienne! Elle couchait avec les étrangers et puis elle s'en débarrassait. Mais le roi de la Mer et le petit vieux, si savants, étaient aussi des mages. Sans ça, comment auraient-ils pu secourir le prince? Le roi de la Mer devait ressembler à don Quijada, le pâtre, qui sait tant de choses. La princesse, par exemple, quelle femme artificieuse! Après s'être moquée du prince, elle s'attendrit et devient très amoureuse... Les demoiselles aînées ne le croyaient pas; elles disaient que c'était une hypocrite. »

Elle parlait :

— Les demoiselles aînée! Très vieilles, mais si habiles!

Doña Cuchita, ridée et rapetissée, mais arrogante comme une reine. Elle passe sa vie à prendre du maté et à parler de choses d'autrefois : de l'ancienne richesse de sa famille qui a tout perdu à cause d'un faux testament, de son grand-père qui gouvernait les Indiens et qui commandait plus qu'un roi, d'une cousine puissante qui était toujours habillée de soie et couverte de bijoux. Doña Mariquita, très fanée mais si réveillée! Elle brode comme une araignée, chante comme un merle. Et que de jolies chansons elle sait! *Le Rêve du Jasmin, la Brune d'or*... Quand elle se met à chanter, les gens qui passent dans la rue s'arrêtent pour écouter. Doña Jovita, toute petite, mais si remuante! Elle soigne un autel dans l'église et elle adore Mme Herrera, notre maîtresse. Mais aucune aussi savante que doña Cuchita! Quand elle raconte des choses d'autrefois, toutes l'entourent et se taisent comme si elles étaient à la messe. Une fois qu'elle vantait les richesses de sa cousine, doña Rosarito la pria de nous montrer les choses de la vieille dame qu'elle conservait. Alors elle nous amena dans l'antichambre, ouvrit un coffre et en sortit un tas de bijoux. Quelles merveilles! L'or était noirci, mais les pierres brillaient comme des étoiles. « Le trésor des Quarante Voleurs! dit en riant doña Rosarito. Le trésor qu'ils avaient dans la caverne... »

Elle rêvassait :

« Mais qu'elles sont rusées, les vieilles demoiselles! Doña Cuchita a l'air d'une sorcière; elle parle d'une manière embrouillée comme si elle allait jeter un sort, et, quand elle vous crie : « Chienne d'Indienne! », on dirait qu'elle va vous changer en chienne. Doña Mariquita, si vaniteuse et si égoïste! Elle se met des faux cheveux et elle chante entre ses dents pour qu'on n'apprenne pas ses chansons. Moi, j'aimais tant *la Brune d'or* qu'à la fin je l'ai apprise. Cette brune doit ressembler aux princesses mauresques qui ont des yeux si beaux, des pan-

talons de soie verte, et qui dansent en tapant sur un tambourin. Et quelle idée! il me semble que c'est moi-même... Doña Jovita, si pointilleuse! Elle se dispute avec les demoiselles pour avoir des fleurs pour son autel, et elle va se plaindre à notre maîtresse. Doña Cuchita ne l'aime pas beaucoup... Mais quelle avare que cette doña Cuchita! Elle dit que la vigne n'a pas de raisins, bien que les branches en cassent. Et gare si elle vous attrape chipant une petite pomme ou mettant les doigts dans le miel! Elle doit garder dans ses coffres beaucoup d'autres choses précieuses. Le trésor des Quarante Voleurs! Bien sûr! »

Elle disait :

— Les quarante voleurs avaient leur trésor dans une caverne au milieu d'une forêt touffue. C'est là qu'ils entassaient ce qu'ils volaient dans les chemins. Quand ils arrivaient chargés de richesses, le capitaine disait une parole magique et la caverne s'ouvrait toute seule. Qui allait découvrir le trésor? Mais une fois, un bonhomme, très pauvre et très gentil, était venu par là chercher du bois. En apercevant les voleurs, il se cacha derrière un rocher et il entendit ce que le capitaine disait pour ouvrir la porte. Il fit de même et entra dans le trou. Quelle surprise! Il n'en croyait pas ses yeux. La caverne était remplie de jarres comblées d'or et de pierres précieuses. Il prit bien vite tout ce qu'il put et chargea ses ânes. Il se promit de ne dire à personne ce qui lui était arrivé. Mais il le dit à sa femme et son frère réussit à l'apprendre. Son frère était riche, mais avare et méchant avec lui. Il partit donc pour le bois avec une troupe d'ânes. Il emplit d'or et de pierres précieuses les sacs qu'il avait apportés. Mais quand il voulut sortir, il oublia ce qu'il fallait dire. Alors, les voleurs arrivèrent et ils le prirent comme un renard au piège. C'est en vain qu'il demanda pardon. Les voleurs le coupèrent en quatre et l'accrochèrent sur les rochers. Le patron di-

sait que l'homme avare est comme le chien du jardinier: il ne mange pas, ni ne laisse manger personne.

Elle pensait :

« Mais je crois que cette caverne si cachée doit être là, à la cascade, entre les rochers et les arbres. Et je vois l'or et les pierres précieuses dans les jarres qui sont dans le chais souterrain. Vraiment, le bonhomme était bien simple et bien étourdi! Se promettre de garder son secret et le confier à sa femme! Il ressemble à mon père. Dans le livre il apparaît beau, la barbe frisée, tout à fait comme mon père. Bien sûr, il a un paletot bleu très long et des chaussures très pointues. Mais quand mon père va chercher du bois, je le vois habillé comme ça et il me semble qu'il va retourner avec la charrette pleine d'or. Qu'il était avare, le frère riche! Il devait ressembler à Custodio, qui adore aussi l'argent. Le gaillard n'arrête pas de parler du cheval qu'il a acheté, et, à le croire, c'est lui qui paye toujours dans les fêtes. Que la femme du riche était drôle! Elle pleurait la mort de son mari, se tirant les cheveux comme une possédée. Mais aussitôt que son beau-frère lui offrit de l'épouser, elle se consola. Quelle pitié! Le patron disait vrai : le chrétien avare est comme le chien et, quand il meurt, personne ne le plaint sincèrement. »

Elle parlait :

— Ah! le patron, si gentil! Il traitait la señora comme une reine. Il lui donnait les plus beaux bijoux et il ne la battait jamais. Il élevait ses enfants comme des princes. Il leur achetait des jouets précieux et ils avaient une bonne et un valet pour les servir. Il protégeait ses frères comme s'il avait été leur père. Il faisait aux demoiselles une pension et les comblait de cadeaux. Il donnait à don Simon, son frère aîné, une maison et il le mettait d'accord avec sa femme; il avait placé don Samuel, son jeune frère, à la villa et il faisait de son mieux pour le détourner de l'ivrognerie. Et si bon avec les pauvres!

Tous ceux qui venaient lui demander un service s'en allaient contents. Et si riche! Sa maison était la plus belle de la ville, et il portait toujours une cape aux agrafes d'argent. Et si gai! Il ne s'asseyait jamais à table sans avoir des invités pour bavarder et rire à son aise, et il retenait à son côté un vieux qui lui servait de paillasse. Et quelles blagues il inventait! Une fois que don Simon racontait à la señora qu'enfin il avait réussi à s'imposer à doña Camila, sa femme, qu'il l'avait tant humiliée que la pauvre était tombée malade, le patron murmura quelque chose à l'oreille du valet. Et peu après, doña Camila, très parée, arrivait hautaine et souriante, comme toujours... Le patron, ha! Quand il mourut, toute la ville s'en émut. Il était si bon et si aimable! Pareil au Calife, qui faisait du bien à tout le monde et qui aimait tant s'amuser!

Elle songeait :

« Mais on disait que, dans sa jeunesse, le patron était très amoureux. Etait-ce vrai qu'il avait eu deux maîtresses? Il avait, oui, plusieurs bâtards et il les élevait dans sa maison même. Il aimait taquiner les jeunes filles et rire avec elles. Il aimait aussi boire un coup et, gare! s'il se mettait en colère! Comme il fouettait son jeune bâtard, qui était un polisson! Et ne voulut-il pas faire plonger dans une jarre d'eau glacée une servante qui avait manqué de respect à Madame? On disait qu'il était mécréant et que, dans ses affaires, il était dur. Mais ne payait-il pas le denier du culte à M. le curé et n'était-il pas charitable avec tous les malheureux? Dans la ville il y en avait beaucoup qui l'enviaient. Le Calife, qui était si bon, avait lui aussi des ennemis. »

VII

LA BRUNE D'OR

Mais le soleil, triomphant du mauvais temps, palpitait en plein zénith. L'azur inondait le ciel et c'étaient les nuages déchirés qui fuyaient maintenant. La vallée s'étendait toute poudrée d'or. La rivière courait écaillée de reflets.

Margarita, qui avait terminé sa couture, se leva vivement. Réjouie du subit changement de temps, elle regarda le soleil.

— Il se fait tard, dit-elle. Allons-nous-en!

— Va-t'en avec Lucinda, répondit Maria. Je dois surveiller la marmite et je garderai le marmot.

La petite, qui ne demandait pas mieux, s'accrocha à la main que Margarita lui tendait. Elles montèrent dans l'allée ruisselante d'or et en un instant elles gagnèrent la maison. Près du chais, quelques travailleurs qui étaient venus voir leurs comptes fumaient au soleil. Ils portaient des ponchos neufs et des chaussures qu'ils mettaient seulement le dimanche ou les jours de fête. Souriants, ils saluèrent la jeune fille et la suivirent du regard. Dans la cuisine, Crispin et Belarmino ouvraient le four, et l'ombre s'éclairait d'une lueur rougeâtre.

Margarita courut vers la chambre commune de la famille pour s'habiller et se parer. Comme il n'y avait pas de fenêtre, elle laissa la porte entr'ouverte. Dans un coin de l'humble pièce aux murs crépis, elle avait fait une espèce d'alcôve avec les meubles qu'elle avait apportés de la ville. Là se trouvaient le lit et le coffre peints en rouge, une image bigarrée de sainte Margarita, un miroir rond suspendu au mur et, luxe inouï, sous le lit, le plus beau vase de faïence laiteuse, décoré d'une large

raie violette entre deux autres, plus étroites, vertes. Elle prit vivement dans le coffre du linge propre et la jupe assortie au corsage qu'elle venait de terminer. Elle se déshabilla en une seconde, laissant complètement nu son corps élastique et harmonieux, d'un brun chaud d'avoine. Inconsciemment, elle regarda vers la glace qui ouvrait sur le mur sombre un trou lumineux, et elle y aperçut un de ses seins durs au bout à peine rose.

Quelque peu troublée, elle s'habilla précipitamment. Elle mit sa courte jupe de popeline verte et le corsage assorti, garni de dentelle crème. Puis elle courut au miroir, agrafa ses boucles d'oreilles en or et arrangea sur son front ses cheveux déjà frisés.

Elle était silencieuse. C'était vraiment la Brune d'or, la mauresque jouvencelle qui, vêtue de gala, chante en s'accompagnant du luth, ou danse au son du tambourin, à travers les pages des *Mille et une Nuits*. Si sa mère avait des origines indiennes, son père était de pure ascendance espagnole. Elle devait donc avoir dans les veines du sang de ces Arabes qui ornèrent l'Espagne gothique des alcazars de leur volupté et de leur fantaisie.

Elle prit la guitare dans l'encoignure du lit et elle sortit vibrante du craquement de son linge et toute enveloppée dans des reflets verts et dorés. Mais dans la galerie elle se trouva nez à nez avec Leonardo, qui regardait vers la porte, de ses prunelles rapetissées par l'attention.

— Que faisais-tu là?

— Rien.

La jeune fille crispa les lèvres, feignant un geste d'indignation, et se sauva à la course.

— Margara! murmura le garçon, tendant ses bras. Margara!

Mais la petite était déjà dans la cuisine. Elle arrivait à temps : ses parents se disposaient à partir. Gregoria ayant une sorte d'aure couverte sur la tête, essayait d'en

équilibrer une semblable sur celle du gamin, Crispin mettait sur son dos une outre qui, à chaque mouvement, faisait : glou-glou. Lucinda suspendait à son bras un panier.

Ils se mirent en marche à la file indienne. Les hommes endimanchés, qui attendaient près du chais, regardèrent souriants le pittoresque défilé, fixant la jeune fille. Quelques-uns blaguèrent :

— Il y en aura aussi pour nous?

Crispin tourna vers les hommes un œil blanc :

— Oui, messieurs, tout le monde est invité.

Les valets qui travaillaient dans le chai sortirent sur le seuil; le surveillant même laissa voir par la porte sa figure poilue. Ils enveloppèrent la jeune fille de regards extasiés.

— Nous vous attendrons là-bas, leur dit Crispin.

La campagne était toute plaquée de soleil. Les hauts peupliers de l'allée ne jetaient pas d'ombre. Ils allaient, rayonnants, sans sentir le poids qu'ils portaient.

Sous la ramée on apercevait deux vieilles et une jeune femme avec un nourrisson, couvertes de châles voyants : doña Candida, l'épouse du surveillant, Dorila, sa fille, et doña Leandra, la maîtresse de la métairie proche. Elles s'avancèrent pour saluer les hôtes et pour les aider à se débarrasser de leur charge.

Posément, Gregoria et Belarmino placèrent les auges près du feu pour que les empanadas se conservassent chaudes; Lucinda sortit des verres de papier qu'elle portait; Crispin emplit de vin les cruches. Puis tous, grands et petits, se mirent à bavarder tranquillement, laissant voir dans leurs yeux leur joie contenue.

Mais un son de cloche troubla soudain la paix de la campagne et peu après on entendit des voix dans l'allée de peupliers. Les hommes qui travaillaient arrivaient avec leurs tabliers de cuir, tous tachés de lie; le surveillant les précédait, renfrogné dans la broussaille de sa

barbe grise, et quelques-uns des campagnards endimanchés les accompagnaient, très fiers sous leurs ponchos brillants.

Les travailleurs s'assirent en cercle devant des écuelles énormes pleines de haricots, que Marie venait de déposer sur le sol, et, sortant de leurs poches leurs cuillères, ils commencèrent à déjeuner fraternellement. Ils n'avaient pas encore fini, quand une odeur piquante, qui faisait venir l'eau à la bouche, envahit la ramée. Gregoria avait découvert les auges, et les jeunes filles servaient les empanadas toutes chaudes. A la bonne heure! Ils se mirent tous à manger le mets favori sans se servir d'assiette ni de cuillère, mais avec une adresse et une délicatesse rares, prenant la farce avec la croûte du dessus et avalant ensuite le reste à petits morceaux. Seul Leonardo se distrayait parfois à regarder Margarita assise près de lui.

— Voilà Ismael! s'exclama Dorila, la fille du surveillant, désignant avec sa main son mari qui s'approchait à cheval.

Le garçon avait à peine mis pied à terre devant la ramée, que Custodio et le pâtre apparaissaient entre les saules de la vallée, l'un retenant son cheval cabré, l'autre éperonnant son mulet gris. Ils traversèrent la rivière rapidement, dans un fol éclaboussement d'eau, et arrêtèrent leurs montures d'un coup, faisant ostentation de leur adresse. Ils semblaient un peu gais. Le garçon avait sa figure plus rouge que les raies de son poncho neuf. Le vieux montrait ses yeux rougis dans l'ombre de son feutre et la tache de sa barbe à peine grise.

Margarita s'empressa de leur servir des empanadas. Custodio la regarda ébloui. Habillée avec cette robe « couleur d'espérance », n'était-elle pas plus jolie que jamais? Mais Crispin l'interrogeait :

— Y avait-il beaucoup de monde à la ville?

— Beaucoup, répliqua le garçon, arrondissant ses

yeux de chat. Il y avait des courses dans l'Alameda, et les débits étaient noirs de monde.

— Mais la maison du patron toute fermée, qu'elle était triste! murmura Quijada, le pâtre, ouvrant délicatement son empanada. Autrefois c'était différent. Le magasin et le bureau du caballero fourmillaient de gens, on pouvait entrer déjeuner à la cuisine et le patron vous envoyait du vin de sa table. Maintenant, notre maîtresse est à la capitale et don Jacinto, qui est chargé du soin de la maison, ferme la boutique les dimanches. Ah! Onofre avait bien raison de pleurer comme un gamin en apprenant la mort du patron!

— Onofre! s'écria Ismael, levant de son empanada sa barbiche. Un bonhomme que j'ai rencontré sur la grande route m'a raconté qu'il l'avait vu dans le port, plus déguenillé et plus saoul que jamais!

— Il reviendra! s'exclama doña Candida, riant de toute sa large figure rose.

Mais le pâtre secoua sa barbe d'un côté et d'autre :

— Non. Onofre ne reviendra pas. Le patron était comme son père, il l'avait élevé et il le protégeait. Onofre ne reviendra plus.

— Et Doralisa?

— La pauvrette passera sa vie à l'attendre, comme une petite sainte qu'elle est.

Distrait, Custodio promenait son regard sur les assistants. Remarquant Leonardo, il sourit avec ironie.

— En voilà un vaillant! s'exclama-t-il. Il travaille le dimanche!

Le garçon le regarda à son tour, le visage altéré.

Mais Quijada, qui connaissait la rivalité des deux garçons, intervint.

— Leonardo est courageux, murmura-t-il sur un ton conciliant. Silencieux, mais hardi. Il est né dans les montagnes du bord de la mer, parmi les pumas, et il a le cœur de leur faire face.

Zuñiga, le surveillant, qui se donnait des airs de patron, regarda le jeune homme avec curiosité.

— Il y a beaucoup de pumas chez vous? lui demanda-t-il.

— Quelques-uns. Mais ils sont nuisibles et il faut les chasser.

— Ah! ah! fit Quijada, tendant sa barbe vers les assistants. Une fois, il s'est battu pied à pied avec l'un d'eux. Racontez, l'ami. Voyons, comment est l'histoire?

Leonardo hésita, confus. Mais Custodio le regardait avec pitié. Il se redressa et, s'efforçant pour paraître tranquille :

— Eh bien! dit-il, clignotant nerveusement. Un puma assaillait le troupeau et faisait beaucoup de dégâts. Mon père l'apercevait, mais il n'osait pas l'approcher; le damné était grand comme un veau. Une nuit, je restai dans l'enclos pour le guetter. Il arriva à petits pas : ses yeux étincelaient, tout son dos remuait. La nuit était si noire que les étoiles éclairaient. Je le visai et je fis feu. Il roula à terre en grognant. Je sortis mon couteau et je courus sur lui. Mais le maudit ne devait pas être bien blessé : il me donna un coup de griffe. Et nous roulâmes ensemble...

— Ave Maria! s'écrièrent les femmes, joignant les mains.

— Alors je voulus me redresser, mais le démon me donna un autre coup de griffe et nous roulâmes encore...

— Ave María Santissima!

— Enfin, je réussis à me relever et, d'un coup, je lui enfonçai le couteau au beau milieu du cœur.

Il s'était mis debout et mimait ses paroles avec des gestes énergiques; on aurait dit un autre homme. Tous le regardaient surpris. Maragarita le contemplait, émerveillée, comme si elle voyait quelque personnage mythique : génie ou prince enchanté. Mais Custodio, qui ne

pouvait plus contenir son dépit, se planta devant l'hôte, levant les bras.

— Don Crispin! cria-t-il. Alors, vous allez nous laisser mourir de soif? Servez du vin à tout le monde. Je paye!

Gregoria et les gamines s'empressèrent de passer à chacun des assistants un verre débordant de vin. Un mouvement de satisfaction courut de groupe en groupe, et peu après tous bavardaient ou riaient, réjouis. Alors, Custodio se précipita sur la guitare et, de son geste le plus gracieux, il la présenta à Margarita. Suivant la coutume, la jeune fille s'excusa. Mais le garçon priait, mielleux, humble.

Que faire? La jeune fille prit la guitare. Elle préluda un moment, serra par-ci par-là quelque clef, et se mit à chanter sa chanson favorite, qui avait fait sensation dans l'hacienda et qui affolait les hommes : « la Brune d'or ».

— Sous ton adorable chaîne,
Je suis ta beauté chérie.
Dès que je t'ai vue, brunette,
Je t'aimai plus que ma vie.
Douce brunette d'or.
Brunette d'or,
Brunette d'or!
Oh! mon joli trésor,
Joli trésor,
Joli trésor!

Elle chantait avec grâce et abandon, la tête légèrement inclinée, les yeux comme voilés d'une brume de rêve.

Sa voix était basse, inégale, mais douce et séductrice comme son regard lunaire.

Ils écoutaient tous, attentifs, les femmes les yeux baissés, les hommes fixant la chanteuse. Un charme singulier les pénétrait.

— Tu es mon rêve et ma peine,
Pour toi je meurs et je vis.

Dès que je t'ai vue, brunette,
Je fus chagrin et ravi.
Douce brunette d'or,
Brunette d'or,
Brunette d'or!
Oh! mon joli trésor,
Joli trésor,
Joli trésor!

Une explosion de paroles flatteuses, d'exclamations, de gestes, enveloppa la chanteuse, comme un applaudissement. Les hommes vantaient son art, les femmes s'inclinaient devant son charme. Mais la discrète jeune fille, sans s'émouvoir, passa la guitare à doña Leandra.

Furtivement, elle se glissa dehors et courut derrière le rancho. L'or glacial du soleil d'hiver miroitait dans les mares formées par les pluies. Le fracas de la cascade proche grondait dans l'atmosphère, couvrant les bruits qui venaient de la ramée. « La cascade! Là, oui, devait se trouver la caverne des Quarante-Voleurs. » Elle regardait vers le bois, absorbée, lorsque inconsciemment elle tourna la tête. Leonardo était tout près, entre la clôture de saules. La jeune fille laissa tomber sa jupe, tout agitée à la fois de honte et de rire :

— Ne me laisseras-tu pas la paix?

— Ah!

Margarita haussa les épaules et fit mine de partir. Cette fois, le timide adolescent lui barra le chemin.

— Margara, balbutia-t-il, Margara, j'ai quelque chose à te dire.

Mais le surveillant criait de la ramée :

— Leonardo, nous partons!

Le jeune homme baissa le front et se dirigea vers le groupe des travailleurs qui s'éloignaient. Souriant d'une étrange manière, Margara le suivit du regard : « Le prince! Comme lui, il était né au bord de la mer. Y verrait-il aussi sous l'eau et lui pousserait-il des moustaches vertes? »

VIII

DES CRIS DANS LA NUIT

Dans la ramée, le tapage grandissait, les gens augmentaient. Le chant de la gracieuse jeune fille avait-il retenti dans toute la vaste hacienda? De tous côtés il arrivait sans cesse des hommes, seuls ou en groupes, à cheval ou à pied. Voici Arcenio montrant dans son rire continuel le fromage de ses dents. Voici Peyuco, élastique et espiègle comme un petit diable. Voici don Lucas, l'aïeul des Creusets, au cou le beau cache-nez qu'Onofre lui avait apporté. Quelques-uns demandaient des empanadas, d'autres se contentaient de vin. Tous regardaient Margarita avec des yeux avides. Et la jeune fille allait de côté et d'autre, parlant à ceux-ci, souriant à ceux-là, légère, comme ailée, enveloppée dans des reflets d'émeraude et d'or, semblable à un oiseau-mouche voltigeant en l'air. Les vieux la bénissaient, les garçons la contemplaient, les gamins lui souriaient, et tous lui demandaient de chanter *la Brune d'Or.* Coquette, elle s'excusait, se faisait prier, mais ensuite elle prenait la guitare et chantait la chanson fascinatrice.

Mais voici que doña Candida, qui avait une renommée de chanteuse, commença le prélude de la danse traditionnelle : la cueca.

Custodio, qui était agacé de ne pouvoir accaparer Margarita, se planta aussitôt devant la jeune fille, l'invitant à danser. Margarita s'excusa comme d'habitude, mais ensuite elle céda aux prières du garçon, et le couple se plaça au milieu de l'espace libre.

Quand le chant commença, ils se lancèrent, agitant en l'air leurs mouchoirs, dans les premiers tours de la danse : allées et venues, dans lesquelles la femme semble

s'échapper et l'homme la poursuivre. Faisant cercle, les assistants les stimulaient avec les exclamations habituelles : « Allez, les enfants ! » Et le couple redoublait d'ardeur. Dans un des tours, Margarita, se trouvant en face de la prairie, tendit son regard au-dessus des têtes. Là-bas, à la maison, on apercevait Leonardo, debout devant le chai regardant vers la ramée.

La jeune fille sentit qu'une angoisse étrange lui serrait la gorge, lui amollissait les jambes. « Le prince, oui, c'était le prince ! Et elle?... » Mais Custodio l'attaquait maintenant de front, frappant joliment du pied, lui effleurant les cheveux de son mouchoir. Enhardie, elle se mit à danser pareillement, comme si elle répondait enfin à la passion du mâle dominateur. Les spectateurs frappaient des mains en mesure, en criant avec plus d'énergie : « Allez, les enfants ! Allez !... »

Cependant, les gens continuaient d'arriver, comme si l'hacienda entière s'était donné rendez-vous. Voici Quérubin, arrogant et bavard, qui s'était attardé aux courses de la ville. Voici don Jeïa, le petit vieux centenaire qui aimait encore les fêtes. Et qui l'aurait cru? Voici Cayetano, le sombre métayer du vallon des hauteurs qui fouettait ses grands fils comme un bourreau et n'allait jamais nulle part. La ramée débordait, les chevaux formaient autour un cercle serré.

Mais qui arrivait dans la vallée sur des bêtes si jolies et avec tant d'éclat? Le métayer de la Villa, la métairie proche de la ville, et son fils, montrant leurs plus beaux ponchos et leurs étriers en bois sculpté plaqués d'argent. Les assistants se regardèrent, un peu surpris. Cet homme, qui avait la meilleure métairie de la hacienda, où il tenait un débit de vin, et ce garçon qui était allé plusieurs années à l'école jouissaient d'une certaine considération.

Crispin les reçut avec les plus vives démonstrations de plaisir :

— Don Eusebio! Agustin! Heureux les yeux qui vous voient! Doña Carmelita, comment va-t-elle? Et le débit, ça marche toujours?

Margarita s'approcha du garçon. Elle le connaissait à peine, l'ayant vu seulement dans la maison du patron, où il allait déjeuner quand il était à l'école. Mais ne lui apportait-il pas la vision, et même l'odeur, des choses de la ville? Elle se mit donc à l'interroger, à évoquer des souvenirs, empressée, loquace, comme si elle s'adressait à un ami très cher. Rouge jusqu'aux cheveux, Agustin gardait le silence ou lui répondait par monosyllabes, gêné et presque déplaisant.

Mais la guitare vibrait de nouveau et les hommes éclataient en cris. Margarita regarda le garçon avec toute la séduction de ses yeux lunaires. Confus comme une demoiselle, Agustin demeura irrésolu. Mais Arcenio, riant aux éclats, le poussa vers la belle.

Se dégourdissant, Agustin offrit son bras à la jeune fille. Peu après, ils s'agitaient dans le pas de la danse, secouant gracieusement les mouchoirs. Tous deux adolescents et beaux, ils faisaient un couple singulier; on aurait dit deux gamines qui jouaient. Amusés, les hommes les animaient de leurs cris et de leur rire. Eusebio contemplait son fils, la bouche entr'ouverte sous ses moustaches tombantes en forme de fer à cheval.

Cependant, le soleil s'enfonçait derrière les collines et le ciel se couvrait de nuages sombres. La rivière courait plus trouble et le vent du Nord arrivait menaçant. Mais, dans le vacarme de la fête, les gens ne voyaient que le couple qui dansait, n'entendaient que le chant et la musique.

La danse se terminait à peine quand un murmure de stupeur courut parmi les assistants : « Don Nicasio Soto! » Un homme mûr, à la barbe rousse et au poncho fin, traversait la rivière sur un superbe alezan. Fils d'un

paysan enrichi, il était ami de l'administrateur. Ce personnage venait aussi à la fête!

Orgueilleux de tant d'honneur, Crispin s'avança pour le recevoir, chancelant sur ses jambes déjà molles. Don Nicasio le salua sans mettre pied à terre, et d'une voix solennelle :

— J'ai appris que vous aviez du bon vin et une fille qui chante très bien.

Crispin s'enfla comme un dindon qui va faire la roue :

— Ça se peut, monsieur... Margara, un petit coup pour le caballero!

La jeune fille accourut, haussant un verre débordant. Don Nicasio s'inclina pour recevoir le verre, et regardant la jeune fille dans les yeux :

— Ah! c'est vous? murmura-t-il. On ne m'a pas trompé. Vous êtes très jolie. On m'a dit que vous chantiez mieux que les demoiselles Herrera, et les Herrera chantent divinement.

La jeune fille sourit, et, avançant son visage d'un geste de complicité :

— Comme les princesses mauresques, répondit-elle, sûre que ce monsieur si bien élevé comprendrait l'allusion.

— C'est cela même, susurra le personnage, agité par un petit rire silencieux.

Mais voici Crispin avec la guitare. Jugeant inopportun de se faire prier, Margarita reçut l'instrument et chanta encore la chanson ensorceleuse, avec sa grâce et sa spontanéité habituelles.

Les mains croisées sur le pommeau de la selle, don Nicasio écoutait comme en extase : l'irrésistible philtre de grâce et d'harmonie le gagnait aussi.

Lorsque la chanteuse étouffa les dernières vibrations de la guitare, mettant d'un coup la main tendue sur les cordes, le personnage ne put se contenir. Il sauta à terre et, sortant de sa poche une poignée de monnaies blan-

ches, il les laissa tomber pompeusement dans l'intérieur de l'instrument.

Déconcertée, la vive jeune fille ne savait si elle devait refuser ou accepter le présent.

Mais qui lui tirait la jupe avec tant d'insistance? Sa mère! Et combien agitée!

— Qu'est-ce qu'il y a?

— Le vin est fini, répondit la bonne femme inconsolable. J'ai envoyé Belarmino en chercher, et don Pacifico n'a pas voulu lui en donner. Qu'allons-nous faire?

— J'irai donc, répliqua Margarita tranquillement.

Et arrachant la cruche des mains du gamin qui la regardait, la morve au nez, elle courut vers l'allée de peupliers.

Les premières ombres du soir effaçaient son chemin. Le vent, déjà vif, secouait ses jupes. Mais elle voyait tout rose, respirait du feu. Voulant aller plus vite, elle monta audacieusement vers la cour principale de la maison de maître, où les travailleurs n'entrent pas; avec ses portes et ses fenêtres fermées, ses galeries solitaires, la vaste demeure était comme morte. Elle longea en courant le corridor et gagna la galerie en terrasse, au bout de laquelle s'ouvrait la chambre de l'administrateur. Il y était, penché sur la table, revisant les comptes, ses longues moustaches tombantes.

— Patron, murmura Margarita, s'arrêtant sur la porte.

Mais cet homme, d'une douceur reconnue, était résolu maintenant à se montrer inflexible. Il ne répondit pas.

— ...Petit patron. Nous avons fait quelques empanadas... Nous sommes pauvres et nous devons nous aider... Et nous n'avons plus de vin. Comment allons-nous vendre celles qui nous restent?

— Vous savez que je n'aime pas les fêtes dans l'hacienda, répliqua Pacifico, sans lever les yeux. Je n'aime

pas que les travailleurs se saoulent et qu'ils manquent au travail le lendemain.

Et il continua sa tâche, affairé, comme si de rien n'était. Mais l'audacieuse jeune fille entra dans la pièce, les mains tendues :

— Petit patron!... Vous êtes bon, généreux envers les pauvres... Pourquoi voulez-vous maintenant paraître méchant?

Surpris, le brave homme leva le front. Fatale erreur! Les grands yeux de la jeune fille, élargis encore par l'émotion, le pénétrèrent de leur charme lunaire. Un frisson troublant parcourut ses nerfs. Il se mit debout comme s'il voulait s'échapper. Mais la séductrice était devant lui, les yeux mouillés, les mains jointes.

— C'est bien, murmura-t-il d'une voix étranglée. Dis à la vieille de te donner...

Sans penser à remercier, Margarita sortit en courant. « La vieille » était doña Casilda : c'est ainsi que cet homme, bâtard d'un richard, appelait sa mère. La jeune fille s'approcha de la chambre de la gouvernante et avança son nez dans la porte sombre :

— Doña Casilda! Doña Casilda, don Pacifico vous fait dire...

— Grand Dieu! répondit la vieille sans se faire voir. Je suis occupée. Tu sais que don Zuñiga est au chai; dis-le lui...

Elle courut vers le chai. Dans l'énorme souterrain, où quelques chandelles tremblaient par-ci par-là, les travailleurs, mi-noirs, mi-rouges, se remuaient comme des damnés. En entendant la voix de la jeune fille, ils se retournèrent vivement.

Prise d'une subite inquiétude, Margarita regardait les cuves énormes, les jarres pansues, les grands tonneaux qui se perdaient dans le noir. Elle avait la sensation de se trouver dans la caverne des Quarante-Voleurs. « Oui, ces jarres étaient bien les boucauts remplis d'or et de

pierres précieuses. Ces hommes étaient bien les brigands. Et Leonardo se trouvait parmi les impies! »

Elle prit la cruche pleine et sortit en tremblant. Mais Leonardo l'arrêta. Il semblait hors de lui : ses yeux flambaient, sa mâchoire intérieure frémissait.

— Tu continues de danser avec cet animal?

— Oh!

— Promets-moi alors que tu ne danseras plus avec lui.

— Bah!

Le garçon leva ses bras, en un geste désespéré.

La jeune fille partit troublée. Elle pressentait quelque chose de fatal qui s'approchait avec la nuit. « Vierge très Sainte!... » Mais dans la ramée on l'attendait. Elle se mit à courir dans l'allée déjà sombre. Les peupliers nus, agités par le vent, semblaient sangloter.

A la vague clarté du soir mourant, la fête continuait plus animée que jamais. Les hommes parlaient en criant, les femmes s'esclaffaient, les enfants piaulaient. Le vieux Cayetano grondait ses fils, menaçant de les rouer de coups. Custodio demandait du vin pour tout le monde, jurant qu'il payerait. Arcenio, ses mains sur son ventre, riait sans relâche. Au milieu du vacarme, Crispin, debout, parlait à don Nicasio, lui effleurant presque le visage de ses mains gesticulantes.

— ...Regardez donc! Gregoria l'avait mise à la ville servante chez les demoiselles Herrera. Et nous étions là, nous autres, abandonnés, comme des Maures sans Seigneur...

Essoufflée, Margarita présenta la cruche à sa mère. Gregoria la regarda comme si elle voyait une apparition. Elle s'empressa de remplir les verres. Margarita en prit deux et, sans plus penser à Leonardo, elle s'avança, souriante.

— Aaaah! s'exclama don Nicasio qui se morfondait, prenant un des verres.

Crispin s'accrocha à l'autre.

Don Nicasio se pencha vers la jeune fille, galamment :

— À votre santé, mademoiselle, murmura-t-il.

Les chandelles que Maria avait accrochées aux piliers éclairaient suffisamment. Le vin débordait dans les verres. Les chanteuses jouaient ensemble de leurs guitares. Que voulait-on de mieux? Les assistants exultaient.

Don Nicasio s'approcha des chanteuses.

— Une cueca, leur demanda-t-il aimablement.

Et, se retournant vers Margarita, il lui offrit son bras.

Bientôt le couple ondula, gracieux et agile ; le galant, la main sur la hanche, la jeune fille le mouchoir en l'air. Les hommes battaient des mains sans relâche, lançant des mots éloquents, mais discrets : c'était un caballero qui dansait. « Allez! Allez! Offrez-lui, patron!... » Bouleversé par l'ivresse, Custodio suivait des yeux le couple, souriant comme un imbécile.

Cependant, des cris étranges arrivaient de la maison, vagues, mais continus :

— Don Crispiiin!

Mais qui allait y faire attention? La danse continuait au milieu de la clarté et du vacarme.

Gregoria, qui avait entendu, s'approcha de l'homme :

— On dirait qu'on t'appelle de la maison.

Mais Crispin, complètement ivre, l'éloigna d'un coup de coude :

— Je ne travaille pas le dimanche. Je ne suis pas un hérétique!

Les chanteuses paraissaient hurler, les hommes faisaient un tapage de sabbat.

Mais entre deux couplets, lorsque les danseurs s'arrêtèrent, on entendit clairement des voix angoissées qui parvenaient de l'allée de peupliers. Il y eut un léger tumulte. Qu'arrivait-il? Les assistants firent silence. Les guitares se turent.

Un groupe d'hommes transportant quelque chose ap-

prochait. Les lignes s'effaçaient dans l'obscurité, mais le contour du groupe était inquiétant.

Deux travailleurs, tête nue, leurs tabliers flottant au vent, portaient sur une civière un homme étendu, couvert de son poncho. Les autres valets les suivaient, tête basse, précédés du surveillant plus sombre que d'habitude.

Les hommes déposèrent leur sinistre charge devant la ramée. Dans le bain blanc de la lumière, contre la noirceur compacte de la nuit, ils formaient un groupe aux lignes simples et tragiques, qui faisait penser à une sculpture funéraire primitive. Tous les regardèrent, saisis d'une vague épouvante. Mais le surveillant se dressa derrière la civière, les cheveux hérissés, les orbites pleines d'ombre.

— Un malheur! s'exclama-t-il d'un ton lamentable. Il lui est arrivé malheur, au pauvre petit. Je lui ai commandé de laver une cuve, mais il ne savait pas, il était d'un autre pays; il sauta dedans; la vapeur de la lie lui fit perdre les sens. Quand j'entendis un râle, je devinai ce qui était arrivé... Nous vous avons appelés, nous vous avons appelés longtemps. Comme vous ne répondiez pas, que pouvions-nous faire? Nous l'avons apporté. C'est votre neveu.

Affolées, les femmes entourèrent Leonardo. Gregoria lui découvrit la figure. Il était livide; sa bouche se contractait en un rictus amer, ses yeux ouverts regardaient, immobiles.

Le pâtre s'approcha chancelant, et, s'inclinant vers le garçon, il lui prit la main. Il secoua sa barbe de côté et d'autre.

— Il est glacé, murmura-t-il. Il n'y a plus d'espoir !

Margarita, qui était restée comme pétrifiée, se précipita vers le mort en lançant un cri inhumain : « Aaaaaaï! » Et, frappant sa poitrine frénétiquement :

— C'était lui le meilleur! s'exclama-t-elle. (Et elle pensait : « le prince! ») Moi, la perfide! (elle songeait :

« la sorcière! ». Je l'ai rendu malheureux (« je l'ai ensorcelé! »)

Et ainsi, endimanchée, tenant encore son mouchoir à la main, elle courut vers la rivière, traversa l'eau rapidement et se perdit dans la profondeur de la campagne et de la nuit.

FRANCISCO CONTRERAS.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

LES POÈMES

Marcel Ormoy : *Les Royaumes Interdits*, Garnier. — J. Pourtal de Ladevèze : *Si les feux d'astres morts...*, « Le Divan ».

Les Royaumes Interdits, ou, spécifie un sous-titre... *ou le second livre des Sagesses.* Marcel Ormoy y enferme, cette fois derechef, sans doute en sa définitive plénitude, la somme de ses jeunes espérances frustrées, tendues sans cesse vers les domaines de calme, de songe, de bonheur tendre et aisé, mais en vain; l'élan se brise, le souvenir des déceptions cruelles subies, des deuils, des horreurs imposées à l'aurore d'une vie ouverte à la confiance et à l'amour l'étreint, le déçoit toujours et encore; le monde de sa pensée se peuple douloureusement de fantômes; il se doute que ce qu'il cherche, désire ne peut être que mirage, qu'illusion lointaine; la flamme est étouffée aux cendres secrètes de son secret; renoncer, accepter, rétablir un équilibre entre l'emprise des deuils et les exigences mal surmontées d'un élan intérieur, oui, la vie serait à ce prix, il y faut s'efforcer, hélas! mais les royaumes dont l'imagination nous offre l'accueil et la jouissance ne sont-ils pas à jamais, quoi qu'on veuille, des royaumes interdits?

Le conseil, l'exemple, l'encouragement ne lui font pas défaut, le poète le sait bien. Il conquiert le silence et médite en la présence seule de l'immensité et des solitudes froides; l'angélique sœur réveille au fond de lui la foi et le sain désir, il lui rend hommage:

Et mon cœur a battu pour tant de souffrances humaines
Qu'il a soif de lumière et faim de ta douceur,
Ange du clair problème et des inquiétudes sereines
Et dont le nom candide est ton nom, ô ma sœur!

Des « inquiétudes sereines », exalté en l'espoir de retrouver « la douceur de vivre », l'image du bonheur jeune dont l'existence l'a dépouillé, soudain, dès le départ, il craint déjà de ne rencontrer que « l'ombre de l'amour » et s'apprête, résigné, à ne jouir d'autres biens, connaissant désormais « la vertu du silence », que de

...ces présents merveilleux:
Une source qui chante, un arbre qui s'élance,
Et la gaieté d'un ciel reflété par tes yeux.

Aussi se contente-t-il de rêver d'un bonheur qu'il aurait pu connaître; mais en son cœur toute joie est morte, affirme-t-il, se persuade-t-il obstinément; « à chaque plaisir doit répondre une peine », la sérénité où il aspire n'apparaît durable que sur les sommets désolés, au sein des neiges éternelles. Les messages que du fond de son isolement il envoie à ses frères ne s'émeuvent que de leurs souffrances, non plus des siennes; il leur fait abandon de ses anciennes joies et les prétend consoler lorsqu'ils doutent et lorsqu'ils souffrent. Il ne lui manque pas le sentiment d'avoir un devoir, une tâche rude à accomplir, et non pas vaine, mais dont il se sait la victime fatale, désintéressée, lorsqu'il fait don ainsi aux autres de soi-même, jusqu'au jour suprême, semblable aux jours invariables et quelconques, où, lui effondré sur le sol, bras en croix, vaille que vaille, avoue-t-il,

...ô mes frères,
Vous recueillerez de mes mains
Tout cet amas sanglant de mots
Où palpitent encor mes rêves.

L'occasion est exceptionnelle où Marcel Ormoy, fidèle au métier traditionnel et classique, renonce au concours puissant de la rime et ne compte, comme là, que sur l'effet concentré d'un rythme intérieur au vers et justement soutenu. Sur « le chemin de crête », non sans velléités de rébellion, qui lui répugnent et qu'il dompte, il se maintient en dépit d'une damnation d'isolement et de douleur. Et c'est à ce prix de vouloir surhumain, de revêche renoncement, qu'il prend conscience enfin qu'en lui brûle toujours une flamme qui ne

peut pas mourir; l'adoration en persistera jusqu'à la mort; elle est certes

> Ah! fidèle! ah! dénuée et cependant
> La même et la seule en sa forme choisie,
> Et l'une et l'autre sous ce masque changeant,
> La même, ô multiple et simple Poésie!

Est-il, alors, redescendu vers les vallées et sera-t-il repris par la fièvre des jeux et des intérêts de la pensée et de l'amour humains? Il se sent ranimé à la rude caresse toujours du vent soufflant des cimes, mais ses regards se vouent à reconnaître la joie et la beauté de la nature, mais il la sent distante, indifférente, sinon hostile au culte que lui vouent les hommes; rejoignant Vigny, s'il confesse le besoin d'élever vers sa splendeur un désir et une oraison « pure comme le feu », pour ceux dont la faiblesse a besoin d'erreur et de mystère, la nature s'accorde suffisamment à leur âme changeante, mais, lui, il ne l'ignore pas, nature,

> Celui-là seul pour qui toute espérance est vaine
> Peut dans tes yeux glacés affronter le destin.
> Ton rôle est d'être belle, insensible et sereine,
> Nature, ô mes amours lucides du matin!

Le Milieu du Jour résume en un dialogue (que nous eûmes, le 26 décembre dernier, la surprise émerveillée de voir et d'entendre interprété avec la plus lucide délicatesse, sur la scène de la Comédie-Française, par la toute exquise, voix et attitudes, Mlle Mary Morgan et par M. Jean Valcourt), ce conflit intime, permanent, en l'âme affligée et contemplative du poète. La vie, l'amour se présentent, s'ouvrent avec des fleurs les plus fraîches, à son étreinte. Non, il se sent trop désabusé, il n'est que flétrissure, amertume, dégoût, il n'effleurera pas de ses lèvres hautaines et tendres la pureté qui s'offre et qu'il ternirait. Pourtant, enfin, cette fois, par l'insistance souriante de la jeunesse qui l'enlace de ses promesses renaissantes; si l'aube, le matin sont passés, du moins le milieu du jour, avec son silence et la paix de ses profondes heures, triomphe dans sa flamme et sa divine fierté. Les délices perdues peuvent renaître; détournons notre pensée présente du lourd souci des crépuscules à venir.

Tel, résumé hâtivement, ce très beau livre, honneur de la génération poétique à laquelle appartient Marcel Ormoy, et qui me fortifie dans la certitude des puissances diverses et souveraines de ce noble et haut poète.

D'un *Crépuscule d'Hiver* où le rêve de J. Pourtal de Ladevèze s'attarde à songer une île de lumière et le sommeil de l'Amour, image d'un passé à la fois proche et lointain, impuissant à accueillir le désir trop débile sans cesse de notre âme, naît la vision, au reflet de la pensée du poète, en qui se révèle, comme blottie et à demi indécise, mais qui pénètre et émeut, la fiction centrale de son recueil :

> Cette île de clarté suspendue entre ciel
> Et terre, gardera quelques instants encore
> La beauté de ce jour où tu voulus enclore
> Notre vie éphémère et son rêve immortel.
> La nuit va nous ravir ce mirage. O défaite
> *Si les feux d'astres morts* n'en rallument la fête!

Si les feux d'astres morts..., ces feux qui, pour nous parvenir, traversent l'espace et nous atteignent enfin alors que le foyer des astres d'où ils émanent est éteint depuis bien et bien des années. Toute l'armature philosophique des poèmes de ce recueil n'est que de ce conflit incessant, où les sens de l'homme s'abusent, où la raison chagrine refuse de se laisser duper. Etrange et perpétuelle antinomie, l'esprit en est charmé et se désappointe; il sourit à l'apparence, et s'en détourne désespéré de n'y avoir trouvé qu'une apparence. N'est-ce la même sorte d'illusion dont nous captive l'attrait lorsque notre attention se fixe à quelque spectacle ou souvenir de l'ancien temps? *Pavane, courante, chaconne,* les danses exquises nous bercent aux feux mélodieux d'une grâce dont le foyer n'est plus; *si les feux d'astres morts...,* un instant de répit, de joie intérieure, inconsciente, la fête s'est rallumée, mais toujours, implacablement,

> La nuit va nous ravir ce mirage. O défaite...

La désolation sur toutes choses s'étale, universelle. Le cœur est triste et l'âme infortunée. La vie est au néant vouée; rien ne vaut qu'on prétende s'y opposer; un éclair de volupté, un

élan d'amour, sursaut trompeur, partout la mort, en dépit d'aspects passagers, et d'une prompte beauté qui n'est jamais, aussi, que périssable :

> Vous retenez en vain pour la nuit triomphante
> En vos cœurs somptueux l'éclat des soleils morts,
> Fleurs lourdes que l'automne à son déclin enfante
> Et dont nous répandons les pourpres et les ors
> Sur les tombeaux où se consume toute flamme!...

Je goûte la précise discrétion de ce sensible et craintif poète qui propose le motif de ses dilections passagères et de son pessimisme éternel, non seulement sans l'apparat verbeux d'une ostentation théâtrale, mais tout juste assez pour qu'on en perçoive les éléments. Une aile d'oiseau nocturne passe, approfondissant les ombres. On lève les yeux, nul vestige; l'ombre s'est refermée sur son silence, et ne se souvient même plus d'avoir été troublée. Il ne peut, non plus, à propos de J. Pourtal de Ladevèze, être question de technique ou de métier. Ce qu'il écrit est tel qu'il doit être, et ne saurait autrement être; une touche mal assurée ou qu'on déplace, et plus rien ne subsisterait, œuvre de raffinement qu'on ne peut expliquer, et où tout, même d'apparence incertaine, se répond délicatement, s'agence selon une nécessité toute personnelle, se déduit par suggestion.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Henri Duvernois : *La Bête rouge,* E. Flammarion. — Andrée Corthis : *Appel de flammes,* Albin Michel. — Ignace Legrand : *Renaissance : Raphaëla Emmanuelle,* Emile Paul. — René Trintzius : *Fin et Commencement,* Librairie Gallimard. — Léon Moussinac : *La Tête la première,* E. Flammarion. — Louis Gratias : *Le tendre insurgé,* Studio technique d'éditions. — Marcelle Vioux : *Deux cœurs brisés,* E. Fasquelle. — Elvire Pélissier : *Ténèbres,* Renaissance du Livre. — Jacques G. Krafft : *Tierce d'amour,* Albert Messein.

Je ne sais pas pourquoi on a dit que M. Henri Duvernois s'était montré infidèle à sa manière en écrivant **La Bête rouge.** On le retrouve, au contraire, tout entier dans ce nouveau roman qui, par son sujet, eût pu être tragique, mais qui garde, jusqu'au bout, le ton modéré de la comédie, j'entends de celle que l'on a vu naître à la fin du siècle dernier. Le héros, Jacques Valversin, est un homme du monde, style

« concours hippique » ou 1900, comme dirait M. Paul Morand, et qui tire des cartes le plus clair de ses ressources. Sa maîtresse, Claudie Fallex, est, au contraire, tout ce qu'il y a de plus « nouveau jeu », et dans un décor de verre et d'acier, s'entoure d'un quarteron de petits bourgeois déguisés en surréalistes et en homosexuels, grâce auxquels elle se procure l'illusion de vivre à l'extrême pointe du progrès. Ruiné, à la veille du suicide, Jacques est, par bonheur, appelé en province, auprès d'un oncle à héritage que vient de foudroyer la paralysie. Il découvre chez le vieil homme qui vivait en véritable reclus, une jeune fille que celui-ci a enchaînée dans une cave et qu'il a réduite à l'état de bête, par démence. Jacques délivre « la fille sauvage », et avec l'aide d'une servante, puis d'une institutrice, entreprend comme l'explorateur de la pièce de François de Curel, pour la primitive qu'il a trouvée dans un piège à fauve, de la faire tout doucement rentrer dans l'humanité. Mais Jeanne devient amoureuse de son libérateur, et celui-ci, à la suite de diverses vicissitudes et de la trahison de Claudie, entrevoit dans la passion qui s'offre à lui des possibilités de régénérescence. Hélas! l'ardeur même de cette jeune passion l'effraie. Il ne se sent ni la force ni le courage de l'accueillir, et retourne, comme la chienne de l'Ecriture, à ses vomissements. Jeanne, de son côté (on a fait d'elle une *vamp* de cinéma), se ressaisit, à l'instant de se tuer, l'appel de la vie ayant tout à coup dominé dans son cœur les insidieux conseils du désespoir... Une satire des mœurs factices de notre temps, une peinture de caractères, voilà ce que l'on trouve dans *La Bête rouge,* qui tient, aussi, du conte ou de la féerie, comme la plupart des autres œuvres de M. Duvernois. Ce n'est pas sans intention, sans doute, que l'auteur de *Crapotte* a opposé à l'artificielle Claudie la malheureuse Jeanne, qui, de la sauvagerie à laquelle elle avait été réduite, s'est élevée peu à peu jusqu'à la dignité de femme, et de femme saine, aux grands sentiments naturels. Une morale se dégage toute seule, en effet, mais poétiquement, de l'exemple de Jacques, si avant plongé dans le mensonge de notre époque qu'il ne peut saisir la main secourable de sa pupille. Encore un homme qui a raté sa vie. M. Duvernois accuse une prédilection sensible pour la tristesse de ces destinées misérables

qui se cachent sous les apparences les plus riantes, et pour ces caractères faibles dont les vertus s'émiettent d'elles-mêmes. On dirait que ses héros marchent délibérément au-devant de la guigne, qu'elle prenne la figure du jeu, d'une femme superficielle et vaine ou d'un escroc portant si ostensiblement la marque de son état que des enfants le désigneraient du doigt au gendarme s'ils le voyaient paraître à guignol... Mais quelle verve et quel esprit charmants dans le récit de M. Duvernois! Que de traits, aussi, tracés d'une plume légère et qui révèlent une longue observation et une connaissance profonde de l'homme.

Tandis que M. Duvernois nous montrait une fille séquestrée par son père adoptif, Mme Andrée Corthis contait dans **Appel de flammes** l'histoire d'une femme persécutée par son mari et par son fils... Françoise Langlois, de naissance illégitime, a été élevée par une tante envieuse qui s'est plu à l'humilier. Elle accueille avec empressement la demande en mariage d'un certain Bertrand Cœuret des Herbeuses, un bourgeois, demi-manant, qui se croit noble, et vit à l'extrémité du Cotentin, dans un paysage à la Barbey d'Aurevilly. Cœuret des Herbeuses semble, d'ailleurs, lui-même un bonhomme dans le genre des héros de notre grand conteur normand, et l'enfant — Guillaume — qu'il a bientôt de Françoise est une brute sournoise qui n'éprouve d'admiration ou de respect que pour feue la première femme de son père. Chose singulière! la vanité de ces faux hobereaux les anime d'une haine égale pour la pauvre Louise, en qui ils ne voient qu'une intruse... Il est vrai qu'elle ne partage pas leurs goûts. Naguère, elle a chastement aimé un professeur calviniste, et ce jeune homme austère, en lui enseignant à se mortifier, n'a pas peu contribué, après sa tante, à lui créer cette âme, à la fois honteuse et craintive, qui la désigne à la cruauté de Bertrand et de Guillaume. Il faut qu'il meure et qu'une passion enflamme, enfin, Louise, pour qu'elle se révolte, mais sourdement, et comme à son insu, jusqu'au jour où, son mari ayant été emporté par une attaque, elle tue son fils d'un geste à demi conscient ou somnambulique. Mme Andrée Corthis s'atteste profonde observatrice des âmes dans ce récit dont la psychologie a le mérite (car c'en est un, à mon sens) de se développer en dehors

des voies frayées par le freudisme. Son analyse est subtile et nuancée de la manie de la persécution qui, peu à peu, s'empare de Louise, et l'on ne saurait trouver trace du complexe d'Œdipe chez Guillaume qui, tout en satisfaisant normalement ses instincts de jeune mâle, s'allie à Cœuret des Herbeuses pour espionner et maltraiter sa douce et charmante mère. Enfin, le cadre où Mme Corthis a placé son drame s'harmonise on ne peut mieux avec lui. Ses paysages sont admirables. Je lui reprocherais, seulement, d'user de ci, de là, d'images artificielles qui détonnent dans la netteté et la simplicité fermes de son style. Mais *Appel de flammes* est un livre vrai, et qui a beaucoup d'accent.

M. Ignace Legrand, qui est, il faut le rappeler, l'auteur d'un des plus beaux romans qui aient paru au cours de ces dix dernières années: *La patrie intérieure*, publie aujourd'hui la seconde partie de **Renaissance: Raphaëla Emmanuelle.** La première partie de ce récit nous montrait en René Invernesse un homme mal marié et qui avait été amoureux de sa demi-sœur Claudia... Claudia, elle-même, adorait René, et elle est morte de sa passion refoulée. C'est qu'il l'a repoussée quand il a appris de sa bouche qu'elle avait eu des relations incestueuses avec leur père commun... Grâce à Raphaëla Emmanuelle, qui a chéri Claudia, et à qui il se confesse, René « renaîtra »; c'est-à-dire que, éveillé à la conscience de sa personnalité véritable par la femme en laquelle il se retrouve avec stupeur, René rompra avec le monde bourgeois où il s'étiolait. Il rentrera dans son « moi », mais par une autre porte que le suicide à quoi se résignait Bréhat, le héros de *La patrie intérieure.* Ainsi, c'est au thème du combat de l'homme contre les forces extérieures et sa propre lâcheté qui entravent son développement, que revient M. Legrand. Le problème qui l'obsède est celui de la destinée du génie; et il est vrai que ce problème propose des variations inépuisables à l'artiste qui en sent tout le pathétique. Je serais tenté de croire que M. Legrand est assailli, jusqu'au délire, par les formes que prennent à ses yeux de telles variations. Il se débat au milieu d'elles, avec des cris où se décèlent, à la fois, son orgueil et sa générosité. C'est confus, certes! Tumultueux, plutôt. On dirait que l'auteur ne trouve l'issue qu'il cherche que dans la

violence, et sans s'être délivré de son tourment... Mais sa sensibilité est ardente. Et c'est avec une rare puissance d'imagination qu'il renouvelle son sujet.

Le début du nouveau roman de M. René Trintzius, **Fin et commencement,** est très beau, mais la suite titube, un peu, à travers la grande vie — la grande noce — sur la Côte d'Azur, dont l'auteur, malgré son air averti, a subi les prestiges insolents. Le récit se remet d'aplomb avec des scènes d'ivrognerie et de paillardise paysannes, hautes en couleur, et s'achève sans phrases, d'un seul mouvement. Les Isambert, vieille famille de basoche, le père un peu avachi, la mère trop uniquement mère, le fils inconsistant, sont venus réfugier au village de Letteguives (Normandie), dans un grand léviathan de château moisi, leur bourgeoisie démodée, peureuse, mais qui tout de même entend durer. Entre chez eux, comme bonne, une forte rurale des alentours, bientôt attirée vers le jeune patron, peut-être parce qu'il exhale par tout son long corps sans muscles une odeur de faiblesse. Mais cette paysanne lui est indifférente, parce que trop saine. Il fait un peu de peinture (« maman » lui indique ses sujets); un ami peintre qui vient de Paris le voir cueille à son nez la fleur de la domestique, sans qu'il s'en émeuve; ensuite, une cousine, qui a mal tourné, l'enlève en auto, pour éprouver si on peut tirer quelque chose de ce grand dadais, vieux en naissant. L'équipée ne donne rien. Sevrée de son fils, la mère, au château, a failli mourir. Quand il rentre, elle resserre autour de lui la surveillance, et ayant deviné l'amour de la domestique, la pousse à se débaucher au village. Mais, à cause de cette débauche même, le fils prend feu, et la mère tombe morte d'assister contre la porte d'une grange à ses ébats passionnés... Le père, au château, discute avec des créanciers qui vont avoir son domaine... Le village est pourri d'alcool... Tout se débande, et les jeunes gens se sauvent, leurs liens tombés. Résumée de la sorte, l'œuvre paraît confuse. Elle file droit, au contraire, avec juste ce qu'il faut de paysage à droite et à gauche. L'observation, fibre à fibre, de la nouvelle bourgeoisie d'affaires, sans un atome de la dure âme de l'ancienne, est excellente. C'est un livre pessimiste, et d'inspiration sociale sous son naturalisme à symbole, genre Zola, mais affreusement vrai.

Au IIIe siècle, quand le christianisme eut recruté des intellectuels, une nuée de polémistes tâchèrent frénétiquement de faire passer leur foi dans le monde récalcitrant des faits, le monde païen, le monde bourgeois. (Les deux mots: bourgeois et païen — en latin *paganus* — calquent exactement l'un sur l'autre, dans leurs sens successifs: d'abord, habitant d'un bourg, ou provincial; puis, propriétaire moyen; enfin, gros homme empâté dans la conservation et la jouissance de ses biens terriens.) Un témoin nous est resté de cette époque, un « brûlot », l'*Octavius* de Minutius Felix, lequel Dieu vous garde de jamais lire, car ce chef-d'œuvre vous donnerait pires nausées que la bulle Unigenitus... La foi révolutionnaire, au même stade, aujourd'hui, suit le même processus, et l'on peut dire que **La Tête la première,** par Léon Moussinac, et **Le tendre insurgé,** par Louis Gratias, sont *Octavius* bolchevistes, d'inégal mérite: le premier, verveux, à sèches étincelles de silex; le second, d'une gaucherie de néophyte en soviétisme et en littérature. Tous deux s'attaquent à un velléitaire, comme leur parangon chrétien, et, en effet, le sympathisant tiède est le poids morts des religions naissantes. Il est convaincu de la vanité, de l'injustice et de l'usure de l'ordre ancien, mais l'hérédité l'y retient par toutes les fibres du sentiment. Impossible de résumer l'intrigue de *La tête la première,* l'auteur se refusant à la moindre concession aux esthétiques bourgeoises. C'est une étude d'homme, à travers diverses épreuves: le collège, la guerre, l'amour. Un compte rendu d'élections en Bretagne en 1914 est une merveille, à la fois — qu'on me passe le mot — de rigolade et d'ignominie; le dialogue final est poussé avec une rare vigueur controversiste. *Le tendre insurgé* raconte, avec assez peu de savoir-faire comme je l'ai dit, comment un fils de paysan quercynois, devenu professeur, et passé à l'ennemi, croit revenir à la norme révolutionnaire, alors qu'il ne revient qu'à une militante, son ancienne amie d'enfance... J'envie ces gens qu'un dada remorque... Ah! certitude... Comme on a le geste naturel et l'action facile!

Deux cœurs brisés, par Mme Marcelle Vioux, raconte l'histoire d'un industriel dernier cri. Au plus fort de sa lutte pour surmonter la crise, il apprend par une indiscrétion du télé-

phone que sa femme le trompe. Trompé, il l'est, à peine, du reste, par désœuvrement de celle-ci. Notre homme ne voit d'autre devoir que de tout casser. Solution d'autant plus sotte à lui que l'amour est dans son tempérament quelque chose de définitif, arrêté comme ses contrats ou les épures ornant son bureau. Il laisse tomber son usine, va rouler comme ingénieur subalterne dans les Balkans (belles descriptions). Elle se rachète vis-à-vis d'elle-même. A la fin, les époux se réconcilient. Mais leur rabibochage est un peu tiré en longueur...

Ténèbres, par Mme Elvire Pélissier, est un essai de plongée dans la nuit des simples d'esprit. Début, dit la dédicace; début très féminin pour l'ardeur ingénue à brasser l'ordure que peut recéler un taudis de crétins: ainsi les aspirantes doctoresses s'éprennent par devoir de la sanie. C'est dans un village, rendu par petits coups de plume soigneux du moindre trait, et y mettant de la sympathie comme à ouvrage de broderie. Une famille croupit: la mère mangée par un cancer, la fille se livrant à qui veut, des deux fils l'aîné se soûlant, le cadet — le héros — isolé dans sa vie végétative, comme dans une bulle de savon. Il s'y tisserait un bonheur d'insecte sans les terreurs qu'il recueille du monde extérieur, auquel il n'entend rien. Un viol, suivi d'assassinat, dont il est témoin au cours d'une de ses rôderies, l'affole. La morte le hante. Sa sœur ayant eu un enfant, il concentre sur cet intrus tout ce qui le persécute, et l'étrangle. Brrrou!...

Sous ce titre: **Tierce d'amour,** M. Jacques G. Krafft a réuni trois petits essais en les romançant, en les dramatisant plutôt, car il use d'un dialogue vif et qui met en scène des personnages variés. Il y a bien de la finesse dans ces essais à la fois psychologiques et philosophiques. La forme en est très moderne, avec bonheur, souvent; mais ils donnent, dans l'ensemble, l'impression d'avoir été traduits d'une langue germanique.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Une anecdote. — *La Voie Lactée,* comédie en trois actes de M. Alfred Savoir, au Théâtre des Mathurins. — *Les Revenants,* drame en trois actes de Henrik Ibsen, au Théâtre des Champs-Elysées.

Un de mes amis, sachant qu'il existait un disque où la voix de Sarah Bernhardt était enregistrée, envoya sa plus jeune fille l'acheter, l'avertissant qu'elle aurait peut-être quelque peine à l'obtenir, puisque cette édition ne manquait pas d'être déjà d'une certaine ancienneté. Mais lorsque la fillette, parvenue au magasin, se trouva en présence d'une vendeuse et qu'elle eut demandé le disque de Sarah Bernhardt: « Sarah Bernhardt? lui répliqua-t-on tout d'abord, comment ça s'écrit? — Avec un trait d'union », répondit modestement l'enfant.

Renseignée de la sorte, la vendeuse s'en fut vers ses casiers, les examina quelque temps, et, n'y trouvant pas ce que lui demandait sa cliente, revint vers elle. « Et d'abord, lui demanda-t-elle, qu'est-ce que c'est que votre Sarah Bernhardt? Une diseuse ou une chanteuse? »

Ce petit récit me parut digne d'être relaté. Cependant, au moment où je finis de le transcrire, je me demande s'il n'y a pas un bon tiers de mes lecteurs auquel échappera précisément ce qui, pour mes contemporains et pour moi, lui donne son sel.

§

Qu'il y ait dans la **Voie Lactée,** la dernière comédie de M. Savoir, matière à scandale, je ne dis pas le contraire. Le tout serait de s'entendre sur la portée du mot scandale. Rien n'en provoque un si grand qu'une mauvaise pièce. Ce n'est point le cas. Aristophane faisait-il scandale quand il nommait par son nom Sophocle dans ses ouvrages, ainsi que nous le rappelions le mois dernier, ou bien lorsqu'il mettait Socrate en scène? Nous n'étions pas là pour en juger. Trop modeste pour se comparer avec Aristophane, M. Savoir n'use pas d'une pareille liberté. Il ne désigne point nommément le confrère dont chacun prétend qu'il vient de tracer la caricature. C'est un bel art que la caricature. Il peut y avoir quelque chose de lyrique et de grandiose dans ses déformations : c'est un peu le cas ici. La réalité ne présente pas cette

joyeuse énormité. Du moins, je le suppose, car, imitant la réserve de l'auteur, je me défends de reconnaître le personnage qu'il ne nomme point. Et je me permets de faire observer que si chacun faisait comme moi, il n'y aurait jamais possibilité de scandale.

Cependant, le personnage, disons mieux, la personnalité que l'on veut reconnaître dans *la Voie Lactée*, a pris un tel plaisir à se mettre elle-même à la scène, à se représenter dans tant de postures qui n'étaient pas toujours des plus flatteuses, à exhiber sa vie et, pour tout dire, à se montrer le cabotin de ses sentiments, qu'il ne saurait trouver mauvais que quelqu'un d'autre aussi le prenne pour matière à comédie, afin de composer précisément la seule comédie que lui n'ait pas faite jusqu'ici, celle de ce morbide cabotinage de soi-même. A cela, vous me répondrez avec Basile qu'il y a des choses que l'on peut se dire à soi-même et que l'on ne goûte point dans la bouche d'autrui; c'est possible, mais ce n'est pas tout. Car, si le personnage en question avait été un très mauvais écrivain, ou un maladroit, il aurait eu beau peindre cent fois son portrait, il aurait laissé le public indifférent. Ce n'est point parce qu'il nous a pris pour confidents de ses querelles de famille ou de ses histoires conjugales, de ses gourmandises ou de ses jalousies qu'il nous a plu, c'est parce qu'il a dépensé dans tout cela tout le talent qu'il a.

M. Savoir n'en a pas moins. Ce n'est point parce qu'elle représente M. Un Tel que sa comédie nous divertit. Nous nous moquons bien de M. Un Tel. C'est parce qu'elle est divertissante, adroite, bien conduite. Je ne vais pas recommencer à exposer la thèse des ouvrages à clé. La cause est entendue. Si curieuse, si scandaleuse qu'elle soit, une clé ne donne point de qualité à un ouvrage qui en manque. Il est bon ou ne l'est pas pour des raisons qui n'ont rien à voir avec les précisions indiscrètes qu'il peut nous donner sur la vie privée de tel ou tel de nos contemporains plus ou moins notoire. Le pouvoir, le prestige d'une indiscrétion est si limité, aussi bien dans le temps que dans l'espace, qu'il faudrait être bien malavisé pour vouloir fonder sur lui un succès durable.

S'il y en a réellement une dans *la Voie Lactée* (et je ne veux pas soutenir le contraire), il s'y rencontre autre chose

encore. D'abord, un sujet qui ne manque pas de grandeur et que l'auteur a su traiter de même, non sans grandeur. Ce sujet n'est d'ailleurs pas nouveau, mais a servi autrefois à tous les écrivains qui, préoccupés de peindre des artistes, furent conduits à noter la férocité avec laquelle on peut les voir sacrifier à leur œuvre tout ce qui vit autour d'eux, et eux-mêmes. Sous le titre de *Moloch,* la Comédie-Française a représenté, il y a quelques années, une pièce de je ne sais qui, dont c'était précisément le sujet.

M. Savoir s'est délibérément placé sur un autre plan. Se proposant de composer une œuvre comique, il a réalisé une comédie âpre, violente, quasi forcenée, qui a du style et qui rappelle par certains traits la haute comédie classique. Il ne lui manque que de porter un titre qui annonce le dessein de se mettre à pareille école. J'aurais assez aimé qu'elle fût intitulée *L'Infatué,* ou *Le Vaniteux.* Consumé par l'amour de son art et de lui-même, habitué à tenir le frivole pour essentiel, son personnage a quelque chose d'inhumain qui est presque grandiose. Il tient au risible et au terrifiant. Il dépasse si nettement le possible vivant qu'il ne conserve plus de rapports avec une réalité particulière. Ce n'est plus un portrait, ni une caricature, c'est un caractère, comme on disait jadis, et je pense qu'il est assez flatteur — si l'on y est pour quelque chose — d'avoir provoqué la formation de ce monstre imaginaire dans une cervelle créatrice.

§

Il ne fallait rien moins qu'Ermete Zacconi pour me déterminer à assister à une nouvelle représentation des **Revenants.** Dans cette pièce, en effet, j'ai vu Antoine: un des plus grands acteurs de ce temps dans un de ses meilleurs rôles. Ce n'est pas en 1890, alors que la pièce d'Ibsen fut présentée pour la première fois au public parisien par le Théâtre Libre que je la vis, mais dix ou douze ans plus tard, quand le Théâtre du boulevard de Strasbourg la joua d'une façon continue.

On sait que *les Revenants* se rangent parmi les œuvres réalistes d'Ibsen. Composée en 1881, quatre ans après *l'Assommoir,* un an avant *Pot-Bouille,* cette aventure d'hérédité apparaît aussi littérature expérimentale que possible. Antoine,

d'autre part, tenait extrêmement par ses goûts à cet art naturaliste. Il ne s'efforçait pas au lyrisme. Est-ce le mirage du souvenir? Je ne saurais dire de quelle prodigieuse poésie me semble cependant imprégnée, grâce à lui, la figure d'Oswald Alving. Jamais je n'ai vu traduit de la sorte le tourment d'un homme qui lutte contre l'ennemi qu'il porte en lui-même. Il semblait en proie à une combustion intérieure, et grâce à lui cette comédie réaliste se trouve la seule qui m'aide à imaginer un des plus grands mythes : Hercule dressant son bûcher, tandis qu'un feu subtil circule dans ses veines incendiées.

Deux femmes extraordinaires l'assistaient: Mme Barni et Eugénie Nau. Cette dernière surtout, artiste au tempérament exceptionnel, réussissait à mettre son personnage sur le plan même où Antoine avait situé le sien. Malgré la disproportion matérielle qui existe entre les rôles de Régine et d'Oswald, ces deux misérables dans le sang desquels se joue la trouble et douteuse tragédie de l'atavisme, malgré l'inégalité de leurs contacts avec le public, on sentait qu'au point de vue humain ces deux êtres avaient le même poids et la même importance.

Au troisième acte du drame, dans la scène où Régine part vers sa perte, attirée par ce qu'elle croit la joie de vivre, Eugénie Nau avec une farouche véhémence se montrait déjà la proie de toutes les puissances du mal.

Dans l'interprétation que les artistes italiens nous ont donnée, c'est cet équilibre entre Oswald et Régine que j'ai le moins retrouvé. Il est vrai qu'il est particulièrement difficile pour une comédienne de se mettre sur le même plan qu'Ermete Zacconi. Cet admirable interprète de Shakespeare, lyrique à la fois et familier, ce prodigieux Othello, parvient à ce moment émouvant de sa carrière où un tel prestige l'environne que tous les personnages du drame se soumettent à lui, plutôt qu'il ne se plie à leur volonté. Il est environné de souvenirs et d'admiration, et se montre toujours à la hauteur de ses triomphes qui se poursuivent.

L'écroulement d'Oswald tel qu'il nous l'a montré dans un réalisme à peine soutenable ne manquera pas de nous laisser un souvenir d'une qualité pareille à ceux que nous venons d'évoquer ici.

PIERRE LIÈVRE.

PHILOSOPHIE

W. Déonna : *De la planète Mars en Terre Sainte.* Paris, de Boccard, 1932. — Maurice Magre : *La mort et la vie future.* Fasquelle, 1932. — Dr J. C. Mardrus, *Toute-puissance de l'adepte;* Paris, Bibl. Eudiaque (H. Duville), 1932.

Il était dans la destinée — disons plutôt dans le karman — du célèbre médium Hélène Smith (Catherine-Elise Müller) de susciter des études aux titres pittoresques. Ce livre, **De la Planète Mars en Terre-Sainte,** est un prolongement d'un ouvrage consacré à l'examen du même sujet par Th. Flournoy, *Des Indes à la planète Mars,* en 1900. Hélène mourut à 68 ans, en 1929; toute sa carrière spirituelle, entre ces deux dates, méritait une biographie. W. Déonna nous l'apporte, non sans reprendre la méthode mise en œuvre dans l'ouvrage antérieur.

Dans la première moitié de sa vie, Hélène avait animé, soit tour à tour, soit en de singuliers chevauchements, trois plans de personnalité distincts, les cycles martien, hindou et royal. Elle avait fui le terre-à-terre... de cette terre en explorant une autre planète, en s'identifiant à une fille de cheik arabe, épouse d'un prince indien du xve siècle, enfin en réincarnant Marie-Antoinette. Mais sa capacité d'invention n'était pas épuisée; elle fut à la fois rabrouée et stimulée par la critique brutale et narquoise de Flournoy, qui, au nom de la science, dénonçait ses chimères. Elle se réfugia dans la religion, remplaçant son guide précédent, Léopold, par le Christ. Le besoin d'expression picturale, qui avait déjà suscité des paysages martiens, s'exalta au service de la nouvelle impulsion.

W. Déonna publie fort à propos des photographies qui mettent sous nos yeux — abstraction faite de la couleur — cette œuvre plastique. Œuvre d'exécution médiocre, « infantile dans sa conception et dans sa technique » (R. de Saussure, *Revue française de psychanalyse,* V, 3, 455), mais dont la réalisation, commentée par le récit que fait Hélène de ses visions, offre un intérêt puissant. Ici réside la principale valeur de ce livre, une valeur que ne pouvait présenter l'analyse antérieure du sujet par Flournoy.

Félicitons-nous de ce que deux savants aussi différents

aient de la sorte examiné ce cas de médiumnité. On pourrait critiquer le récent ouvrage, alléguer qu'il atteste un archéologue qui vient de découvrir la psychologie, soutenir qu'au point de vue de cette dernière science il ajoute peu à l'ouvrage antérieur, sauf de faibles références au passe-partout psychanalytique. Ce serait injuste et vain. Il est excellent qu'un spécialiste de l'art confronte des visions avec des peintures, et que les ressources de l'érudition contribuent à éclairer un fait remarquable de mysticité.

Les exégètes freudiens par principe trouveront ici de quoi échafauder un ample système, qui reposera sans doute sur ces deux bases, l'amour d'Hélène pour son père et son refus de vie sexuelle. Mais la connexion entre le psychisme et la technique picturale leur échappera bien plus qu'à Déonna. Maints rapprochements indiqués par l'auteur apportent une contribution réelle au sujet, par exemple la référence avec les intuitions de Blake.

Chez M. **Magre,** le lyrisme de la spiritualité a pris le dessus, refoulant à un stade inférieur le lyrisme de la chair. Nous avons plaisir à reconnaître qu'en un livre où la fantaisie aurait pu régner sans restriction, l'auteur s'est montré plus objectif qu'en aucun de ses précédents ouvrages. Un certain nombre des chapitres pourraient être signés d'un historien des religions ou d'un philosophe comparatiste. Le verbe habille les faits, sans les travestir. Et si l'auteur, comme les théosophes, éprouve de la prédilection à souligner plutôt les ressemblances que les différences entre les systèmes, il voit juste en insistant sur cette sorte de κοινη métaphysique dont les dogmes apparentent à travers l'Eurasie, de la Méditerranée à la mer de Chine, gnostiques et manichéens, chrétiens et bouddhistes. Presque partout, cette existence n'est dans la destinée des âmes qu'un épisode, on ne conçoit guère de mort sans lendemain. Nous préciserons même que, pour les initiés des Upanishad comme d'Eleusis, c'est cette vie qui est mort, et l'au-delà qui est vie; la transmigration ne donne de cette conviction qu'une approximation exotérique. Si la mort est « le baiser de Dieu », cette existence normale se définit par notre consubstantialité avec Lui, avant comme

après le spasme de l'agonie. Lucrèce aurait pu commencer son poème par les termes mêmes de M. Magre : « J'aspire à rendre les hommes joyeux par la compréhension de la mort. » Nous serons à proportion de ce que nous sommes : du corpuscule infrangible à la luminosité qui ne saurait s'éteindre, l'opposition n'est pas aussi radicale qu'on le croit. Aux yeux seulement du peuple, en termes seulement de mythe, apparaissent contraires la matière et l'esprit.

Traducteur des *Mille et une Nuits*, le **Dr Mardrus** affronta ensuite les plus redoutables textes bibliques pour les replacer dans leur poésie, c'est-à-dire dans leur sens direct, avec leurs singularités de style et de couleur. De proche en proche la mysticité juive l'a conduit à la dogmatique égyptienne de l'initiation, origine de tous les mystères. Ayant restitué le Verbe de Dieu, il pouvait se hasarder à faire entendre la « vérité de parole » du thaumaturge intégral, apte aux fonctions démiurgiques. Venu aux textes égyptiens en psychiste, il les pénètre en disciple qui découvre la loi des vicissitudes : il peut dire de lui-même, comme celui qu'il fait parler : « J'arrive en Epervier et je sors en Phénix », car, ainsi que le Myste, « il a cherché, il a trouvé l'infini dans le bien des formes, en d'autres termes la Beauté des Formes ».

Rendons hommage à l'effort d'artiste, avant de saluer l'effort de pensée. Partout des formules stables, décisives, architecturales comme les constructions de l'Egypte. Formules de diorite : « Le Stable fils du Stable, conçu et enfanté par lui-même dans le Territoire de la Stabilité. » Formules d'onyx où transparaît la lumineuse pupille de l'œil : « Je suis une parcelle des parcelles de la Grande Ame incandescente. » Il faut être un Leconte de Lisle de la mysticité pour voir « le clou de l'équilibre fixé dans son cœur ».

L'effort de pensée, manifeste dans les « Exégèses » ou commentaires, est plus certain encore dans la présentation du document littéraire. Il faut savoir tout ce que, plus ou moins loin dans le temps, le *Livre des Morts* a suscité d'inspirations diverses chez les Pythagoriciens, dans Platon, de la part des Juifs et des Chrétiens, pour laisser aux expressions premières en partie symboliques, mais trop frustes pour se réduire à des symboles, leur concrète authenticité. Pré-

tendre que les idées destinées à devenir banales ne l'étaient pas encore, ce n'est pas assez dire. Elles surgissent, à leur source, avec une effervescence, une bigarrure que religions et philosophies d'autres pays ne pouvaient transmettre.

Or donc, l'initiation mystique, si nous parlons « méditerranéen »; ou la carrière de bodhisattva, si nous parlons bouddhique; ou encore le tao, si nous parlons chinois, se jalonne par l'accès successif de douze « portes ». Par ces degrés de nirvâna il y a sortie du temps pour accéder à l'éternité, frayage d'une voie lumineuse à travers les plans cosmiques. Pourtant il s'agit de ressusciter plutôt que d'échapper au monde; le corps n'est dépouillé que par purification : il est repris dans la parfaite jouissance de tous ses organes, avec le phallus qu'on tient de son père comme avec le cœur qu'on tient de sa mère. Nous apercevons poindre à l'horizon la chrétienne résurrection (1).

Le passage successif par les portes ne marque pas tant un itinéraire, que les phases d'un jugement — ou mieux les degrés d'une justification. La momie « nourrie de vérité » comparaît devant les dieux, « formes d'éternité », qui, comme les Lokapâlas ou comme saint Pierre à l'entrée du Paradis, accordent ou refusent l'accès; elle « défend son cœur, dans la Salle de Vérité ». Cela consiste, en douze plaidoiries, ou plutôt attestations, à prouver sa pureté. Occasionnellement, à montrer sa puissance, d'abord pour exorciser les « doubles » maléfiques (IV), ensuite pour créer par l'efficience du verbe, parce qu'on est « juste de voix » (VI). Finalement, à réaliser santé, béatitude, amour de la Divine Amie, — nous dirions presque de la Devî, de la Çakti, ou encore de l'eurasiatique Déesse-Mère, — qu'il faut comprendre immanente.

Osons avouer que les « exégèses » nous indiffèrent, malgré leurs mérites. Nous n'avons pas cherché d'assistance, non plus, dans la glose — ou la gnose — que, paraît-il, Henri Durville consacre à ces textes initiatiques. On choisira, selon son tour d'esprit, l'un des deux commentaires irrécusables

(1) On comparera ces douze portes aux huit par lesquelles passe l'âme des justes dans le Mithriacisme. (F. Cumont, *Les Mystères de Mithra*, 2e éd., p. 120.)

qui sont, d'une part la critique égyptologique du document, d'autre part l'immense essaimage des idées qu'il renferme. Par discrétion peut-être excessive, le Dr Mardrus s'abstient de l'un et de l'autre. Il a gardé par devers lui tous ses travaux d'approche, toutes ses comparaisons générales, désireux de nous offrir en beauté le vrai. Pourquoi voudrait-on plus, pourquoi voudrait-on moins ? Plus, l'érudition; moins, le texte sans art. Tout l'art de ce traducteur est justement la crudité de l'original.

P. MASSON-OURSEL.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Etienne Rabaud : *Zoologie Biologique, II,* les Phénomènes de nutrition : Gauthier-Villars. — Raoul May : *la Transplantation animale;* Gauthier-Villars.

La **Zoologie Biologique,** de M. Etienne Rabaud, est un livre dont on dit, ou beaucoup de bien, ou beaucoup de mal; c'est souvent là la marque du succès. On a fait observer qu'il s'agissait plutôt d'une *Anatomie et Physiologie comparées* que d'une Zoologie Biologique; je l'ai dit ici moi-même, d'ailleurs, mais, dans ma pensée, ce n'était pas une critique. D'autres ont trouvé le livre de M. Rabaud trop élémentaire; certainement l'auteur s'en tient aux faits morphologiques classiques. On lui a reproché aussi de ne pas avoir utilisé davantage les faits fournis par la Biologie expérimentale.

Dans tous ces reproches, il y a, me semble-t-il, un malentendu initial; on n'a pas compris ce que M. Rabaud cherchait à faire : prendre les faits bien connus de tous, et les dépouiller de la signification erronée qu'on leur a attribuée. On pense trop souvent à tort que chaque organe a un but à remplir, est bien adapté; que toute complication organique constitue un progrès; que le principe d'économie s'applique aux activités animales, et que celles-ci sont toujours utiles.

Ainsi, les naturalistes aperçoivent généralement une relation étroite entre la forme et la diversité des dents d'une part, le régime alimentaire de l'autre. Evidemment, les carnivores ont des dents qui déchirent, et les herbivores ont des dents en forme de meules. Mais pourquoi certains herbivores, tels les Bovidés, n'ont-ils pas d'incisives à la mâchoire

supérieure, et ont-ils des incisives inférieures, horizontalement implantées et mobiles, alors qu'il n'en est pas de même chez d'autres herbivores, les Chevaux, les Chameaux? Et comment expliquer que, dans divers groupes de Mammifères, certaines espèces n'ont pas de dents du tout?

A propos des phénomènes d'assimilation :

En définitive, un travail considérable s'effectue dans le sein de tout organisme. Il a pour effet visible un processus d'assimilation, grâce auquel l'organisme s'accroît, se maintient du moins et dure. Mais le travail lui-même, loin de s'effectuer avec le minimum de dépense, est, le plus souvent, au contraire, un vrai travail de luxe, un travail à rendement médiocre, qui dépasse, et parfois de beaucoup, les « besoins » de l'organisme... L'alimentation, telle que les conditions actuelles la rendent possible et l'imposent à la généralité des animaux, entraîne donc une série de réactions, non seulement sans effet utile, mais plutôt d'effet fâcheux, en provoquant un travail disproportionné et l'accumulation de produits qui altèrent le fonctionnement.

A ce propos, l'auteur entame une curieuse discussion sur les avantages et les inconvénients du cannibalisme chez les animaux.

De l'examen comparatif de l'intestin moyen des divers Invertébrés, M. Rabaud conclut que « les complications organiques ne correspondent à aucun changement fonctionnel important ». Chez les Vertébrés, la différenciation du tube digestif amène-t-elle une amélioration fonctionnelle assurant une transformation plus facile, plus complète des aliments?

Les faits répondent d'eux-mêmes par la négative. Puisque, en effet, l'activité du pancréas dépend de celle du foie et de l'épithélium intestinal, puisque l'activité du foie dépend de celle du pancréas, loin d'améliorer et de faciliter le fonctionnement, ces différenciations créent, en fin de compte, une complication plus dangereuse qu'utile.

Certes, M. Rabaud a grandement raison de s'attaquer aux préjugés de l'ancienne biologie. En cela il adopte les vues que Jacques Loeb avait exposées de façon si persuasive et si éloquente. Si M. Rabaud reste élémentaire, c'est sans doute pour être compris du plus grand nombre.

Peut-être aurait-il pu, dans sa *Zoologie biologique,* montrer par quelques exemples que l'analyse physico-chimique de certaines activités animales conduit à des conclusions en accord avec sa manière de voir. A propos du rein, à propos du cœur, dont il nous montre fort bien les imperfections organiques, il aurait pu insister davantage sur les activités chimiques internes du rein, et nous indiquer, d'après Demoor et Zwaardemaker, que le cœur est une machine dont les mouvements rythmiques sont conditionnés par des substances chimiques activables, d'origine alimentaire et musculaire.

§

La question de **la Transplantation animale,** traitée par M. Raoul May, a suscité, depuis une trentaine d'années, un nombre considérable de travaux, et a pris une importance en biologie, en physiologie et en chirurgie. L'ouvrage de M. May est d'une documentation très riche, parfois même un peu touffue; dans chaque chapitre surgissent des problèmes nouveaux, susceptibles de susciter des recherches expérimentales. L'auteur est lui-même un expérimentateur habile, et qui ne perd pas son temps à des discussions philosophiques prématurées et oiseuses.

Voici, à titre d'exemples, quelques-uns des faits cités par M. May.

L'embryon de Batracien est un matériel de choix pour les greffes animales. On a essayé, entre autres, des greffes de cerveaux, de moelles épinières, d'organes des sens, et on a été ainsi conduit à des théories sur la croissance nerveuse embryonnaire. Dès 1907, le neurologiste hollandais Kappers a imaginé la « neurobiotaxie » : au cours du développement, les neurones (cellules nerveuses) présentent des migrations vers les points qui reçoivent les stimulations les plus fortes; à tout changement dans l'importance relative des diverses excitations correspond un remaniement dans le système nerveux; par la méthode des transplantations, on peut déterminer expérimentalement de tels remaniements; et bien des faits s'expliquent en faisant intervenir une « polarité bioélectrique ».

L'embryologie causale de l'œil a donné lieu à maintes controverses. Beaucoup d'auteurs ont recherché le déterminisme de la formation du cristallin; dans bien des cas, l'influence de la vésicule optique, expansion latérale du cerveau embryonnaire et future rétine, paraît indéniable; mais la question est beaucoup plus complexe qu'on ne le pensait au début, elle ne saurait être résolue par les méthodes mécaniques d'investigation; il s'agit d'un problème surtout d'ordre biochimique. D'autres savants se sont intéressés aux relations nerveuses des yeux transplantés et à la possibilité d'une récupération des fonctions visuelles. Vers 1923, les recherches de Koppanyi, celles de Kolmer, à savoir homogreffes intra-orbitaires pratiquées chez le Rat, chez le Lapin, ont eu beaucoup de retentissement; les yeux greffés auraient recouvré leur pouvoir de distinguer les mouvements, les formes, les couleurs même; mais ces derniers résultats restent très discutables, et sans doute entachés d'erreur.

Même attitude sceptique vis-à-vis des greffes de testicules.

L'homogreffe des testicules d'adultes ne réussit pas chez les Mammifères. Nous ne citerons pas les très nombreux auteurs qui se sont occupés de cette question, qui a été, malheureusement, quelquefois viciée, au point de vue scientifique, par des expérimentateurs ayant des desseins intéressés... Ici, comme dans n'importe quelle autre transplantation, on ne saurait accepter comme positifs que des résultats basés sur des études histologiques sérieuses. Or, dans aucun cas, les auteurs qui prétendent avoir obtenu par cette méhode des rajeunissements, des masculinisations, ou d'autres résultats physiologiques, n'ont fourni la preuve que le testicule adulte greffé de façon homoplastique ait été vascularisé et que ses cellules spécifiques aient conservé de façon permanente leur vitalité et leur aspect normaux.

Cependant, l'auteur admet que la greffe testiculaire n'est pas toujours sans action : en se résorbant, les tissus de la glande mâle mettraient en liberté certaines substances qui passeraient dans le sang et exerceraient sur l'organisme une excitation passagère.

Chez les Insectes, on a fait de curieuses expériences, en particulier concernant le dimorphisme sexuel. Chez des Chenilles femelles de *Lymantria dispar*, après la dernière mue,

on a extirpé d'un côté du corps les ébauches des ailes, et on les a remplacées par des ébauches d'ailes de Chenilles mâles au même stade. On a obtenu des Papillons ayant d'un côté des ailes de mâles, avec écailles gris foncé ou brun foncé, et de l'autre côté des ailes de femelles, avec écailles blanches. D'autre part, des recherches déjà anciennes ont montré que la castration de Chenilles n'empêche pas leur métamorphose en adultes pourvus des caractères sexuels secondaires identiques à ceux des individus entiers.

Les greffes des tissus embryonnaires chez les adultes sont particulièrement susceptibles d'intéresser les médecins; ces tissus se développent parfois très bien, trop bien même, donnant lieu alors à des néoformations de dimensions considérables. Des nombreux faits cités par M. May à ce sujet, il semble qu'on puisse tirer certaines conclusions relatives à la production des tumeurs, mais l'auteur est toujours très prudent, et non seulement s'abstient de généralisations, mais même de tirer une conclusion à la fin de chacun des chapitres où il expose tant de faits curieux.

GEORGES BOHN.

QUESTIONS JURIDIQUES

Loi sur la Presse. — Diffamation. — Mémoire des Morts. — Personnages historiques. — Droit de réponse des Héritiers. — Droits de la Critique. — Accident d'automobile. — Passages cloutés. — Faute du piéton. — Renversement de la Preuve. — Mémento.

Le **Droit de réponse des héritiers, époux et légataires universels** aux écrits qu'ils jugent dirigés contre la mémoire de leur défunt résulte de l'article 34 de la loi du 29 juillet 1881, modifié par la loi du 29 septembre 1919. Ils doivent, pour faire valoir ce droit en justice, établir que ces écrits sont injurieux ou diffamatoires et, dans le second cas, que l'auteur a agi avec intention coupable.

Par arrêt du 22 mars 1932 (publié par *Dalloz* au dernier fascicule de l'année dernière, avec une note de M. Henri Lalou), la Cour de Paris donne tous éclaircissements sur la matière lorsqu'elle s'applique à un personnage historique. C'est, dans l'espèce, de l'amiral Duperré qu'il s'agissait, et d'un article paru au *Correspondant* du 10 mai 1930, signé

Valous, rendant compte du livre du prince Sixte de Bourbon: *La dernière Conquête du roi*. Il contenait ces deux passages :

Une effroyable tempête avait failli provoquer, le 16 juin, la perte de la flotte; elle aurait pu anéantir l'expédition; elle la hâta au contraire en facilitant le débarquement des vivres, qui tardait par suite des hésitations et de la mauvaise volonté de l'amiral Duperré. En effet, pour alléger les vaisseaux pendant la tourmente, on avait jeté par-dessus bord les ballots (pourvus, grâce à la prévoyance de l'intendant, d'une seconde enveloppe imperméable) et la mer s'était chargée de les apporter en quelques heures sur le rivage...

...Le 1er juillet, assiégés et assiégeants assistent narquois à une vaine démonstration de la flotte, défilant à extrême portée de canon sans résultat appréciable. Elle la renouvelle quelques jours plus tard sans plus de succès. Comme d'habitude, l'amiral Duperré n'avait manifesté qu'une très relative bonne volonté et fort peu d'empressement.

La dame de Dompierre d'Hornoy, agissant comme descendante de l'amiral, a vu dans ces passages des allégations offensantes et jusqu'à l'imputation de faits qualifiés crimes par l'article 280 du Code de justice militaire pour l'armée de mer et par l'article 38 du Code pénal maritime de 1790. C'était les lire non pas à la loupe, mais par le gros bout de la lorgnette de l'illustre marin, qu'il eût mieux valu laisser reposer dans son étui.

Le premier de ces textes datant du 4 juin 1858 ne pouvait, en effet, être invoqué comme sanctionnant des faits qui se sont passés en 1830; le second est un décret de l'Assemblée nationale du 22 août 1790 qui — à le supposer encore applicable en 1830 — déclare « incapable de commander » l'officier commandant une escadre coupable de n'avoir pas su, par impéritie ou négligence, remplir la mission dont il était chargé et le condamne à mort s'il a manqué cette mission volontairement. La Cour, considérant que « pas un des lecteurs du *Correspondant* n'a pu penser, à la lecture des passages susvisés, que l'amiral Duperré avait volontairement manqué la mission dont il était chargé, puisque cette mission n'était autre que la coopération à la prise d'Alger, dont aucun historien sérieux n'a cherché à lui disputer le mérite »; considé-

rant, d'autre part, que, « même en prêtant un sens péjoratif aux expressions *hésitations, peu d'empressement, très relative bonne volonté,* ou même *mauvaise volonté,* il serait impossible d'admettre qu'elles ont été écrites avec intention coupable », la Cour a débouté la demanderesse.

Elle a dit que celle-ci était d'autant moins fondée à reprocher au gérant du *Correspondant* d'avoir refusé d'insérer sa longue réponse que déjà, le 1er février 1931, le Tribunal de la Seine s'était prononcé sur l'objet de ce même litige à la requête de M. Henry de Dompierre d'Hornoy, en décidant (jugement aujourd'hui définitif) que l'article de M. de Valous ne révélait chez ce dernier aucune intention d'offenser la mémoire de l'amiral Duperré. Par un dernier attendu, l'arrêt tire la morale de l'affaire.

Considérant qu'il n'est pas inutile de remarquer que de tels procès, intentés dans le but évidemment respectable d'éviter toute atteinte, même insignifiante à la mémoire d'un parent illustre sont de nature à perpétuer de vaines polémiques et à faire revivre imprudemment des critiques périmées; qu'ils peuvent, en outre, paralyser, chez les écrivains les plus sincères et les plus véridiques, la libre expression de leurs sentiments et les amener à dénaturer l'histoire des morts par crainte d'éveiller la susceptibilité des vivants; que le devoir des tribunaux est de modérer dans ses excès l'exercice spécial du droit de réponse régi par l'art. 34 de la loi du 29 juillet 1881, et de n'en admettre l'usage que dans les limites strictement fixées par le législateur...

§

Il faut prendre les **passages cloutés,** écrit le *Temps* du 24 janvier, où j'étais en train de lire en feuilleton l'attachante histoire, *Achmet-Reïs,* que M. Pierre Mélon conte.

M. Romagné, un artiste peintre, s'était, le 4 février 1931, engagé sur l'avenue Georges V. Après avoir traversé la première partie de la chaussée, il avait dû, se dirigeant vers la place de l'Alma, franchir la file de voitures en stationnement au milieu de l'avenue. C'est à ce moment-là qu'une voiture conduite par M. Poncet et qui, montant l'avenue Georges V tenait sa droite, le renversa. Dans sa chute, M. Romagné tomba, se fracturant une jambe. Il a fait un procès à M. Poncet, lui réclamant 60.000 francs à titre de dommages-intérêts et ce procès vient d'être plaidé devant la

4e Chambre du tribunal de la Seine par Mes Lecoq de Kerland et Adrien Peytel. M. Romagné a été débouté de son action. Le tribunal a estimé qu'aux termes des ordonnances de police, le piéton est dans l'obligation de traverser les chaussées par les passages cloutés quand ils existent et que le fait, par la victime de l'accident, d'avoir négligé le passage réservé aux piétons « constitue une faute telle qu'elle met le chauffeur à l'abri de la présomption de responsabilité écrite dans la loi à sa charge »; que par suite le chauffeur contre lequel aucune faute n'a pu être établie, doit être mis hors de cause.

Voilà qui est clair. Victime d'une automobile, en tant que piéton marchant ailleurs que sur un passage clouté — quand il en existait un — vous pouvez bien avoir également été victime d'une faute du conducteur, mais c'est à vous d'établir l'existence de cette faute. Votre propre faute, en effet, allège le conducteur de la présomption qui, s'il vous eût atteint sur le passage clouté, pesait mécaniquement sur lui. Et, même dans le cas où vous prouveriez que le conducteur a commis une faute lourde, il est vraisemblable que le jugement partagerait la responsabilité.

Mémento. — Léopold Lacour : *Les Maîtresses de Molière* (Ed. Malfère). La réédition de cet instructif ouvrage redonne l'actualité au point de savoir si Racine fut pour quelque chose dans le décès de sa maitresse, Du Parc. L'auteur qui repousse la thèse de l'empoisonnement pencherait pour celle de l'avortement. Sans doute est-elle moins absurde que l'autre, mais elle n'est pas beaucoup moins gratuite. Elle repose en tout et pour tout sur ce passage d'une conversation de Boileau recueillie en 1703, soit trente-cinq ans après le décès : *La Du Parc mourut en couches*. La responsabilité en incombe à un ouvrage intitulé *Médecins et Empoisonneurs au* XVIIe *siècle*, paru en 1898, ouvrage qu'aucun investigateur du pseudo-problème posé par les accusations de la Voisin contre Racine ne manque d'invoquer, sans l'avoir toujours regardé; il me paraît difficile de croire que M. Lacour l'ait ouvert. Son auteur, M. Legué, est docteur en médecine, mais, pour conclure à un *accouchement prématuré provoqué par des manœuvres abortives*, lesquelles *déterminèrent une péritonite aiguë qui en quelques jours emporta la comédienne*, il dispose en tout et pour tout de la seule phrase attribuée à Boileau et de sa propre imagination. — J. Viscardi : *Le Chien de Montargis* (Ed. Domat-Monchrestien, 160, rue Saint-Jacques). La légende du lévrier vengeur,

par la voie du duel judiciaire, de son maître Aubry de Montdidier assassiné par un de ses compagnons, Macaire, a sa première origine connue dans une chanson de geste du XIIe siècle, émanation, elle-même, d'un très vieux thème : celui du chien qui dévoile les meurtriers de son maître, thème que l'on trouve déjà chez Plutarque. Ce poème place l'aventure à la cour de Charlemagne, et non pas, comme la légende, sous le règne de Charles V; il le fait sans que Montargis ait rien à y voir. Comment « l'érosion des temps »... montargeoisisa-t-elle l'aventure, en la dépouillant du romanesque dont la geste l'avait ornée et en la bornant au fait du duel judiciaire? Le fait est qu'on la trouvera à la fin du XVe siècle sous forme d'une peinture du combat, exécutée sur le manteau d'une cheminée de la grand'salle du château de Montargis. Montaigne l'y verra en 1588, et la tenant pour historique, il décrira la peinture et racontera ainsi la légende telle qu'elle nous est parvenue. On aura tous renseignements en lisant ce consciencieux ouvrage qui se donne justement comme une *étude de folklore juridique*. Bâti sur un appareil documentaire très abondant, très précis, très clair, il est de ceux dont on peut dire qu'ils règlent définitivement leur question. — Docteurs Georges Boye et Marcel Durand: *Le Secret professionnel et la Médecine de demain* (Ed. Gallimard). L'art. 378 du Code pénal et les textes qui en dérivent sont soumis à une réfection prochaine et les milieux médicaux se trouvent émus. Cet ouvrage résume l'opinion la plus commune dans ces milieux et la résume fort bien. Comment concilier l'impérieux devoir que la Société a de défendre ses membres contre les maladies épidémiques et infectieuses — contre les maladies et contre les malades — et la confiance impérieuse que le malade doit avoir en la discrétion de son médecin? En créant à côté de la *médecine privée*, destinée à l'individu et devant par définition rester conforme à « la tradition intangible du secret professionnel », une *médecine sociale* dont les agents interviendraient comme des agents de l'Etat, fonctionnaires au service de l'Hygiène et de la Salubrité publiques. Une telle organisation ne va pas sans difficultés délicates et coûteuses; MM. Boye et Durand ne les dissimulent pas au cours de leur examen du problème, problème dont ils ne prétendent proposer qu'une solution approximative. — Raymond Teisseire : *Histoire des Juridictions et des Palais de Justice de Marseille depuis leur origine jusqu'à nos jours* (Tacussel, 54, rue Paradis, Marseille). — Dans la première partie de son étude l'auteur rend compte des juridictions successives qui ont fonctionné à Marseille depuis le Moyen-âge jusqu'à aujourd'hui. Il passe en revue les différents corps des auxiliaires de la Justice :

avocats, procureurs, notaires, greffiers et huissiers. Dans la seconde partie, il indique dans quels endroits et dans quels locaux fonctionnèrent ces juridictions. Ouvrage établi avec soin et avec amour par un homme nourri dans le sérail en qualité d'avocat et d'avoué, et qui s'entend aux archives comme aux dossiers.

MARCEL COULON.

VOYAGES

Jean Ajalbert : *Auvergne*, Albin Michel. — Albert Londres : *Histoire des Grands Chemins*, Albin Michel.

Une véritable curiosité, en somme, est le volume de Jean Ajalbert intitulé **Auvergne.** Dans la préface, l'auteur nous présente un géologue d'Aurillac, le pharmacien Rames, qui possède sur la formation du pays d'intéressants documents et a réuni chez lui de nombreux vestiges relatifs au passé millénaire de la région. Le premier chapitre est consacré à Clermont-Ferrand, capitale de la province. La ville est curieuse en ses parties anciennes, avec sa cathédrale gothique, Notre-Dame-du-Port, de style roman auvergnat (Xe siècle), et de nombreuses maisons d'autrefois. C'est la patrie de Blaise Pascal, dont le volume d'ailleurs nous parle abondamment. L'horizon est dominé par le Puy-de-Dôme qu'on aperçoit à tous les coins de rue. Les bâtiments d'un observatoire y ont été construits près des vestiges d'un temple celtique, qui fut très important. Du sommet de ce pic, on découvre tout le panorama des pays environnants, anciens volcans assagis, espérons-le, pour toujours et dont l'aspect chaotique est impressionnant. Englobé par Clermont, Montferrand, qui n'est plus qu'un faubourg, possède de vieilles rues, maintenant débaptisées, et demeure un véritable reliquaire d'art et d'histoire.

Une excursion aux ruines de Tournoël, aire démantelée, mais montrant encore des portes à mâchicoulis, une chapelle, diverses salles, des oubliettes, une tour haute de 32 mètres, etc., permet à Jean Ajalbert de nous montrer les fertiles plaines de la Limagne et les vignes d'Auvergne. Riom, première capitale de la région, chef-lieu judiciaire qui a compté parmi ses magistrats d'Aguesseau, Arnaud, Etienne Pascal, Laubespin, etc., est une ville agréable, bien dessinée, pourvue d'hôtels de bonne mine. On y peut voir une belle

tour d'horloge, une Sainte-Chapelle, Notre-Dame-du-Marthuret et l'église Saint-Amable. A Ennezat, la Collégiale possède des fresques macabres et de curieux modillons. A Lezoux, on a découvert des poteries romaines. A Mozat sont les restes d'une abbaye de Bénédictins, à Aigueperse une Sainte-Chapelle, etc.

Les eaux d'Auvergne sont célèbres, et de nombreux malades fréquentent les stations de Royat, Châtel-Guyon, La Bourboule, le Mont-Dore, Saint-Nectaire, etc. On passe à Thiers sur la Durolle, ville très pittoresque, connue dans le monde entier pour sa coutellerie; à Issoire, dont les luttes religieuses ensanglantaient le passé et où l'on peut toujours voir une remarquable basilique. Les lacs d'Auvergne sont bien connus; les principaux sont : les lacs Chambon, Guéry, Pavin, etc. Un chapitre parle encore des pèlerinages et des différentes vierges noires de la région. Plus loin, il est question de la Cère, de son pas fameux, ainsi que de Vic-sur-Cère, d'Aurillac, de Saint-Céré, de Saint-Flour, qui possède de nombreux souvenirs du passé et aux environs duquel on peut voir le viaduc de Garabit; de Murat, des châteaux de Carlat, d'Ybois et d'Usson, du Puy et de la Chaise-Dieu, dont la belle église n'est plus guère qu'une ruine, etc. Mais nous ne pouvons insister davantage; la partie anecdotique tient une très grande place dans les récits de Jean Ajalbert, ainsi que tout ce qui se rapporte aux coutumes, usages, mœurs d'aujourd'hui et du passé. Ce volume, très intéressant et documenté, est à lire avec attention et profit. Nous aurions aimé y trouver une carte régionale et une table des chapitres.

§

L'Histoire des Grands Chemins est une série de reportages du regretté Albert Londres, qui disparut dans la catastrophe du *Georges-Philippar*. Dans une intéressante préface, Edouard Helsey rappelle les débuts d'Albert Londres comme journaliste et comment se développa leur amitié. Le livre commence par le récit de l'incendie de la cathédrale de Reims le 21 septembre 1914; puis ce sont les heures dramatiques de Dixmude, lors des attaques allemandes sur l'Yser. Ensuite, le bombardement d'un fort turc par le *Suffren*, une

croisière avec des chalutiers dans la région de Corfou, puis: la fin du navire. On assiste à la retraite des Serbes et aux troubles du détrônement de Constantin en Grèce. On revient en France et c'est la libération de Lille le 17 octobre 1918. On revivra avec le volume la période extraordinaire qui vit l'entreprise de d'Annunzio sur Fiume. Le narrateur retourne ensuite aux Serbes, dont le caractère est si différent de celui des Italiens. Et voici les troubles d'Orient et la révolution au Caire. Les événements de Russie devaient frapper cet esprit curieux; il gagne Petrograd après cinquante-deux jours d'efforts, et les pages qui suivent relatent ses impressions sur le chaos et les convulsions de cet immense pays, ainsi que sa rencontre avec quelques Français devenus bolchéviks.

En février 1922, l'auteur est à Tokio. Il va en Indochine; en Annam, il chasse le tigre. Il passe aux Indes où les Anglais ont de graves difficultés, suscitées par Gandhi. Il analyse avec pénétration les causes du conflit. Le dernier chapitre concerne cette horrible catastrophe que fut l'incendie du navire français *Asia* en rade de Djeddah, et qui est racontée en termes poignants. C'est une des plus belles pages du grand reporter Albert Londres, qui, deux ans plus tard, devait disparaître dans des circonstances analogues.

CHARLES MERKI.

QUESTIONS RELIGIEUSES

S. S. Pie XI : *Paroles*, Eugène Figuière. — David Lasserre : *A propos de l'Edit de Nantes et de sa révocation*, Imprimerie La Concorde, Lausanne. — Pierre Méline : *Paul Bureau*, Bloud et Gay. — L'abbé Wehrlé : *Victor Delbos*, Bloud et Gay. — Edward Westermarck : *Early belief and their social influence*, Marmillan. — Le recrutement sacerdotal. — Mémento.

L'éditeur Figuière publie depuis quelque temps des *Paroles*. Ce substantif était toujours suivi d'un qualificatif. Paroles françaises, Paroles humaines, Paroles sociales, Paroles réalistes, Paroles italiennes, et c'était M. Mussolini, Paroles nationales, et c'était M. Charles Daniélou. Nous avons aujourd'hui **Paroles** tout court, et c'est Sa Sainteté Pie XI.

Le petit volume est préfacé par M. de Joannis, qui nous apprend que la France a mis dans Pie XI toute sa confiance. Le Saint-Père lui-même nous assure, par son *motu proprio*

du 2 mars 1922, ici reproduit, que « les pontifes romains ont toujours, au cours des siècles, comblé des marques de leur particulière affection la France, justement appelée la fille aînée de l'Eglise ». Je ne sais si une pareille affirmation trouvera tous les historiens d'accord. Enfin, le petit livre est là, aussi commode pour ceux qui s'inclinent que pour ceux qui seraient tentés de discuter.

M. David Lasserre vient de publier sur **la Révocation de l'Edit de Nantes** une brochure qu'il faut lire. La question est importante. Mon opinion personnelle est qu'il convient de distinguer en cette affaire la politique de la religion. Au point de vue politique, après les édits de Montpellier, de La Rochelle et d'Alais, il ne restait plus grand'chose de l'Edit de Nantes. La France ne pouvait que gagner en unité à ce que les protestants fussent définitivement privés d'une existence politique indépendante. C'est dans cet esprit que les catholiques accueillirent la révocation avec d'unanimes applaudissements. Au point de vue religieux, on ne cessera de déplorer la persécution dont furent victimes des hommes que le plus élémentaire souci des droits de la conscience rendait respectables. Le mot de Voltaire est juste : « Les Français furent dispersés plus loin que les Juifs. » C'est dans une mesure trop appréciable l'élite de la nation que nous perdîmes avec les cinquante mille familles qui préférèrent l'exil à l'abandon de la religion de leurs pères.

N'est-il pas curieux de constater que le règne de Louis XIV doit beaucoup de son illustration à des hommes appartenant à des opinions persécutées : Guébriant, Rantzau, La Force, Châtillon, Turenne, Duquesne, pour le protestantisme; Arnauld, Pascal, Nicole, Racine, Boileau, pour l'école de Port-Royal; Fénelon, pour le quiétisme?

Sous ce titre général, les *Maîtres d'une Génération*, la librairie Bloud et Gay publie une série de volumes consacrés à des hommes récemment disparus, qui ont occupé une place importante dans le catholicisme français contemporain. Le **Paul Bureau** de M. Pierre Méline est excellent. L'auteur a tracé la vie de son modèle avec une sympathie et une modération qui n'excluent pas l'indépendance.

« **Delbos,** l'esprit le plus ouvert, le plus bienveillant, le plus

libéral, savant de premier ordre, historien et critique d'une pénétration et d'une équité universellement reconnues, image de la loyauté, de la délicatesse et de la bonté. » Ainsi s'exprimait Emile Boutroux, parlant d'un homme que le livre de l'abbé Wehrlé fait connaître et fait aimer.

Le livre du professeur Westermarck sur **Les premières croyances religieuses et leur influence sociale** ne prétend pas à l'originalité. Embrassant sous un petit format un sujet très vaste, il souffre parfois d'un manque de clarté. Mais, comme œuvre de vulgarisation et d'une vulgarisation reposant sur des connaissances sérieuses, il rendra de réels services.

Le recrutement sacerdotal est pour les chefs de l'Eglise de France une source de vives appréhensions. Les vocations semblent faire défaut. Il se passe d'ailleurs ici ce que j'ai constaté ailleurs, en Angleterre, par exemple. Les sujets les plus brillants vont préférablement aux ordres religieux. Leur intelligence y trouve un loisir pour les travaux de l'esprit que le ministère paroissial ne leur offre pas. Pour favoriser le recrutement de ce dernier, il faudrait donner aux jeunes clercs, dans les grands séminaires, l'aliment qu'ils n'y trouvent pas. L'enseignement est dans un trop grand nombre de ces établissements d'une incontestable pauvreté.

Le prêtre séculier est d'autre part plus exposé que le religieux aux dénonciations de ses confrères qui, par jalousie ou pour faire du zèle, émettent sur son orthodoxie des appréciations qui peuvent, je ne dirai pas compromettre sa carrière, car le sacerdoce n'est pas, ne devrait pas être une carrière, mais lui créer de sérieux ennuis et le contrister dans sa foi. Le privilège de l'exemption met les religieux à l'abri du bon plaisir épiscopal. Quelle excuse peut-on trouver à l'évêque qui, n'estimant pas suffisamment occupé le professeur de philosophie dans un collège de son diocèse, le charge en outre de deux paroisses?

Au surplus, une chose me paraît infiniment plus urgente que le recrutement sacerdotal, c'est le recrutement des fidèles. Celui-ci commande l'autre. Comment veut-on que des jeunes gens songent à entrer dans les ordres, si on n'a pas fait en sorte que leurs familles restent attachées à l'Eglise?

Il y a en France des régions qui se déchristianisent. J'ai un peu compris pourquoi en deux occasions que je veux dire. Me trouvant un dimanche dans une commune *rurale* de Seine-et-Oise, j'allai à la grand'messe. Le curé fit sur Voltaire un sermon qui passa fort au-dessus de la tête de ses auditeurs et dans lequel il crut devoir rééditer l'odieuse calomnie d'une agonie au cours de laquelle le philosophe aurait bu le contenu de son pot de chambre et mangé ses excréments. On me dit — j'avais des amis dans le pays — qu'il faisait le vide dans son église. Je n'en fus pas surpris. Je connais, d'autre part, une paroisse de Vendée, où la longueur des offices, due au plaisir que le curé éprouve à s'entendre parler, fatigue les fidèles et les éloigne du saint lieu.

Il se peut que j'aie l'esprit mal fait, mais je persiste à penser que le recrutement des fidèles est chose plus intéressante que la suppression du rabat, celle de la prononciation française du latin, la substitution du petit plat romain à la nappe pour la communion, et l'invitation faite au clergé de renoncer au brodequin pour adopter le soulier. Décider que les évêques seront désormais des excellences, et non plus des grandeurs, est évidemment une mesure de la plus haute portée. Favorisera-t-elle le recrutement sacerdotal et celui des fidèles? On peut en douter.

MÉMENTO. — Georges Mossé : *l'Histoire inconnue du peuple hébreu*, Félix Alcan. — A. H. Verrill : *l'Inquisition*, Payot, livre sur lequel il y aurait à faire des réserves, mais dont l'écriture est excellente et qui témoigne d'une connaissance réelle du sujet. — Paul Teissonnière : *La Terre Promise*, qui nous vient des Editions du Foyer de l'âme, à Bruxelles, et dont je me promets de reparler. — *Le Surnaturel en nous et le Péché originel*, de M. Verrill, professeur au séminaire de Saint-Sulpice, chez Bloud et Gay. — Dans la collection « Les grands cœurs », chez Flammarion, un *Jean-Jacques Olier*, de M. Pourrat, livre qui vaut d'être lu et que nul n'était mieux qualifié que son auteur pour écrire.

A. BARTHÉLEMY.

SCIENCES OCCULTES ET THÉOSOPHIE

René Kopp : *Introduction à l'étude des sciences occultes.* (Leymarie, éditeur). — *La doctrine du Christ* (Leymarie). — *Variétés sur la vérité* (Leymarie).

M. René Kopp est un des esprits les plus curieux de la pensée contemporaine, malgré que son activité soit encore limitée à un petit groupe. Un des plus curieux et aussi un des plus utiles, à cause de l'élévation de son point de vue qui lui permet de comprendre et d'unifier ce qui aurait paru différent et opposé à des esprits moins vastes.

Tous ceux que tourmente la solution du problème de la vie et de la mort reprennent le chemin des antiques religions. Ils espèrent trouver dans leurs arcanes la vérité qu'ils ne rencontrent pas dans les livres quotidiens. Les uns reviennent à leur religion, au christianisme, qu'ils ont négligé, et ils essaient de traduire en pensées son rituel et ses symboles. Les autres se plongent dans le Brahmanisme et le Bouddhisme. Il en résulte deux courants qui restent opposés et ne s'efforcent même pas de se rejoindre. « Toute tradition vient de l'Orient », disent les uns. « Non, la tradition est occidentale », disent les autres qui ont tenté de retrouver dans les lointaines origines une vérité qui ne devrait rien aux Védas et qui serait pourtant la même.

En réalité, il n'importe. Toutes les traditions et toutes les religions se rejoignent par leur sommet. Toutes se rencontrent dans l'essence primordiale de leur vérité. Elles varient dans leurs manifestations, dans leurs rites et surtout dans l'orgueil des hommes qui les représentent et qui aspirent à être les seuls détenteurs de la sagesse.

Le plus grand mérite de M. René Kopp, mérite qui donne à tout son livre une rare saveur d'impartialité, est de s'élever dans ses livres au-dessus d'une conception aussi étroite. Il est rare de rencontrer en matière de tradition ou d'occultisme une sincérité sans passion. Et l'on peut même noter pour s'en étonner que ce soient les questions de l'ordre le plus élevé qui déchaînent les passions les plus furieuses, les rivalités les plus acharnées.

Rien de tel chez M. René Kopp. On retrouve à toutes les

pages une sérénité qui ressemble à de la sagesse. Son introduction générale à l'étude des sciences occultes est un résumé parfaitement clair de toutes les questions qui touchent à l'occultisme et, en cette matière, la clarté est une précieuse et surtout rare qualité. Il n'y a pas cet amour éperdu du merveilleux et cette foi aux légendes les plus puériles que l'on retrouve dans tous les travaux de cette nature.

« A vrai dire, on ne comprend pas, dit-il, l'hostilité des Eglises contre la gnose occulte. » Et il essaie constamment de retrouver, sous les enseignements dogmatiques de la foi, cette gnose dont il possède les arcanes. Il le fait sans passion et sans mépris.

Mais son livre le plus original et le plus profond est **La doctrine du Christ.** C'est peut-être le seul ouvrage d'où se dégage la parenté intime des enseignements de Jésus et des enseignements du Bouddha, où l'on voit avec netteté la similitude du nirvanâ de l'un et de la vie éternelle de l'autre.

Il n'y a pas de parallèle. Il n'y a pas de démonstration. Celui qui lit le livre de M. René Kopp sent cette similitude parce que l'auteur l'a sentie profondément et que sa sincérité s'échappe de ses pages, suggérant au lecteur des pensées qu'il n'a même pas eu, parfois, besoin d'écrire. La doctrine du Christ dans son rapport avec la doctrine du Bouddha, et aussi dans son rapport avec la science moderne d'une part et avec le spiritisme de l'autre, n'a jamais été aussi lumineuse-exposée.

Il est bien regrettable que les intellectuels de notre temps, se désintéressant des questions métaphysiques et religieuses, ne tournent plus leurs efforts que vers une littérature de plus en plus rétrécie. Un tel livre aurait dû avoir un grand rayonnement et une utile portée morale. Il aurait permis à beaucoup d'esprit hypnotisés par un point de vue trop étroit de se rendre compte que beaucoup de divisions ne sont basées que sur l'ignorance, et que la vérité est une quand on brise le cadre de ses barrières.

Le dernier livre de M. René Kopp s'intitule **Variétés sur la vérité.** Ce n'est pas le plus important de son œuvre. Mais on y retrouve davantage encore que dans les autres cette intelligence lucide, ce parti pris de comprendre et

d'aimer en même temps qui est la caractéristique de cet écrivain.

Il étudie tour à tour la science et la mort dans l'Egypte ancienne, les cathédrales du moyen âge, Pascal et la réalisation christique, et il consacre une dernière partie aux possibilités de l'ascèse dans la vie moderne. Ce livre n'est, à la vérité, qu'un faisceau de conférences publiées. Cela ne diminue pas son intérêt. Toutefois, je me permets de regretter que M. René Kopp canalise une partie de son effort pour être un conférencier plutôt qu'un écrivain exclusivement. Je crois que la pensée se diminue singulièrement quand elle affecte une forme orale. Les paroles s'envolent, dit-on. Pour s'envoler, elles ont besoin d'être dépouillées de leur poids. De toute façon, elles ne vont pas très loin. Si le propagandiste a la satisfaction d'atteindre directement des auditeurs, s'il peut voir sur des visages la réaction immédiate de sa pensée, il peut être sûr que cette pensée perd beaucoup de sa force pour être exprimée dans un langage oratoire. Malgré lui, il se met à la portée d'un public qui est forcément toujours médiocre. Il descend vers lui à son insu, au lieu de l'élever à son niveau.

Si l'on excepte les grands fondateurs de religion dont les enseignements ont été parlés, toute œuvre durable s'est exprimée dans la pierre verbale du livre, du livre qui peut seul donner la variété des méditations, permettre les détours des raisonnements, étaler l'abondance de la pensée.

Mais il semble que M. René Kopp trouvera davantage sa réalisation dans l'écrit qui demeure que dans la parole qui se disperse, et qu'il le prouvera par de nouveaux écrits.

MAURICE MAGRE.

LES REVUES

Revue des Deux Mondes : extraits d'un « Petit cahier » inédit de Chateaubriand. — *Orbes :* confidences de MM. J. van Heeckeren et P. de Massot. — *La Muse Française :* deux poèmes de M. Maurice Rey. — *Cahiers du Sud:* l'abbé Henri Bremond vu par M. Denis Saurat. — Mémento.

La comtesse de Durfort a confié à la **Revue des Deux Mondes** (1er février) la publication du « Petit cahier » de Chateaubriand, son arrière-grand-oncle. Ce sont des notes

dictées par René à son secrétaire Hyacinthe Pilorge. Certaines furent employées dans les ouvrages du grand homme. Plusieurs, si on les oppose l'une à l'autre, le montrent d'opinion mal fixée :

Les années ne sont pas des ancres avec lesquelles on arrête la vie dans les eaux du temps.

Ce texte est contredit par le suivant :

Mes années ont jeté l'ancre et leur pesanteur m'arrête au milieu des flots.

L'image est belle, dans les deux expressions contradictoires qui l'emploient.

Chateaubriand est magnifique dans ces notes :

Viens : je vais mourir et que je m'en aille, dans tout ce que la vie a de délices, à l'Eternité ou au néant.

Haine des enfants et pourtant profond désir d'en avoir d'une femme aimée.

Je ne ferai plus de serments, n'ayant plus le temps de les tenir.

La charrue du soleil. Ses rayons : les dents d'une herse d'or.

Le bruit court parmi le peuple de Versailles que Marie-Antoinette et Louis XVI viennent tous les soirs.

Jadis on faisait des romans avec de l'amour; on fait aujourd'hui de l'amour avec des romans.

Elle m'a jeté sa vie au cou comme une chaîne.

L'âme de l'homme est pleine de maladies : elle est sujette à l'espérance.

La mort est une promotion.

Les lits n'avaient plus besoin d'oreillers, car les têtes manquaient.

Les hommes sont inventifs en destruction, et c'est au fait de la mort qu'ils se montrent le plus ingénieux.

Le croque-mort :

Il grognait ses morts qui faisaient trop de bruit; il leur disait : « Tais-toi, gueulard. »

A sa pâleur (Robespierre), à la strideur de ses dents, à sa bave sanguinolente, sa tête avait l'air d'avoir été coupée.

Un cadavre présidant sans tête par esprit d'égalité aux décapitations.

Il y a des gens qui se mettent à l'abri sous leur lâcheté et qui derrière ce rempart vous accablent impunément d'outrages.

Un homme qui reçoit tous les soufflets qu'on veut lui donner a acquis le droit de tout dire.

Si tu fais le bien, tu seras puni; si tu fais le mal, tu régneras.

Si les vivants et les morts se disent leur fait, les morts ont l'avantage dans ces récriminations, car ils n'entendent pas ce que leur disent les vivants et les vivants entendent très bien ce que leur disent les morts.

Dieu tient la tête des rois sur ses genoux et leur bouche les oreilles avec ses mains.

Rire et sourire. — Le rire est naturel et simple, le sourire est quelquefois un art et tient plus de la société que de la nature; il est plus beau et plus laid que le rire : il se compose de l'orgueil, de l'ironie, du mépris, de l'amour, de la jeunesse, de l'innocence, de la bonté, de la coquetterie, du désir de s'embellir et de plaire, de la finesse de l'esprit, en un mot de tous les sentiments de l'âme et de toutes les nuances de l'intelligence. C'est peut-être la seule grâce qui manque à l'enfance. Le peuple rit et ne sourit pas; plus les mœurs sont polies, plus le sourire s'étend aux dépens du rire. Les femmes sourient plus que les hommes et les Français plus que les autres peuples.

Mon avenir s'abrège; il est aussi incertain que ma vie.

Quand on a l'esprit élevé et le cœur bas, on écrit de grandes choses et on en fait de petites.

§

Cette dernière pensée de Chateaubriand nous offre une transition heureuse pour parler du n° 4, daté « 1932-1933 », de la revue **Orbes.** Au cours d'une « préface », intitulée aussi « Vérité-Force », M. Jean van Heeckeren, qui l'a écrite à Saïgon et à Paris, fait des déclarations essentielles :

L'abstrait n'existe pas. Seule existe l'abstraction.

J'écris en marchant. Je ne m'assieds jamais à un bureau pour écrire, sauf pour recopier. J'écris dans ma tête, partout. Dans la rue, au café, aux Folies-Bergère, au Zoo, au musée, au bord de la mer, sur un bateau, dans le train, sur la route, dans la forêt, dans la plaine, dans la montagne, au bord du fleuve ou du lac, en vélo, en auto, en métro, en avion, dans les ruines, dans ma chambre, aux cabinets, au restaurant, dans mon lit, dormant ou éveillé.

Quand on vous fait visiter la maison de Gœthe ou de n'importe quel écrivain célèbre, on ne devrait pas négliger de vous

faire visiter les cabinets, parce que c'est souvent là que vous viennent les meilleures idées.

Dans la même revue, M. Pierre de Massot publie « Extraits d'un cahier noir ». On y trouve, avec l'indication d'août 1931, notée à Pontcharra, cette aventure sale assaisonnée de notules littéraires :

Un garçon d'onze, douze ans, en culotte très courte, et collante, les genoux couronnés, le visage froncé un peu, et le sexe, d'une insolence... Je l'emmène goûter dans une auberge : beurre frais, saucisson, vin rouge. Il me fait du genou sous la table. Finie la collation, nous nous enfonçons au cœur d'un bois de sapins, et l'on s'étend sur la mousse. Je simule le sommeil; entre les cils, je le surveille. Longtemps, il me regarde. Persuadé enfin que je dors, le voilà qui se masturbe. Alors, j'ouvre les yeux. Furieux d'avoir été joué, il dévale sans retourner la tête.

Fétichisme. — Cette phrase de Barrès : « C'est une abeille, petite et pleine de miel, qui vole avec un terrible aiguillon » (Jardin sur l'Oronte). Jacques Rivière, qui ne la citait point exactement, la qualifiait « divine », « à s'agenouiller devant... ». Alors? Alors?... Laquelle?

Revu mon jeune héros. Il accepte rendez-vous pour le soir, à huit heures.

Relisant « Aux Fontaines du Désir », j'évoque cet après-midi d'août où, après avoir déjeuné à la Nationale, Montherlant et moi, dans le square qui lui fait face, épuisés par la chaleur torride, sans parole ni pensées, avachis sur un banc, nous espérions que passerait au moins une jolie gosseline ou un bel adolescent. Mais ni l'une ni l'autre ne passèrent, « car rien ne passe jamais », ainsi qu'il est dit dans *Jude l'Obscur.*

Trois heures bientôt vont sonner, et je veille encore, le seul debout sans doute du village, dans ma vieille petite chambre du bord de l'eau. Une brise légère agite les ifs du jardin et je vois trembler leur ombre dans la rivière qu'éclaire la lune. Minutes gonflées de suc dont je ne saurais exprimer le pur enchantement. Hanté par le souvenir de mon bien-aimé de Max. Ses lettres précisément sont dans cette chambre que je n'ai jamais voulu relire; au mur, le cher visage que je dispute à la mort. Mais assez! je ne puis davantage...

Septembre.

Charles Maurras m'envoie son livre : « Au Signe de Flore ».

Je lis dans « Candide », non sans surprise, une enthousiaste étude sur Gide, par Léon Daudet. A revoir.

Chaque soir je retrouve Michel. Comme pour la première fois, je lui reparle de notre première promenade, son visage devient plus boudeur encore, et il ose prétendre qu'il savait feint mon sommeil. Petit provocateur!...

Nous vivons à une jolie époque!

§

Il est encore, pourtant, des poètes pour chanter des amours normales. **La Muse française** (15 janvier) contient une série de dix poèmes : « Sous le signe de l'Aventure », qui font honneur à M. Maurice Rey. Voici deux de ces pièces, toutes uniformément composées de trois quatrains :

Cueillerons-nous jamais dans les bois verdissants
Ces gerbes de lilas, ces folles espérances
Que nous allions cueillir quand nous avions seize ans,
Pendant les jours heureux et libres des vacances?

D'autres bouquets seront tenus par d'autres mains,
Les rites du bonheur étant toujours les mêmes!
Les amoureux diront tout au long des chemins :
Je t'aime! comme alors nous le disions nous-mêmes.

Ah! retours de Sénart ou de Montmorency,
Capelines d'azur des roses ingénues,
Larmes de l'allégresse et de la peine aussi,
Nos premières amours, qu'êtes-vous devenues?

*

La vague et le soleil ont mordoré sa chair.
Elle ondule en marchant ainsi que les créoles,
Belle avec abandon dans le ramage clair
D'un grand châle de soie aux couleurs espagnoles.

Je ne l'aimai qu'un jour, comme on aime à vingt ans.
Elle était nue et souple et fuyante et perverse,
Et je respire encor (gerbe de quel printemps?)
Son torse épanoui qui vers moi se renverse.

Elle danse. On évoque un paradis en fleur,
Un doux miaulement de guitare hawaïenne.
Mais de ce corps émane un rayon sans chaleur :
Nulle extase, nul cri dont mon cœur se souvienne.

§

Un des esprits critiques les plus séduisants d'aujourd'hui, M. Denis Saurat, donne à **Cahiers du Sud** (janvier) une explication de M. Henri Bremond qui débute par cette affirmation :

Ce que Bossuet a été pour l'âge de Corneille et de Racine, et Lamennais pour Lamartine et Hugo, Henri Bremond l'est pour la période moderne 1900-1930 : l'âge de Proust. André Gide en aura été le Chateaubriand : à la fois précurseur et survivant.

« L'âge de Proust », écrit M. Denis Saurat avec complaisance. L'avenir dira peut-être l'âge de Bergson, de Curie ou de Branly; car on ne saurait nier l'influence directe sur la littérature d'un mode de penser ou des découvertes scientifiques qui influent immédiatement sur les mœurs.

Nous retrouverons chez Bremond l'obsession de ce quelque chose qui n'est ni la forme ni le fond, et qui l'a lancé à la recherche de la *poésie pure*. Bremond découvre aussi le sentiment *pur*, qui est vide de contenu ou qui n'a que le seul contenu, Dieu, et la raison *pure*, qui n'a pas d'objet, que Dieu.

Bremond est raisonnable, et il est contre la raison. Il est sentimental et il est contre le sentiment. Il veut dépouiller raison et sentiment de leur contenu, et les ramener à Dieu, comme la poésie pure. Il cherche la raison et le sentiment purs : en dehors de leurs objets, généralement si médiocres, tellement liés au *moi*; ne s'occupant que de Dieu, ne s'occupant plus du moi. Ce qui est le mysticisme.

M. Denis Saurat écrit : « Bremond ne se cache pas de ne pas aimer la théologie. » Il précise que le même « ne se contente pas d'une dénonciation lyrique des théologiens, il sait les attaquer directement ». Une citation suit, laquelle, en effet, leur reproche d'avoir « élevé une sorte de muraille entre leur vie intérieure et leur science ». Et nous recueillons, en lisant, cette fine remarque :

Bremond n'est pas trop vindicatif, et si la théologie le laisse tranquille, il la laissera à sa place. Il lui fera même l'hommage de tenir en réserve un théologien anonyme qui est toujours du même avis que lui.

Et voici qui est d'une justesse incontestable :

Il échappe [M. Bremond] au romantisme, il devient l'un des maîtres du moderne, par sa critique du sentiment; critique double : il critique le sentiment par la raison sans doute, mais aussi par le sentiment. De ce point de vue, les deux derniers chapitres de son dernier volume, *La mystique du mariage et l'Art de mourir,* constituent un chef-d'œuvre, qu'on devrait extraire des gros tomes et publier en un court volume pour le grand public.

Dieu est pour Bremond avant tout un sentiment; et c'est un sentiment qu'on retrouve, dirait-il, chez tous les hommes; et qu'on peut constater, sous diverses formes, chez *presque tous.* Le Dieu moderne est le Dieu senti : c'est une expérience sentimentale, qu'on peut constater, décrire, analyser, qu'on ne peut pas nier.

M. Denis Saurat termine fort académiquement un portrait de M. l'abbé Henri Bremond, par ces lignes :

Avec Bremond, le livre le plus ennuyeux, le cardinal le plus revêche, deviennent parfois des sources vivantes d'amusement. Je suis bien obligé de dire *parfois.* Mais en fin de compte, Bremond vous paiera toujours amplement des peines qu'il vous cause : et c'est, après tout, tout ce qu'on peut dire de Proust lui-même. Les modernes ont pour ennemi spécifique l'ennui; les blâmerons-nous trop d'être parfois vaincus?

En somme Bremond est avant tout un expert en états d'âme. Il s'intéresse surtout au point de contact entre l'homme et Dieu. Sur Dieu lui-même, il sait peu de chose, et nous lui sommes reconnaissants de son ignorance (Péguy nous a appris à nous défier de ces théologiens qui ont trouvé *trop* de preuves de l'existence de Dieu); sur l'homme, il sait au contraire beaucoup de choses. Dieu est surtout pour Bremond un état d'âme, et, plus qu'aucun autre écrivain, profane ou théologien, Bremond sait nous montrer l'état d'âme divin à sa place obscure et suprême parmi tous les états innombrables de l'âme humaine.

MÉMENTO. — *La Nouvelle Revue Française* (1er février) : « Honneur des Hommes », par M. V. Larbaud. — « Discours à la nation européenne », par M. Julien Benda. — « L'argument qui prouve trop », par M. V. Muselli.

La Revue Hebdomadaire (28 janvier) : *** : « Chant de sirènes sur le zeppelin ». — « Horizons de Congrès », par M. Daniel Halévy.

Revue des Deux Mondes (1er février) : Mgr M. d'Herbigny : « La propagande soviétique antireligieuse ». — M. A. Thérive : « Clotilde de Vaux et Auguste Comte ».

L'Archer (janvier) : « A Jean Mouliérat », par M. H. Ramet. — — « La suprême victoire d'Antoine Bourdelle », par M. Pierre Viguié.

Les Amitiés (janvier) : M. J. Thomasset : « L'obole à Caron ». — M. Marius Pauze : « Le spectre de la rose ».

Revue bleue (21 janvier) : « Isadora et nos œuvriers », suite des souvenirs de M. Lugné-Poe.

Les Humbles (janvier) : « Lucien Herr », par M. J.-P. Samson.

La Nouvelle Revue (1er février) : Suite du « Jean Carrère » de M. H. Austruy. — M. W.-D. Kilpatrick : « La science chrétienne : sa démonstration pratique ».

La Revue de France (1er février) : « Les Charmes », poème de M. Fernand Mazade.

La Revue de Paris (1er février) : « Lettres de Perse », inédits du comte Gobineau.

Notre Temps : « L'affaire Guilbeaux », par M. Maurice Wullens.

Les Marges (10 février) : « Les Goncourt et le journal », par M. Michel Puy. — « Amie des Etoiles », nouvelle de M. J. de Fourchambault. — « Pour en sortir », par M. Adolphe Basler. — M. R.-G. Jaquet : « L'état actuel de la Littérature : entretien avec Camille Mauclair ». — Vers de M. Fagus, inspirés du Cantique des Cantiques. — La critique littéraire, par M. E. Tisserand qui succède à Jean Viollis.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Le monument de Baudelaire (*Beaux-Arts* des 3 et 10 février). — Les enfants de J.-J. Rousseau (*Figaro* du 4 février). — La vraie gloire (*Figaro* du 8 février).

Dans **Beaux-Arts,** chronique des arts et de la curiosité, M. A. Rousseaux suggère d'ériger à la mémoire de Baudelaire le célèbre squelette sculpté par Ligier-Richier pour le tombeau de René de Châlon, à Bar-le-Duc.

Il suffirait, dit-il, d'ériger sur le socle le *mort* de Richier, ce squelette pathétique qui élève son cœur au bout du bras. Baudelaire n'a-t-il pas appelé de ses vœux cette macabre effigie quand il a écrit :

> Tu réponds, grand squelette, à mon goût le plus cher.

et encore :

> A travers le treillis recourbé de tes côtes
> Je vois, errant encor, l'insatiable aspic.

Ces vers, ou tels autres qui ne manquent pas, pourraient être gravés au pied de la statue. Sur le même socle, en côté, deux médaillons : Baudelaire, et sur la face opposée Edgar Poe. Au-dessus ou au-dessous de celui-ci un corbeau, de celui-là un albatros blessé. Ce serait tout. Et, certes, un tel monument, dans sa simplicité tragique, serait incomparablement évocateur.

Cette idée saugrenue a valu à *Beaux-Arts* la réponse suivante de M. Pierre Lesage :

Monsieur le Directeur,

Permettez-moi de vous faire part de l'étonnement que j'ai éprouvé en lisant dans le dernier numéro de *Beaux-Arts* l'article de M. André Rousseaux... *Le Mort* de Ligier-Richier transformée en monument à Baudelaire? Que voilà donc une idée bien indigne d'un critique aussi perspicace et avisé.

M. André Rousseaux croit-il donc que Baudelaire tient tout entier dans les évocations de « charogne infâme » dont frémissent les demoiselles des pensionnats? Veut-il, en élevant pareil monument, laisser à nos descendants le témoignage d'un affreux contresens littéraire? Qu'il garde donc tout le poids de cette faute! Pour ma part, je ne puis croire que Baudelaire est le poète d'une mort aussi tristement anatomique. La mort des amants est plus sereine : « Nous aurons des lits pleins d'odeurs légères... » Et la mort des pauvres même est plus douce : « C'est la mort qui console, hélas! et qui fait vivre... » Pour trois vers macabres qu'il nous cite (et dont deux au moins sont faibles), M. Rousseaux nous convie à applaudir ce projet que je veux croire formé par un prosecteur. A ces trois vers, rien ne nous interdit d'en opposer; celui-là du moins est beau, et il rend un autre son : « Je sais l'art d'évoquer les minutes heureuses... »

Quels qu'en soient les mérites artistiques, n'est-il pas tragiquement, inutilement pitoyable, ce squelette emphatique? L'homme qui a écrit : « Les morts, les pauvres morts ont de grandes douleurs », aurait-il souhaité vraiment que cette misérable carcasse montât, pour évoquer sa mémoire, une aussi pénible faction? Tout cela, au fond, sent, plus encore que le cadavre, l'épouvantail à bourgeois. Laissons donc cet échappé de la salle de dissection à côté du houka, son frère jumeau, de la fiole de *Rolla* et du cor d'*Hernani*. Baudelaire est au-dessus de cette friperie, pourquoi l'en affubler?

Quant au corbeau et à l'albatros, je suis fâché qu'ils m'aient été dérobés. Je me propose, en effet, depuis longtemps déjà, de

demander à Pompon de sculpter une petite ménagerie romantique où figureraient le loup de Vigny, le pélican de Musset, le crapaud d'Hugo, le corbeau de Poe et l'albatros baudelairien. C'est un projet auquel il va me falloir renoncer. Voulez-vous dire à M. Rousseaux que je lui en laisse le mérite et croire, etc., etc.

§

Mme Noëlle Roger a retrouvé dans un ancien *Mercure* de 1746 une intéressante statistique concernant les Enfants-Trouvés qu'elle rattache à l'histoire des enfants de Jean-Jacques Rousseau, en la reproduisant dans le **Figaro** :

Le *Mercure de France*, dans son numéro de juin 1746, publie un article intitulé « Abrégé historique de l'établissement de l'hopital des Enfants trouvés ». L'auteur anonyme rend hommage à l'intervention de saint Vincent de Paul qui, vers 1638, groupa des bonnes volontés, réunit des fonds, finit par obtenir le château de Bicêtre où il installa ses protégés. Mais le château tombait en ruine; l'air trop vif « s'opposait à la conservation des enfants ». On les ramena au faubourg Saint-Lazare, puis, en 1670, ils furent établis rue Neuve-Notre-Dame, dans une maison qui devint cet Hôpital des Enfants trouvés auquel le roi fit part de ses aumônes et accorda des lettres parentes. La reine Marie-Thérèse d'Autriche posa la première pierre de la chapelle.

En 1675, le roi ordonna qu'une somme de 20.000 livres serait prise tous les ans sur son Domaine pour aider à la subsistance des enfants.

Désormais, « les sentiments naturels, la Religion, l'Etat et la Société, tout s'est trouvé d'accord pour concourir à la conservation des enfants ». On y porta une « singulière attention ». L'œuvre continua de se développer. En attendant l'arrivée des nourrices de la campagne (elles venaient de Normandie et de Picardie, mais le mauvais temps l'hiver, et les récoltes l'été, les retardaient trop souvent), on eut recours à des nourrices à gages qui allaitaient les enfants dans l'hôpital. Déjà trois petites maisons appartenant à l'Hôtel-Dieu, et louées à l'œuvre des Enfants trouvés, ne suffisaient plus, puisque, à partir de l'année 1739, le nombre des pupilles « passe trois mille par an ».

D'ailleurs, en cette année 1739, on a vu, « avec une extrême douleur », ces enfants périr d'une maladie contagieuse. Les administrateurs de l'hôpital cherchèrent par tous les moyens à enrayer le fléau.

On augmenta le salaire des nourrices de la campagne. On pria

les médecins et les chirurgiens les plus habiles d'examiner les enfants et de déterminer la cause de leur maladie. « Ces personnes de l'art » incriminèrent le manque de place et l'insuffisante aération. Il s'agissait avant tout d'augmenter les logements.

Toutes les maisons voisines appartenaient à l'Hôtel-Dieu. Les administrateurs de l'Hôtel-Dieu consentirent à vendre les trois maisons déjà louées, afin qu'on pût modifier leur disposition intérieure, et à vendre d'autres maisons encore. Mais elles sont vieilles, mal distribuées; il faut les reconstruire. On ne peut laisser périr les enfants! De tels agrandissements nécessitent une grosse dépense.

Qu'importe? Les administrateurs de l'hôpital comptent désormais sur l'aide de la Providence et sur la charité des Parisiens : « Il s'agit de la conservation de ces enfants de l'Etat; ils sont d'autant plus au public qu'ils ne sont à personne en particulier; comme Enfants de l'État il faut les conserver, c'est sa force et sa gloire; l'humanité le demande, la religion l'exige, et la société y trouve son avantage. »

A partir du moment où les enfants trouvés sont devenus l'objet d'une telle sollicitude, leur nombre ne cesse de s'accroître. L'auteur de l'*Abrégé historique* a feuilleté les registres de dépôt et extrait des chiffres éloquents. Ainsi l'année 1670 vit recueillir 512 enfants. Dix ans plus tard, 892 abandonnés entraient à l'hospice. En 1690, on en comptait 1.504; en 1700, 1.738; en 1730, 2.401; en 1740, 3.150; en 1745, 3.234.

D'autre part, M. Louis Dumur, dans un article qu'a publié le *Mercure de France*, les *Détracteurs de Jean-Jacques* (juin 1907), reprend cette statistique, à partir de l'année 1766, et l'on voit le mouvement ascensionnel des chiffres se précipiter encore; en 1766, 5.604 enfants trouvés sont inscrits; en 1767, l'asile en reçoit 6.007; en 1768, 6.025; en 1769, 6.426; enfin, en 1770, 6.918.

Ainsi, en un siècle, de 1670 à 1770, le nombre des petits abandonnés annuellement passe de 512 à près de sept mille!

Il ne faut pas oublier que la population de Paris était, en 1765, d'environ 600.000 habitants. « On peut dire que l'abandon des enfants nés hors mariage était la règle », observe M. Louis Dumur. Aujourd'hui, pour une population d'environ 3.680.000 habitants (département de la Seine) et un chiffre de naissances de 76.896, dont 18.803 d'illégitimes, il y a 410 enfants trouvés et 3.982 abandonnés, au total 4.392 (statistique de 1904).

Déjà, en 1746, l'auteur de l'*Abrégé historique* se demandait pourquoi le nombre des enfants exposés augmentait dans de

telles proportions? Une des causes essentielles lui paraît être le revirement de l'opinion.

« La justice a longtemps regardé l'exposition des enfants comme un crime, mais la rigueur de la justice est toujours tempérée par la sagesse et par la prudence, et les magistrats ont bientôt reconnu que leur sévérité à cet égard était sujette à de grands inconvénients...

« ...Cette condescendance des magistrats pour fermer en quelque façon les yeux au genre de crime de l'exposition des enfants, en a augmenté le nombre dans l'hôpital des enfants trouvés. Les pères et les mères n'eurent plus de prétexte pour se défaire de leurs enfants d'une manière inhumaine et cruelle (en les supprimant); on s'est souvenu que « les cris de la nature ne pouvaient l'emporter sur la misère et sur l'indigence ».

Rousseau, en 1746, un an après sa rencontre avec Thérèse, a dû lire cet article. On sait qu'il a collaboré au *Mercure de France* et qu'il emportait volontiers un fascicule de cette revue lorsqu'il se promenait. Ainsi a-t-il pu se convaincre que les soins prodigués aux pupilles de l'Etat étaient intelligents. Combien de familles auraient-elles appelé au chevet de leurs petits malades les meilleurs praticiens de Paris? Combien de parents songeaient-ils à élever leurs enfants pour la force et la gloire de l'Etat? Les chiffres publiés témoignaient que les Parisiens avaient depuis longtemps cessé de redouter l'asile; il nota que ses contemporains adoptaient une coutume de mieux en mieux installée.

Lorsqu'il fit porter à l'hospice les enfants de Thérèse pour leur épargner une éducation déplorable (la famille Levasseur aurait fait d'eux des monstres), sans doute songea-t-il à l'article du *Mercure* qui levait bien des scrupules : la justice elle-même acquiesçant à l'abandon des enfants puisque les cris de la nature ne pouvaient l'emporter sur la misère...

« Je savais, dit-il, que l'éducation la moins périlleuse pour eux était celle des enfants trouvés... » D'ailleurs, la voix de la nature, devait-il l'entendre à l'égard des enfants de Thérèse?

Faut-il rappeler l'opinion du comte de Barruel-Beauvert, qu'il formulait ainsi sans sa *Vie de J.-J. Rousseau*, publiée onze ans après la mort du promeneur solitaire :

« Je les sais, moi, ces raisons que Jean-Jacques tait, pour se respecter dans sa femme, et l'on se contenterait bien de la première que je donnerais; mais on l'a peut-être devinée... Veut-on que je m'explique plus clairement?... Jean-Jacques Rousseau n'eut point d'enfants. »

Il serait peut-être prudent de ne pas prendre pour parole d'évangile cette opinion tout à fait arbitraire de Barruel-Beauvert, qui oublie de nous donner des preuves de ce qu'il avance avec tant d'assurance.

§

M. André Rousseaux traite de la vraie gloire dans le **Figaro :**

Vous rappelez-vous, dans Mistral, le regard que le poète jette sur sa gloire posthume? Il n'attend point de la postérité une fidélité éternelle. Il se demande ce que les gens diront plus tard à son sujet. D'abord, ils se souviendront de lui : c'était un poète qui fit des chansons, et les anciens du terroir l'ont vu fréquenter nos sentiers. Puis le souvenir deviendra plus vague et plus légendaire, et l'on dira un jour : « C'est celui que l'on avait élu roi de Provence... » Enfin, quand les temps seront accomplis, on ne gardera plus de lui qu'un nom auréolé d'une gloire mystérieuse, et le passant, devant son tombeau, dira : « C'était un mage, car une étoile à sept branches brille sur son monument. »

Mistral a exprimé ainsi, avec une sérénité sans amertume, les jeux inévitables de la gloire et du temps. La sagesse du poète de Maillane me revient à l'esprit à propos d'un autre « mage » dont la gloire a reçu cette consécration suprême : n'être plus qu'un nom, que les foules prononcent sans rien connaître de celui qui l'a porté.

Je pense à saint Albert le Grand. On a célébré, l'an dernier, des fêtes en son honneur. On a publié naguère un livre capable de renseigner sur lui le grand public. Il ne sera plus permis désormais à un honnête homme d'ignorer que cet illustre dominicain, prédécesseur de saint Thomas d'Aquin, n'est pas seulement un des grands docteurs de notre admirable XIII[e] siècle, mais un philosophe, et, pour dire le mot, un encyclopédiste, comparable aux plus vastes intelligences de tous les temps. Quand on considère une œuvre comme la sienne, la légende sur les ténèbres du moyen âge achève de s'effondrer dans le ridicule. Et sans doute le nombre des honnêtes gens est-il assez important pour qu'en parlant ainsi je ne me flatte de rien apprendre à qui que ce soit.

Cependant, je pense aussi à une autre forme de la gloire d'Albert le Grand, qui ressemble à celle que Mistral a prévue pour lui-même. Je songe à ce que le souvenir d'Albert le Grand est devenu dans le vieux quartier de Paris où il enseigna jadis la théologie et toutes les sciences qu'il avait étudiées. Une rue porte

son nom, depuis une époque récente d'ailleurs, car elle s'appelait auparavant la rue Perdue : c'est la rue Maître-Albert. Mais c'est là un hommage du moderne érudit à l'histoire de jadis. L'hommage plus ancien serait celui qui est contenu dans le nom de la place Maubert, s'il est vrai, comme on en soutient l'hypothèse, que la contraction de « Maître Albert » ait fini par former ce nom que l'on n'a jamais expliqué.

Alors, la prophétie mistralienne est dépassée. « Que dira-t-on de moi au cours des siècles? » aurait pu se demander aussi le docteur du moyen âge.

On a dit, de longues années, qu'il avait été une des lumières de son temps. Puis, on a dit qu'il avait représenté excellemment l'épaisseur d'ignorance où la scolastique a tenu les esprits à l'âge de l'obscurantisme. Et pour marquer le triomphe de l'intelligence délivrée, on a élevé sur la place Maubert la statue d'Etienne Dolet... Mais le nom du grand Albert n'est pas tout à fait mort, même s'il n'en subsiste que deux ou trois lettres, quand certains habitants du quartier parlent, par abréviation, de la place Maub'. Alors, les hautes leçons du grand philosophe ont fini de rentrer dans la nuit des temps. Mais c'est bien son nom, malgré tout, que prononcent sans s'en douter les marchands qui, sur la place Maub', vendent des légumes le matin, ou bien les mauvais garçons qui, le soir, aux alentours, pratiquent de moins avouables métiers.

Nos anciens avaient déjà exprimé en quatre mots la pensée de notre confrère : *Sic transit gloria mundi.*

P.-P. PLAN.

MUSIQUE

A l'Opéra : reprise de *Parsifal* et de *Guercœur.* — Concerts divers : œuvres nouvelles de M. Maurice Ravel, Jean Rivier, Antoine Mariotte, Arthur Honegger et Henri Tomasi. — Mme Wanda Landowska. — Opéra-Comique : Reprise des *Noces de Figaro.*

L'Opéra ne pouvait mieux faire, pour commémorer le cinquantenaire de la mort de Richard Wagner, que de reprendre **Parsifal.** L'œuvre suprême du maître est entrée au répertoire il y a vingt ans à peine, lorsque le délai trentenaire prévu par la loi allemande étant expiré, l'interdit, porté par Wagner qui entendait la réserver à Bayreuth, tomba de lui-même. Les wagnériens de la stricte observance en furent, certes, contrits; mais le respect et les soins dont fut entouré le chef-d'œuvre consolèrent leur peine. La reprise de cette saison est pareille-

ment digne de la grande mémoire que l'on fête: éloignée de la première représentation par la grippe, Mme Germaine Lubin a repris dès la seconde le rôle de Kundry et traduit avec une magnifique sûreté vocale et un incomparable charme le double caractère de l'héroïne, créature d'enfer ensorceleuse, et puis toute brûlante d'ardeur mystique. M. Georges Thill, grippé à la première, lui aussi, a bien vite recouvré tous ses moyens et se montre un Parsifal excellent. Dans Gurnemanz, M. Marcel Journet s'est fait applaudir avant de céder pour quelques soirs le rôle à M. Kipnis, qui en est le titulaire à Bayreuth et qui le joue et le chante avec une rare perfection. MM. Singher, Huberty et Narçon, Mmes Milly-Morère, Holley, Marilliet, les chœurs, et surtout M. Philippe Gaubert, ont droit à de grands éloges.

Lorsque l'Opéra monta **Guercœur,** en avril 1931, la carrière de l'œuvre nouvelle fut fortuitement interrompue, malgré son succès. La reprise en était impatiemment attendue par tous ceux qui avaient admiré le drame lyrique d'**Albéric Magnard** — et ceux-ci étaient nombreux, si l'on en juge par le chaleureux accueil que, de nouveau, le public a fait à cet ouvrage. Réjouissons-nous: il est de ceux qui honorent l'école française et que l'on souhaite voir demeurer au répertoire. On en sait les malheurs, et comment le destin tragique d'Albéric Magnard faillit être celui du chef-d'œuvre que les mains pieuses de M. Guy Ropartz ont sauvé: la partition d'orchestre, en partie détruite lorsque les Allemands incendièrent la maison du compositeur, à Baron, a pu être restaurée par les soins fraternels d'un ami. L'amitié fait de ces miracles: l'unité de l'œuvre n'a point souffert d'un travail fait avec autant de soin que d'amour. Impossible d'en discerner les traces.

On sait aussi le sujet du drame, l'un des plus simplement tragiques qu'ait jamais conçu un librettiste, car Albéric Magnard, comme Wagner, comme Berlioz et comme Vincent d'Indy, écrivit lui-même son livret. Guercœur, noble héros, a rendu la liberté à sa patrie; par delà la tombe, il ne peut oublier l'amour de la douce Giselle et obtient de revenir sur la terre. Il y trouve à chaque pas la trahison: Giselle, qui avait juré de rester fidèle à sa mémoire, se donne à Heurtal, disciple préféré de Guercœur. Heurtal se fait proclamer dic-

tateur pour mieux opprimer le peuple, qui, d'ailleurs, a tant mésusé de la liberté qu'il réclame lui-même la tyrannie. Et Guercœur, qui pardonne à Giselle, meurt une seconde fois frappé par les émeutiers, tandis qu'Heurtal est porté en triomphe. Purifié par la Souffrance, le héros retrouve le séjour des justes où l'accueillent les déesses Vérité, Bonté et Beauté, qui répandent autour du héros les pavots du bienfaisant oubli.

Le symbolisme de ces abstractions platoniciennes n'a rien des symboles wagnériens. Et de même dans la partition, construite selon les principes wagnériens les plus purs, règne une clarté toute méditerranéenne (on ne peut dire latine; hellénique conviendrait mieux). D'ailleurs, le drame, par ce symbolisme même, rappelle plutôt nos mystères que les drames wagnériens; et puis il est rempli d'allusions à la vie et aux mœurs d'aujourd'hui. La scène de l'émeute, avec le chant révolutionnaire, entonné par la foule, semble l'illustration d'une page d'histoire contemporaine.

Si la forme dans laquelle il a coulé sa musique rattache Albéric Magnard à Wagner, la substance même de cette musique est purement française. Pour l'invention mélodique et rythmique, pour tout ce qui fait l'originalité d'un musicien, Magnard ne doit rien à personne: toutes les qualités dont il avait donné les preuves éclatantes dans *Bérénice,* au théâtre, dans ses *Symphonies* et dans son *Chant funèbre,* nous les retrouvons ici, plus amples encore, et mieux épanouies, car ce vaste sujet ne dépassait point ses moyens. Le premier tableau (qui nous montre, aux « demeures éternelles », l'ombre de Guercœur en proie au regret de la Terre) s'oppose au dernier, où le héros revient aux mêmes lieux après avoir été purifié par la Souffrance. Il semblait difficile de représenter sans monotonie ces deux volets extrêmes du triptyque, d'animer ces déesses abstraites et immobiles. La musique qui fait ce miracle est d'un maître: les chœurs célestes, le quatuor vocal de la fin, sont des pages inoubliables et dont la grandeur et la beauté sont vraiment éblouissantes. A ces parties du drame qui se déroulent au séjour des morts, s'oppose le volet central du triptyque, lui-même divisé en trois tableaux. Le premier montre Guercœur revenu sur la terre, et devant sa ville natale aperçue dans la brume du matin, écoutant les voix des

Illusions d'amour et des Illusions de gloire; au deuxième, nous assistons à la double trahison de Giselle et d'Heurtal, puis au pardon que donne Guercœur; au troisième enfin, éclate l'émeute et meurt pour la seconde fois le héros renié, frappé et meurtri par ceux qui, autrefois, l'acclamèrent quand il leur rendit la liberté.

Trois personnages, trois protagonistes, portent tout le poids du drame: Guercœur, Giselle et la déesse Vérité. Guercœur est M. Endrèze, et cette création lui fait grandement honneur. Sa voix est magnifique; il la conduit avec un art consommé et il joue avec une distinction naturelle qui ne doit rien aux conventions du théâtre. On l'a longuement et justement acclamé. Mlle Marise Ferrer, elle aussi, est admirable en Giselle. Dans la scène où elle implore le pardon de Guercœur après l'aveu de sa trahison, elle émeut par la sincérité de ses accents douloureux, par ses attitudes pleines d'un pudique remords. Sa voix a toutes les belles qualités que j'ai déjà dites à propos de son interprétation de Cassandre. Son succès personnel a été aussi vif que mérité. C'est à Mlle Yvonne Gall qu'échoit la difficile mission de personnifier Vérité. Elle se montre en tous points digne du choix qui la lui a confiée. Mlle Lapeyrette interprète Souffrance avec noblesse. Mlles Morère et Doniau-Blanc, dans les rôles de Bonté et de Beauté, M. Forti dans celui d'Heurtal, complètent une distribution de premier ordre, à l'éclat de laquelle contribuent, pour une large mesure, les chœurs et l'orchestre. M. Ruhlmann dirige l'ouvrage avec une autorité, une foi et une sûreté qui ne faiblissent pas un seul moment : le succès de *Guercœur* l'en récompense.

§

A la demande du virtuose viennois, M. Paul Wittgenstein, amputé du bras droit, M. Maurice Ravel (suivant en cela d'illustres exemples) a écrit un **Concerto de piano pour la main gauche.** La difficulté de l'entreprise — et les précédents aussi — éveillent l'idée d'acrobatie. M. Maurice Ravel ne s'en est point soucié: il a voulu écrire pour cinq doigts une œuvre aussi musicale, aussi complète que pour les deux mains, mais sans aucune recherche de virtuosité pure. Evidemment, il faut, pour jouer ce *Concerto*, posséder à fond la technique de

l'instrument, mais ce n'est qu'un moyen, et non point un but. Il y a dans ces pages une verdeur et une ingéniosité, et puis encore tant et tant de musique qu'elles prendront naturellement place près de l'autre *Concerto* — celui que Mme Marguerite Long fit applaudir pour la première fois il y a un an. Au cours du festival que dirigeait remarquablement M. Désormière, M. Wittgenstein a donné l'œuvre nouvelle avec le plus vif succès personnel. Pour ce *Concerto*, M. Maurice Ravel dirigeait l'orchestre.

La **Symphonie en ré majeur de M. Jean Rivier,** donnée sous la direction de M. Pierre Monteux à l'Orchestre Symphonique de Paris est telle que nous pouvions l'attendre de l'auteur de *la Danse* et du *Chant funèbre:* c'est une œuvre bien équilibrée, adroitement écrite, et, ce qui vaut mieux encore, toute débordante de musique. M. Jean Rivier est doué d'un tempérament original: il sait ce qu'il veut et va droit son chemin. On aime cette franchise et cette vigueur. Ces qualités éclatent dès les premières notes de sa *Symphonie*, qui exposent le thème de l'*allegro molto e violento,* vif, dominateur, et qui s'oppose heureusement à un deuxième motif plus calme, confié aux premiers violons. Après des péripéties variées, où la syncope joue son rôle comme il convient en notre temps, la conclusion affirme avec force la tonalité. Le deuxième mouvement est un *largo*. S'il est vrai (et je le crois assez pour ma part) que c'est à la manière dont il développe un *adagio* que l'on juge le plus sûrement un musicien, M. Rivier gagne la partie avec une aisance remarquable. Cette longue phrase expressive, exposée par les cordes, réexposée ensuite par les bois, est une preuve de la richesse de son invention mélodique autant qu'une confidence sur sa sensibilité. Il possède les dons les meilleurs, ceux qui ne s'acquièrent point; et il nous montre le parti qu'il en sait tirer. Mais j'aime moins, cependant, la partie médiane de ce mouvement, le *fortissimo* qui s'oppose à la majesté sereine de la phrase lente. Le troisième et dernier mouvement, *finale quasi rondo,* est vif et nerveux, bondissant et léger comme un *scherzo,* avant d'aboutir à la conclusion qui se fait sur le thème élargi, plus calme, plus détendu. Au total, une page qui honore son auteur et que l'on voudrait réentendre bientôt.

Avec l'auteur de cette très belle œuvre — qui se place au premier rang de la production contemporaine — M. Pierre Monteux, qui nous l'a révélée, doit être chaudement félicité.

Les **Kakemonos** que **M. Mariotte** a fait jouer aux Concerts Poulet (sous la baguette experte de M. Ellis) sont de fraîches images du Japon, et qui donnent une grande impression de sincérité. C'est d'abord au piano que l'auteur les confia; orchestrées, elles ont gagné une couleur qui en rehausse les détails et en accuse les valeurs. Les quatre parties (*Panorama, Gheishas, Temple au Crépuscule* et *Fête*) s'opposent heureusement. Ces *Kakemonos* vont certainement faire le tour de nos concerts symphoniques.

Le **Vocero** de **M. Henri Tomasi,** qui fut exécuté sous la direction de l'auteur par l'Orchestre Symphonique de Paris, a remporté le plus vif succès. Le compositeur des *Mélodies corses* se devait de nous donner une œuvre plus large inspirée par son pays natal. Sans doute, eût-on souhaité que des voix de femmes se joignissent à l'orchestre pour nous faire entendre la déploration rituelle. Mais on sait la dureté des temps et les restrictions qu'elle impose. D'ailleurs, M. Tomasi a su, rien qu'avec l'orchestre, exprimer la poésie du *Vocero :* « Quand le stylet a fait une victime, celle-ci est transportée dans sa demeure et déposée sur la « tola ». Le glas annonce aussitôt la nouvelle. Les femmes et les hommes de la parenté envahissent la chambre mortuaire, où commence la *gridatu,* vocifération se traduisant par des lamentations coupées de serments de vengeance et scandée par des coups de crosse de fusil. Les pleureuses se prennent par la main et, d'un rythme qui s'accélère, elles dansent autour du corps la ronde funèbre du *caracolu,* que suit bientôt un morne silence. Une voceratrice entonne alors le *vocero*. Son chant débute par un soupir, se poursuit par des litanies passionnées et s'achève enfin par un appel à la vengeance. »

Ce scénario, M. Tomasi l'a développé avec une simplicité saisissante, exempte de déclamation et de recherche. Sa sincérité a trouvé sa récompense: l'orchestration est d'un coloris, d'une habileté et d'une franche vigueur qu'il faut louer sans réserves.

Aux Concerts Poulet, M. G. Cloez nous fit entendre d'abord

la **Suite de Bach** orchestrée par **M. Arthur Honegger,** et qui fut donnée en novembre 1928 à l'Opéra par Mme Ida Rubinstein, au cours d'une saison de ballets, sous le titre de *Les Noces de Psyché et de l'Amour*. Les concerts devaient accueillir cette *Suite*, où le jeune maître s'est montré digne du vieux *cantor*, et tout en faisant preuve de respect, a traité cette matière si riche et si difficile avec beaucoup d'originalité.

Après avoir été mis ainsi en appétit, grâce à la parfaite exécution que M. Cloez nous donna de cette *Suite*, nous eûmes le délicieux régal d'une première audition à Paris du *Concerto* en *fa majeur*, pour piano et orchestre, de Mozart (N° 413 K.). C'est à **Mme Wanda Landowska,** coutumière de ces révélations merveilleuses et magicienne du clavier, que nous avons dû cette joie pure. L'œuvre est du meilleur Mozart, toute de grâce, de sensibilité et de profondeur. La partition est d'une transparence exquise et — comme le dit Mme Wanda Landowska — elle nous donne une belle leçon de simplicité. Mozart n'y démontre-t-il point qu'il suffit d'un quatuor, de deux cors et de deux hautbois joints à un piano pour atteindre les plus hauts sommets de l'art? L'ouvrage porte l'empreinte de la joie: il fut écrit trois mois après que l'auteur avait épousé Constance Weber, et donné à Vienne en 1783, pendant les concerts par souscription organisés par le jeune maître. Et puis Mme Wanda Landowska joua — cette fois sur le clavecin — un *Concerto en sol mineur* de Ph.-Em. Bach, composé en 1754, et dont elle a pu acquérir le manuscrit en parties séparées à Bonn, pour reconstituer la partition d'orchestre. L'ouvrage était donc, lui aussi, inédit à Paris. Il est fort curieux, car si l'on y trouve tout le XVIIIe siècle, on y voit déjà des pages qui font pressentir le romantisme. Mme Wanda Landowska en improvisa les cadences, ainsi que le faisaient les virtuoses d'autrefois. Son succès a été immense. Pouvait-on témoigner assez de gratitude à l'admirable interprète en qui semble revivre l'esprit même des maîtres pour animer son jeu?

§

L'Opéra-Comique a repris **les Noces de Figaro,** pour les débuts de Mlles Bernadette Delprat (la Comtesse), Roland

(Chérubin) et Elsa Ruhlmann (Suzanne). Nous avions eu maintes occasions d'applaudir cette dernière au concert. Elle garde au théâtre toutes ses belles qualités et montre, en plus, les meilleurs dons scéniques. C'est une précieuse recrue et dont la place était toute marquée à l'Opéra-Comique. Mlles Delprat et Roland ont, elles aussi, fait une excellente impression. Et l'on a retrouvé avec plaisir dans cette distribution Mme Ertaud (Barberine), dont on n'utilise pas assez les charmantes qualités.

RENÉ DUMESNIL.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Le nouveau Musée du Jeu de Paume. — L'exposition Rabelais à la Bibliothèque Nationale. — La nouvelle exposition du Musée de l'Orangerie : « Delacroix au Maroc ». — Au Musée des Beaux-Arts de la Ville de Paris : exposition d'œuvres de Bourdelle. — Au Musée d'ethnographie : exposition tibétaine. — Mémento.

Après une fermeture de quatre années, nécessitée par les travaux de transformation de l'édifice, et qu'interrompirent seulement en 1930 et en 1931 l'exposition de la Pologne et celle de l'art portugais — suite et fin des inoubliables manifestations qui, en cet endroit, à partir de 1921, mirent sous nos yeux les trésors d'art de la Hollande, de la Belgique, de la Suisse, de la Roumanie, du Danemark, de la Suède, du temps de l'empereur Maximilien, du Japon, etc. — le **Jeu de Paume** a rouvert ses portes le 23 décembre pour se présenter sous sa forme définitive de musée des écoles étrangères contemporaines. Sauf les quatre murs, il ne reste rien du bâtiment que nous avons connu précédemment. Divisé dans le sens de la hauteur par un plancher qui a l'avantage de doubler l'espace utilisable, mais aussi l'inconvénient de supprimer au rez-de-chaussée le jour venu d'en haut et d'obliger à le remplacer par un éclairage latéral qui rend presque invisibles les tableaux placés à contre-jour (en revanche, lorsque vient la nuit, un ingénieux système d'éclairage électrique, de source invisible, répand partout une clarté égale et douce qu'on souhaiterait permanente), il s'ouvre par un hall réservé à la sculpture, où se voient notamment une grande et belle fontaine en céramique de Jean Gauguin et des œuvres de Constantin Meunier, de Mestrovic et de Her-

nandez. Là s'ouvre l'enfilade des salles, disposées de part et d'autre de l'escalier, où toiles, petites sculptures et médailles sont groupées par pays, dans une présentation pleine de goût, à laquelle on ne saurait reprocher que de mélanger parfois avec trop de liberté les productions des différentes écoles.

Le principe qui a présidé à la réorganisation du musée : séparation nette entre les œuvres issues des traditions du passé et celles qui ont rompu avec ces attaches pour aller de l'avant, a fait placer dans ce rez-de-chaussée le fonds ancien des collections, sinon dans sa totalité — car bien des œuvres manquent, et non des moindres, qu'on eût aimé retrouver, tels par exemple le *Portrait de Pasteur* par Edelfelt, celui du peintre *Milcendeau* par Evenepoel, *La Pucelle* de Craig, etc., — du moins en grande partie, tandis que le premier étage, en dehors de la salle où débouche l'escalier, occupée par un bel ensemble de peintures japonaises traditionalistes, et d'une petite salle de dessins, est réservé aux artistes novateurs qui, s'affranchissant de toute règle et de toute tradition, suivent leur libre fantaisie... et aussi la mode du jour. Sauf quelques exceptions heureuses, comme le groupe des artistes russes où subsiste un accent local très savoureux, il en résulte un art cosmopolite dépourvu de tout caractère ethnique, uniquement préoccupé de recherches techniques curieuses, dont la synthèse nous est offerte dans une exposition temporaire (1) groupant les représentants les plus typiques de ce mouvement anarchique : Modigliani, Picasso, Van Dongen, Ensor, Foujita, Kokoschka, Juan Gris, Kisling, Chagall, Soutine, Pascin, Zadkine, Chana Orloff, etc., symphonie bruyante où, comme dans un jazz, se heurtent et se mêlent tous les rythmes et tous les tons, où toutes les nationalités disparaissent... Cette séparation nettement tranchée entre l'art d'hier et celui d'aujourd'hui, si elle peut, d'un certain point de vue, se justifier par le mouvement révolutionnaire dont nous venons de parler, qui s'est produit dans toutes les écoles, n'en a pas moins cet inconvénient de ne plus permettre de suivre l'évolution de l'art dans chacune d'elles

(1) Elle va faire place incessamment à une exposition de l'œuvre du sculpteur yougoslave Mestrovic.

prise séparément. Oserons-nous avouer que nous le regrettons? Si agréable d'aspect et si piquante que soit cette présentation nouvelle, elle ne nous semble répondre en aucune façon à ce qu'on est en droit de demander à un musée des écoles étrangères : un tableau clair et précis de l'activité artistique de chaque pays montrée dans son ensemble et sa suite chronologique, et nous croyons que le public tirerait beaucoup plus de profit et de plaisir d'un tel enseignement que d'une leçon d'esthétique comme celle qu'on lui offre et qu'il ne comprend peut-être pas très bien.

§

L'exposition Rabelais, que M. Julien Cain, administrateur de la Bibliothèque Nationale, a organisée (2) à l'occasion du quatrième centenaire de la publication de *Pantagruel* dans la galerie Mazarine où nous admirions il y a deux mois l'exposition Gœthe, ne mérite pas moins d'éloges que sa devancière par le soin et l'érudition qui ont présidé à sa préparation et à sa présentation, œuvre de M. Jean Porcher — à laquelle ont collaboré également ses collègues de la Bibliothèque — et bien que la vie et la personnalité de Rabelais soient bien moins complexes que celles de Gœthe et son œuvre infiniment moins vaste, elle n'excite pas un moins vif intérêt. Ne s'agit-il pas, comme l'a rappelé M. Abel Lefranc dans les pages pénétrantes qui servent d'introduction au précieux catalogue, d'une documentation si savante, dressé par M. Jean Porcher, d'un auteur que Chateaubriand classait parmi les cinq ou six qui ont suffi aux besoins et à l'aliment de la pensée, d'un des rares écrivains dont la gloire et la vogue n'ont jamais connu d'éclipse, génie d'une érudition encyclopédique, dont les ouvrages, en dehors du plaisir esthétique que procure leur lecture, ont ce mérite inestimable d'être le miroir fidèle des mœurs et de la civilisation françaises pendant les cinquante premières années du XVIe siècle?

Pantagruel (deuxième partie, comme on sait, du grand roman en cinq livres dont le point de départ avait été un livret populaire remettant en circulation une très vieille

(2) Du 21 janvier à fin février.

légende : *Les grandes et inestimables Cronicques du grant et enorme geant Gargantua,* et dont la première partie, histoire de ce Gargantua, ne devait paraître que deux ans après) voyait le jour à Lyon, au début de novembre 1532, à une date mémorable dans l'histoire de notre littérature. Deux ans auparavant, François Ier, faisant appel à Guillaume Budé et aux autres humanistes de son temps, avait fondé le Collège de France, et les chefs-d'œuvre qui surgissent dans les années suivantes dans tous les domaines marquent le début de la Renaissance française, aboutissement du long travail qui, sous l'influence du double mouvement de renaissance venu d'Italie et d'Allemagne, avait peu à peu transformé nos arts et nos lettres. Par sa culture immense, qui résume toutes les connaissances de son temps, par sa fantaisie prodigieuse, nourrie à la fois aux sources de l'humanisme et aux traditions de terroir les plus savoureuses, par l'éclat d'une langue inimitable, d'une richesse et d'une verve inégalées, Rabelais est sans nul doute le représentant le plus puissant de ce mouvement.

On a suivi, pour l'évocation à laquelle on nous convie, la méthode employée lors de l'exposition Gœthe : faire revivre chronologiquement l'homme et l'écrivain dans l'ambiance de l'époque, au moyen de documents de toute espèce — pièces manuscrites ou imprimées, portraits peints ou gravés, médailles, estampes anciennes, etc. — qui permettent de suivre Rabelais dans les différentes phases de son existence et de son activité et de reconstituer les événements et les courants d'idées qui lui ont inspiré les scènes et les personnages de ses romans. Pour son enfance, sur laquelle on a peu de documents, on a suivi la tradition (appuyée par les travaux récents et par des allusions éparses dans *Gargantua* et *Pantagruel*) qui le fait naître à la Devinière, métairie que son père, avocat à Chinon, possédait non loin de cette ville : des photographies nous montrent cette maison, dont la construction remonte à la fin du xve siècle et qui n'a reçu aucune modification depuis le temps de Rabelais. En 1521, encore « adolescent », il est novice au couvent du Puy-Saint-Martin, à Fontenay-le-Comte; passionné pour les lettres et ayant pour compagnon d'études et maître en hellénisme le frère

Pierre Amy, il écrit, sur le conseil de ce dernier, à l'illustre Guillaume Budé une lettre dont on met sous nos yeux l'original, appartenant au baron Henri de Rothschild (document extrêmement précieux, car c'est probablement la seule lettre, en même temps que le plus ancien texte, que nous possédions de Rabelais) et entre ainsi en rapports avec le célèbre humaniste, dont on nous montre la réponse, ainsi que des éditions de ses œuvres en exemplaires de dédicace à François Ier. D'autres documents évoquent de même d'autres lettrés amis de Rabelais : l'avocat André Tiraqueau, Jean Bouchet, procureur à Poitiers, puis nous permettent de le suivre dans ses pérégrinations successives : à Poitiers, à La Rochelle, à Rodez (où il fait la connaissance de l'évêque Georges d'Armagnac, humaniste et protecteur des arts), à Bordeaux, à Paris (dont une gravure nous montre le quartier des écoles tel que Rabelais dut le connaître). Puis, en septembre 1530, Rabelais, alors âgé d'environ trente-cinq ans, s'inscrit à la Faculté de médecine de Montpellier, comme le montre le registre matricule de l'Université de cette ville, et en six semaines y obtient le baccalauréat. Sa réputation comme érudit et comme médecin est déjà solidement établie. Après un court séjour en Poitou, on le trouve en juin 1532 à Lyon, et c'est alors que commence la période la plus active et la plus féconde de sa vie : le 1er novembre, il est nommé médecin de l'hôpital du Pont-du-Rhône; quelques jours après, pour les foires, il met en vente *Les horribles et espouventables faicts et prouesses du très renommé Pantagruel Roy des Dipsodes, filz du grand geant Gargantua, composez nouvellement par maistre Alcofrybas Nasier*. Lyon, carrefour commercial et intellectuel entre la France, l'Italie et l'Allemagne, ne le cédait alors en rien à Paris pour l'activité littéraire; le nouveau venu s'y lie avec les poètes latins Bourbon, Visogier, Macrin et autres, avec les humanistes Etienne Dolet et Maurice Scève, et, l'année suivante, lors du séjour de la Cour à Lyon, avec Mellin de Saint-Gelais. En même temps, il correspond avec Erasme. L'évêque Jean du Bellay, allant à Rome, ayant traversé Lyon en janvier 1534, Rabelais le suit en qualité de médecin, mais, en août, il a déjà repris son poste à l'hôpital de Lyon. Quoique

Pantagruel ait été condamné par la Faculté de théologie, il publie en octobre *La Vie inestimable du grand Gargantua, père de Pantagruel.* En 1535, il repart pour Rome avec Jean du Bellay en passant par Ferrare, où il rencontre Clément Marot. Au retour, il reprend sa vie errante, prenant à Montpellier ses grades de licence et de doctorat, puis exerçant à Narbonne et à Lyon et donnant un cours à Montpellier. En 1538, il assiste, à Aigues-Mortes, à l'entrevue de François Ier et de Charles-Quint, où se décident contre les fauteurs de troubles des mesures qui lui font apporter des corrections aux rééditions de son *Pantagruel* et de son *Gargantua.* En juillet 1540, on le retrouve à Turin auprès de Guillaume du Bellay, dont il est le conseiller et le médecin et près duquel il reste jusqu'à la mort de celui-ci en 1543, entouré de considération, consulté sur les sujets les plus divers. Mais ensuite, jusqu'en 1546, on ne sait presque rien de lui; à cette date paraît le *Tiers livre* (suite de *Pantagruel*), aussitôt condamné par la Sorbonne. Alors il s'enfuit à Metz où il se fait nommer médecin de la ville, mais demeure désemparé jusqu'à ce que Jean du Bellay, chargé d'une nouvelle mission à Rome en 1547, l'appelle près de lui; il y reste jusqu'en 1549. Désormais il vivra près de Paris, non loin des protecteurs dont il a besoin pour faire face aux attaques de ses adversaires. En janvier 1551, le cardinal du Bellay lui confère les cures, dont il n'exercera d'ailleurs pas les fonctions et qu'il résignera en 1553, de Meudon et de Saint-Christophe-du-Jambet, près de Beaumont-sur-Sarthe. Le *Quart livre* a paru en 1552, et a été condamné comme le précédent par la Sorbonne. Rabelais meurt l'année suivante, le 9 avril.

Toute cette existence mouvementée se déroule sous nos yeux par le moyen, nous l'avons dit, d'innombrables documents de toute espèce, parmi lesquels nombre de pièces curieuses ou précieuses, comme cette quittance — dont un don généreux a enrichi l'an dernier la Bibliothèque Nationale — où Rabelais reconnaît avoir reçu du banquier Olivieri, à Rome, le 18 juin 1548, trente-deux écus d'or (n° 173), ou cette lettre (n° 188) de Jean du Bellay à Philibert Delorme lui annonçant l'envoi d'une tête de Vénus antique dont il fait cadeau à Diane de Poitiers pour son château d'Anet. Et

aux murs, des vues de villes rappellent les déplacements de Rabelais, tandis que des portraits représentant tous les personnages célèbres de l'époque, avec la plupart desquels il fut en rapports, effigies parmi lesquelles se détachent particulièrement un portrait de *Guillaume Budé* du Musée de Versailles, probablement réplique d'un tableau de Jean Clouet, l'admirable *Erasme* de Holbein, le *François Ier* de Jean Clouet, et le *Pierre Quthe*, de François Clouet, du Musée du Louvre, et les délicats crayons de ces Clouet ou de leur école, conservés à la Bibliothèque Nationale. Quant à Rabelais lui-même, sur la physionomie duquel on n'a aucun renseignement sûr, il est représenté en plusieurs tableaux anonymes dont la valeur artistique n'est pas plus grande que la valeur documentaire, et en diverses gravures des XVIIe et XVIIIe siècles, tantôt en docteur coiffé du bonnet carré, tantôt en moine débraillé, comme le montre la gravure de Sarrabat (1703), d'après une peinture sur bois du XVIIe siècle conservée au Musée de Versailles.

Après l'homme, l'œuvre : on a réuni, comme on le pense bien, pour le régal des rabelaisiens et des bibliophiles, toutes les éditions successives de ses célèbres romans, depuis les exemplaires parfois uniques des premières impressions (près desquels on admirera trois éditions anciennes dans de précieuses reliures de l'époque : nos 306, 324 et 333). On y a joint une collection des livres de médecine que Rabelais dut étudier ainsi qu'une trousse de trépanation — appartenant au Musée de Laval — qui passe pour provenir d'Ambroise Paré, et, à côté, deux volumes d'une édition ancienne des œuvres de Galien dans de somptueuses reliures exécutées pour Henri II. Ailleurs, voici des ouvrages scientifiques du XVIe siècle traitant des questions auxquelles Rabelais s'intéressa, et douze volumes ayant fait partie de sa bibliothèque et portant son ex-libris autographe. Viennent enfin les éditions illustrées de ses fameux chefs-d'œuvre (celles notamment de Gustave Doré et de Robida), les traductions en diverses langues, enfin de savoureuses images populaires relatives à l'histoire de Gargantua, et des pièces de musique inspirées par l'œuvre rabelaisienne.

Entre cette exposition et celle de Gœthe, la Bibliothèque Nationale en avait organisé une autre, très sommaire et qui ne dura que fort peu de temps, en l'honneur de Spinoza, dont c'était le 300e anniversaire. La presse n'y ayant pas été conviée, elle a passé presque inaperçue. Quelques livres et fac-similés de lettres dans quatre vitrines, et deux ou trois portraits la composaient, que nous regrettons de n'avoir pas vus (3).

§

Nous ne pouvons que signaler en quelques lignes — car elle s'ouvre le jour même où nous devons envoyer cette chronique à la mise en pages — la nouvelle exposition du **Musée de l'Orangerie** organisée par les Musées nationaux avec le concours de la Société des Amis de Delacroix pour commémorer le voyage de Delacroix au Maroc (janvier-juin 1932), événement capital de sa carrière, dit à juste titre M. André Joubin dans la préface du catalogue, et qui a été si féconde en œuvres admirables. On verra à l'Orangerie, prêtés par le Louvre, divers musées de province et des amateurs, un choix abondant des plus remarquables dessins, aquarelles, études peintes — utilisés ensuite dans les tableaux définitifs qu'on met également sous nos yeux — qui constituèrent la riche moisson rapportée de ce voyage : notations de personnages, de sites, de scènes pittoresques dont on ne se lasse pas d'admirer les qualités de vie, de vérité et de couleur.

On a eu l'heureuse idée d'y joindre un choix d'œuvres du curieux peintre romantique remis en lumière par M. Charles Saunier en 1910 dans la *Gazette des Beaux-Arts*, et dont nous avons déjà parlé ici même (4) : ce M. Auguste, ami de Géricault, qui voyagea en Orient, et en rapporta des pastels et des peintures qui eurent sur Delacroix une influence décisive.

En même temps s'ouvre au **Musée des Beaux-Arts de la Ville de Paris** une exposition d'un choix important d'œuvres du sculpteur Bourdelle, dont nous laissons à notre excellent collaborateur M. Gustave Kahn le soin de dire l'intérêt.

(3) Ceux que cette exposition intéresserait rétrospectivement en trouveront un compte rendu par MM. Jérôme et Jean Tharaud dans *l'Echo de Paris* du 8 janvier dernier.
(4) V. *Mercure de France*, 15 juin 1927, p. 705.

§

A la jolie exposition des jouets annamites dont nous avons parlé dans notre dernière chronique, le **Musée d'ethnographie** a fait succéder une exposition d'art tibétain qui, nous l'espérons, sera encore ouverte quand paraîtront ces lignes, et qui offre le plus vif intérêt. Elle est composée d'objets rapportés par M. Jacques Bacot, professeur à l'Ecole pratique des Hautes études, de quatre séjours successifs au Tibet, en 1907, 1909, 1916 et 1932, et dont plusieurs pièces avaient été données par lui au Musée Guimet, qui les a prêtées à cette exposition. Costumes religieux ou civils, armes, harnachements, peintures à sujets bouddhiques, statuettes, objets en orfèvrerie, ustensiles de toutes sortes, y voisinent avec des photographies du pays et de ses habitants, dues à Mme A. David-Neel, qui ajoutent grandement à l'intérêt de cet ensemble.

Provenant des nombreuses lamasseries ou monastères bouddhiques, parfois immenses (l'un d'eux, le Dépong, ne renferme, dit-on, pas moins de 11.000 religieux) disséminés autour de Lhassa, où vit le Dalaï-Lama, incarnation vivante du Bouddha, ou bien des tribus à demi sauvages qui habitent ce rude pays, ces objets révèlent tous un souci d'art qu'on ne s'attendait pas à rencontrer chez ces moines sévères et ces populations ignorantes. Il se traduit par une originalité des plus savoureuses, qu'il s'agisse des costumes des lamas ou des robes féminines aux couleurs vives et tranchées, des bijoux dont se parent les femmes d'un certain rang (on remarquera surtout d'énormes boucles d'oreilles ciselées et une châtelaine en or du travail le plus délicat), des selles en bois que décorent des plaques de cuivre ciselé, des étriers en fer argenté ou doré, des carquois en forme de cylindres ornementés, des curieux moulins à prières (l'un d'eux, utilisé par un mendiant, est de dimensions extraordinaires), des reliquaires en bois à décor linéaire et floral ou bien ornés de turquoises, des immenses trompes également en bois décoré qui servent à propager les nouvelles à travers le pays, des masques pour danses rituelles, des instruments de musique de composition parfois macabre (l'un d'eux est

fait d'un fémur humain, un autre de deux calottes craniennes opposées, tendues de peau humaine), enfin des ustensiles usuels : théières en argent ou en cuivre, à bec recourbé en forme de tête de dragon, dont la silhouette et l'ornementation trahissent l'influence sassanide; pots à bière au goulot ciselé; étuis à calames, dont l'un en fer doré, repercé et orné de filigrane, est du travail le plus exquis, etc.

Mémento. — Notre excellent collaborateur M. Jacques Daurelle, dont nos lecteurs savent la compétence en matière d'art ancien, vient de consacrer une intéressante brochure (*L'Art religieux ancien au Musée Masséna;* Vence, éd. de la « Vieille Provence », 25 p. av. 8 reprod.) à une belle exposition qui, l'an dernier à Nice, sur l'initiative du maire et de l'évêque de cette ville, réunit au Musée Masséna un choix extrêmement remarquable de plus de 500 œuvres d'art religieux, surtout provençal, empruntées aux églises de la région ou prêtées par des musées — dont le Louvre — et des collectionneurs : retables peints ou sculptés, tapisseries et broderies, ouvrages d'orfèvrerie, statues ou statuettes en diverses matières, manuscrits enluminés, etc. Il y avait dans cet ensemble nombre de merveilles — parmi lesquelles la *Vierge* en argent doré de Saint-Paul du Var et celle en ivoire, non moins célèbre de Villeneuve-lès-Avignon — et quantité d'œuvres — comme les retables de l'école niçoise — offrant au point de vue de l'histoire de l'art le plus vif intérêt. M. Jacques Daurelle, avec une érudition et un goût très sûrs, a su bien mettre en lumière la valeur et la signification artistique de chacune d'elles, et il faut le remercier d'avoir, au moyen de cette brochure, conservé le souvenir de cette belle manifestation, restée trop ignorée des Parisiens.

AUGUSTE MARGUILLIER.

LINGUISTIQUE

E. Chautard : *La Vie étrange de l'Argot;* Denoël et Steele.

M. Chautard, né vers 1864, a vécu sa jeunesse à la Villette. Il hanta les bals populaires. Vers 1892-1896, il composait de belles goualantes, et il avait assez de voix et d'assurance pour les pousser dans Montmartre. Typographe, il découvrait sa véritable vocation, le furetage historique. Dès 1899, il collectionne des mots d'argot assez notoirement pour que L. de Bercy sollicite sa contribution au dictionnaire qui portera le nom de Bruant. M. Chautard élude cette requête, et prend des

notes de plus belle. C'est alors que, rétrospectivement, — du moins je le conjecture, — par dessus la couche « gamin » 1874, il date de 1882, 1883, 1884, c'est-à-dire de ses années d'affranchissement, les mots qui forment, dans son terrain linguistique, la couche « gouape » prélittéraire. En 1912 paraissent les *Sources* de M. Lazare Sainéan; et, par ce livre, un homme, que voilà cependant observateur et intelligent, se croit « initié ». Déveine! Pour tout ce qui est « ancien », antérieur à 1864, M. Chautard se met au traitement des pauvres sources empoisonnées; double déveine, car, pour ce qui est « moderne », quelques pages bâclées par un charlatan émigré du Danube, baragouinant un français estampillé à Leipsick, mais jouant assez bien les pères-nobles, imprègnent M. Chautard du mépris des argotistes français contemporains; il reprend sur eux le petit jeu de son initiateur, le truc de la serpette; tout en bénissant « la Providence », l'initiateur, rageur et borgne, s'y était coupé les doigts, plutôt qu'il n'avait coupé les têtes...

Et, par exemple, M. Chautard reproche à Larchey (*Supplément* de 1889) huit monstres, — il serait plus médical de dire huit estropiés, — que Larchey aurait pris au vocabulaire dit de Pastilla, imprimé dans Macé, *Mes Lundis*, 1889. Or, tandis que les quatre premiers, *abja, albache, cave* et *marlou* sont dans le Pastilla sans être dans le Larchey, les quatre autres, *auseignot, rigolo, bêcheur* et *père Pinard,* communiqués à Larchey par Macé, sont dans le Larchey, mais ne sont pas dans le Pastilla.

M. Chautard est-il plus équitable envers Delesalle (*Dictionnaire,* 1896)? M. Sainéan vilipende Delesalle en bloc, et le copie en détail. Delesalle n'était pas un savant. C'était un honnête homme. Il a peu entendu les malfaiteurs; il a voulu un dictionnaire traduisant ce qu'on lisait; il a bien transcrit, n'a rien inventé, et il est mort avant d'être imprimé. M. Chautard lui attribue douze sottises. Mais *gap,* Guet, et *jetée,* Mètre, se lisent dans le Pastilla; *aranteqné* est du Macé; *flac d'al,* Sac à argent, du Vidocq; *galtouse,* Argent, du Méténier; *repoussant,* Fusil, est attesté par Leclair en 1800, et, indépendamment, par Pellerin en 1824 (1824, dis-je, et non 1836, comme le disent les *Sources*). Il est faux que Delesalle écrive *gobette,*

Payer à boire (et c'est proprement un tort habituel à la *Vie étrange* de définir des substantifs par des verbes, c'est-à-dire par des actes à propos desquels on peut les entendre); Delesalle écrit *payer la gobette* et le note d'un confetti noir qui nous oriente vers les prisons, où je sais qu'on l'employait dès 1848. Faux aussi, que Delesalle donne *chérer* « Faire du mal » (ce qui ne serait pas si éloigné du « Frapper » que réclame M. Chautard); il donne *chérer* « Faire la noce », ce qui est très intéressant, car cela suppose un texte antérieur où il s'agissait d'une espèce du genre Exagérer, Abuser; et il donne aussi (au français-argot) *chérez!*, Courage!, et le tout montre que ce verbe, quoique je sache que des cambrioleurs parisiens l'employaient dès 1879, était encore mal connu en 1896. La traduction d'*attacher une gamelle* par Dénoncer remonte à Rigaud (*Dict.*, 1881); elle gauchit le sens vrai, qui est Trahir; mais dénoncer, n'est-ce pas un corollaire de trahir? Il est vrai que Delesalle traduit *rechauder* Tromper, mais je vois mal ce qui fâche M. Chautard, puisqu'il veut qu'Etre volé au jeu, ce soit se faire *réchauder*. Et aussi *chamberter*, Commettre des indiscrétions (après Rigaud); mais n'est-ce pas identique à Bousculer, que réclame M. Chautard? d'autant que Delesalle a aussi *chamberder*, Bouleverser, et que *bousculer*, Agir indiscrètement, est bien connu? Et la douzième ineptie serait *pestaille*, Police de Sûreté; non! dit M. Chautard : « Inspecteur de police ». — Saprrristi!

Dans l'*Argot du Milieu* de M. Lacassagne, je connais force imperfections, analogues à celles de la *Vie étrange;* mais des reproches que la *Vie étrange* adresse à l'*Argot du Milieu*, le plus grand nombre tombent à faux. Si vraiment les argotiers de M. Chautard ignorent, parce que ce seraient des lacassagnismes, *doublard*, Maîtresse en second d'un souteneur, et *dégueulbif*, aussi réel que *dégueulbi*, et une *bastos*, une Cartouche d'arme à feu (voir *Poilu tel qu'il se parle*, prononcer l'*s*, peser le féminin, et ne pas transcrire « bastaux » comme le fait M. Chautard), et *se bâcher*, S'habiller, et *cogner*, Puer, et *enfoncer* un co-accusé, Se décharger en le chargeant, et *se faire gauler* ou *crever*, Etre arrêté, pincé, eh bien, c'est que j'en sais parfois plus que les argotiers de M. Chautard; et si cela m'indispose contre leur savoir, cela me rassure quant à

leur savoir-faire, je tremble moins que M. Chautard ne les envoie « casser » mes armoires de fiches. D'ailleurs pourquoi cambrioleraient-ils l'auteur du *Poilu* de préférence à d'autres argotistes qu'ils ignorent tout autant, comme M. Devaux, l'auteur d'une aimable *Langue verte* (1928), ou comme M. Dauzat, le rassembleur des substantiels *Argots de métiers* (1916) ?

Je ne puis pas révoquer en doute qu'un de ces « argotiers » ait écrit « je nie tout, je vais *agnor* » : celui-là, faible en géographie, n'avait pas connaissance de l'ancestral *aller à Niort*, et cette lacune personnelle fait tout l'intérêt du fait, signe de crise dans la pédagogie pègre... Mais je crois que M. Chautard tend à exagérer son expérience individuelle, copieuse, limitée cependant, qu'il chère au positif, comme tout à l'heure au négatif, et qu'il multiplie, trop charitablement, par 10.000, certaines unités, qu'on ne songe pas cependant à nier. M. Chautard m'affirme que l'orthographe « constante » des filles est *une thôle*. Et c'est le latin *tabula*, lui dis-je, d'où le patois *taule*. Non, me répond-il, c'est le latin *tholus*, Edifice à coupole. Salut, vieille théorie de l'argot décrété par les latinistes débauchés, Archisuppôts du Grand Coëre! D'un coup de godille à vide, qui n'est même pas une partance, ne faisons pas un périple. M. Chautard reproche aux argotistes de continuer à écrire *mégot*, et *raide comme un passe-lacet*, et veut que nous écrivions *maigot*, parce qu'un bout de cigare, c'est *maigre*, et *raid*, qui serait l'arabe *redd*, Il a restitué... J'en passe, et de chinoises. Vous écriviez *ferrer* une fille, en Faire la conquête, par image de pêche à la ligne; écrivez *la fairer*, c'est-à-dire savoir *y faire*... Oh!

J'ai connu, quand j'étais petit, un M. Tousseux. Et il toussait. Mais comme il était Tousseux par état civil, la toux ne lui était pas étymologique. Cependant ce « thôle » que M. Chautard explique par *tholus*, il l'explique « aussi » par un anagramme d'*hôtel!* Après avoir rappelé que *glasse*, Verre à boire, est un mot germanique attesté dès 1628, il ajoute qu'il y a eu naguère un célèbre marchand de *glaces* populaires qui poussait sa bagnole à la Villette. Lorsque toute l'eau d'un fleuve est expliquée par sa source, il faut s'interdire de supposer un affluent caché, et de fixer le point de confluence, où rien ne se passe.

L'étymologie par anagramme est un des pires systèmes explicatifs; je dis : en tant que système, et quand ce qu'on veut expliquer n'est pas un cryptogramme. *Credo,* Potence, anagramme de *corde*? *Larnac,* Police, anagramme de *carnal,* Palan de galère? Des *luans,* des Dés à jouer, anagramme de un *lasun,* largonji de *as,* le Un? Les objections se pressent. De ce mot de Villon la traduction par Dés est une hypothèse, assez en l'air, de Vitu; *luant* avec un *t* est le singulier qui semble réclamé par le pluriel *luans;* aucun produit du largonji n'est inventoriable avant 1825-1840; enfin *as* ne donne pas en largonji *lasun,* mais quelque chose comme *alsique,* une initiale vocalique n'acceptant pas le *l* par devant, mais par derrière, le suffixe *un* n'existant pas en largonji, et *alsique* même étant anormal, en ce que le largonji, dans sa plus grande fureur, ne paraît pas avoir attaqué de monosyllabe à initiale vocalique.

Et puis pourquoi les dés seraient-ils des as, et pas des six? Un accrochage d'idées tout individuel et fugace, dépourvu de preuves généalogiques, dépourvu de syssémantiques, frères et cousins vivants et établis qui l'assisteraient, fait la drôlerie, mais aussi l'irréalité, d'imaginations comme la Tête dite *siphon* parce qu'un siphon sert à casser la gueule; — l'Imbécile : une *dorure,* car les prix (signe d'imbécillité?) sont dorés sur tranche; — le Moineau : un *piaffe,* parce qu'il picote le crottin du cheval, lequel piaffe; — la Minute : une *broquille,* à cause que le broquilleur, le voleur de bijoux, escamote ça en une seconde; — Etre abandonné : *rester en carafe,* parce que la dupe à qui on laisse l'addition à payer reste devant la carafe de vin; — la Viande : la *barbaque,* par la raison qu'une meurtrière barbacane, servant à tuer, fait de la viande; — l'Oreille : une *esgourde,* parce qu'elle a forme d'S et qu'elle peut être gourde de froid. Etymologie par charade à tiroir.

Plus astucieuses sont les ironies. O « ironie populaire », en ton nom que de culottes mises à l'envers! *Lucus,* Bois sacré, disait un grand latiniste, parce qu'il n'y fait pas clair, *quia non lucet.* Et ici *se féler, Rire,* que j'aurais tiré de *crever,* est tiré de *fiel,* parce que rire, c'est ne pas se faire de bile; *crème,* Méchant, du lait bouillant qui franchit sa crème; *avoir la gale,* Quitter l'atelier, du *galeux* (Patron), qui « pique » à travailler. Je demande pourquoi on n'a pas dit « éviter la

gale », « être lait », et pourquoi on ne s'est pas contenté de *ne pas se biler.*

Une des orientations cardinales de l'argotiste, un des pivots majeurs de l'argot, c'est le suffixe. Le mot est inusité dans la *Vie étrange.* M. Chautard dit un mot des « terminaisons »; mais, faute d'une juste notion du suffixe, il a des exemples malheureux : *che, egie, chtique, bois, fton, times, osel. Osel! osel? Times, fton, chtique, bois,* ne s'entendent que quand le *b*, le *f*, le *ch*, le *t* sont du radical : *toutime; à la manchtique; cafton, coiffton, grifton, biffton; albois* précédé par *alboche; che* n'existe pas sans une voyelle d'appui : *bonniche, manoche, Ménilmuche; egie* m'est inconnu, je connais *ji*, toujours masculin : *trimji, fromji, croqueji, petji. Osel?* Ah! « *larjosel* », Pantalon de velours ample aux cuisses et aux mollets, étroit aux chevilles... Mais Marcot en portait un, avec des godasses, lui futur cycliste professionnel, dans sa course de débutant, Nancy-les-Vosges, en 1923 : c'est le pantalon *larges ailes.* — Différemment, je ne crois pas qu'un *robert,* Œil poché, soit la désuffixation d'un tabac dit *robillard* : c'est un œil qui, pas loin d'être au beurre noir, est à la sauce Robert.

Voilà bien des plaintes, bien des querelles, et voilà plusieurs pages qu'il me tarde de dire du bien de cette *Vie étrange,* mais sans complaisance coupable, du bien scientifique, sur le bien scientifique qui s'y trouve. Ce bien est de trois sortes : 1° les recherches étymologiques, bien ou mal dirigées, sont séparées nettement, dans chaque article, de l'alinéa de tête, où sont entassés les faits; 2° il y a quantité de faits neufs, de matériaux frais; 3° l'auteur s'est astreint avec zèle, et, je crois, avec une exactitude méritoire, à donner pour 4.000 locutions populaires la date de sa première audition effective. C'est quelque chose.

Ces dates sont très intéressantes. Elles donnent l'expérience d'un typographe laborieux qui tend l'oreille vers les milieux fainéants. Je loue l'auteur de dater, non d'après des bouquins, mais, avec sincérité, d'après ses oreilles; il n'est pas l'historien tout-sachant, mais il est mémorialiste; je regrette qu'il n'ait pas vidé son gros livre de tout un fatras de citations, et ne l'ait pas ravitaillé, s'il fallait 700 pages, de nuances linguistiques et d'anecdotes circonstanciées personnelles. Voyez

comme sont captivantes et précieuses les pages du *Sublime* de Denis Poulot relatives au langage des ouvriers en métallurgie et ivrognerie du Second Empire. Je ne déprécie nullement les dates de M. Chautard, si j'ajoute, non seulement que l'historien de l'argot pourra très souvent, grâce à des lectures, hausser la date première des mots, mais qu'un quidam, même au pied vierge de guinches et de bouics, peut s'être trouvé averti de certains mots plus tôt que l'auteur de la *Vie étrange*. Quant à moi, venu à la lexicographie en 1898, j'ai ouï, et illico fiché, avec la date, *avoir du fiel, fouetter* (Puer), et *vin fou,* un an avant le millésime indiqué dans notre livre; *défendre son bifteck,* deux ans; *biclo* (Bicyclette) et *mouetter* (Puer), trois; *sinoque* (Fou), quatre; *être dans le bain* (Etre compromis), cinq; *frigo* (Froid), six; une *bafouille* et des *trous de nez,* neuf; *elle est morte* (Il n'y a plus rien à faire), quatorze; *café au lard,* vingt-cinq; *tu nous les casses,* trente-deux, etc.

Ces mots n'ont pas un cachet très malfaiteur. Mais c'est que l'admission des mots à la dignité de vie étrange a été fort libérale. Chose plus étrange, c'est le public qui se voit accusé d'être « trop enclin à confondre le langage populaire et l'argot qui est proprement la langue des criminels », et maints ouvrages, de contenir « des erreurs grossières qui n'ont pas d'autre motif que cette confusion ». Les lèvres de M. Chautard parlent ainsi, dévidant du Sainéan. Or, le public et moi, nous sentons une différence d'odeur, non pas grammaticale, mais sociale, entre le mot honnête *travailler* et le mot malfaiteur *travailler,* — tandis que ces mots-ci, *agneau,* Bambin, *gobelet,* Verre à boire, *être dans ses bois,* dans ses Meubles, *aller au schloff, jeter des pierres dans mon jardin,* nous sommes étonnés de les voir étiquetés criminels, et aussi les mots d'administration, *classement, isolement, inspecteur, prétoire, pécule de réserve,* qui remplissent les pp. 497-560, avec la liste alphabétique des Maisons Centrales, telle que la donne le dictionnaire de P. Joanne... En revanche, le même quidam de tout à l'heure pourrait connaître des termes de crime et de vice que la *Vie étrange* aura omis, une *silencieuse,* les *Neuf Colonnes,* la *reine Charlotte,* un *carton,* des *roulés, être à la Nous,* la *gomme à effacer le sourire,* ou ce crayonnage mural : *Mort aux condés, c'est tous des...;* mais... « fermons le gicleur ».

Le lexique de la *Vie étrange* est éminemment gouape par l'abondance de l'anatomie, de l'alcool, de l'amour vénal, et des coups de tampon; ce mérite rend plus sensible la relative indigence de la technique vraiment criminelle, du vol et du meurtre. Les attentats contre les personnes se bornent aux poivrots. Les escroqueries commerciales et la filouterie grecque? motus. Les bagnes sont vides. Manque tout le lexique des voleurs à la tire. Du monde de la cambriole, qui ignore le verbe *casser,* des planches, reproduites du *Musée criminel* de Macé, 1890, nous montrent les outils, mais sans nomenclature. Il reste donc à faire, et du difficile.

Les mots consacrés au mal, qui ont été réprouvés par les paysans même obtus, ou par les ouvriers même noceurs, ou par les boutiquiers les plus rapaces, sont-ils une œuvre conventionnelle et secrète, forgée par une académie de malfaiteurs? Oui, répondent, depuis 1628, les dupes de l'aimable fantaisiste Olivier Chéreau, et les dupes des dupes de Chéreau. Mais c'est là du romantisme. Les rouages de la fantasmagorie de Chéreau, je les ai démontés, dans la *Revue de Philologie française* (1914). La « *gyria* », bien plus difficile, de la bande Pinto, arrêtée en 1928, je l'ai analysée, *Revue de Criminalistique* (1930), dans une mesure suffisante pour en prouver l'origine non conventionnelle. — Au total, la nomenclature du mal par les malfaiteurs a des origines et des causes, surtout patoises et professionnelles, exotiques parfois, nationales en majorité, dont l'histoire est trop souvent masquée par des contre-causes, par l'inobservation et l'oubli; mais il reste cette vérité, que l'antimœurs ne suffit pas à faire de l'antilangue; l'argot français est du français.

Faut-il reprocher à la *Vie étrange* de ne point traiter la question de la conventionnalité et du secret de l'argot? Elle ne produit nul témoignage, ni qui en affirme la réalité (et que je taxerais de blague ou d'illusion), ni de sens contraire; car de la vie de l'argot, le livre montre l'abondance et le pullulement; mais il n'expose ni psychologie de l'argotier, ni physiologie de son langage; aussi bien, en fait, qu'a-t-il d' « étrange », ce langage? Le zèle apporté à l'élucider ne part-il pas d'un principe contraire à une idée précise d' « étrangeté »?

Le bon du livre demeure, malgré du tohu-bohu, d'être une braderie, les souvenirs d'une oreille curieuse, exposition dans laquelle je démêle un millier de choses pas encore livrées à l'impression et cinq cents dont je fais mon profit.

GASTON ESNAULT.

LETTRES ANTIQUES

Henri Peyre : *Louis Ménard*, New-Haven, Yale University Press, 1932.

« Tout grand homme, écrit Nietzsche, possède une force rétroactive. A cause de lui, toute l'histoire est remise sur la balance et mille secrets du passé sortent de leur cachette, pour être éclairés par son soleil. » Grâce à **Louis Ménard,** en effet, les secrets les plus oubliés du Polythéisme hellénique sortirent de l'ombre des vieux sanctuaires et rayonnèrent, selon le mot de Barrès, « comme une pluie d'étoiles » sur tous les esprits qui subirent son incontestable influence. Cette influence, l'auteur trop méconnu de *La Morale avant les philosophes* ne l'exerça point en publiant de vastes travaux d'érudition pure qui, par le fait qu'ils sont, non point trop savants, mais trop foncièrement insoucieux de se rendre accessibles au public susceptible de s'y intéresser, restent sans résultat et sans vitalité. Grande et solide était pourtant l'érudition acquise de Louis Ménard. Mais ce qu'il savait pour l'avoir bien appris, ce grand écrivain savait aussi le transmettre avec art, le communiquer avec foi et l'exposer avec amour et lyrisme.

Philosophe et poète, Louis Ménard, pour arriver à comprendre la Grèce et ramener au présent toute la plénitude de son passé miraculeux, se servit autant de sa raison que de son imagination. La civilisation grecque, en effet, s'était constituée par cette double entremise : la sagesse y fut l'œuvre de la raison, et les Dieux y naquirent de l'imagination. Mais ,en traduisant ses opinions par des formules abstraites, ses principes de morale par des préceptes et des sentences, la philosophie ne s'adressa qu'à un petit nombre d'élus, non pas supérieurs au reste des hommes, comme les fanatiques de la raison pure se plaisent à se l'imaginer, mais chez lesquels l'imagination était moins développée que ne le fut leur faculté de raison. La religion, par contre, fille de la pensée

commune et de la poésie quotidienne du monde, parlait au cœur de tous les hommes et s'adressait à toutes leurs facultés. La raison grecque n'aurait tracé de l'homme que sa mesure abstraite, si l'imagination n'avait point revêtu ces rapports des chairs divines qui leur donnent la vie.

En dehors de la vivante biographie et de l'excellente étude que Philippe Berthelot consacra à Louis Ménard et qu'il fit suivre de judicieux morceaux choisis, nous ne possédions sur l'auteur des *Rêveries d'un païen mystique* que les quelques souvenirs, infiniment précieux, que ses amis personnels lui consacrèrent et qu'Edouard Champion rassembla, pour édifier ce qu'il appela *Le Tombeau de Louis Ménard*. Cette regrettable lacune est aujourd'hui comblée par le magnifique ouvrage que M. Henri Peyre vient de consacrer à ce grand écrivain et à ce noble cœur qui ne battit que pour les dieux et pour la liberté. Avec un souci scrupuleux d'exacte et sûre information, Henri Peyre nous fait assister à l'enfance et à la jeunesse ardente de ce païen mystique. Il naquit rue Gît-le-Cœur le 19 octobre 1822, une année après Baudelaire et Flaubert. Son père tenait une librairie située place de la Sorbonne; mais, non content d'être aussi « marchand de papier en gros et banquier escompteur », il avait encore, dit-on, édité Lamartine. Le 1er octobre 1830, Louis Ménard entra au collège royal Louis-le-Grand. Il devait, pendant onze années consécutives, y faire toutes ses classes, de la huitième à la philosophie. Aussi bien doué pour les Sciences que pour les Lettres, ce brillant élève, entre 1837 et 1841, n'obtint pas moins de quatorze nominations au Concours Général. En dehors des devoirs réglementaires, il s'exerçait à la poésie latine et française. En philosophie, Louis Ménard eut pour maître Jules Simon. Il est probable que ce fut sous l'intelligente direction du docte auteur de l'*Histoire de l'Ecole d'Alexandrie* que son élève prit contact, pour la première fois, avec ces philosophes alexandrins qu'il devait toujours relire et vénérer, et avec ce Proclus dont il apprit à être, comme lui, « l'hiérophante de tous les cultes » et le poète des Muses métaphysiques. Une fois bachelier, ses parents le poussèrent à se préparer au concours d'admission de l'Ecole Normale, dans l'espoir, écrit H. Peyre, « que la dis-

cipline normalienne calmerait les goûts d'indépendance juvénile et les premiers enthousiasmes politiques de leur fils ». Louis Ménard y fut reçu en 1842. Deux mois plus tard, pour des raisons obscures — il avait déjà, écrit Philippe Berthelot, un goût très vif de la liberté — il donna sa démission, quitta Normale, et vint habiter deux pièces avec balcon au cinquième étage de l'immeuble qu'occupaient ses parents, place de la Sorbonne. Ce fut là, dans ce haut logis encombré de livres, que Louis Ménard recevait ses amis, Baudelaire, Champfleury, Gérard de Nerval, Banville, les retrouvait avec d'autres bohèmes au restaurant Flicoteau, et toute cette jeunesse, bouillonnante d'idées et riche surtout d'espérances, menait grand bruit autour des thèmes qui exaltaient son ardeur : la régénération de la société et le renouvellement de la poésie française.

Il serait trop long de suivre Henri Peyre, lorsqu'il nous montre Ménard admirateur de Blanqui, proclamant sa foi révolutionnaire dans le *Prologue d'une révolution,* exilé en Belgique et revenant en France en 1852. L'Empire s'établissait sans lutte; les Français avaient trouvé le maître dont ils avaient besoin. C'était la fin de tous les espoirs révolutionnaires, c'était le silence imposé à tous ceux qui avaient connu les jours radieux de la liberté et des généreuses agitations des clubs. Louis Ménard allait se détourner vers les voies plus calmes de l'art et de l'étude, et transporter son mysticisme révolutionnaire dans un lointain passé. Il va rêver d'un pays où la liberté n'était pas seulement un mot, où l'égalité n'était pas une formule fictive, où la souveraineté appartenait au peuple, au plus intelligent, selon lui, et au plus libre des peuples qui aient jamais existé. Il va chercher dans la démocratie athénienne ce que la démocratie française n'a pas su conquérir et n'a pas su garder. Cet « insurgé en permanence », comme l'appelle Juliette Lamber, se refoula tout entier dans ce passé chimérique. N'était-ce point, en effet, se condamner à se retrancher et à prêcher dans le désert que de faire table rase de l'histoire d'un pays et demander qu'il revienne, en 1850, à la démocratie du temps de Périclès? Cette impossible adaptation d'un grand rêve passé aux exigences d'un temps que commandaient l'impératif d'un mi-

lieu différent et les nécessités d'un ordre approprié, ne ralentit jamais l'élan lyrique de ce grand visionnaire. Bien au contraire. Plus l'humanité actuelle lui semblait s'écarter des disciplines de sa Grèce idéale, plus Louis Ménard se retranchait et s'isolait sur les rocs qui profilaient dans les nues les silhouettes reconstruites des Acropoles dévastées. De cette hauteur, le génie de cet évocateur pouvait tonner plus à l'aise contre les idées de son temps, considérer le prétendu progrès et la venue de ce bien-être matériel qu'annonçaient pour l'avenir maints penseurs sociaux, comme la plus folle et la plus malfaisante des illusions. En attaquant cette doctrine du progrès, chère aux hommes de son temps, les idées philosophiques et politiques de Louis Ménard, note Henri Peyre,

ont servi une cause dont il n'est pas besoin de souligner l'importance à nos contemporains : elles nous montrent en Ménard un apôtre de cette désaffection à l'égard de la civilisation moderne qui semble, à la fin du XIXe siècle, et plus encore au début du XXe, être partagée par tant de nos meilleurs esprits. Ici encore, s'il n'est ni logique ni complet, Ménard fait du moins figure de curieux et original précurseur.

Mais ce ne fut pas par ses idées politiques que Louis Ménard exerça sur ses contemporains la plus forte influence. Le païen mystique, l'hiérophante néoplatonicien, en rendant à nouveau sensible au cœur et intelligible à l'esprit la longue théorie des Dieux du Paganisme, se posa pour l'avenir comme le représentant d'un certain état d'âme qui fut celui de plusieurs et non des moindres de ses contemporains.

A côté de Renan, écrit Henri Peyre, au-dessous de lui bien entendu, Ménard mérite une place parmi les promoteurs de ce changement considérable que le XIXe siècle finissant a apporté dans notre attitude religieuse. Il a appris, même aux plus fermement agnostiques d'entre nous, à regarder avec sympathie les choses religieuses, à concilier dans une synthèse accueillante, qui est devenue pour beaucoup un véritable besoin sentimental, la piété pour le Paganisme, dont nous lisons les auteurs sur les bancs du collège, et pour le Christianisme, qui est la religion de notre enfance.

D'autre part, si l'Hellénisme de Louis Ménard, comme celui de Nietzsche, parvint à toucher tant de cœurs, à marquer

et inspirer Banville, Leconte de Lisle, Heredia, Michelet, Barrès et Anatole France, et à gagner ainsi, par leur intermédiaire, tant d'amis inconnus, c'est qu'il sut rayonner, non point peut-être la plus exacte des sciences de l'histoire et de la philologie — sa conception de la Grèce est sur bien des points aujourd'hui dépassée — mais un savoir que vivifiait et rendait attirant la finesse subtile de son intelligence et de sa pénétration. Il vécut, jusqu'au dernier moment, dans la flamme d'un rêve qui se servit tour à tour, pour communiquer la force fécondante de sa chaude lumière, des accents les plus purs d'un lyrisme discret mais toujours émouvant, des charmes suggestifs d'une fantaisie légère et de la vigoureuse éloquence d'une âme illuminée et d'un croyant dont la foi ressuscite ses Dieux.

Mémento. — Dans son énumération et son analyse des auteurs grecs qui influencèrent Louis Ménard, Henri Peyre oublie de mentionner Salluste le Philosophe. L'auteur du traité *Des Dieux et du Monde* exerça pourtant, à propos de ses théories sur le symbolisme des mythes, une très réelle influence sur Louis Ménard, et celui-ci d'ailleurs le cite plusieurs fois, p. 324 de son *Polythéisme hellénique*, et p. 18 du *Catéchisme religieux des libres penseurs*.

MARIO MEUNIER.

LETTRES HINDOUES

Rabindranath Tagore : The Golden Boat (en anglais), Allen and Unwin, Londres. — Karnataka Haridasa Kirtana Tarangini (en canarais) : Soubbodha Prakatanalaya-Bangalore. 5 volumes. I *Pourandaradasa*, II *id.*, III *Kanakadasa* et *Jaganathadasa*, IV *Vijayadasa*, V *Vadaraja Swami*.

Dans l'Inde, *Tagore* est jugé de façon diverse et souvent contradictoire. Il en est qui voient en lui le plus grand poète hindou depuis Kalidasa (5e siècle). Il en est d'autres — et ce sont les savants en lettres anciennes qui ont pour le passé une vénération extrême et peut-être excessive — qui le considèrent comme un simple imitateur des livres sacrés, les *Upanishads*, et même comme un imitateur médiocre qui aurait emprunté à ses modèles l'esprit et le rythme, sans jamais atteindre à la profondeur d'expérience cosmique des sages anciens. Entre ces deux partis extrêmes, d'autres — peut-être les plus proches de la vérité — voient en Tagore un poète magnifique qui, s'il a imité les anciens, a aussi,

grâce à sa connaissance de la littérature d'Occident et particulièrement de la littérature anglaise, apporté quelque chose d'absolument nouveau dans la technique musicale du vers, et allégé, simplifié les débordements de mythologie, parfois fatigants et obscurs, des poèmes anciens. D'autres enfin — et ce sont surtout les Jeunes — considèrent Tagore comme un poète pompeux, s'exaltant lui-même, superficiel, flottant sur des nuages, sans contact avec la vie, et surtout avec la vie contemporaine. Pourtant, si l'on examine le développement de la Renaissance hindoue, on ne peut que donner à Tagore une place éminente; il fut dans la littérature hindoue le pionnier de l'esprit nouveau. Comme la Renaissance irlandaise ne se peut concevoir sans O'Grady, qui écrivit en rythmes majestueux les légendes héroïques de l'antique Irlande, réveillant pour ses contemporains la beauté et la richesse de l'imagination celtique, ainsi Tagore prépara la Renaissance hindoue par le réveil magnifique des vieux textes. Et, ce que ne fit pas O'Grady, il dèvait, non seulement la rendre possible, mais l'illustrer d'œuvres originales, dont certaines appartiennent désormais à l'héritage de l'Inde.

Son nouveau livre, **The Golden Boat** (la Barque d'or), est un recueil de poèmes écrits au cours de son demi-siècle de vie littéraire. Il ne convertira pas ceux qui n'aiment pas Tagore; ceux qui l'aiment chériront ce livre : il possède, comme les autres, la richesse, la subtilité d'imagination, le rythme royal, — et aussi, comme les autres, l'éblouissante monotonie, la superfluité charmante, la naïveté exaltée. Citons-en un poème : « Celle qui disparut ».

La lampe était éteinte, et la porte fermée. Il était tard dans la nuit. Je crus que j'entendis un coup léger frappé, un tintement de bracelets, le bruissement d'un pas. Je pensai me lever et ouvrir la porte, mais je restai couché, vaincu par le sommeil.

Par instants, une pensée m'éveillait : « Quel est l'hôte venu à ma porte? », mais je calmai mon esprit, disant que ce n'était qu'un rêve. La lampe ne s'alluma pas, la porte demeura fermée : heure après heure s'écoula.

L'étoile du matin se perdit comme la goutte tombée d'une larme. Je m'éveillai et perçus les échos mourants d'un chant pensif.

Je me levai et ouvris la porte. Une guirlande de fleurs versait

son parfum dans la poussière. Au loin, très loin, une forme s'évanouissait dans les bois comme l'ombre d'une illusion. Etait-ce celle qui avait veillé à ma porte au long de la nuit?

Jamais plus ne fermerai ma porte la nuit, et n'éteindrai ma lampe. Même dormant, j'attendrai le contact d'un doigt aimé. Quand elle reviendra, sa guirlande de fleurs ne répandra pas en vain son parfum dans la poussière.

Car, pour Tagore, la poésie est, non pas l'expression nue d'une expérience profonde, mais l'expression exquise d'une vision chérie.

Citons encore le dialogue entre l'arbre et le poète, où Tagore juge lui-même sa poésie. Le *banyan* demande au poète de sortir de sa maison de « brique et de mortier », et de le rejoindre en pleine nature; le poète ne veut le faire :

— Parce que nous autres hommes avons à songer à deux mondes : l'intérieur et l'extérieur.

L'arbre dit : En vérité! Où est le monde intérieur?

— En moi.

— Que fais-tu ici?

— Je crée.

— Comment crées-tu, limité par de telles bornes? Tu parles comme un mystique.

— L'eau coule limitée par les bornes de ses rives, et devient rivière; les idées coulent limitées par des bornes analogues, et deviennent création. La même substance, entre des bornes différentes devient tantôt gemme, tantôt arbre...

Ils continuent de discuter. L'arbre ne peut comprendre l'idée d'un double monde, l'intérieur et l'extérieur.

— Comprends-tu clairement ce que je dis, demande l'arbre.

Je réponds :

— Tes mots entrent dans mon esprit et y prennent une nouvelle forme, deviennent fantaisie, deviennent chant.

Le banyan élève toutes ses branches et dit : « Attends! Tu penses trop, et tu parles trop. »

Je sais que l'arbre a raison : « Je suis venu à toi résolu à me taire, dis-je, mais telle est mon habitude mauvaise, je parle même dans le silence, comme d'autres marchent dans le sommeil... »

Karnataka Haridasa Kirtana Tarangini (Chants des bar-

des mystiques) est une collection d'extrême importance. Cinq volumes déjà ont paru, contenant les hymnes religieux des grands poètes canarais Kanakadasa, Pourandaradasa, Jaganathadasa, Vijayadasa, Vadaraja Swami (du 13° s. au 16ᵉ s.?), hymnes composés sous une inspiration soudaine, comme ceux des bardes vivants de nos jours, et transmis par tradition orale au long des siècles. Ils sont si largement populaires qu'aucun Hindou du Carnatic ne peut ouvrir un de ces volumes sans y trouver des chants qui lui sont familiers, bien qu'il n'en connût pas l'auteur. On trouve en presque tous dévotion, simplicité et expérience profonde.

Ainsi dit *Kanakadasa,* le petit vacher qui, soudain illuminé, s'en fut chantant la gloire de son dieu Kagineleyadi Keshava, en des vers parfois brutalement réalistes :

Par la Sagesse connais-toi toi-même,
Ne dis pas « Moi » et « Toi », esprit imbécile!

Femme, or, terres, est-ce à toi?
Le désir des nourritures, est-ce toi?
Le tumulte que perçoit ton oreille, est-ce à toi?
Le corps qui t'abandonne, est-ce à toi?

Après maintes morts et renaissances
Dans une répugnante matrice tu t'es formé,
Par le canal de l'urine tu es venu;
Est-ce à toi, caste, croyances, ancêtres?

Temps, métier, richesses, rites, est-ce à toi?
A toi la magie, les charmes?
La poupée de l'envoûte, percée par la sorcière, est-ce toi?
Adore Adikeshava, le Danseur —

Par la Sagesse connais-toi toi-même,
Ne dis pas « Moi » et « Toi », esprit imbécile!

Plus raffiné est le Brahmane *Pourandaradasa,* versé en lettres sanscrites, tendre et gracieux. Dans le poème qui suit, à la fois hymne religieux et berceuse, il chante le dieu-enfant Krishna, l'espiègle qui vole la crème et trompe les laitières — le voleur symbolique du meilleur de l'âme :

Que dirai-je, Gopi, des méfaits de ton fils?
Il se glisse dans la maison, invisible,

Il a bu au seau de lait,
Il a cassé le pot,
Et s'est caché dans une grande jarre;
Et quand je pensai le saisir,
Et quand je voulus le battre...
Est-ce un petit mendiant, ma sœur, pour qu'on le batte?
Est-ce un petit mendiant, ma sœur?

Sous la figure de mon gendre,
Il est venu chercher ma fille,
La réclamant impérieux;
Conciliante je l'ai laissée partir,
Il a pris mon oiseau d'enfant,
Il a pris mon oiseau d'enfant!

Pourquoi tant de colère contre notre chéri Krishna,
Pourquoi tant de colère,
Laisse là ces histoires, ne le blâme pas,
Le Seigneur Pourandhara
Est dans son berceau.
Regarde-le, regarde-le,
Regarde Pourandhara Vithala.

Au moment où l'Inde moderne tend à chercher des sources d'inspiration dans son propre passé, on ne peut qu'applaudir à une telle publication.

RAJA RAO.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

Edmond Vandercammen : *Le Sommeil du Laboureur*, les Cahiers du « Journal des Poètes », Bruxelles. — Roger Bodart : *Les Hommes dans la Nuit*, aux éditions de l'Avant-Poste, Verviers. — Le dix-septième spectacle du Rataillon.

C'est la poésie actuellement qui exprime peut- être le mieux la nuance noire de l'heure que nous vivons, toute dirigée vers l'heure vermeille que nous voulons.

Le Sommeil du Laboureur. Authentique talent. Poésie difficile, faite d'ellipses où se cherche une signification indirecte, où s'écoule une résonance répercutée, où se proclame une découverte et un espoir. Chaque vers possède sa force de propulsion; chaque mot, son poids; chaque poème, son accent, et l'œuvre entière, secouée d'un sens pathétique de l'humain, gonflée de promesses et de sèves, impose la solidité de sa composition et la belle unité de sa hauteur lyrique.

La première partie, « Le partage du Sommeil », qui est la somme des velléités demeurées dans l'inconscience, ressemble à une série de clairs-obscurs où s'enchevêtrent, prêtes à naître à la conscience, richesses, abordages et vérités. A chaque instant, vers qui surgissent comme un glaive, soit que brille leur image :

Le printemps voit son double dans les bras des charrues.

soit que les alourdisse leur prophétie :

Il n'y a plus à pleurer devant les miroirs
C'est aujourd'hui que commence l'humaine saison;

qu'ils dénoncent la douleur et la résignation dupes d'un dessein infernal :

Les sourcils sont plus pesants que toutes les moissons;
Une couronne d'épines se détache du Zénith;
Les charrues ont un rire qui découvre leurs gencives.
Parmi les ex-voto et les murs du pardon,
Les vêpres reviennent d'un naufrage quotidien.

ou qu'à leur manière nouvelle ils louent la nature, tel le couplet du vent (p. 23) ou celui des oiseaux :

C'est ici que commence la récolte des oiseaux;
Leurs chansons d'horizons,
Leurs voyages d'arcs-en-ciel.
Filigranes d'adieu qui meurent aux racines,
On n'entend plus leurs litanies.

Car, pas une minute, M. Ed. Vandercammen n'oublie que la poésie, comme les hommes dont il souhaite le réel avènement, est née de la terre. Et l'*Ode à la Terre* trouve sa place ici, transition naturelle vers l'*Ode aux Paysans*, chant de l'espoir qui contient quelques-uns des plus beaux passages du recueil :

Etre celui qui visite le silence,
Paysan-horizon
Paysan hors-saison
Aux quatre coins du sommeil
Avec les bras chargés d'ombres.

Enfin *Le Jugement dernier* sonne le moment venu de la

vérité sur terre. Moment du renvoi et du refus des mensonges chrétiens, des habitudes, des discours, des privilèges. Le sommeil s'achève, la vraie respiration commence, et ainsi se justifie l'apostrophe lyrique finale (O taisez-vous, corps et biens...) dont les bonds renaissent aussi bien de l'indignation que de l'enthousiasme.

Aucun défaut? Si : manque de grâce, mais ça n'est plus important. Manque de souplesse : c'est plus grave. Et c'est vrai qu'une sorte de raideur vient altérer la valeur musicale des vers; en revanche, quelquefois, une âpreté souveraine, gage de leur sincérité.

Roger Bodart (**Les Hommes dans la Nuit**), en triant ses poèmes pour les grouper sous trois titres significatifs, a reconnu lui-même ses différents thèmes : le sentiment amoureux, le sentiment divin, le sentiment humain, qu'un poème liminaire unit d'un lien plus moral que réel.

Premier mérite donc, le souci de cette ordonnance. Rien ne me donne confiance comme ce point de vue architectural introduit dans ce qui naît de l'instant et de l'impulsion. Il est la preuve que strophes détachées, rimes du hasard, rythmes inattendus, n'en sont pas moins secrètement expliqués par une disposition générale qui seule fait le poète. Il n'est pas tout d'écrire des vers à vingt ans : le printemps fait soupirer d'aise les femmes du monde! C'est une vision intérieure qui caractérise une vocation et l'on conçoit qu'un lyrique mette de l'ordre dans ses images comme le savant dans ses théorèmes, afin qu'il y ait chez lui comme chez l'autre force de persuasion et œuvre de conversion. La première partie s'intitule *Tristan et Yseult* : suite de charmants poèmes d'amour. De ce doux amour terrestre et unique, source de suavités, réfugié en quelques rares cœurs utopiques, ainsi qu'on en lisait jadis dans les beaux livres mensongers. Ce thème dangereux conduit M. R. Bodart à s'exprimer avec une inégalité plus flagrante ici qu'ailleurs : tropes conventionnels, sentiments insuffisamment vérifiés, développements que soutient la seule tradition, c'est-à-dire la volonté de les poursuivre (Ton cou fleurant la menthe...). Cependant, dès cette première partie, le jeune écrivain révèle la gamme de tons étonnamment diverse dont il dispose. Tantôt il ef-

fleure ce qui essouffle et frôle en passant la préciosité qui lui sied (Rythmes); tantôt, densité et gravité font des strophes presque classiques (Qu'apportent demain...); quelquefois, le bon et le mauvais se mêlent dans un même poème et, après trois strophes maladroites, tâtonnantes, coupées de trop de discours directs, brusquement, deux strophes lancées d'un trait, emportées, ailées (Brune forêt).

Dans *L'Echelle de Jacob,* malgré le doute qui vient à coups répétés jeter son cri de détresse, triomphe cependant un sentiment religieux d'une sincérité émouvante.

Le contenu de la troisième partie s'accorde peut-être moins bien à son titre : le *Mur des Pleurs.* Sans doute, il y est parlé de la souffrance des hommes, mais aussi des multiples heures où alternent jouissances et fiertés, langueurs et chansons. D'un dessin plus flottant, elle s'oppose à la première partie. Plus d'intention là, mais plus de maîtrise ici, les vers les plus faibles là, les meilleurs ici, comme dans ce poème : *Solitude* qui accumule quelques appositions que pourrait lui envier le maître de la poésie intellectualiste. Notons encore : les vers les mieux venus, les strophes sans défaut, sont ceux et celles qui ont une allure synthétique, qui, au lieu d'expliquer, concentrent, au lieu d'éparpiller ramassent.

L'unité poétique du recueil tient encore à deux leitmotive qui superposent sans cesse leurs variantes. La forêt et la nuit apportent, en effet, presque à chaque poème la vie de leurs silences et de leurs frémissements. En somme, une œuvre où, malgré les erreurs de conception, un peu de rhétorique, on rencontre, à chaque pas, de beaux vers, des trouvailles, une évocation, sinon nouvelle, du moins renouvelée; une œuvre qui fleure bon la jeunesse, l'inspiration, le vrai don.

Le XVIIe spectacle du Rataillon était consacré à la pièce d'un acte. La courageuse troupe, sous la direction de M. Albert Depage, permet ainsi, non seulement de connaître des pièces de valeur délaissées par les grands théâtres, mais aussi les lois d'un genre assez mal connu du public. Celui-ci se rend compte des exigences du roman ou du cinéma, tandis qu'il juge encore sommairement le plaisir qu'il tire d'une pièce de théâtre.

Le programme présentait trois pièces de nationalité et d'époque différentes, et leur rapprochement comportait par le fait même un enseignement précis.

Le *Septénaire* de T. Schulsinger était un acte d'une représentation difficile et d'un effet scénique peu sûr, valable seulement par ses qualités lyriques et sa parfaite tenue littéraire. On voyait bien que le sujet est le drame éternel de la sainteté et de la concupiscence qui se débat ici au fond du cœur d'un rabbi qui doute de ses vertus; mais on voyait aussi qu'il faut renoncer, semble-t-il, à rendre auditif le monologue intérieur de la conscience, car, malgré le dévouement de l'excellent acteur qui n'a rien ménagé pour le rendre vivant, ce monologue a conduit inévitablement à des longueurs et des défaillances d'intérêt. Ce procédé, artificiel en soi, est aggravé d'un autre, encore moins naturel, la métamorphose : une vieille femme devenant subitement, sous les yeux du rabbi et du public, d'une éclatante et jeune beauté, personnification des appels de la terre. Il a fallu tout l'art de Mme A.-M. Ferrières pour ne pas rendre ridicule une telle gageure. Beau poème lyrique à deux voix, mais non pas pièce de théâtre.

Le vieux mari jaloux de Cervantès, cet acte qui n'est fait de rien, sinon d'indécences et de libertinages, voilà du théâtre, rien que du théâtre. Il remplit la scène, ménage entrées, sorties, mouvements, dose éclats de rire et chants, fait voler répliques et ripostes, emmêle si habilement l'intrigue qu'on ne s'aperçoit plus que tout cela n'est qu'un peu de bruit. Mal joué d'ailleurs, surtout du côté des femmes à qui il faudrait défendre les innombrables gestes de tête, de bras et de mains. Ceux de Mlle Denise Diony m'ont empêché de voir le reste.

Enfin : *Article d'Usage* de Roger Avermaete. Rude et vrai langage. Dure et poignante vérité. Situation dramatique dans son essence parce que tirée de la vie nue, débarrassée de toutes ses espèces d'hypocrisies. Haute moralité qui se dégage de ce plaidoyer en faveur de la tranquillité de ses nuits par une repasseuse qui nourrit de son travail un mari paresseux et tous les enfants qu'il lui fait. Curieuse réaction du public qui riait quand il fallait avoir pitié, qui s'indi-

gnait à contretemps, lui qui avait avalé sans broncher les allusions licencieuses de Cervantès, qui peut sans doute s'amuser aux plaisanteries plus plates du vaudeville, mais que choque cette éclatante santé morale, ce parler net et franc, ce vrai drame de la vie. Acte éminemment scénique et qui révèle chez son auteur des dispositions de dramaturge incontestables. Parfaitement joué d'ailleurs par Mme Edith Guarini, dont la justesse de ton et le naturel ont sauvé un rôle qu'il était essentiel de garder à son niveau pathétique et humain à travers la verdeur des paroles directes et populaires ; par M. J. Roland, qui a silhouetté avec esprit le type de vieille fille villageoise; par M. F. Dekegel, rôle quasi muet, dont le silence autant que la mimique furent pleinement éloquents; et par M. Jean Longuet, qui semble destiné aux rôles de composition, légèrement satiriques.

E. NOULET.

LETTRES RUSSES

M. Aldanof, *Zémli, lioudi,* Maison du livre étranger, Paris, 1932. — Boris de Schloezer : *Gogol,* Plon, Paris, 1933. — V. Krymof : *Barbadossy i Karakassy,* Maison du livre étranger, Berlin, 1932. — Sergéï Gorny : *Rannaï vesnoï,* « Parabola », Maison du livre étranger, 1933. — Alexandre Bourof : *Byla zemlia,* « Parabola », Maison du livre étranger, 1933. — Iouri Felzen : *Stachstié,* Maison du livre étranger, 1932. — Anna Thal : *Klétchatoïé Solnzé,* Berlin, 1932. — Mémento.

M. Aldanof est un des auteurs les plus intéressants et les plus féconds de l'émigration. Certains de ses ouvrages, tel son roman *Klioutch* (La Clé), ont été traduits en français; d'autres méritent de l'être. **Zémli, lioudi** (Des pays et des gens) est la dernière œuvre de M. Aldanof. C'est un recueil d'études et de notes, dont la saveur, la finesse et une aimable ironie, métissée parfois de paradoxes fort élégamment exprimés, font le charme. A une visite à Gandhi succède un portrait en pied d'Alphonse XIII; à un paysage de France un côté de ce quai genevois où s'abrite la Société des Nations. M. Aldanof n'est pas en ennemi déclaré de cette institution internationale, encore que le monde ait bien vécu sans elle. Mais il trouve que certaines puissances et certains peuples ont trop espéré en elle. Ainsi, si la Société des Nations n'avait pas existé, la Chine se serait certainement inclinée devant le Japon, sans mot dire. Le résultat

aurait été à peu près identique à ce qu'il est aujourd'hui, mais des milliers de gens seraient restés en vie.

Dans la collection de la librairie Plon intitulée : « Le roman des grandes existences » a paru tout dernièrement un **Gogol** dû à la plume féconde du musicographe Boris de Schloezer.

Si on avait prédit à Nicolas Gogol que sa biographie ferait partie, un jour, d'une collection consacrée à la recherche du « roman » dans l'existence des gens illustres ou simplement célèbres, il eût été extrêmement étonné. Car il n'a jamais considéré son existence comme un roman, mais bien plutôt comme une suite presque ininterrompue d'années de misères physiques, morales et matérielles et de déboires de toutes sortes qui, en fin de compte, le firent sombrer dans le gouffre noir de la folie.

La vie de Gogol n'a jamais eu rien de romanesque; elle fut au plus haut point tragique; son rire même était tragique, car ce n'était point une manifestation d'un tempérament robuste et sain ou encore le débordement d'un être plein de la joie de vivre, mais ce petit rire à travers les larmes qui fut tant exploité par la majorité des littérateurs russes qui lui succédèrent. Car Gogol, maître incontesté du roman russe, donna aussi la recette de cette « tristesse civique », de cette *grajdanskaïa skorb* dont certaines gens de lettres russes du XIX[e] siècle usèrent comme d'un manteau pour s'y draper. Mais cette agaçante manie qui, chez Gogol, ne joue qu'un rôle secondaire, tant était grand son pur génie d'artiste, fut bien souvent l'unique apanage d'un grand nombre de ses successeurs dans les lettres russes.

Du reste, à part l'humour dont est farci son célèbre roman *Les âmes mortes* et certaines scènes de sa comédie *Révizor*, qui nous dérident franchement, toutes les autres œuvres de Gogol, à tendances sarcastiques, ne nous donnent plus aucune envie de rire et même de les relire.

Après la révolution bolchéviste, bon nombre de Russes se mirent à voyager. Mais la plupart d'entre eux y furent contraints par la force des choses et l'instabilité de leur existence de réfugiés. C'étaient et ce sont des voyageurs involontaires, tandis que M. Vladimir Krymof fut et reste

un voyageur parcourant le monde uniquement pour son plaisir. Aussi est-il en mesure de voir les choses et les gens sous un angle tout différent de celui de ses compatriotes de la grande Diaspora. Les pays exotiques avaient toujours attiré M. Vladimir Krymof. C'est pourquoi nous ne sommes guère étonné que son dernier volume de notes de voyage qu'il intitule bizarrement : **Barbadossy i Karakassy** (Les Barbadiens et les Caracassiens) soit encore une fois la réminiscence d'une croisière dans la mer des Antilles et les parages de la Floride. Mais, malgré tout l'intérêt que présente une évocation d'un voyage dans cette partie de notre globe, il faut, croyons-nous, ne s'y fier qu'avec prudence, car les récits de voyages sont un peu comme les récits de chasses. Et on sait ce que cela veut dire.

M. Krymof accomplit des voyages aux antipodes; M. Sergeï Gorny se contente de faire des excursions dans le passé de son pays et surtout du sien propre. Cet attachement aux choses mortes est vraiment touchant, encore que, pour les évoquer, il faille avoir plus qu'une bonne mémoire : un certain talent de peintre et de conteur et même un très grand talent. M. Sergeï Gorny n'a qu'un tout petit talent, mais il sait le manier, grâce à quoi il réussit, dans une certaine mesure, à intéresser les lecteurs de son recueil de petites nouvelles intitulé **Ranneï vesnoï** (Au printemps précoce) aux faits et gestes de gens qu'ils ne connurent ni d'Eve ni d'Adam ou à des contrées où ils ne séjournèrent jamais. Mais pourquoi, demanderons-nous à l'auteur, avoir fait précéder son livre de citations empruntées à des œuvres de Dante, Gœthe et Schiller? Evidemment, c'est une excellente manière de démontrer qu'on a de « la littérature », mais cela n'augmente nullement la valeur du livre.

Une kyrielle de romans... La grande pitié de la littérature russe émigrée consiste en ce que le champ de son investigation est naturellement limité. Seuls quelques-uns des plus cultivés et des plus talentueux d'entre les gens de lettres de la Diaspora parviennent, grâce à leur universalité, à franchir les horizons qui limitent la vue de la majorité de leurs confrères. *To bylo*, « ce fut », tel est l'éternel leitmotiv de la majorité des romans et nouvelles écrits par les Russes

de l'émigration. Et cela s'explique en partie, mais cela devient, à la longue, très fatigant. Prenons pour exemple le livre d'Alexandre Bourof : **Byla Zemlia** (Il fut un pays). Ce recueil de nouvelles est très proprement écrit, mais cela n'a absolument aucune raison d'être. « Pourquoi cela et non point autre chose? » pourrait-on demander à l'auteur. Les différents milieux russes de l'émigration ont été dépeints des centaines de fois, de même que certain aspect de la vie russe d'hier et d'avant-hier. Ces deux sujets ont été à tel point exploités qu'il n'en reste rien à dire. C'est usé, archi-usé. Et cependant des auteurs, non dénués de talent et de sensibilité, s'acharnent à la tâche ingrate de peindre encore et toujours sur cette vieille toile dont il ne reste que la trame. Il est vrai qu'ils n'ont point d'autre alternative : la nouvelle Russie leur est fermée et l'Europe leur reste peu familière et même incompréhensible.

Ce que nous venons de dire du livre d'Alexandre Bourof, nous pouvons le répéter à propos du roman de Iouri Felzen : **Stchastié** (Le Bonheur) et de celui d'Anna Thal : **Klétchatoïé solnzé** (Le Soleil bigarré). C'est encore une de ces petites choses où il n'est dépeint que des « états d'âmes » qui ne sont que des reflets de la sensibilité de l'auteur.

Mémento. — J'ai trouvé ces jours-ci dans mon casier, au *Mercure de France*, le cinquième numéro (mai 1932) de la revue mensuelle *Inostrannaïa Kniga* (Le livre étranger), éditée par l'« Institut de la bibliographie étrangère » de Moscou. Je ne sais qui m'a envoyé cette revue, mais je l'en remercie, car sa lecture est très édifiante et instructive. Certes, cette publication bolcheviste, comme la plupart des livres et périodiques paraissant en Moscovie, est imprimée sur du papier de qualité très médiocre; certes, elle abonde en coquilles et fautes d'impression, ce qui n'est pas à l'honneur des imprimeurs soviétiques; néanmoins, elle a une grande valeur en elle-même, car elle nous présente, pour une période déterminée, un tableau complet de l'activité intellectuelle du monde entier dans toutes ses branches.

La revue de l' « Institut de bibliographie étrangère » est divisée en plusieurs rubriques qui, à leur tour, sont partagées en plusieurs sous-rubriques. C'est ainsi que la rubrique « Ouvrages d'économie et de sociologie » comporte, d'après la doctrine marxiste du classement des investigations et manifestations de l'esprit humain, les

sous-rubriques suivantes: « le fascisme », « la crise mondiale », « l'agriculture », « le travail », « l'impérialisme et la politique mondiale », « le mouvement ouvrier », « l'histoire » (*sic!*), « la philosophie » (*sic!*), « la question des nationalités » et, enfin, « le droit ». Chacune de ces sous-rubriques comprend des comptes rendus, plus ou moins détaillés, d'un très grand nombre d'ouvrages récemment parus dans différentes langues sur les sujets en question. De même, pour toutes les autres rubriques, que ce soit celle qui est consacrée aux ouvrages militaires, à la science et la technique, ou encore aux lettres et aux arts. Cette dernière rubrique est précédée d'une préface, due à la plume d'un certain M. Anisimof, intitulée: « La littérature de l'impérialisme français ». L'auteur y passe en revue la production littéraire française de l'hiver dernier et s'arrête tout particulièrement sur les romans de Julien Green (*Les Epaves*), François Mauriac (*Le Nœud de Vipères*), André Maurois (*Le Peseur d'âmes*), Paul Morand (*Flèche d'Orient*), Drieu la Rochelle (*Le Feu follet*) et Georges Bernanos (*La grande peur des bien-pensants*), qu'il analyse sous l'angle communiste. Il trouve que tous ces ouvrages démontrent d'une façon extrêmement probante que la société dite bourgeoise est plongée dans le marasme et la décomposition les plus absolus et que, par conséquent, elle est à la veille de sombrer définitivement.

Mais cela démontre aussi, ajouterons-nous, qu'on peut tirer de n'importe quoi des arguments pour soutenir n'importe quelle thèse.

NICOLAS BRIAN-CHANINOV.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Ministère des Affaires étrangères... *Documents diplomatiques français... 3e série... tome IV* (*1er octobre-4 décembre 1932*); A. Costes. — Vicomte E.-M. de Vogüé : *Journal* (Paris-Saint-Pétersbourg, 1877-1883), publié par Félix de Vogüé, Grasset, Paris, 1933.

Le tome IV des **Documents diplomatiques français** publiés par notre *Ministère des Affaires étrangères* sur les *Origines de la guerre de 1914* comprend la correspondance du 1er octobre au 4 décembre 1912. Comme ses prédécesseurs, il ne saurait être trop loué pour l'heureux choix des documents et l'excellence des annotations.

Le 1er octobre, la Grèce, imitant la Bulgarie et la Turquie, mobilisa. En l'annonçant au ministre d'Autriche, Venizelos lui dit que les préparatifs de la Grèce dureraient 20 jours. Si d'ici là les Balkaniques n'avaient pas obtenu des garan-

ties suffisantes pour l'application des réformes en Macédoine, il faudrait s'attendre à un conflit. Comme les grandes puissances venaient de faire des démarches pour détourner les Balkaniques d'adresser un ultimatum à la Turquie, l'avertissement donné par Venizelos prouvait que les Balkaniques ne les craignaient pas. Seules, d'ailleurs, la Russie, l'Autriche et l'Italie se considéraient comme directement intéressées dans les Balkans, et encore Sazonoff venait-il de réitérer à Sir A. Nicolson que le point de vue de son gouvernement était le suivant : « A l'heure actuelle, l'opinion russe se désintéresse des Balkans, mais il n'en serait pas de même en cas d'intervention de l'Autriche. » Pour empêcher l'Autriche d'agir, Sazonoff demandait que « la Russie et l'Autriche reçoivent mandat d'agir au nom de toutes les grandes puissances » (1er octobre). En quoi eût consisté ce mandat? Sazonoff ne le disait pas. A Berlin, Kiderlen exprima plus complètement sa pensée :

Par suite de la mobilisation, dit-il, il me paraît bien difficile d'empêcher que la guerre éclate entre la Turquie et les Balkaniques; les puissances, pour l'empêcher, devraient prendre des mesures coercitives de nature telle qu'elles hésiteraient certainement à s'y résoudre. Quoi qu'il en soit, l'Allemagne se joindra à toutes les mesures que proposeront les puissances en vue d'éviter la guerre. Mais si la guerre éclate, l'essentiel serait d'éviter qu'elle donnât lieu entre les grandes puissances à des dissidences sérieuses. Le seul moyen de localiser le conflit, c'est que les grandes puissances déclarent à tous les belligérants qu'après son issue, elles n'admettront pas de changements territoriaux... En cas de succès des Balkaniques, elles trouveraient des difficultés à empêcher ces changements, mais après la guerre, la menace ou l'emploi de moyens coercitifs, s'il était nécessaire d'y recourir, seront plus faciles, plus effectifs et moins dangereux. M. Poincaré doit voir M. Sazonoff demain; j'espère qu'il voudra bien examiner cette proposition. Si la Russie l'accepte et prend l'initiative de proposer une déclaration relative au maintien du *statu quo* territorial, je me porte fort que nous amènerons l'Autriche à s'associer à la Russie... Souhaitons que le danger d'une guerre générale puisse être écarté : la France peut faire une grande chose dont les conséquences iront bien loin.

Le lendemain 2, le chancelier Bethmann exprima l'espoir

que Poincaré « pourrait amener Sazonoff à prendre l'initiative qui lui était proposée; la déclaration lui semblait très urgente... Il comptait que la paix de l'Europe serait assurée, grâce aux efforts de Poincaré ».

Dès le 1er, Sazonoff avait dit à Paul Cambon « qu'il se réservait de s'entretenir avec Poincaré de ce projet, qui serait le meilleur moyen de se prémunir contre une ingérence autrichienne pleine de périls ». Dans la nuit du 2 au 3, Sazonoff et Poincaré se virent, et Poincaré put aussitôt annoncer à Berlin l'acquiescement de Sazonoff, qui avait fait seulement observer que « la démarche n'aurait chance d'aboutir que si les grandes puissances étaient disposées à favoriser la réalisation de réformes ».

Dans la nuit du 3 au 4, Kiderlen informa Jules Cambon « qu'il avait reçu de Vienne des dépêches favorables » et « qu'on serait heureux à Berlin que Poincaré prenne l'initiative de formuler rapidement une rédaction précise qui serait soumise aux divers Cabinets ».

Le 4, à 12 h. 35, Poincaré télégraphia son projet de démarche. Quelques retouches lui furent demandées. Le 6, tout le monde avait accepté sa formule retouchée, mais quand les démarches durent être faites, des dissidences se produisirent, et dès le 8 le Monténégro annonça l'intention de commencer la guerre sans tenir compte de l'intervention des grandes puissances. Le 11, celles-ci discutaient encore les termes de « l'action collective à Constantinople » et Poincaré venait de proposer la tenue d'une conférence pour faciliter l'action collective, quand Berchtold porta un autre coup aux projets dont Poincaré s'était fait l'avocat; pour faciliter le vote de crédits pour des préparatifs militaires considérables décidés le 9, il déclara aux Délégations : « Si les circonstances l'y induisaient, la Monarchie ne s'obstinerait pas dans sa politique de désintéressement. » Le 12, Sazonoff était découragé; « il songeait, non plus à prévenir la guerre, mais à la terminer ». Le 13, les Balkaniques présentèrent leur ultimatum aux Turcs. Ceux-ci, le 15, signèrent à Ouchy la paix avec l'Italie. Le 16, Kiderlen assura encore à Jules Cambon « qu'il continuait à faire effort sur l'Autriche pour que

celle-ci reste absolument étrangère à toute suggestion d'intervention particulière ».

Le 17, la guerre commença. Le 18, Poincaré proposa que les puissances « se concertent immédiatement à l'effet d'interposer, en temps opportun, leur médiation »; il ne parlait plus de Conférence, l'Allemagne et l'Autriche « ayant déjà exprimé l'avis qu'elle ne pouvait faire l'objet d'une décision actuelle ». Les grandes puissances continuèrent à négocier. Le 24, Berchtold proposait encore qu'elles s'entendissent au sujet des réformes et du maintien de l'intégrité de l'Empire ottoman, mais, le 25, les victoires des Balkaniques avaient déjà changé la situation. Aussitôt, Sazonoff rappela que la Russie ne pourrait admettre l'entrée des Bulgares à Constantinople, et l'Autriche qu'elle ne pourrait admettre l'acquisition par la Serbie d'un accès à l'Adriatique; mais en même temps on caressait à Vienne un plan de rapprochement avec la Serbie, qui serait devenue une sorte de vassale. Sans admettre cette conséquence, Sazonoff « souhaitait que Poincaré s'emploie à amener l'accord austro-serbe si important pour la paix européenne ». Le langage de certains diplomates austro-hongrois semblait autoriser à espérer cette solution. C'est ainsi que Ugron disait à Descos : « L'Autriche, n'ayant aucune idée de conquête et s'en tenant aux nécessités de son expansion économique, pourrait sans doute consentir à un agrandissement éventuel de la Serbie, pourvu, toutefois, que ce pays s'ouvrît à sa pénétration morale et économique, et qu'il s'y établît un régime analogue à celui du roi Milan, liant assez la politique de la Serbie à celle de l'Autriche pour que celle-ci n'eût point à redouter une pernicieuse influence du Royaume sur ses provinces yougoslaves. » Mais, dès la prise d'Uskub, le ministre serbe Novakovitch annonça à Ugron « que la Serbie avait désormais pris conscience d'elle-même et qu'elle en deviendrait plus exigeante à l'avenir ». Le 4 novembre, Sazonoff compliqua les difficultés de la situation en acceptant, dans le programme de médiation qu'il envoya ce jour-là, « l'accès de la Serbie à la mer ». Le 7, au contraire, San Giuliano annonça qu'il s'était mis d'accord avec Berchtold pour refuser cet accès à la Serbie, car c'était la seule manière d'exécuter l'accord austro-italien de 1901 sur

l'Albanie. Le même jour, Kiderlen annonça au chargé d'affaires de Serbie « qu'en raison des motifs très sérieux qui inspiraient la politique de l'Autriche, le gouvernement allemand serait dans l'obligation de soutenir son alliée ». Pachitch, au contraire, le même jour, fit annoncer qu'il allait s'emparer de Durazzo et y resterait. Le 8, Schœn prévint Paléologue « que le chargé d'affaires de Serbie à Berlin avait osé demander à M. de Kiderlen si l'Allemagne soutiendrait l'Autriche contre la Russie ». Or, parmi les conditions exigées par l'Autriche « pour consentir à un agrandissement territorial de la Serbie » et communiquées ce jour-là figurait « une rectification de frontière d'importance toute locale en Serbie ». Le lendemain 9, d'ailleurs, Schœn, parlant à Poincaré, lui dit : « Je crois qu'il est désirable que l'Autriche ne fasse rien d'irrévocable, car, si la guerre éclatait, l'Allemagne serait derrière l'Autriche, comme vous derrière la Russie, et tout cela serait bien disproportionné à la cause : l'exportation des porcs serbes. » A la suite de ces avertissements, Sazonoff devint plus sage et télégraphia à Belgrade que le gouvernement serbe devrait « se montrer conciliant dans la question de l'accès à l'Adriatique, ce qui permettrait à la Russie d'insister en sa faveur sur d'autres points, par exemple sur l'agrandissement de la Serbie vers le sud et le rétrécissement du territoire albanais ». Poincaré télégraphia le 11 qu'il comptait s'inspirer de ces vues. Le 12, Sazonoff, « ayant l'impression que, dans la question de l'accès de la Serbie à l'Adriatique, l'Autriche avait pris une décision d'autant plus ferme qu'elle avait obtenu la promesse de l'appui de ses alliés », exprima le désir de connaître l'attitude de la France et de l'Angleterre au cas où on ne réussirait pas à prévenir une intervention active de l'Autriche ». Il fit dire en même temps qu'il avait fait déclarer à la Serbie « qu'elle ne devait pas espérer entraîner la Russie, qui est décidée à ne pas aller jusqu'à un conflit armé à propos d'un port serbe dans l'Adriatique ». Le 13, Poincaré répondit « que, pour le cas où l'on ne réussirait pas à prévenir une intervention active de l'Autriche, il ne saurait définir l'attitude de la France que quand il connaîtrait celle de la Russie ». Grey, le même jour, fut encore plus réservé; « il ne parla que

d'un appui diplomatique à Vienne aussi bien qu'à Belgrade, sans s'expliquer davantage, mais sans repousser *a priori* toute idée de concours plus effectif ».

Le 14 novembre, les ministres autrichien et italien déclarèrent au roi de Monténégro que « la prise de possession définitive de la côte albanaise par le Monténégro ou la Serbie ne pourrait pas concorder avec la création d'une Albanie autonome, base de leur politique ». Le 16, l'Autriche fit faire la même déclaration à Belgrade, mais en laissant entendre qu'elle « n'élèverait aucune prétention sur le Sandjak ».

Pour justifier ses conseils de modération à la Serbie, Sazonoff lui avait fait dire que l'Angleterre et la France auraient « ouvertement déclaré qu'elles n'étaient pas absolument disposées à laisser s'envenimer le conflit avec la Triple Alliance au sujet du port serbe ». Poincaré protesta : « La France, écrivit-il le 16, s'est soigneusement abstenue de toute attitude et de tout langage que la Russie pourrait interpréter comme une défaillance de concours... Nous nous réservons bien entendu le droit de discuter son opinion lorsque nous la connaîtrons. »

Le 18, on apprit que la Russie se contentait de réclamer pour la Serbie « un débouché commercial sur l'Adriatique ». L'Italie était disposée à appuyer cette solution à Vienne, mais le 20 fit prévenir Poincaré « que, si un conflit éclatait malheureusement entre l'Autriche et la Russie à propos de l'Albanie, les accords Visconti-Venosta forceraient l'Italie à prendre fait et cause pour l'Autriche, malgré l'entente de Racconigi », postérieure. « Vous n'oubliez pas, j'imagine, nos accords de 1902 », répliqua Poincaré. « Ils sont postérieurs aux accords Visconti-Venosta et ne peuvent les détruire », répondit Tittoni. « Eventuellement, nous n'aurions pas grand fond à faire sur les engagements pris », nota Poincaré.

Le 22 novembre, Schœn vint trouver Paléologue et exprima le souhait que le gouvernement français continue son rôle de médiateur. « La proposition de médiation dont M. Poincaré avait pris l'initiative avait causé un véritable soulagement dans toute l'Europe, on avait l'impression d'avoir enfin trouvé un Kapellmeister... » — « La proposition du 15 octobre n'est pas périmée, répondit Paléologue. Les puissances

n'ont qu'à s'y référer si elles jugent que l'heure est venue. » Quelques heures plus tard, Rifaat Pacha fit une suggestion analogue au nom de la Turquie.

L'Autriche armait; la Russie l'imitait; Sazonoff, pour marchander, laissait planer de l'incertitude sur ses intentions; dans cette situation, ses adversaires envisageaient le pire; le 23, Dumaine télégraphia que Tschirschky, l'ambassadeur d'Allemagne, « avait dit que l'Allemagne ne manquerait pas à son devoir de soutenir l'Autriche, mais qu'elle n'y emploierait que peu de corps d'armée, réservant le gros de ses forces pour soutenir le choc de la France ». « Nous n'aurons définitivement raison de la Russie qu'à Paris », avait-il dit. Ce jour-là furent échangées entre Sir E. Grey et Paul Cambon les fameuses lettres d'après lesquelles, dans le cas où l'un des gouvernements « appréhenderait une attaque non provoquée, il examinerait aussitôt avec l'autre si les deux devaient agir de concert ».

Jusqu'au 2 décembre, les échanges d'idées entre chancelleries continuèrent, actifs et confus. La période qu'en raconte le volume fut marquée le 2 décembre par des discours sensationnels de Bethmann et de Kiderlen au Reichstag, où ils déclarèrent « que si l'alliée de l'Allemagne se trouvait contre toute attente attaquée par un tiers, l'Allemagne serait à côté d'elle pour protéger sa propre situation en Europe ». Cette promesse publique d'assistance était inconditionnelle. La paix dépendait donc dès lors de la sagesse des hommes d'Etat austro-hongrois. Sans peut-être s'en rendre complètement compte, Poincaré écrivit le 3 décembre que « Bethmann avait tenu un langage d'autant plus grave qu'il avait, d'autre part, insisté sur l'intimité actuelle de l'Allemagne et de l'Angleterre ». Sur ce dernier point, il avait exagéré, car Sir E. Grey dit le 3 à Paul Cambon « que les paroles de M. de Bethmann lui causaient une impression de malaise ».

ÉMILE LALOY.

§

Ce qui constitue pour nous le grand, le principal attrait du **Journal** du vicomte Eugène-Melchior de Vogüé, que publie son fils Félix de Vogüé, c'est qu'il est consacré, en grande

partie, au séjour que fit son auteur en Russie à l'époque où il fut secrétaire de l'ambassade de France à Pétersbourg, c'est-à-dire de 1877 à 1883.

Pour bien comprendre quel merveilleux champ d'observation était alors la Russie pour un jeune diplomate doublé d'un écrivain de race, il faut savoir que ce pays, en pleine fermentation d'idées et de sentiments latents, était à la veille de s'engager dans une guerre « idéologique », si on peut s'exprimer ainsi, avec la Turquie, qui, au bout du compte, ne devait lui apporter que déboires, humiliation et une grande gêne matérielle. M. de Vogüé débarqua à Pétersbourg juste au moment où le gouvernement du tsar, poussé par les panslavistes et leurs journaux, s'apprêtait à s'immiscer dans les affaires balkaniques, en faisant sienne la cause des Slaves insurgés dès le début de 1876 contre l'autorité turque.

Les événements suivent leur cours. La Turquie refuse de céder, soutenue sous main par l'Angleterre; elle ne veut pas envoyer un ambassadeur à Pétersbourg, s'il n'y a pas réciprocité, ni faire la paix aux conditions voulues par les Balkaniques. Et, le 24 avril, la Russie lui déclare la guerre par un manifeste impérial dans lequel il était dit :

> Aujourd'hui, appelant la bénédiction de Dieu sur nos vaillantes armées, nous leur ordonnons de franchir la frontière turque.

Mais M. de Vogüé note dans son journal :

> Ce document est modéré, résigné tristement plutôt que belliqueux, un peu mou. Plus molle encore, la circulaire de Gortchakof (chancelier de l'Empire) qui l'accompagne. C'est l'expression éloquente d'un état d'esprit général. La ville est calme et morte, un étranger ne pourrait soupçonner sur la perspective (Nevsky) le grand événement. Pas d'enthousiasme, lassitude et fatalisme.

On sait ce que fut cette guerre, imposée à la Russie par une poignée de gens sans mandat et sans responsabilité. Certes, on parvint à la longue à échauffer les esprits et à créer un enthousiasme factice, mais tout cela ne dura guère et, en fin de compte, la lassitude et le fatalisme, dont parle M. de Vogüé, revinrent au galop. Ce fut, en somme, à trente et quelques années de distance, le même spectacle qu'on put

voir durant la grande guerre. Aussi les remarques concernant la guerre russo-turque dont est parsemé le journal du diplomate français auraient pu être datées de 1914-1917. Car, déjà alors, c'était le même défilé de sentiments contradictoires, de gestes vains, de traits d'héroïsme antique et de rumeurs paniques. Car alors, comme hier, s'étalaient le favoritisme, l'incapacité et la jalousie mutuelle des chefs militaires, la bêtise et la suffisance des diplomates, la politique équivoque des puissances européennes vis-à-vis de la Russie et ce dénigrement de tout et de tous, ce petit rire supérieur qu'on ne rencontre que rarement en dehors de la Russie. Aussi combien cela est russe, pouvons-nous dire en transcrivant les lignes suivantes du journal de M. de Vogüé :

19 août. — Dîner à Tsarskoié chez les Polovtsof. Signe des temps, ces Russes qui parlent du « tas d'imbéciles » qui conduit l'armée (les grands-ducs) et des « dynasties qui se coulent ». Désaffection évidente : il y a, dans les épreuves de cette guerre, les germes d'une évolution sociale pour la Russie.

C'est bien dit. Et voici justement la preuve que c'est bien dit et que « l'évolution sociale » est en marche et ne fait que précéder la révolution sociale. Véra Zassoulitch blesse d'un coup de revolver le général Trépof, grand-maître de la police de Pétersbourg, et le jury l'acquitte. Ce geste étonne encore M. de Vogüé. Du reste il trouve que Koni, le président du Tribunal qui avait acquitté Véra Zassoulitch, est une « figure dangereuse, Robespierre slave, procureur ambitieux et bilieux, qui saura demander des têtes au jour d'une révolution ».

Ce portrait de Koni nous fait sourire aujourd'hui : l'aimable sénateur n'avait rien d'un révolutionnaire et nous croyons que c'est sa tête qui aurait roulé s'il avait vécu jusqu'à l'arrivée des bolcheviks.

Donc, « l'évolution sociale » était en marche. Après l'attentat contre Trépof, les nihilistes poignardèrent le général Mézentzof, chef de la Sûreté générale, et ainsi s'ouvrit l'ère des crimes politiques qui aboutit à l'assassinat d'Alexandre II. Il est probable que si ce jour-là le tsar n'eût été d'une imprudence folle, il aurait échappé une fois de plus à l'attentat, car ordinairement il était bien gardé, preuve ces lignes que nous trouvons sous la plume de M. de Vogüé :

9-21 janvier (1879). — Le général K... m'a dit : « J'ai rencontré le souverain dans sa voiture fermée entouré de ses cosaques; puis, à quelques pas, dans la même rue, un prisonnier qu'on menait au tribunal, aussi en voiture fermée, entouré de gardes à cheval. Ce dernier cortège était plus brillant. Un étranger aurait pu demander lequel des deux était le prisonnier. »

Mais avant d'arriver aux pages que M. de Vogüé consacre dans son *Journal* au meurtre d'Alexandre II et à l'avénement de son héritier, arrêtons-nous à celles, assez nombreuses, qui se rapportent au Congrès de Berlin qui clôtura la guerre russo-turque. Encore qu'elles ne nous apportent aucun fait nouveau, ces pages sont cependant intéressantes parce qu'elles nous révèlent certains « à-côtés » de l'événement : la sénilité et la vanité d'un Gortchakof, les intrigues d'un Chouvalof, la présomption et l'intransigeance d'un Ignatief, bref tous les dessous d'une politique faite par des gens dont le principal souci était de faire triompher leur point de vue ou d'assouvir leur ambition.

L'assassinat d'Alexandre II, ainsi que les premiers mois du règne de son successeur sont racontés par M. de Vogüé d'une façon pittoresque et saisissante. Son récit sur le meurtre du tsar corrobore parfaitement tout ce que nous connaissions déjà sur ce triste événement et souligne, une fois de plus, le fait que cet assassinat sonna le glas de la puissance impériale en Russie.

Nous comprenions tout fort bien, écrivait tout récemment encore le grand-duc Alexandre Mikhaïlovitch (1) qu'avec Alexandre II disparaissait quelque chose de plus qu'un parent aimé et un monarque éclairé. La Russie idyllique, le pays du « petit père le tsar » et de ses humbles sujets avait cessé d'exister le 1er (13) mars 1881.

Au reste, les prodromes de cette déchéance du pouvoir impérial avaient fait leur apparition bien avant l'acte du mois de mars 1881. Et il semblerait que celui dont la mort tragique allait souligner cet état de choses s'en rendait parfaitement compte, de même que ses collaborateurs immédiats. Car rien de plus dramatique que les silhouettes d'Alexandre II et

(1) Voyez *Souvenirs princiers*, « Mercure de France », 15-XI-32, p. 225.

de son chancelier qu'ébauche M. de Vogüé un an à peine avant la mort de l'un et la retraite définitive de l'autre.

Grande foule au Palais. Alexandre II nous apparaît comme un spectre; jamais je ne l'ai vu aussi pitoyable, vieilli, éreinté, étouffé par sa quinte d'asthme, à chaque mot; tout le monde est frappé. Il parle à peine et se sauve comme épuisé avant la fin. Derrière lui, une autre ruine, le vieux chancelier, sorti pour cette suprême occasion, comme une momie à qui on ferait prendre l'air. Il s'appuie à une des consoles de la salle de Pierre le Grand, pour ne pas tomber, comme l'Empire qu'il dirige; il ne comprend et ne reconnaît personne, disant à tous : « Je suis fini; je suis fini »; il semble qu'on va l'emporter avec une cuiller...

Cependant la façade de l'édifice impérial tient encore bon. En voici la preuve :

Spectacle de gala, écrit M. de Vogüé à la date du 26 janvier. Le plus féerique souvenir de ma vie, une évocation du siècle de Louis XIV, mêlé au siècle d'Haroun-al-Raschid. A l'entrée de la famille impériale dans la grande loge, toutes les femmes des loges en chair et diamants, tous les généraux du parterre en épaulettes et cordons, debout, apothéosés sous la lumière électrique, éclatant en hurras aux premières mesures de l'hymne national. Pas un habit noir, excepté le ministre d'Amérique, mais toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, des Chinois, des Turcs, etc... La vie, la puissance, le luxe, l'élite... et l'or de 80 millions d'hommes condensé dans cette salle étincelante. C'est si beau, si épique, qu'après cela on ne peut plus regarder que les étoiles et les idées, ayant tout vu des splendeurs de la terre.

Mais voilà qui est déjà bien moins beau et même franchement sinistre : la translation du corps d'Alexandre II à l'église de la forteresse Pierre et Paul.

Dans toute cette longue parade de 11 heures du matin à 3 heures, pas un détail vraiment grand ou vraiment touchant; une mauvaise figuration d'opéra, avec un archaïsme qui chasse jusqu'à la possibilité de la douleur ou du recueillement. Ces hérauts, ces hommes d'armes en cuirasse dorée, ces écussons, ces ordres et ces couronnes portés par des fonctionnaires de la 8e classe, tout cela est trop loin des habitudes modernes pour être associé à une douleur présente, réelle; devant ce cortège de Wagner mal répété, on s'attend involontairement à voir paraître un cadavre en car-

ton... Et pas de peuple derrière, grâce aux mesures de police; le peuple, la seule chose qui eût été vraie! Il est massé au loin, par grandes houles noires silencieuses, la marée qui attend son heure. A Saint-Pierre et Saint-Paul, des fonctionnaires et des diplomates, ennuyés, qui attendent durant des heures. Le corps entre, porté par tous ces nombreux et solides gaillards de la famille (du tsar), une riche moisson encore pour les attentats futurs... On dépose sous le dais de drap d'or ce pauvre cadavre haché, déguisé et dissimulé dans les étoffes, les tulles. Autour de ce tronc amputé, les ordres (décorations), les couronnes, les insignes... et des gens harassés par les corvées de deuil... Journée vide, curieuse pour les yeux des badauds, tout officielle et en montre, empoisonnée par la terreur où est chacun de quelque catastrophe, si peu digne en somme du grand drame historique qui l'a motivée.

Après cette cérémonie, le rideau tombe et un nouvel acte de la longue tragédie moscovite commence avec Alexandre III. Avec lui, pas de galas, pas de grands spectacles; pas même de réceptions. Ce grand et gros moujik, d'une force à assommer un bœuf, quitte précipitamment la capitale et va se terrer dans le palais-forteresse de Gatchina, sous la garde d'une armée de sbires et de mouchards, tandis que la Russie a l'air de s'endormir sur les genoux d'un gendarme, aux sons graves du « Bojé Tsaria Khrani ».

Oui, vraiment, le *Journal* de M. E.-M. de Vogüé évoque d'une façon extrêmement colorée la Russie impériale à son déclin. Et si même certaines de ses pages, à caractère prophétique, ont l'air d'avoir été revisées *post factum,* cela ne diminue nullement la valeur historique du volume. Cependant, une remarque : les quelques phrases en russe qu'on rencontre par-ci par-là ont été estropiées à tel point qu'elles sont devenues tout à fait incompréhensibles.

NICOLAS BRIAN-CHANINOV.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

Maurice Muret : *l'Archiduc François-Ferdinand,* Grasset.

M. Muret, qui nous a donné un *Guillaume II* débordant de vie et de vérité, retrace ici le portrait et l'histoire de **l'archiduc** tragique dont l'assassinat à Sarajevo, le 28 juin 1914, fut le prélude de la guerre mondiale.

Le personnage est peu sympathique. L'héritier du trône

d'Autriche ne peut guère se prévaloir, vis-à-vis de la postérité, que de ses vertus domestiques. Il était brutal, hautain, défiant, orgueilleux et fanatique : une réplique, à trois siècles d'intervalle, de ce Ferdinand II où revivaient à la fois les défauts de Charles-Quint et de Philippe II, sans aucune des qualités de ces monarques. On a émis des doutes sur son équilibre mental. M. Muret ne croit pas que cette hypothèse soit démontrée, mais il trouve dans l'archiduc de déconcertantes contradictions. Les chroniqueurs viennois ont calculé que son sang mêlait celui de 112 familles princières, parmi lesquelles 71 étaient allemandes, 20 polonaises, 8 françaises, 7 italiennes et 6 d'origines diverses. Lui-même se glorifiait de 2.047 ancêtres connus. Cependant on disait de lui : « C'est un vrai Habsbourg ». Il souffrait de voir la dynastie perdre son prestige. Il déplorait que son oncle François-Joseph eût refusé de prendre le titre d'Empereur d'Allemagne, ce qui permit à Guillaume Ier de s'en parer. Assez peu cultivé, il ne s'intéressait guère qu'aux choses militaires. « Gœthe et Schiller, disait-il, ont des monuments à foison, et tant de généraux autrichiens qui ont rendu à la patrie des services autrement signalés n'en ont pas été jugés dignes! » Il parlait d'agir « avec une main de fer » pour remettre de l'ordre dans l'Etat. Mais la qualité même de son énergie était discutée : un de ses familiers attribuait à l'archiduc « un tempérament plutôt explosif qu'impulsif ». Une tireuse de cartes lui aurait prédit qu'il provoquerait une guerre mondiale. Le fait est que, toute sa vie, il hésita entre le désir de voir l'armée autrichienne moissonner des lauriers et la crainte d'un conflit dont l'issue lui semblait douteuse.

Son mariage morganatique avec la comtesse Sophie Chotek, en juillet 1900, fit, comme on le sait, scandale à la Cour et dans la société. Seule l'Impératrice Elisabeth avait naguère encouragé l'archiduc en lui disant : « Franz, tiens bon et marie-toi avec celle que tu aimes, sinon tu auras de vilains enfants! » L'héritier du trône dut reconnaître, au cours d'une cérémonie spéciale (elle eut lieu un 28 juin, comme l'attentat de Sarajevo), que les enfants à naître de son union ne pourraient être tenus pour *ebenbürtig* et seraient exclus du trône autrichien.

On sait que la camarilla de l'Empereur ne lui pardonna jamais. M. Muret eût pu rapporter ce trait : en juin 1903, lorsqu'au cours d'une procession de la Fête-Dieu on annonça à François-Joseph et à son neveu (déjà marié) la mort tragique d'Alexandre de Serbie et de sa femme, le grand maître des cérémonies, Montenuovo, dit : « Sire, voilà où l'a conduit son mariage avec Draga. » François-Ferdinand comprit cette trop claire allusion et foudroya Montenuovo du regard.

Marié, l'archiduc devint encore plus dévot qu'il n'était. Les mauvaises langues ont prétendu que Sophie exagérait la piété pour se concilier les bonnes grâces du Vatican, en prévision du jour où, poussé par elle, son mari demanderait l'annulation du serment de renonciation qui lui avait été arraché.

On sait qu'il éprouvait une vive aversion pour les Magyars. Il leur faisait grief d'être venus de la lointaine Asie pour gêner les Habsbourg dans l'accomplissement de leur mission. Il leur en voulait de pousser la Monarchie au tombeau par leur séparatisme et leur politique maladroite à l'égard des nationalités. Il soutenait que la Hongrie devait être « reconquise une fois par siècle ». Dompter ce pays fut un des desseins qui tinrent le plus de place dans son existence entre son mariage et sa mort. Sa bête noire était Etienne Tisza, qui rêvait, lui, de transférer de Vienne à Budapest le centre de la Monarchie danubienne. Ces deux hommes, l'un catholique, l'autre calviniste, avaient le même entêtement, le même fanatisme hautain : ils étaient l'un et l'autre voués à une fin tragique.

On parle souvent de la « slavophilie » de l'archiduc, et il faut bien dire que cette réputation a été pour quelque chose dans son assassinat, les conjurés de Sarajevo ayant craint que cet « ami des Slaves », ou prétendu tel, endorme les passions irrédentistes et retienne sous la tutelle des Habsbourg les peuples voués à l'émancipation. En fait, s'il affectait de favoriser les prétentions des Croates à l'autonomie, c'était pour rabaisser d'une part les prétentions magyares, enrayer d'autre part les progrès de la propagande yougoslave. Mais sa « croatophilie » se manifestait sous des formes puériles; témoin cette anecdote, que M. Muret ne cite point, mais qui

me paraît typique : lors de manœuvres en Croatie il donna à une receveuse des postes, à laquelle il avait occasionné un surcroît de travail, sa photographie avec cette dédicace : *Der königlichkroatischen Postmeisterin in...* Or, les P. T. T. ne rentraient pas dans le cadre de l'autonomie de la Croatie-Slavonie; ils étaient « institution commune », donc hungaro-croate; en pratique hongroise. Sa magyarophobie et sa serbophobie ne lui permettaient pas d'avoir un plan constructif dérivant d'une vue d'ensemble et d'un juste équilibre entre les peuples de la Double Monarchie.

Il ne détestait pas moins les Italiens. Son manque absolu de finesse l'empêchait de saisir la véritable nature des rapports entre le Quirinal et le Vatican, et il se faisait fort de rendre quelque jour au Pape son pouvoir temporel. Mais il n'allait pas jusqu'à appeler de ses vœux — comme le faisait Konrad de Hoetzendorf — une guerre avec l'Italie; son esprit belliqueux, au jugement de M. Muret, a été fort exagéré. « Er war nicht kriegslustig », a dit un de ses ennemis, M. Rudolf Sieghart.

Quant à la France — pour laquelle l'archiduc Rodolphe, le suicidé de Mayerling, avait une indéniable sympathie — François-Ferdinand la détestait peut-être encore plus que l'Italie. Il voyait en elle l'outil pervers de cette décadence autrichienne qu'il déplorait. « C'est le canon de Magenta, disait-il, qui a commencé de sonner le glas de la monarchie, et c'est la France qui nous a donné ce beau concert! »

On a prêté à l'archiduc des plans de réforme qui eussent remplacé, s'il était monté sur le trône, la Double Monarchie par un système trialiste. En réalité, les grandes lignes de cette réforme étaient seules tracées. L'archiduc était désireux d'agir en faveur des populations slaves de l'Empire, mais rien n'était encore fixé quant aux modalités de cette action quand il tomba à Sarajevo. Il voulait abolir le compromis de 1867, base du dualisme, mais tantôt résolu, tantôt hésitant, il est difficile de conjecturer jusqu'où il aurait persisté dans cette intention. Il avait fait préparer une proclamation en vue de son avènement; la version de ce document qui nous a été conservée est un galimatias d'une sibylline prolixité : on n'en peut même pas déduire la formule à laquelle l'archiduc aurait

demandé le salut de la monarchie : grande Autriche ou trialisme?

François-Ferdinand estimait que l'intérêt de l'Autriche était de laisser les Balkans régler leurs querelles entre eux. Il dit un jour à l'archiduc Eugène : « Alors même que nous réglerions tranquillement nos comptes avec la Serbie, qu'est-ce que nous y gagnerions? Un tas de voleurs, d'assassins, de bandits et quelques pruniers par-dessus le marché! Somme toute, plus de racaille encore, des pertes militaires immenses et quelques milliards de frais. Il est enfin très peu probable... que nous terminions l'affaire sans être interrompus par des gêneurs. »

A la veille de la guerre, il avait décidé de prendre en main la « direction supérieure » des armées, l'archiduc Frédéric devant commander en personne sur le champ de bataille.

On a accusé François-Ferdinand d'avoir décrété la guerre contre la Serbie au cours de son entrevue avec Guillaume II à Konopichté, en juin 1914. Les journaux avaient alors annoncé que le Kaiser était venu admirer la roseraie de l'archiduc. M. Muret nous apprend qu'il n'y avait pas de roseraie digne de ce nom à Konopichté, et même qu'en juin 1914 il n'y avait aucune rose en fleur dans les parterres de l'héritier du trône. C'est ainsi que le monde est renseigné.

M. Muret pense qu'à Konopichté il fut surtout question de la Hongrie, de la Roumanie et de l'Italie. Peut-être la guerre contre la Serbie y fut-elle envisagée, mais elle n'y fut pas décidée.

Deux semaines plus tard, l'archiduc et sa femme tombaient à Sarajevo sous les balles de l'étudiant herzégovinien Printsip. Ce drame est connu de tout le monde et M. Muret constate avec raison l' « ingénieuse inertie » des autorités de tout grade qui ont rendu le meurtre possible. Il n'est plus guère admissible — sauf, bien entendu, dans la littérature de propagande — de tenir le gouvernement de Belgrade pour responsable de ce forfait. La publication des sténogrammes du procès de Sarajevo, celle des documents diplomatiques autrichiens en 1930 et, plus récemment ,le recueil bolchévik de documents russes relatifs à la crise de juillet 1914 ont tiré cette affaire au clair et ceux qui s'attendent à

de nouvelles « révélations » en seront pour leurs illusions. J'ajouterai pour mon compte qu'un des arguments qui m'ont paru le plus accablants pour l'Autriche, c'est celui-ci : le Ballplatz connaissait parfaitement (nous en avons la preuve écrite) l'existence de l'organisation terroriste serbe la *Main Noire,* existence qui, d'ailleurs, était à Belgrade le secret de Polichinelle. Or il a toujours mis en cause la *Narodna Odbrana,* société patriotique et culturale, qui n'était pour rien dans l'affaire, mais qui offrait, en vue d'une exploitation diplomatique du meurtre, l'avantage de se recruter dans toutes les classes de la société et de jouir de la bienveillance des pouvoirs publics. Une étude attentive des textes m'a amené à la conviction que l'Autriche officielle s'est engagée dans une voie qu'elle savait erronée, parce qu'elle était assurée qu'elle la mènerait jusqu'au gouvernement de Belgrade, alors qu'en dénonçant la *Main Noire* elle eût pris à partie des gens trop notoirement hostiles à ce gouvernement.

M. Muret termine son livre par l'examen du problème de la responsabilité serbe et rétorque à l'aide d'arguments fort pertinents les accusations lancées contre la Serbie.

Si l'archiduc avait vécu, il est bien possible que la guerre mondiale eût été ajournée, mais l'Autriche n'aurait vraisemblablement pas échappé à son sort. Son règne eût été celui d'un prince mal équilibré, héritier d'une dynastie sur laquelle la fatalité frappait à coups redoublés.

> L'aigle à deux têtes ne battait plus que d'une aile. François-Ferdinand l'eût-il ranimé? A lui donner (par le trialisme) une troisième tête, n'eût-il point au contraire précipité la mort de ce pauvre oiseau plumé?

Je ne vois guère de critique à faire à ce livre, très substantiel, abondant en détails que l'auteur est allé chercher sur place, inspiré d'un constant souci d'objectivité. Peut-être — mais c'est plutôt une observation qu'une critique — M. Muret simplifie-t-il à l'excès quand il parle de l'autonomie donnée par l'Autriche aux Polonais en 1869 et quand il représente l'entente (*nagodba*) hungaro-croate de 1868 comme une sorte de novation. L'autonomie de la Pologne résultait simplement de l'autonomie donnée à la Galicie comme aux autres provinces autrichiennes : seulement, tandis qu'ailleurs on se

servait des minorités comme d'un frein, en Galicie on laissa en fait les Polonais agir en maîtres et on conféra même pratiquement le caractère polonais à des institutions relevant en droit du gouvernement central, le tout aux dépens des Ruthènes.

Quant à la Croatie, son individualité juridique n'a jamais cessé d'exister; on n'a fait en 1868 que mettre au point les rapports entre Zagreb et Budapest symétriquement à l'Ausgleich de 1867, mais au détriment des Croates.

ALBERT MOUSSET.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Archéologie, Voyages

Mgr Harscouët, évêque de Chartres : *Chartres*. Avec 10 gravures h. t. en éliogravure; Flammarion. 10 »

Myriam Harry : *Les derniers harems;* Flammarion. 12 »

Education

R. Nussbaum : *Quand l'enfant paraît*, lettres à une jeune mère sur l'éducation de son fils; Delagrave. » »

Ethnographie

A.-C. Eugène Caillot : *Histoire des religions de l'Archipel Taumotu avec des tableaux de la société indigène et des traditions anciennes;* Leroux. » »

Géographie

A. C. Eugène Caillot : *Histoire de l'Ile Oparo ou Rapa*. Avec des illust.; Leroux. » »

Henri Gaussen : *Géographie des plantes*. Avec 8 cartes et figures; Colin. 10 50

M. Prenant : *Géographie des animaux*. Avec 4 cartes; Colin. 10 50

Histoire

Marcel Lecoq : *La contre-révolution dans le Midi* 1790-1798; Edit. de la Croisade. 15 »

Edmond Soreau : *La révolution française et le prolétariat rural*. (*Bibl. d'Histoire révolutionnaire*); Mellottée. » »

Albert Sorel : *Bonaparte en Italie*. Avec 4 pl. h. t. en héliogravure; Flammarion. 3 75

Littérature

G. Armand : *Obscénité, pudeur;* L'En-dehors, Orléans. 0 20

C. Bouglé : *Un moraliste laïque : Ferdinand Buisson*, pages choisies précédées d'une introduction. Avant-propos de Edouard Herriot; Alcan. 12 »

Antonio de Carli : *En relisant Zola;* Giovanni Chiantore, Turin. » »

Ronald de Carvalho : *Rabelais et le rire de la Renaissance*. Préface de Luc Durtain; Emile Hazan. » »

Général Clément-Grandcourt : *En commentant La Palice. Le Sabre au clou;* Les Gémeaux. 12 »

Wolfram d'Eschenbach : *Parzival*. Introduction, Traduction et notes de Maurice Wilmotte; Renaissance du livre. 5 50

Louis Estève : *Les romans verts.*

Elagabal ou un Lénine de l'androgynat; L'En-dehors, Orléans. 1 25

Gabriel Faure : *Les rendez-vous italiens.* La mort de Wagner à Venise. Deux Français à Gênes : Michelet et Flaubert. Sur les rives du Trasimène. Gœthe à Padoue. Barrès à Naples, etc.; Fasquelle. 12 »

Charles Claude Flahaut, comte de La Billarderie d'Angiviller : *Mémoires. Notes sur les Mémoires de Marmontel.* Publiés d'après le manuscrit par Louis Bobé. Avec des portraits; Klincksieck. » »

Victor Hugo : *Les Châtiments* 1853, nouv. édition publiée d'après les manuscrits et les éditions originales avec des variantes, une introduction, des notices et des notes par Paul Barret, Tome II; Hachette. » »

A. B. Marfan : *Figures lauraguaises* (la guerre des Albigeois et Saint Pierre Nolasque. Martin Dauch. Sophie de Soubiran. Le général Lapérouse); Perrin. 12 »

L. Schoumaker : *Erckmann-Chatrian,* étude biographique et critique d'après des documents inédits; Belles-Lettres. 50 »

Luigi Suali : *L'Illuminé. La Légende du Bouddha.* Traduit de *l'italien* par Paul-Emile Dumont; Denoël et Steele. 20 »

Tristan Tzara : *L'Antitète!* Cahiers libres. » »

Ouvrages sur la guerre de 1914

Jean Violan : *Dans l'air et dans la boue.* Mes missions de guerre; Libr. Champs-Elysées. » »

Philosophie

Camille Spiess : *Eros ou l'histoire physiologique de l'homme,* essai psycho-synthétique, précédé d'une Etude de St. Ch. Waldecke, d'un essai bio-bibliographique et suivi d'une étude bio-cosmique de Mme Stein-Huch sur C. Spiess; Edit. Athanor, 23, rue de la Fraternité, Colombes, Seine. 20 »

Poésie

E. Armand : *Ainsi chantait un « en dehors »,* 2e série. *Exosthène;* Bibl. de l'Artistocratie. » »

Marc Chesneau : *Chant en l'honneur de la vie;* Messein. 10 »

Raoul Lecomte : *Pensivement ;* Jouve. 10 »

Gabriel Paysan : *La veillée des cœurs;* Figuière. 8 »

Albert Sérieys : *Minutes vespérales;* Figuière. 6 »

Politique

Jacques Bardoux : *L'Ile et l'Europe. La politique anglaise* 1930-1932. Delagrave. 20 »

Général Mordacq : *Clemenceau au soir de sa vie* 1920-1929. Tome I; Plon. 15 »

Bernard Pujo : *Dix ans de fascisme,* une étude objective; Pichon et Durand Auzias. » »

D. Scheid : *Les mémoires de Hitler et le programme national socialiste;* Perrin. 12 »

Questions coloniales

M. Bondet-Saint : *Sur les routes du Cameroun et de l'A. E. F.* Préface de M. Gratien Candace; Soc. d'édit. géographiques, maritimes et coloniales. 12 »

Questions juridiques

Divers : *Roumanie.* (Coll. *La vie juridique des peuples,* n° 4); Delagrave. 36 »

Office de législation étrangère et de droit international : *Code pénal du Royaume d'Italie,* publié le 19 octobre 1930, mis en vigueur le 1er juillet 1931, traduit, annoté et précédé d'une introduction par Pierre de Casabianca; Imp. Nationale. » »

Questions médicales

Armand Lebrun : *La santé physique et morale par l'autosuggestion consciente.* Préface du Docteur Lambert; Alcan. » »

Questions religieuses

Félicien Challaye : *le christianisme et nous.* (Coll. *Christianisme*); Rieder. 15 »
Ch. Guignebert : *Jésus.* (Coll. *L'Évolution de l'humanité*, dirigée par Henri Berr); Renaissance du Livre. 45 »
Paul Lesourd : *Le missionnaire catholique des temps modernes, problèmes, exigences, nécessités de son apostolat;* Flammarion, 2 vol. 24 »

Roman

Paul Bléry : *Aviateurs;* Querelle. 12 »
Pierre Bost : *Faux numéros;* (Coll. *Succès*); Nouv. Rev. franç. 5 »
Kathleen Coyle : *Comme un vol d'oiseaux,* traduit de l'anglais par Louise Dominique Gillet. Avant-propos de Louis Gillet; Plon. 12 »
Colonel Garenne : *Idylle canaque, passions et drames coloniaux;* M. d'Hartoy. 6 »
Elaine Hamilton : *Le venin du cobra,* traduit de l'anglais par F. Laroche. (Coll. *Les chefs-d'œuvre du roman d'aventures*); Nouv. Rev. franç. 6 »
Francis Jammes : *Pipe-chien;* Mercure de France. 12 »
Guy Le Heaume : *Lakris;* S. n. d'édit. 8 »
Ernest Souza : *Le rhum bleu,* traduit de l'anglais par A. H. Ponte. (Coll. *Les chefs-d'œuvre du roman d'aventures*); Nouv. Rev. franç. 6 »
Jean Toussaint-Samat : *Sangar taureau;* Edit. cosmopolite. 5 »
Charles Walt : *L'amour à Chicago,* traduit de l'anglais par Jacques de Lauwe; Nouv. Rev. franç. 15 »

Sociologie

E. Poisson : *Fourier.* (Coll. *Réformateurs sociaux*); Alcan. 15 »

Théâtre

M. Berger-Creplet : *Quand les masques tombent,* comédie; *Dame Justice,* comédie; Figuière. 12 »
Kyakuzo Kurata : *Le prêtre et ses disciples,* traduit du japonais par Kuni Matsuo et Steinilber-Oberlin. Préface de Romain Rolland; Rieder. 15 »

Varia

Pierre Mégnin : *Le Chien,* 5e édit. revue et augmentée par l'auteur et les docteurs vétérinaires E. Hérout et M. Luquet. Avec de nombr. illust.; L'Eleveur. 60 »
Tables du Mercure de France, Années 1920-1924. Tomes CXXXVII à CLXXI; Mercure de France. 30 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Prix littéraires. — Des communications sur Chateaubriand. — La tombe de Balzac. — Le Bœuf Gras dans l'Egypte ancienne. — George Washington et la Franc-Maçonnerie. — A propos des fouilles de Pompéi. — Une heure égale 40 minutes, ou les drôleries du Dictionnaire. — Erratum. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

Prix littéraires. — Le grand prix de littérature de la Société des Gens de Lettres, d'une valeur de 10.000 francs, a été attribué à M. André Billy pour l'ensemble de son œuvre.

§

Des communications sur Chateaubriand. — Au cours de l'assemblée générale de la Société Chateaubriand, qui a eu lieu le 11 février, Mmes Marie-Jeanne Durry et Marie-Louise Pailleron, MM. Aubrée, Chauvet et le docteur Le Savoureux, président de la Société, ont présenté une suite de vingt-cinq lettres inédites, écrites par Chateaubriand au temps de son ambassade à Rome (1828-1829). Mlle Daremberg fit l'étude critique de notes autographes inédites, qui datent de la même époque et qui renseignent sur les procédés de travail de Chateaubriand. Mme de Durfort communiqua deux lettres, adressées à Chateaubriand émigré par son oncle Bédée, et dont l'une fixe la date, jusqu'ici controversée, à laquelle le grand écrivain apprit la mort de sa mère. Enfin, M. Weil donna connaissance d'une étude qu'il a faite sur les problèmes bibliographiques et les remaniements de textes du *Génie du Christianisme*.

§

La Tombe de Balzac. — Nous avons signalé à plusieurs reprises ici-même, et notamment le 1er novembre 1924, le défaut d'entretien de la tombe de Balzac au Père-Lachaise. Rien n'ayant été fait depuis cette date, la sépulture s'abîme de plus en plus et la pluie a maintenant effacé entièrement la date du décès : 18 août 1850.

De nombreuses protestations commencent à s'élever dans la presse à ce sujet. La malchance posthume du romancier se manifeste de façon par trop sensible : dans le même temps on ferme, faute d'argent, le musée qui porte son nom et sa tombe est abandonnée!

La Société des Gens de Lettres n'a-t-elle pas son mot à dire dans cette affaire. Que n'adopte-t-elle, par exemple, l'idée émise en 1926, par Georges Auriol, dans une lettre à Léon Treich :

> Chaque année, à l'approche du jour des Morts, la Société des gens de Lettres ferait l'inspection des tombes d'écrivains et veillerait à leur bon entretien.

Faut-il rappeler, en outre, que Balzac fut président de la dite Société? — L. DX.

§

Le Bœuf gras dans l'Egypte ancienne. — Après une longue suite de siècles qui, sans interruption, avaient vu se produire la promenade du Bœuf gras, la Révolution arrêta l'essor de ce

divertissement populaire, et ce fut seulement en 1805 qu'une ordonnance de police le rétablit et en régla les moindres détails. En 1834, la ville de Paris accorda même aux organisateurs une subvention de 2.000 francs. Supprimé par la République de 1848, le Bœuf gras reparut à nouveau en 1851, mais cette fois avec une subvention municipale de 6.000 francs. Cela dura jusqu'en 1870, époque à laquelle nos désastres la supprimèrent une fois encore. Tout paraissait désormais fini, lorsque, en février 1895, une tentative de réorganisation montra combien le peuple de Paris avait conservé le goût de ce genre d'exhibition. Peut-être en sera-t-il encore ainsi d'une fête qu'on célébrait parfois avec un éclat inimaginable... Mais quel que fût le luxe déployé en cette circonstance et la richesse de sa mise en scène où Sauvages, Romains, Turcs, Mamelouks, coudoyaient chevaliers français, fifres chinois, dieux de l'Olympe, combien toutes ces splendeurs paraissent ternes et bien peu de chose, si on les compare à la pompe déployée en Egypte, lors de la procession solennelle du bœuf Apis, d'où notre promenade du Bœuf gras tire son origine.

Par suite de l'utilité du bœuf et des services qu'il rend à l'agriculture, les Egyptiens lui rendaient un culte, sous le nom d'Apis. Aussi toutes les démonstrations faites en son honneur avaient-elles un caractère sacré. Son sanctuaire, enrichi d'or, d'argent, d'ivoire, de lapis-lazuli, s'élevait dans le péribole du temple de Phtah à Memphis; c'est là que les populations de l'Egypte entière lui apportaient leurs prémices; et de l'aurore au couchant, toujours, sur ses autels, brûlait le feu des holocaustes.

Mis en liberté chaque jour, Apis rendait ses oracles en prenant les aliments qu'on lui tendait; il se détourna, dit-on, de la main de Germanicus quand ce prince lui présenta son offrande.

Lorsqu'il parcourait la ville, entouré d'enfants qui prédisaient l'avenir et chantaient en son honneur, des légionnaires écartaient la foule sur le passage du cortège.

Tous les ans, on l'unissait à une belle génisse, marquée de signes particuliers; mais après l'accouplement, on la mettait à mort, l'autorité des livres mystiques ne permettant pas au taureau sacré de se perpétuer lui-même. En vertu de lois analogues, la vie d'un Apis ne devait pas excéder 25 ans; s'il s'obstinait à vivre plus que ne le comportait le règlement, des prêtres s'emparaient de lui et, avec tous les égards dus à une si haute personnalité, ils le noyaient dans une fontaine consacrée au soleil.

Apis mort, tous les Egyptiens se rasaient la tête et prenaient le deuil, jusqu'à ce que fût trouvé son successeur. On lui faisait des funérailles d'une magnificence extrême et sous le nom d'Osar-

Apis, on inhumait son corps dans une partie réservée de la nécropole memphite.

Des émissaires parcouraient ensuite toutes les provinces de l'Egypte à la recherche d'un autre taureau, marqué des signes sacrés, à l'aide desquels les prêtres seuls pouvaient le reconnaître. Si l'on en croit divers témoignages, cette mission était parfois très laborieuse. Voici une stèle du sérapéum rendant compte des difficultés qu'on avait à rencontrer le nouveau dieu :

L'Hapi qui vient de passer en paix vers l'Amenti (1) excellent était né la vingt-huitième année du roi Scheschang. On cherche ses grâces en tout lieu du pays du Nord; il fut trouvé dans Hetschedebot, après que trois mois on eut circulé dans les vallées de la haute et de la basse Egypte et dans toutes les îles.

Sous Adrien, les recherches durèrent si longtemps que ce retard provoqua une véritable révolte dans Alexandrie.

Selon les croyances égyptiennes, cette invention étant le présage d'une grande abondance des biens de la terre, la manifestation du nouvel Apis provoquait un enthousiasme, comme si Osiris lui-même revenait sur terre. C'était une joie, une ivresse qui tenait du délire; quittant ses vêtements de deuil, le peuple se livrait à tous les divertissements, aux plus grandes réjouissances.

Sa consécration donnait lieu à un cérémonial extraordinaire. Les hiérophantes, attachés au nouveau dieu, l'amenaient d'abord à Nicopolis où, quarante jours durant, il n'était visible que pour les femmes. Là, elles lui présentaient leurs offrandes et, dévoilant leur nudité, elles le conjuraient, avec des gestes impudiques, de leur accorder une maternité féconde. En toute autre circonstance, on leur interdisait de paraître devant lui.

Cette période écoulée, Apis montait sur un vaisseau thalamège renfermant, pour sa personne, une cabine dorée. Deux nefs, écrasantes de richesse, accompagnaient cette barque divine : l'une, placée à l'avant, portait les offrandes, celle de l'arrière contenait un orchestre qui, pendant l'itinéraire, exécutait de joyeux concerts, mille fois entrecoupés par les acclamations du rivage. C'est ainsi qu'on le conduisait à Memphis où cent prêtres allaient, processionnellement, le prendre sur le Nil.

Tout le long du parcours, qui s'étendait du fleuve au grand temple de Phtah, deux kilomètres environ, une foule compacte, en habits de fête, attendait, impatiente, l'arrivée du cortège. Partout, des fleurs, des fleurs, des fleurs. Disposées en guirlandes, elles

(1) L'autre monde.
(2) Région dont faisait partie l'Arabie Heureuse. Ta-Neter, mot à mot, terre divine.

ondulaient entre les mimosas, les palmiers, les sycomores; semées à profusion sur les draperies tendues en avant des façades qui bordaient la voie triomphale, elles y formaient de capricieux méandres, de brillantes arabesques; vieillards, hommes, femmes, enfants, tout le monde en était couronné, le sol en était jonché.

De distance en distance, dans des trépieds de bronze, l'encens, les parfums de l'Inde de Cilicie, du Taneter (3), s'élevant en spirales bleuâtres, imprégnaient l'atmosphère d'effluves odorants. A de courts intervalles, entre ces brûle-parfums, étaient dressés d'élégants pavillons, prototypes de nos reposoirs, sous lesquels des sacrificateurs immolaient des victimes ou faisaient des libations avec le vin national de Kakhem.

Tel était l'aspect du panorama au milieu duquel se déroulait la procession solennelle du bœuf Apis.

Tenant en main l'aiguière d'or, d'où l'eau lustrale s'épandait en rosée sur le sol, un prêtre ouvrait la marche; il était suivi du lecteur qui, en manière de mélopée, récitait, d'une voix monotone, les formules mystiques du vieux rituel.

Puis c'était le groupe des danseuses sacrées exécutant au son des sistres les danses liturgiques.

Venaient ensuite les porte-étendards et, chacun dans son tabernacle aux émaux cloisonnés, tous les dieux du panthéon pharaonique.

Après le défilé des pastophores, arrivait Ammon générateur avec ses prêtres guerriers armés de l'arc triangulaire et de la longue javeline; le grand lotus épanoui, les cyprès pyramidaux accompagnaient ce dieu ithyphallique.

Portée par huit hiérophantes, s'avançait alors, rayonnante de majesté, l'image de la toute puissante déesse, Isis Myrionime. Autour de sa tête, couronnée d'épis, faits de l'or le plus pur, un disque d'argent, aussi lumineux que l'éclat de la lune, formait une brillante gloire, et sur ses épaules ruisselait, en fines nattes, sa noire chevelure. Elle était drapée d'une tunique aux couleurs changeantes où, avec un art exquis, étaient brodés mille sujets empruntés à tous les règnes de la nature. Dans sa main gauche, un sistre d'airain symbolisait le mouvement des êtres, alors que, d'un geste plein de grandeur, la main droite semblait répandre sur la terre et les fleurs et les fruits.

Aux côtés de la déesse marchaient les pontifes, gardiens des attributs sacrés; la grande palme d'or, merveille de ciselure, le van mystique emblème de sélection entre les profanes et les

(3) Ta-Neter, région dont faisait partie l'Arabie Heureuse. « Ta-Neter », mot à mot : Terre-Divine.

initiés aux très divins mystères, les autels de secours, la faucille d'or qui, au nouvel an, servait à couper le premier épi.

Vêtus de lin et porteurs de torches enflammées, des légions d'initiés, la tête rasée, suivaient avec recueillement cette effigie divine; dans la foule, quelques dévots à Déméter se distinguaient par leur chevelure parsemée, çà et là, de cigales d'or; de passage à Memphis, ils avaient tenu à honneur d'escorter l'image vénérée de leur déesse souveraine.

Cependant des torrents d'harmonie retentissaient aux oreilles de la multitude attentive; c'étaient des hymnes triomphales, des accords sur la harpe, des sons de flûte et de mandore.

Le Bœuf sacré paraissait!

Recouvert d'une housse de pourpre rehaussée de riches broderies d'or, le cou entouré d'un large collier étincelant d'émeraudes, de grenats et de saphirs, il s'avançait gravement, précédé du Pharaon couronné du pschent cerclé d'uræus d'or, et qui, paré de ses plus beaux atours, blanche calasiris, grand pectoral aux émaux cloisonnés, nébride en peau de léopard, tenant en main l'encensoir d'or, marchait à reculons, brûlant devant sa face tous les parfums du Ta-Neter.

Des flabellifères, aux éventails de plumes diaprées, des enfants en robes blanches, agitant des branches vertes et chantant des cantiques, complétaient ce groupe sacré qu'enveloppait de toutes parts l'épaisse fumée des aromates. La foule se prosternait et, le front dans la poussière, assistait recueillie au passage du divin taureau, incarnation vivante d'Osiris.

A la suite des Sam et des Ker-heb (4), modulant les *hakennou* (5), harpistes et pallacides, habillées de tuniques diaphanes et couronnées de fleurs, entonnaient des hymnes à la gloire de Dieu et mêlaient leurs voix éclatantes aux chants harmonieux des prophètes.

Le grand sceptre d'or, la Hennou (6), les guerriers aux brillantes armures, une assistance considérable de fidèles, accourus de tous les nomes de l'Egypte, terminaient cette auguste théorie qui, lentement s'écoulait vers le temple de Phtah où elle arrivait au déclin du jour. A ce moment, du fond des montagnes de la Libye, le soleil enflammé, illuminant l'architecture des pylones, les rouges obélisques couronnés d'électrum, les colonnes et les sphinx de granit, toutes les magnificences, venait clore cette journée d'allégresse par un rayonnement d'apothéose.

(4) Diverses classes de prêtres.
(5) Litanies du Soleil.
(6) Barque mystérieuse du dieu Sokaris.

Après une hécatombe qui achevait de donner au dieu sa consécration, les prêtres le conduisaient dans son habitacle où, à partir de ce jour, chacun de ses actes avait un sens prophétique.

Le culte d'Apis, institué par Kakaou, second roi de la 11e dynastie, quatre mille ans environ avant notre ère (7), se perpétua jusqu'à la fin de la religion pharaonique.

P. HIPPOLYTE-BOUSSAC
Membre de l'Institut d'Egypte.

§

George Washington et la Franc-Maçonnerie. — George Washington était tout récemment à l'ordre du jour. On sait les fêtes qui furent organisées en son honneur aux Etats-Unis, en France et dans d'autres pays européens. Bien des choses ont été écrites et dites à son sujet, bien peu qu'on ne connût déjà. Travaillant à la bibliothèque universitaire de l'Etat d'Ohio, c'est tout à fait par hasard qu'un document nous est tombé sous la main. Peut-être s'intéressera-t-on, comme nous, au caractère inattendu sinon extraordinaire qu'il révèle.

Un certain Américain, Elkanah Watson, raconte dans ses *Mémoires* que, pendant qu'il était dans les affaires à Nantes, en 1781, il voulut prouver son respect et son admiration à George Washington.

Il eut l'idée, partagée par un ami nommé Cossoul, de s'adresser à des religieuses d'un couvent de Nantes et de leur proposer de confectionner des ornements de franc-maçonnerie. Watson donna le dessin du tablier où devaient apparaître, l'un à côté de l'autre, les drapeaux français et américains. Ce travail fut admirablement exécuté.

Les ornements achevés, Watson les envoya au glorieux destinataire. Une lettre les accompagnait. En voici la traduction :

A Son Excellence le Général Washington, Amérique.

Frère illustre et vénéré,

Au moment où toute l'Europe admire et ressent les effets de vos glorieux efforts pour la cause de la liberté américaine, nous nous empressons de vous offrir une preuve de notre hommage que vous voudrez bien accepter. Zélés champions de la liberté et de ses institutions, nous avons éprouvé la joie la plus profonde à voir notre chef et frère se dresser pour la défendre et pour la défense d'une nouvelle nation de républicains. Votre glorieuse carrière ne se bornera pas à la

(7) Il est bien entendu que ce chiffre n'a rien d'absolu. Les traditions accordent à l'Egypte une prodigieuse antiquité, mais celle-ci remonte si haut dans le lointain des âges, qu'il est difficile de l'établir scientifiquement d'une façon précise. Déjà avant Ménès, l'Egypte était divisée en petits royaumes indépendants, qu'il réunit le premier sous un sceptre unique.

protection de la liberté américaine, mais son effet décisif atteindra toute la famille humaine, puisque la Providence vous a évidemment choisi comme instrument pour faire respecter Ses lois éternelles.

A vous donc, glorieux astre de l'Amérique, nous offrons humblement ces ornements maçonniques, comme emblème de vos vertus. Puisse le Grand Architecte de l'Univers être le Gardien de votre précieuse vie pour la gloire de l'hémisphère occidental et du monde entier. Tels sont les vœux de ceux qui ont la faveur d'être

Vos frères affectueux,

WATSON et COSSOUL.

Nantes, le 23 du premier mois, 1782.

Le Président Washington accusa réception par la lettre qui suit:

Etat de New York, 10 août 1782.

Messieurs,

Les ornements maçonniques qui accompagnaient votre fraternelle lettre du 23 janvier dernier étaient déjà élégants par eux-mêmes. La manière affectueuse dans laquelle ils furent présentés et les sentiments flatteurs qui les entouraient en ont encore accru la valeur.

Si mes efforts pour détourner le mal qui menaçait le pays, par un plan délibéré de la tyrannie, sont couronnés du succès désiré, la gloire en revient au Grand Architecte de l'Univers, Celui qui n'a pas voulu que sa superstructure de justice fût soumise à l'ambition des Princes de ce monde, ou à la férule opprimante aux mains d'une puissance quelconque de la terre.

Permettez-moi de vous remercier de vos vœux affectueux, d'offrir les miens à tous les frères loyaux de toutes les parties du monde et de vous assurer de la sincérité avec laquelle je suis

Vôtre.

GEO WASHINGTON.

A Messrs Watson et Cossoul, Nantes.

Ce franc-maçon présidentiel, revêtant fièrement ces ornements rituels ouvrés par des religieuses françaises, n'est-ce pas là de la nouveauté !

Quant à ce Watson, Elkanah Watson, nous le retrouvons dans son livre publié à New-York en 1856, *Relations de voyages en Europe et en Amérique de* 1777 *à* 1842, *avec sa correspondance avec les hommes politiques et ses réminiscences et incidents de la Révolution.* C'est là que nous découvrons un incident fort curieux qui se déroula à Nantes et dont il fut l'un des héros. Ecoutons-le le raconter.

L'un des événements les plus critiques (*sic*) et les plus remarquables de ma vie se déroula au mois de mars 1781. Le Maréchal de Casteries, ministre de la Marine, passait à Nantes, en route vers Brest, où il allait présider au départ de De Grasse et de la flotte, qui devait se montrer si efficace contre Cornwallis. La moitié de la population de Nantes, poussée par la curiosité, accourut en masse aux portes de la ville pour y accueillir le maréchal et sa suite. Je me jetai dans ce torrent humain. Dès que l'avant-courrier apparut au loin, la foule immense fit la haie de chaque côté de la rue. Au moment où le ministre et sa suite s'approchaient, une clochette retentit, annonçant le passage du « Bon Dieu (1) » enfermé dans un vase d'argent et porté par un prêtre

(1) En français dans le texte.

catholique qui s'en allait administrer les derniers sacrements à un mourant. Un enfant tenait la clochette et précédait la procession sacrée; quatre hommes portaient un dais sous lequel marchait le prêtre, suivis de quarante à cinquante paysans en sabots.

La coutume veut que tous s'agenouillent au passage du « Bon Dieu »; mais en cette occasion, la plupart des spectateurs, à cause de la boue épaisse, s'appuyaient sur leur canne, chapeau bas, dans une attitude de respect.

Les cochers retenaient les chevaux, les voitures s'arrêtaient et tout fut plongé dans le désordre par la présence malheureuse du « Bon Dieu ». A cet instant, le prêtre, comme poussé par un esprit malin, arrêtant le cortège, arrêta le Saint-Sacrement juste en face de l'endroit où je me trouvais, et, à ma grande surprise et stupéfaction, il me montra du doigt et cria : « A genoux! » Je montrai la boue et mes voisins qui se trouvaient dans une situation pareille à la mienne. De nouveau, il tonna : « A genoux! » A ces paroles emportées, mon sang yankee s'enflamma, je m'oubliai et, d'une voix forte, répliquai en français : « Non, monsieur, je ne le ferai pas. » La foule, comme foudroyée de voir son « Bon Dieu » insulté de telle façon, folle de fanatisme, rompit les rangs et, m'enveloppant, m'accabla de violentes imprécations. Un Allemand de ma connaissance, et qui était alors à mes côtés, me dit : « Sapristi, faites-le, juste un instant! » Jugeant ma situation critique, je m'agenouillai, malgré moi, dans une mare. Tous ceux, catholiques et protestants, qui étaient autour de moi, gens respectables, condamnèrent la conduite déplacée et inexcusable du prêtre. Tout mon être était profondément outragé et je jurai de me venger.

Le lendemain après-midi, je me mis en route, armé d'un bâton de noyer blanc, à la recherche du domicile du prêtre audacieux. J'allai d'abord au lieu même où l'offense avait été commise. Là, j'entrai dans la chaumière d'un paysan et lui demandai comment s'appelait le prêtre qui, la veille, était passé avec le « Bon Dieu ». Il répondit : « C'est, ma foi, M. l'abbé Barage. » Disant cela, il me montrait de la main le clocher de l'église où il officiait, dans la banlieue de la ville. Bientôt j'étais à sa porte. Je tirai le cordon de la sonnette. La bonne apparut. C'était une jolie femme entre deux âges. Malgré son refus, je me précipitai dans la cour du logis. Je marchai directement vers la maison. J'y pénétrai et trouvai le chemin de la bibliothèque. Le prêtre me demanda l'objet de ma visite et voulut m'expulser en me traitant de voleur et d'assassin. Je m'élançai vers la porte, la fermai, en empochai la clef et je m'avançai vers lui d'un air menaçant. Je l'obligeai à me reconnaitre. Je lui déversai le dégoût que j'avais pour lui et pour la tyrannie du clergé français. Je lui dis que j'étais né en Amérique, l'alliée de la France, que j'étais sous la protection du Dr Franklin et que je ne quitterais pas la maison avant d'avoir reçu les excuses pour l'insulte imméritée que j'avais subie. Bref, j'exigeai qu'il me fît des excuses dans la même posture dans laquelle j'avais été placé. En prenant congé, je lui fis savoir que j'allais me rendre au Consulat américain et porter plainte à l'évêque. Cette menace l'épouvanta, et il implora ma clémence.

Cependant, j'allai immédiatement chez notre consul, le Colonel Williams, et lui fis part de ces incidents. Il me fit comprendre l'extrême danger que me ferait courir l'hostilité des prêtres et me conseilla, comme étant la chose la plus sage, de ne pas poursuivre l'affaire. Suivant son avis et celui de Thomas Paine, je changeai de domicile et évitai de me montrer dans la rue pendant deux ou trois semaines. Aucune autre conséquence néfaste ne résulta de cet extraordinaire incident.

Bien que je l'aie échappé belle en cette occasion et avec impunité, je ne voudrais pour rien au monde inculquer le moindre esprit d'oppo-

sition aux formes établies de la religion d'un pays quelconque. C'est toujours très dangereux, et c'est s'engager sur une route couverte de ronces et de pièges.

ROBERT FOURÉ

Professeur à l'Université
de l'Etat d'Ohio, Colombus.

§

A propos des fouilles de Pompéi.

Fosse (Belgique), 3 février 1933.

Messieurs,

Au sujet de l'article paru dans votre numéro du 1er février pages 690-692, concernant les fouilles de Pompéi (1), permettez-moi de vous signaler, pour votre documentation, l'étude publiée par Vittorio Macchioro chez Gius Laterza figli, éditeurs à Bari, sous le titre de : *Zagreus, studi sull'orfismo.* De cette étude, il ressort que la Villa des Mystères, découverte hors de la Porta Ercolanense, est divisée en deux parties : la partie nord-est, groupée autour de l'atrium et du triclinium et qui montre la disposition habituelle des maisons pompéiennes; — et la partie nord-ouest, qui n'a rien de commun avec l'habitation usuelle. Cette dernière était, ses fresques l'indiquent manifestement, affectée au culte orphique, c'est-à-dire un bacchéion privé, où les disciples campagnards de l'orphisme hellénique se rassemblaient secrètement pour célébrer leurs mystères, interdits par le fameux sénatus-consulte de *De Bacchanalibus,* toujours en vigueur à l'époque où remonte l'institution de cette basilique. Le Livre de Vittorio Macchioro tranche définitivement la question.

Veuillez agréer, etc... G. HUILLE.

§

Une heure égale 40 minutes, ou les drôleries du Dictionnaire. — Dans l'édition nouvelle du Dictionnaire de l'Académie française — huitième édition, actuellement en cours de publication — on peut lire au tome II, page 14, colonne 3 :

Heure, n. f. Espace de temps qui fait la vingt-quatrième partie du jour naturel.

Qu'est-ce que le *jour naturel?* Le même ouvrage va nous l'apprendre, page 92, colonne 2 :

Jour... Temps qui s'écoule entre le lever et le coucher du soleil, et que l'on nomme, par opposition « au jour civil », Jour naturel.

(1) Il s'agit d'un article du *Journal des Débats* cité dans notre rubrique « Les Journaux ».

Ainsi en mettant les choses au mieux, c'est-à-dire en choisissant les jours de juin où le soleil se lève à 3 h. 48 et se couche à 7 h. 55 du soir, on voit que ce *jour naturel* est alors de 967 minutes, une heure en égale donc la vingt-quatrième partie, soit environ 40 minutes. — D'OLIVET.

§

Erratum. — On lit dans notre dernier numéro, page 234, que Jean Court « était l'un des dix fondateurs du *Mercure de France* ». Ils étaient onze : G. Albert-Aurier, Jean Court, Louis Denise, Edouard Dubus, Louis Dumur, Remy de Gourmont, Julien Leclercq; Ernest Raynaud, Jules Renard, Albert Samain, Alfred Vallette.

§

Le Sottisier universel.

Les aviateurs allemands éprouvaient à l'égard de la mort un mépris qu'égalait seul l'amour de la vie, tant qu'ils étaient encore en possession de ce bien précieux. — ANTHONY FOKKER, « Souvenirs d'un Homme volant », *Revue de Paris*, 15 janvier.

A Montauban, la Garonne apparaît comme un fleuve imposant et calme aux pieds de la ville, qui se dresse sur une hauteur qu'accentue la réflexion des eaux plates. — *Mercure de France*, 1er février, p. 552.

On admirait la vitalité de Georges Moore qui, âgé de plus de quatre-vingts ans, travaillait sans cesse... Il était né en 1857 en Irlande. — *Les Nouvelles Littéraires*, 28 janvier.

Cette Claire morte à vingt ans en 1846 et enterrée à Saint-Mandé, dont Victor Hugo a dit :

...Des bras d'une mère adorée,
La mort aux froides mains la prit toute parée
Pour l'endormir dans le cercueil.

— A. AUGUSTIN-THIERRY, *Le Temps*, 3 février.

ROME, 15 janvier. — Les journaux apprennent de Livourne qu'un motoscappe sans hélice mû par un système à turbo-compresseur, a été régulièrement inscrit au nom des embarcations admises à la navigation... C'est le premier bateau sans hélice inscrit dans les registres de la marine mondiale. — *L'Indépendance Belge*, 16 janvier.

LE RUBAN VIOLET. — Le *Journal officiel* publie ce matin la promotion du Mérite agricole du 1er janvier. — *L'Œuvre*, 28 janvier.

Mers et Océans, par Camille Vallaux, ex-armateur honoraire d'admission à l'Ecole Normale. — *La Volonté*, 23 janvier.

L'Etat de la Cité du Vatican possède la population la plus dense d'Europe, soit une moyenne de 4.000 habitants au mètre carré, bien que, étant donné sa superficie, il ne compte encore que 1.025 âmes. On y est presque aussi serré que dans le métro; mais il paraît qu'on y vit très bien. — *Comœdia*, 13 février.

A vrai dire, les femmes sont d'étonnants diplomates, surtout quand elles possèdent la culture, l'esprit et l'intelligence des choses (*sunt lacrimæ rerum*) comme Mlle Vacaresco. — *Comœdia*, 1er février.

Supprimés en 1791, les agents de change furent rétablis par la Convention le 28 nivôse an IX. — PIERRE SOULAINE, *Echo de Paris*, 6 février.

Le commis principal jeta un coup d'œil sur le paquet de fiches posé au coin de son bureau...

« *2942. Fourest, Gustave, marchand de son, né le 6 août 1888 à Agde, Hérault.* »

« Moment. Leurs *i* sont impossibles. Jamais de points... » — ANDRÉ CHAMSON, « Identité », *Marianne*, 14 décembre, p. 7.

Un des plus tristes héros de l'histoire des Etats-Unis est sans contredit Antonio Lopez, de Santa Anna, qui en 1836, dirigea une forte armée mexicaine contre le chef du Texas, Alamo, et qui devait devenir plus tard le président de la République mexicaine. — *Lu*, 10 février.

A PROPOS DE L'AFFAIRE GILLIER. — Une erreur que nous tenons à rectifier s'est glissée dans notre compte rendu de l'audience correctionnelle. Au lieu de « la société rembourse à Mme Gillier la somme de un million » il fallait lire « la société rembourse à Mme Gillier la somme de un million ». Nous donnons bien volontiers acte de cette rectification à Mme Gillier. — *Ouest-Eclair* (Rennes), 30 janvier.

Washington, 23 janvier. — Trente-six Etats ont approuvé l'initiative du Missouri qui propose un amendement à la Constitution américaine. Cette nouvelle mesure — le vingtième amendement — prévoit qu'à l'avenir les Congrès élus en novembre seront convoqués le 3 janvier, au lieu d'octobre. — Dépêche Havas, 23 janvier.

Mémoires complets et authentiques du duc de Saint-Simon, sur le siècle de Louis XIV et la Régence, collationnés sur le manuscrit original par M. Chéruel et précédés d'une notice par M. Sainte-Beuve, Paris, Hachette, 1856... Première édition in-12, très bien imprimée en petits caractères, de ces mémoires fameux dont chaque ligne fourmille de curieuses anecdotes sur le règne de Louis XIV. — Catalogue de la librairie Ch. Bosse, février 1933.

§

Publications du « Mercure de France ».

Le Gérant : ALFRED VALLETTE.

Typographie Firmin-Didot, Paris. — 1933.

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

ŒUVRES DE ANDRÉ GIDE

ROMAN

L'Immoraliste. Volume in-16. 15

La Porte étroite. Volume in-16. 12

LITTÉRATURE

Oscar Wilde. (*In Memoriam*) (Souvenirs). *Le « De Profundis »*. Volume in-18 5

Prétextes. Volume in-16. 15

Nouveaux Prétextes. Volume in-16. 15

COTE D'AZUR PULLMAN EXPRESS

Pour qui n'aime pas voyager de nuit, le train idéal pour aller sur la Côte d'Azur es « Côte d'Azur Pullman Express ». Ce train composé de voitures-salons Pullman de 1 de 2e classe, circule pendant toute la saison d'hiver.

Considérablement accéléré par rapport à son horaire de l'an dernier, le « Côte d'A Pullman », qui quitte Paris à 9 heures, mène à Lyon en 6 heures, à Marseille en un plus de 10 heures, à Nice en 13 heures et demie.

En sens inverse, il part de Nice à 8 h. 55, de Marseille à 12 h. 12, de Lyon à 16 h. 5 arrive à Paris à 22 h. 50.

Le supplément Pullman est des plus modérés; en 2e classe, il ne représente que **64** fr. pour le trajet Paris-Lyon, **173** fr. **10** pour le parcours Paris-Nice.

Les repas sont servis au voyageur à sa place, sans qu'il ait à se déranger.

Pour plus amples renseignements, veuillez vous adresser aux gares ou agences de la des Wagons-Lits.

GRANDS RÉSEAUX DES CHEMINS DE FER FRANÇAIS

BILLETS D'ALLER ET RETOUR ORDINAIRE

Faculté d'Arrêt

Les porteurs de billets d'aller et retour ordinaires ont maintenant la faculte de s'arr 2 fois pour un parcours total de 400 kilomètres au moins, 4 fois pour 800 kilomètre 6 fois pour 1.200 kilomètres.

Ces arrêts peuvent avoir lieu soit tous à l'aller, soit tous au retour, soit les uns à l'a et les autres au retour.

L'obligation jusqu'ici imposée au voyageur de prendre avant son départ, soit à l'al soit au retour, ses bulletins d'arrêt pour toutes les gares où il désirait s'arrêter est ma tenant supprimée. Le voyageur peut désormais à son choix soit prendre tous ses bulle d'arrêt au moment de son départ, soit prendre à la gare de départ de chaque trajet d'a ou de retour les bulletins d'arrêt afférents à ce trajet, soit enfin prendre seulement bulletin d'arrêt pour la première gare d'arrêt et désigner ensuite à chaque gare d'arrê point d'arrêt suivant. Le bulletin d'arrêt délivré pour chaque arrêt donne lieu à la p ception d'une taxe de 4, 3 ou 2 francs selon que le voyage s'effectue en 1re, 2e ou 3e cla

Il est rappelé que la durée de validité des billets d'aller et retour n'est pas augmentée fait de ces arrêts.

Pour tous renseignements complémentaires s'adresser aux gares et Bureaux des Gra Réseaux ainsi qu'aux Agences de Voyages.

POUR VOS VOYAGES AU MAROC PASSEZ PAR MARSEILLE

e Maroc vous tente? Vous désireriez admirer ses kasbahs, ses mosquées, ses somp-ux palais, ses souks aux couleurs étranges où grouille une population bruyante. Vous vez vous y rendre rapidement et commodément en passant par Marseille.

e nombreux trains rapides et express, offrant toutes catégories de places assises ou chées, convergent, en effet, des principaux centres de la France et de l'étranger vers grand port méditerranéen. Les luxueux navires de la Cie Paquet (tel le *Maréchal-utey* et le *Nicolas-Paquet*, de 10.500 tonnes) en partent tous les samedis à 11 heures r Tanger et Casablanca qu'ils atteignent, respectivement, le lundi vers midi et le rdi matin.

es principales gares P.-L.-M. et les Agences de la Compagnie de Navigation Paquet vrent pour Tanger et Casablanca, des billets simples valables 15 jours et des billets ler et retour valables 30 ou 90 jours, donnant droit à l'enregistrement direct des ages. Vous pouvez obtenir aussi, dans les principales gares P.-L.-M. et dans les Agen-de la Cie Paquet, des billets qui vous sont nécessaires pour les trajets à effectuer sur Chemins de fer marocains ; l'enregistrement de vos bagages a lieu, dans ce cas, pour re destination définitive au Maroc.

E FRANCE EN ALGÉRIE OU EN TUNISIE PAR MARSEILLE

n voyage en Algérie ou en Tunisie, vers ces pays de soleil et de rêve, quelle heureuse spective pour tous ceux qui craignent les rigueurs de l'hiver!

n se rend dans ces pays rapidement et commodément en passant par Marseille.

ers le grand port méditerranéen convergent, en effet, des principaux centres de la nce et de l'étranger, de nombreux trains rapides ou express, offrant toutes catégories places assises ou couchées. De ses quais, partent, chaque semaine, une vingtaine de uebots, du type le plus vite et le plus confortable, qui assurent la liaison de la Métro- avec Alger, Oran, Philippeville, Bône, Bizerte et Tunis.

s billets simples valables 15 jours et des billets d'aller et retour valables 30 ou 90 s, donnant droit à l'enregistrement direct des bagages, sont délivrés pour Alger, Oran, gie, Philippeville, Bône, Bizerte et Tunis, dans les principales gares P. L. M.

ur les indications plus détaillées, veuillez vous renseigner près des gares.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. CLAUDE, 6, rue Vivien

VENTE **sur saisie immobilière, au Palais de Justice à Paris le Jeudi 9 mars 1933, à 14 heures.**

IMMEUBLE DE RAPPORT
à Paris
14, RUE RAYNOUARD

(**16e arrondissement**). Contenance : 532 mètres carrés

MISE A PRIX 1.000.000 de francs

Pour renseignements, s'adresser à Me Fr. FICHOT, avoué, 8 Rue de Liége, Paris.

Vente au Palais de Justice à Paris le mercredi 15 mars 1933, à 14 heures.

IMMEUBLE A PARIS (17e arrt)

Rue de Tocqueville

86 et 88, Angle Rue de la Félic

8 étages. Superficie environ 240 mètres Con garage (6 places) **Mise a prix : 600.000** fra S'adresser DELOISON, Avoué à Paris 1 Rue Bou loue; Aron, avoué Monnot des Angles, administra à Paris.

BULLETIN FINANCIER

urant toute la première quinzaine de février, la Bourse n'a cessé de faire preuve e grande réserve, ce qui ne signifie pas qu'elle ait manifesté de la lourdeur. Dans semble, la Cote s'est maintenue.

e fait vaut d'être particulièrement souligné. Car, — faut-il le dire, — les événets qui se sont déroulés ont été peu favorables à l'activité boursière. A l'avènet d'un ministère Hitler en Allemagne s'est ajoutée la discussion des projets finans du gouvernement Daladier. Cette discussion a été longue et pénible. Certaines ures sont franchement impopulaires.

ans ces conditions, on ne pouvait guère s'attendre à un mouvement de hausse. Et nvient de se féliciter que le marché financier n'ait point cédé à un accès de découment.

il a témoigné d'un optimisme relatif, c'est que, d'abord, des indications assez nfortantes sont données sur la situation de diverses industries, notamment sur le le, la soie artificielle et la métallurgie. Ensuite, les recettes que viennent de lier plusieurs de nos grandes compagnies de production et de distribution ectricité sont encourageantes; elles montrent que la diminution des ventes est beau- moins importante qu'on ne le croyait. En outre, les comptes que vient d'annoncer de nos grandes banques — le Crédit Industriel et Commercial — portent éviment la trace de la crise; mais la contraction des bénéfices qu'ils accusent est coup moins sérieuse qu'on ne l'imaginait. Bref, si l'on ne peut soutenir que la est terminée, on peut dire que sa phase la plus critique est maintenant dépassée.

un des éléments de soutien du marché français fut la tenue de New-York qui, être brillante, aura été cependant fort satisfaisante. C'est ainsi que les valeurs olières ont enregistré des progrès assez intéressants; ils sont d'ordre spéculatif, ls escomptent une augmentation de la consommation au printemps et surtout une rption des stocks.

itre élément dont le marché de Paris s'est préoccupé : la tenue des mines d'or africaines. Elle fut d'abord très satisfaisante, car les bénéfices réalisés en janvier lé par les exploitations aurifères de l'Afrique du Sud ont dépassé en ampleur ce qu'on pouvait prévoir. Ils sont de beaucoup supérieurs à la dévaluation d'envi-40 % accusée par la livre sud-africaine depuis la suspension du *gold standard.*

ns la suite, la spéculation s'est cependant ravisée. Elle a réalisé maintes valeurs africaines, car le gouvernement du Cap a fait savoir que les taxes minières seraient ées; et, d'autre part, les dirigeants des mines se proposent de réserver une e des bénéfices supplémentaires que leur procure la vente à 121 shillings l'once eu de 85 shillings de l'or qu'ils produisent. Ils veulent consacrer une partie de bénéfices à l'équipement de nouvelles mines et à l'amélioration de l'exploitation nciens gisements.

s affaires de mines métalliques ont également montré des dispositions plus faisantes qu'auparavant, tant il est vrai que la hausse des matières premières sera des premiers symptômes de la reprise générale des affaires. Celle-ci commence à ssiner dans plusieurs pays. Les filateurs anglais augmentent leur production. Les cants de soie artificielle reçoivent des commandes plus considérables. Le trafic e Suez est en accroissement, bien que les armateurs anglais évitent de faire passer navires par ce canal afin d'obliger la compagnie a réduire ses tarifs. Enfin, les s de caoutchouc sont en diminution.

Le Masque d'Or.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

**Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine**

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 85 fr. | 6 mois : 46 fr. | 3 mois : 24 fr. | Un numéro : 5 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Costa Rica, Cuba, Dantzig (ville libre de), République Dominicaine, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatemala, Haïti, Honduras, Hongrie, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Nicaragua, Panama, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Suisse, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Natal, Orange, Transvaal, Swaziland, Territoires sous mandat de l'Afrique du Sud-Ouest), Uruguay, Vénézuela, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 105 fr. | 6 mois : 56 fr. | 3 mois : 29 fr. | Un numéro 5 fr. 75

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 125 fr. | 6 mois : 66 fr. | 3 mois : 34 fr. | Un numéro : 6 fr.

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent quel que soit le prix marqué : le numéro 5 fr.; le tome autant de fois 5 fr. qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, PARIS-259-31 ; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard, le 6 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

TYP. FIRMIN-DIDOT & Cie. — MESNIL. — 1933.